

Azur

OFFRE SPÉCIALE

HARLEQUIN

DANI COLLINS
A la merci
du milliardaire russe

3 romans
pour
le prix de 2



GRATUIT

Azur

HARLEQUIN

DANI COLLINS

A la merci
du milliardaire russe



DANI COLLINS

A la merci du
milliardaire russe

Azur

 HARLEQUIN

1.

J'aimerais tant me réveiller à côté de toi.

Claire Daniels lut le message en se demandant avec mélancolie si un homme lui écrirait un jour des mots aussi romantiques, avant de se souvenir de ce qu'Abby avait subi pendant des mois au nom de ce sentiment qu'on appelle « amour ». *Etre indépendante évite de souffrir*, essaya-t-elle de se convaincre, durement affectée par la perte récente d'un être cher qui n'était pourtant qu'un conseiller et ami.

Elle adressa un sourire à la réceptionniste en lui rendant la carte :

— C'est adorable. Vous vous mariez samedi, n'est-ce pas ?

Abby acquiesça en replaçant la carte dans l'extravagant bouquet que Claire venait d'admirer.

— Je venais de leur expliquer, annonça-t-elle en désignant les employées réunies autour de la machine à café, que j'avais envoyé un SMS à Mike pour lui dire que nous aurions bientôt la chance de nous réveiller chaque jour l'un à côté de l'autre et...

Elle s'interrompit soudain tandis que les autres baissaient les yeux.

— Je suis désolée, Claire.

Cette dernière sentit sa gorge se serrer. Elle ne pouvait pas répondre : « Ne t'inquiète pas je ne me suis jamais réveillée auprès de lui » ; ni auprès d'aucun homme, d'ailleurs. La clause de confidentialité qu'elle avait signée rendait impossible une telle confession.

Tout le monde croyait pourtant que sa relation avec leur patron, Victor Van Eych, allait au-delà de son rôle d'assistante personnelle. Victor se montrait attentionné avec elle et l'avait même encouragée à créer la fondation dont elle avait toujours rêvé. Laisser croire ce petit mensonge lui avait paru inoffensif, et elle avait ignoré les commérages.

Lorsque la famille de Victor lui avait fait l'affront de lui refuser l'entrée de leur manoir le jour des obsèques, elle s'était réfugiée à l'orphelinat pour faire son deuil et travailler pour sa fondation qui s'occupait d'enfants abandonnés.

En cet instant, elle se sentait plus seule que jamais face aux regards inquisiteurs de ses collègues. En plus du chagrin d'avoir perdu Victor de manière si inattendue, elle sentit le désespoir la gagner. Allait-elle continuer à traverser la vie sans connaître l'amour ?

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent soudain sur un groupe d'hommes dont le dernier, plus grand que les autres et doté d'une musculature que son costume à la coupe parfaite ne parvenait pas à dissimuler, s'avança dans la pièce d'un pas assuré. Claire remarqua tout d'abord la cicatrice qui lui barrait la joue, puis ses cheveux noirs et souples coiffés en arrière et enfin son regard mordoré dont l'expression sévère eut pour effet de disperser les employées qui se hâtèrent vers leurs bureaux respectifs.

Hypnotisée, Claire resta figée, relevant toutefois le menton pour lui montrer qu'il ne l'intimidait pas.

Quand il croisa son regard, le nouvel arrivant laissa glisser ses yeux sur ses lèvres puis sur son corps moulé dans un tailleur noir.

Se sachant observée, Claire sentit une douce chaleur l'envahir et ses joues s'empourprer. Puis elle l'entendit échanger quelques mots, dans une langue étrangère, avec l'un de ses compagnons, avant de s'éloigner vers le bureau du directeur. Elle eut l'étrange intuition qu'il avait parlé d'elle.

— C'est une délégation russe ? demanda-t-elle en rejoignant Abby qui se pencha d'un air de conspiratrice vers son ordinateur.

— Oui. Ils sont tous là depuis le début de la semaine, sauf cet homme très grand qui vient d'arriver. Personne ne sait ce qui se passe. On espérait que tu pourrais nous renseigner.

— Tu sais bien que je n'étais pas à Londres, lui rappela Claire, mais M. Turner m'avait assuré avant mon départ que tout continuerait comme avant jusqu'à ce que la famille de M. Van Eych ait le temps de s'occuper de ses affaires. Ce sont des avocats ?

Claire était pourtant certaine que cet homme plein d'assurance, donnant l'impression de ne suivre que ses propres lois, n'en était pas un.

— J'imagine que oui, car les nôtres se réunissent avec eux tous les jours.

Abby jeta un rapide coup d'œil alentour avant de se pencher vers Claire.

— Je sais que le décès de M. Van Eych doit être difficile pour t...

— Ne t'inquiète pas, lança Claire avec un sourire léger tout en reculant d'un pas.

Prendre de la distance pour se protéger était devenu un réflexe chez elle, raison pour laquelle elle avait accepté la proposition de Victor : une relation officielle, dénuée de toute intimité, où elle ne courait pas le risque de souffrir. C'est du moins ce qu'elle avait alors pensé.

Toutes les femmes devaient tourner autour de ce Russe, imagina-t-elle, ses pensées revenant vers lui. Elle ne laisserait jamais une telle personne pénétrer dans sa vie. C'était le chagrin d'amour assuré ! Mieux valait l'oublier.

— Je vais voir M. Turner, annonça Claire avec un sourire confiant. Je te tiens au courant si j'apprends quoi que ce soit.

— Je compte sur toi.

Claire s'éloigna, déterminée à oublier le Russe, mais à peine avait-elle posé son sac sur une chaise que M. Turner, livide, fit irruption dans son bureau.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, prise d'une peur viscérale.

— Le nouveau propriétaire a demandé à vous voir.

* * *

Aleksy Dmitriev décrocha un premier cadre et le jeta dans la corbeille à papier, trouvant moins de plaisir que prévu au bruit sourd qu'il fit en tombant. Van Eych, cette ordure qui avait harcelé son père, avait osé quitter ce monde avant d'affronter sa vengeance et de voir son empire s'écrouler. D'un geste rageur, il jeta deux autres cadres.

Et pour couronner le tout la ravissante blonde qu'il avait croisée dans l'entrée était sa maîtresse !

Une délicate figurine de cristal se brisa sur les cadres.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

Aleksy leva la tête, surpris d'éprouver de nouveau un désir violent en voyant la jeune femme.

L'ayant au premier coup d'œil trouvée ravissante avec sa peau délicate, son teint parfait, ses cheveux d'un blond lumineux et ses yeux d'un bleu très clair, il s'était renseigné sur elle.

A présent qu'elle avait ôté sa veste, il apprécia en connaisseur sa taille, ses petits seins ronds moulés dans un cachemire rose ainsi que les courbes harmonieuses de ses hanches.

Un brusque élan de colère calma son désir impétueux. Comment avait-elle pu offrir tout cela à un vieil homme, et surtout celui-là ?

Elle cilla sous son regard insistant mais, rejetant les épaules en arrière, elle redressa le menton ainsi qu'elle l'avait déjà fait dans l'entrée.

— Ces objets ont sans doute une valeur sentimentale pour la famille de M. Van Eych, déclara-t-elle.

Aleksy se tendit, prêt au combat. Cette jeune femme étant liée à Victor Van Eych, il était en droit de la haïr. Il lui adressa un petit sourire méprisant qui étira sa cicatrice, lui donnant, il le savait, un air dangereux. Ce qu'il était, et plus encore.

— N'oubliez pas de fermer la porte en sortant.

La voir hésiter l'irrita car il était habitué à ce qu'on lui obéisse.

— Sachez que je suis déterminé à me débarrasser de tous les trophées de Van Eych, mademoiselle Daniels, y compris vous.

Comprenant qu'il était sérieux, elle tressaillit mais réussit à se diriger d'un pas fier vers la porte qu'elle ferma avant de lui faire face de nouveau.

Voyant qu'elle n'avait pas quitté le bureau, Aleksy éprouva une étrange satisfaction : le combat espéré aurait bien lieu. Qu'aurait-il pu attendre d'autre ? Elle n'était certainement pas prête à renoncer à tous ses avantages.

Une main encore sur la poignée, elle demanda d'une voix assurée :

— Qui êtes-vous ?

Aleksy, malgré lui, admira son arrogance : il avait au moins trouvé une adversaire à sa mesure. D'un geste de défi, il lui tendit alors la main :

— Aleksy Dmitriev...

S'avançant d'un pas hésitant, elle y glissa la sienne. Aleksy la trouva fraîche et douce et ne put s'empêcher de fantasmer, l'imaginant aussitôt se poser sur son ventre et descendre lentement vers son membre brûlant.

Sa réaction le stupéfia car il ne laissait jamais le sexe accaparer ses pensées, surtout avec une femme pour qui il ne pouvait éprouver que du mépris. Il ressentait pourtant une attirance si forte pour elle qu'il referma ses doigts autour des siens, se retenant de passer un bras autour de sa taille et de la plaquer contre lui, en particulier lorsqu'il la sentit frissonner à son contact.

Elle avait beau avoir l'air déconcertée et troublée, elle avait couché avec un homme assez âgé pour être son grand-père. Ce petit cinéma devait être son comportement habituel. Bien que cela le révulse, il n'y était pas insensible et n'avait qu'une envie : l'allonger sur son bureau et la caresser jusqu'à ce qu'elle demande grâce et qu'ils assouvissent leur désir.

Il la voulait mais elle s'était déjà donnée à son ennemi : la déception avait un goût amer.

* * *

Lorsque Aleksy retira sa main, Claire ramena la sienne contre elle, une sensation de chaleur et de force encore imprimée dans sa paume. Elle s'en voulut de réagir au pouvoir de séduction et à l'énergie virile de cet homme qui avait l'intention de se débarrasser d'elle.

Elle réussit cependant à se ressaisir avant de l'attaquer de front :

— De quel droit pouvez-vous me renvoyer, monsieur Dmitriev ?

— Il n'y a plus de place pour vous ici.

Le mépris contenu dans ses propos ne laissait aucun doute sur la nature supposée de son travail.

— Je suis la secrétaire personnelle du président. J'imagine que si vous avez racheté l'entreprise, vous allez occuper ses fonctions.

— Oui, mais pour ce qui vous concerne, je n'ai que faire des restes de mon prédécesseur.

— Épargnez-moi votre grossièreté !

Le petit sourire suffisant d'Aleksy, qui semblait s'amuser de son affront, déclencha sa colère.

— Mon travail est bien réel, insista-t-elle, je suis en charge des dossiers concernant...

L'entendant soupirer, elle s'interrompit, soudain inquiète pour son propre projet. La fondation ne commencerait à fonctionner réellement que dans un mois. Pas plus tard que la semaine précédente elle s'était rendu compte de la vétusté des bâtiments de l'orphelinat dans lequel elle avait grandi : le centre avait plus que jamais besoin d'une source de financement fiable.

« Claire, tu te sens bien ? Tu es plus calme que d'habitude », lui avait demandé Mme Downings quelques jours auparavant en la trouvant perchée sur une échelle, occupée à peindre la cage d'escalier. Elles s'étaient assises sur les marches, et Claire n'avait pu s'empêcher de se confier à la directrice qui lui avait alors passé un bras autour des épaules. La jeune femme, avide de réconfort, avait pour une fois accepté cette familiarité.

Elle était rentrée à Londres plus déterminée que jamais à faire démarrer la fondation au plus tôt afin de soutenir des personnes telles que Mme Downings, qui devaient continuer d'accueillir des enfants en souffrance.

— Vous cessez toute activité ? demanda Claire, en proie à une panique à peine voilée.

— Mes projets sont confidentiels.

— Vous ne pouvez pas faire cela ! s'écria-t-elle en pensant également aux centaines de clients qui leur avaient confié leurs investissements.

— J'ai parfaitement le droit de vous licencier, répliqua-t-il avec une calme assurance.

— Pour quel motif ?

— Vous ne vous êtes pas présentée à votre travail la semaine dernière.

— J'avais posé des congés et ne pouvais pas prévoir que mon employeur décéderait juste avant mon départ.

Elle serait d'ailleurs restée si la famille de Victor n'avait pas eu une attitude si blessante à son égard ou si elle avait pu se rendre utile.

— De toute évidence vos vacances étaient plus importantes que votre travail.

Le grand nettoyage annuel de l'orphelinat ainsi que les multiples réparations nécessaires ne ressemblaient en rien à des vacances, mais cela ne le regardait pas.

— J'ai proposé d'annuler mes congés, protesta-t-elle, mais le vice-président a estimé que ce n'était pas nécessaire.

Prise de doute, elle demanda :

— Aurais-je conservé mon poste si j'étais restée ?

— Non, répondit-il sans même se donner la peine de se justifier.

Cet homme était vraiment détestable ! Son antipathie visible à son égard la blessait, car elle s'efforçait toujours d'être aimable. Qu'il la licencie sans même lui donner une chance la révoltait.

— M. Turner m'avait assuré avant mon départ qu'il me trouverait un autre poste. Cela fait presque trois ans que je suis ici.

Elle avait réussi à conserver un ton poli et digne pour masquer son angoisse.

— M. Turner n'est pas propriétaire de la compagnie. C'est moi qui prends les décisions.

— Il s'agit là d'un licenciement abusif... à moins que vous ne soyez disposé à me verser une compensation ?

Consciente de ses faibles qualifications, elle s'en voulut d'espérer. L'idée de devoir de nouveau accepter des petits boulots précaires lui serra la gorge. Ce travail avait été son premier pas vers la sécurité.

— Nous savons tous deux que vous avez bénéficié suffisamment longtemps de *compensations* particulières, mademoiselle Daniels.

— Arrêtez de parler comme si j'étais...

— Quoi ? l'interrompit-il d'un ton mordant. La maîtresse de Victor Van Eych ? Arrêtez de vous comporter comme si vous ne l'étiez pas !

Il regagna son bureau en quelques grandes enjambées, ouvrit un dossier et en sortit une feuille qu'il brandit devant elle.

— Vous occupiez un poste de direction alors que vous avez une formation de simple secrétaire.

Il agita ensuite une deuxième feuille :

— Vous touchez un salaire supérieur à celui de son assistante, mais vous consacrez votre temps à des « projets spéciaux », au détriment de la compagnie.

Puis, avec un petit rire, il sortit un troisième feuillet :

— Vous disposez qui plus est d'un appartement de fonction...

— Non, j'habite dans l'aile de service en échange de l'arrosage des plantes ! se défendit-elle.

— L'employée de maison aurait très bien pu s'en charger en plus du ménage. Vous êtes un parasite, mademoiselle Daniels, et vous avez vingt-quatre heures pour quitter les lieux !

Un parasite, elle qui faisait tout son possible pour rembourser sa dette envers la société ! Bien sûr, Victor lui avait offert un travail en or, mais elle avait toujours veillé à ne pas abuser de sa générosité. A présent qu'elle était sur le point de pouvoir aider les autres — chose qu'elle ne faisait pas dans le but d'être reconnue, mais seulement pour venir en aide aux enfants se trouvant dans la même situation qu'elle autrefois —, voilà qu'il la traitait de parasite !

— Et vous, vous êtes injuste et sans cœur...

— Dans ce cas je ne suis pas le seul...

Il attrapa un autre dossier et en sortit une note qu'il lui tendit.

— Saviez-vous avec qui vous couchiez ? Tenez, lisez cela, et nous en reparlerons plus tard.

2.

En entrant dans l'appartement de fonction, Aleksy se persuada qu'il voulait simplement s'assurer que Claire Daniels était partie, bien qu'il eût envisagé avec joie toute opportunité d'une nouvelle joute verbale avec elle. Jusqu'à ce qu'elle lise la note et blêmisse elle avait été...

Il s'exhorta à l'oublier sans pour autant y parvenir. Il avait pour habitude de fréquenter des femmes privilégiant le plaisir physique et l'aisance matérielle, et Claire faisait de toute évidence partie de cette catégorie. Elle lui avait demandé une prime de licenciement, et se la voir refuser avait déclenché en elle une telle colère qu'il l'avait sentie capable de réactions passionnées...

Il mit un brusque terme à ses divagations. Il était là pour prendre possession de l'appartement de la compagnie. Rien de plus.

Découvrant le salon aux meubles modernes et au style épuré avec son sol de marbre recouvert de tapis de soie, il s'étonna de n'y trouver aucune trace de la jeune femme. Il dut cependant reconnaître que les plantes semblaient effectivement bien entretenues.

Il traversa la salle à manger. Les étagères de la cuisine et de l'office ne contenaient que le strict minimum. Dans la chambre principale, la couette blanche sur le lit était parfaitement tendue. Claire Daniels avait de toute évidence quitté les lieux, et on aurait même pu croire qu'elle n'avait jamais vécu là.

Comment pourrait-il donc la...

Le son faible d'une voix féminine lui parvint soudain à travers une cloison. Il ouvrit une porte donnant sur une buanderie, qu'il traversa avant d'emprunter un couloir passant devant une minuscule cuisine où flottait une odeur de pain grillé. Il déboucha dans un petit salon au canapé recouvert de coussins colorés et d'une pile de courrier. Claire Daniels se tenait au centre de la pièce, lui tournant le dos, en pleine conversation téléphonique. En apercevant son petit derrière rond et ses jambes fines moulées dans un pantalon de yoga, il sentit une vague de chaleur l'envahir et les battements de son cœur s'accélérer. Bien que furieux de la trouver dans l'appartement, il se contenta d'afficher un sourire impassible.

Au même instant, Claire raccrocha et, se retournant, poussa un cri strident.

* * *

Claire porta une main à sa bouche en reconnaissant Aleksy qui, malgré son sourire, avait un air menaçant. Même si elle l'avait attendu, son intrusion l'exaspéra.

Laissant retomber sa main, elle lança d'un ton accusateur :

— Vous m'avez fait une peur de tous les diables !

— Cela ne serait pas arrivé si vous étiez partie comme je vous l'avais demandé.

Il s'était débarrassé de sa veste de costume ainsi que de sa cravate, et sa chemise était tendue sur les muscles puissants de sa poitrine. Ses manches relevées découvraient des avant-bras solides.

Fascinée, Claire le regarda traverser la pièce avec une grâce féline, prise d'un désir subit de sentir son corps sous ses mains. Se sachant capable en temps normal d'admirer de beaux abdominaux sans pour autant perdre ses moyens, elle ne comprit pas pourquoi elle réagissait ainsi à la présence de cet homme. Cela ne lui ressemblait pas.

— Je vois que vous avez au moins fait vos valises, lança-t-il en jetant un coup d'œil dans sa chambre.

— Je ne les avais pas encore défaits depuis mon retour.

Malgré son désespoir, elle éprouvait un certain plaisir à le défier et à lui montrer qu'elle ne se pliait pas à sa volonté. Il n'était pas question qu'il devine l'emprise qu'il avait sur elle.

— Cela permet de gagner du temps, n'est-ce pas ? demanda-t-il sur le ton de la plaisanterie.

— Le vôtre ou le mien ? Etes-vous là pour me jeter dehors ?

Bien qu'il ne soit pas encore 17 heures, Claire sentait la pression monter. Elle avait appelé quelques hôtels, tous complets, mais avait surtout passé du temps à essayer de trouver une solution pour la fondation. Elle se savait capable de vivre de peu, mais ne pouvait supporter de laisser tomber des gens à qui elle avait donné un espoir. Les administrateurs de l'orphelinat, déjà fort occupés, n'avaient pas le temps de courir après des fonds. Le Russe n'avait cependant nul besoin de savoir à quel point sa situation était désespérée.

— Pourquoi n'avez-vous pas envoyé le clown qui m'a chassée de mon bureau ?

— Vous voulez parler de Lazlo ?

— Un grand type à la mine renfrognée qui a déclaré être là pour m'aider, me laissant ensuite à peine le temps de rassembler mes affaires personnelles dans un sac.

Claire devait pourtant admettre que ce départ précipité lui avait évité de devoir donner une explication à ses collègues, car ce qu'elle avait lu dans le dossier l'avait perturbée, et elle ne se sentait pas en état d'en discuter. Elle devait d'abord assimiler que Victor, en qui elle avait eu une confiance sans bornes, avait fait bien pis que prendre, du moins en apparence, une jeune maîtresse.

— Je lui demanderai de se montrer plus délicat la prochaine fois, répondit Aleksy.

— Il est là ?

— Non, nous sommes seuls.

Sentant son estomac se serrer, Claire croisa les bras devant elle, affectant une assurance qu'elle ne ressentait guère.

— Je préférerais tout de même avoir affaire à lui en ce moment, car il ne s'introduit pas chez les gens comme un voleur, lui !

Les yeux mordorés d'Aleksy lancèrent un signal d'avertissement.

— J'ai acheté la compagnie et suis chez moi ici. C'est vous qui n'avez aucun droit d'y être.

— C'est un avantage qui allait avec mon poste !

— Une garçonnière, vous voulez dire, que la compagnie ne paiera plus.

Il s'agissait donc d'argent ! Elle s'en était doutée. Découvrir, après le rachat de la compagnie, que Victor en avait falsifié les comptes et qu'elle valait beaucoup moins qu'il ne l'avait escompté faisait certainement enrager Aleksy, mais il n'avait pas à passer sa mauvaise humeur sur elle. Ils étaient tous deux victimes de la perfidie de Van Eych.

— Si vous me laissiez conserver mon travail, je pourrais vous payer un loyer, et cet appartement inutilisé générerait un revenu au lieu d'engendrer des dépenses, suggéra-t-elle.

— Depuis combien de temps habitez-vous ici ?

— Un peu plus d'un an.

Il fit le tour du petit salon, observant ses maigres possessions. L'appartement était meublé sommairement. Seuls trônaient sur la cheminée une photo jaunie, ses parents sans doute, ainsi qu'une pipe de bruyère.

— Je suis surpris que vous vous soyez contentée de si peu, avec vos atouts vous auriez pu obtenir beaucoup plus.

Elle aurait dû se sentir offensée mais, sous le regard intense du Russe, son corps la trahit et ses joues se colorèrent. Elle sentit ses seins se tendre et, tandis qu'une douce sensation éclosait haut entre ses cuisses, elle ne put s'empêcher de s'humecter les lèvres.

— Je ne vous donnerai aucune explication. J'ai signé une clause de confidentialité, finit-elle par dire en le regardant droit dans les yeux.

Il avait l'air si menaçant et ne semblait éprouver aucune compassion pour la naïve jeune femme qui avait voulu croire que Victor l'avait remarquée pour son travail. Aleksy Dmitriev la dominait en tout : par sa richesse, son éducation, sa confiance en lui et son expérience de la vie. Lui demander conseil lui coûtait terriblement mais elle n'avait pas le choix.

— Mais en tant que nouveau directeur général, vous êtes peut-être en droit de savoir...

— Dites-moi...

— Ecoutez, n'ayez pas trop d'espoir pour la compagnie. Je n'étais pas au courant de ce qu'il tramait, mais j'en ai assez que vous m'accusiez d'avoir couché avec lui pour gravir les échelons. Victor était impuissant.

S'approchant d'elle, Aleksy la saisit par le menton, l'obligeant à relever la tête.

— Ne me racontez pas d'histoires.

Elle leva une main dans l'intention de se libérer mais il lui attrapa aussitôt le poignet, lui lançant un regard féroce.

— Pourquoi mentirais-je ?

— Parce que vous savez que je ne voudrais pas de vous s'il vous avait touchée.

Abasourdie, Claire essaya de nouveau de se dégager, ce qui poussa Aleksy à resserrer son étreinte.

— Ce n'est pas la seule chose qu'il dissimulait, n'est-ce pas ?

— Je... J'ignorais que Victor cachait autre chose, bégaya-t-elle, luttant contre le désir qui s'était emparé d'elle. Jusqu'à ce matin, j'ai toujours cru qu'il était ce qu'il avait l'air d'être : un homme d'affaires couronné de succès.

Les nerfs à fleur de peau, incapable de détacher son regard du sien, elle se sentit soudain terriblement vulnérable...

— Comment l'avez-vous rencontré ?

— Qui êtes-vous pour m'interroger de la sorte ?

— Répondez-moi.

— Un soir où les bureaux étaient déjà fermés, je finissais de classer une pile de dossiers. Victor s'est approché de moi car il avait besoin d'un renseignement urgent. Satisfait de mon travail, il a dit que j'étais le genre de personne qu'il lui fallait.

— Bien sûr..., dit-il en lui inclinant la tête pour scruter son visage à la lumière faiblissante du jour.

Essayant en vain de réprimer les frissons qui parcouraient son corps, Claire expliqua :

— Je n'ai pas imaginé un seul instant qu'il puisse avoir une arrière-pensée car il était vieux. Quand, après m'avoir invitée quelques fois au restaurant, il m'a dit souhaiter que les gens nous prennent pour un couple, je lui ai dit que cela ne m'intéressait pas. C'est alors qu'il m'a confié être impuissant, et a ajouté que si j'étais capable de garder le secret il me confierait un poste important au sein de la société. Je n'ai pas hésité car j'avais besoin d'argent et j'étais sûre qu'il ne me toucherait pas. A l'inverse de certains hommes...

Aleksy accentua alors la pression et lui caressa le cou du pouce.

Malgré sa remarque, Claire aurait voulu fermer les yeux afin de savourer ce contact doux et rassurant. D'habitude elle évitait tout contact physique avec les autres, elle n'avait jamais réalisé qu'une simple caresse pouvait apporter tendresse et sécurité.

— Vous avez donc accepté tout ce qu'il vous donnait sans rien lui offrir en retour ?

— J'ai joué mon rôle et travaillé pour lui sans jamais rien demander de plus. La promotion et l'augmentation étaient son idée. Par la suite, il a suggéré que j'emménage dans son appartement parce qu'il y donnait parfois des soirées et voulait que les gens pensent que nous formions un couple.

— Pourquoi diable souhaitait-il mentir aux gens ?

— Par orgueil, sans doute. Il était veuf et voulait que je passe pour sa petite amie. Dernièrement, il m'avait chargée de m'occuper des œuvres caritatives de la compagnie.

— Van Eych, aider les moins fortunés ? s'exclama Aleksy en s'éloignant d'elle. Vous mentez !

— Non !

Elle se retourna, et prit un dossier dans son sac.

— Vous n'avez pas entendu parler de la fondation dont je m'occupe car elle ne fonctionne pas encore mais je peux vous montrer...

— Brighter Days ? On dirait un dessin d'enfant, dit-il en jetant un rapide coup d'œil au logo.

— C'en est un ! Brighter Days va, entre autres, offrir des bourses à des orphelins afin qu'ils puissent poursuivre leurs études et devenir indépendants.

Voyant Aleksy se diriger vers la fenêtre, elle remit le dossier dans son sac.

— Je vois, c'est inutile. Vous ne pouvez pas comprendre.

— Qu'en savez-vous ? demanda-t-il en tournant la tête. Je me suis peut-être arrangé pour faire mon chemin dans la vie sans avoir eu la chance de bénéficier de subventions.

Sa voix était soudain devenue étrangement calme.

Croyant déceler dans son regard une lueur douloureuse, Claire se sentit plus proche de lui, comme s'ils avaient partagé certains combats. Il émanait pourtant de lui une telle agressivité qu'elle resta sur la défensive.

— Très bien, sauf que dans mon cas cela m'a donné envie d'aider les autres.

Il éclata d'un rire cynique.

— Qu'est-ce que vous croyez ? Van Eych vous a donné cet appartement, un salaire de cadre et d'autres avantages pour *ça*, assena-t-il en pointant le doigt vers son visage.

Il fit glisser son regard sur son corps mince, puis ajouta :

— Certainement pas, en tout cas, pour un logo représentant un visage d'enfant dessiné sur un soleil. On ne peut pas dire que vous ayez réussi toute seule !

Il se comportait comme si ce logo avait été le seul résultat d'un an de recherche, de travail et de réunions. Elle dut réprimer sa rage afin de ne pas lui fournir une arme qu'il aurait pu retourner contre elle.

— Peu m'importe que vous me croyiez ou non, répliqua-t-elle sèchement, vous êtes de toute évidence un homme sans cœur et cruel. A présent je vous prie d'attendre dans votre appartement pendant que je prépare mes bagages. J'aurai quitté les lieux avant minuit.

* * *

Aleksy la regarda tourner les talons et entrer dans la chambre, droite et fière, comme pour lui en interdire l'accès. Elle avait réussi, en lui assurant ne pas avoir eu de liaison avec Van Eych, à vaincre le seul obstacle qui le retenait encore.

Van Eych lui avait tout volé : non seulement ses parents et sa maison, mais aussi sa jeunesse, son visage et le droit à une vie normale. Peu importait que Claire ait eu une liaison avec lui ou non, elle était

restée à ses côtés pendant tout ce temps, et cela aurait dû suffire pour qu'il décide de l'anéantir au lieu de la désirer.

Aleksy se persuada alors que l'attitude de défi de Claire était à l'origine du désir qu'il éprouvait pour elle. Savoir qu'elle ne serait pas aussi docile que ses conquêtes habituelles rendait plus excitante encore l'idée de la posséder.

Préférant tout de même vérifier les propos de Claire, il envoya un message à Lazlo qui lui répondit sans tarder, confirmant les troubles sexuels de Van Eych. A présent, plus rien ne pouvait l'empêcher de la faire sienne !

Poussant la porte entrouverte, il la regarda entasser des affaires dans une valise posée sur le petit lit. Elle était tout ce qu'aimait le vieil homme : jeune et jolie, angélique, du moins en apparence. Van Eych avait eu des liaisons, même pendant son mariage, aussi n'y avait-il rien de surprenant à ce qu'il ait voulu maintenir l'illusion de sa virilité au cours de ses dernières années. Ne pas pouvoir profiter totalement de son assistante avait cependant dû être une torture pour lui.

Aleksy aurait donné cher pour que son ennemi le voie en cet instant, décidé à obtenir ce que lui n'avait pu avoir !

— Le dossier médical confirme vos propos : Van Eych était impuissant.

— Je vous l'avais dit, rétorqua-t-elle, nerveuse.

— Je voulais m'en assurer car c'est important pour moi.

Victor ne l'avait pas possédée ! Il s'appuya contre le chambranle de la porte, se retenant d'agir avant d'avoir élaboré une tactique. Claire avait réussi à obtenir de Van Eych une situation enviable, il ne devait pas la sous-estimer.

Sentant son corps s'embraser à la simple idée qu'elle serait bientôt à lui, il regarda d'un air possessif ses petits pieds chaussés de ballerines couleur bronze, ses jambes minces mais galbées et la douce courbe de ses hanches. Son pull-over ample l'empêchait de voir si elle portait un soutien-gorge, mais il s'imagina caresser la pointe dressée de ses seins à travers la fine dentelle d'un bustier.

Claire se retourna, le forçant à mettre un terme à sa rêverie. Elle avait sans doute deviné ses pensées car il la vit baisser les yeux et passer une main dans ses cheveux soyeux, sa poitrine se soulevant rapidement.

Elle ne devait pas être du genre à désirer les hommes, qu'elle ne faisait qu'utiliser. Il eut un petit sourire, ravi non seulement d'avoir le dessus mais aussi de voir son adorable petit corps réagir si vivement.

— Allez, osez, lança-t-il, demandez-moi si le fait de partager votre lit pourrait me persuader de vous laisser l'appartement un jour de plus...

3.

Pour une raison obscure, le message matinal d'Abby revint à la mémoire de Claire.

« *J'aimerais tant me réveiller à côté de toi...* »

Même si elle ne s'était jamais autorisée à croire au prince charmant, une douce chaleur s'empara d'elle. Elle avait déjà reçu des propositions, bien que jamais aussi directes, et en avait même considéré certaines. Mais la peur l'avait toujours retenue.

— Vous auriez pu me croire lorsque je vous ai affirmé ne pas avoir couché avec Victor.

— D'accord pour Victor, mais les autres ? Quel âge avez-vous, vingt-cinq ans ?

— Vingt-trois, murmura-t-elle.

Et elle était encore vierge, attendant de rencontrer un homme en qui elle aurait confiance et pour lequel elle éprouverait des sentiments...

Elle savait que le sexe dénué de tout sentiment que lui proposait Aleksy n'aurait pas dû la tenter, mais elle devait admettre que, en dépit de toute raison et de toute prudence, elle se sentait près de succomber à son charme.

Pliant le T-shirt qu'elle portait pour dormir, elle répondit d'un ton glacial.

— Qu'est-ce qui vous permet de penser que j'ai envie de vous ?

— Vous avez réussi à me persuader que vous étiez capable d'honnêteté, Claire. Ne commencez pas à mentir maintenant.

Claire détourna la tête afin qu'il ne voie pas ses joues écarlates.

— Cela vous trouble d'être attirée par autre chose que mon compte en banque ?

— Quel compte en banque ? Je n'ai entendu que la proposition d'une nuit en échange d'un jour supplémentaire ici. Un homme dans votre position peut certainement mieux faire...

Loin de le décontenancer, ses paroles firent naître sur ses lèvres un sourire méprisant.

— Vous voulez l'appartement ?

— Je n'ai pas dit ça !

— Tant mieux parce que la vente se conclut demain.

La perspective de se retrouver à la rue paniqua Claire mais au lieu de laisser paraître son angoisse, elle lança :

— Vous allez vite en besogne.

— Soyez-en certaine...

— Dans ce cas, il est inutile que je vous invite à partager mon petit lit, lança-t-elle d'un ton sarcastique. Quel dommage !

— Je vais vous en procurer un autre... bien plus grand et plus solide.

Claire se mit à trembler, l'idée qu'il puisse prendre sa plaisanterie au sérieux ne l'avait même pas effleurée. Son regard se posant alors sur le col ouvert de sa chemise qui révélait une toison brune, elle imagina un corps parfait aux muscles bien dessinés, des hanches solides et des cuisses...

Grands dieux, elle ne s'était jamais surprise à regarder ainsi l'entrejambe d'un homme ! Détournant aussitôt les yeux, elle rougit de plus belle en l'entendant ricaner.

— Je ne vous connais même pas, balbutia-t-elle.

— Ne vous inquiétez pas, *maya zalataya*. Moi, je sais qui vous êtes. Vous attendez que j'accepte votre prix, alors commençons les négociations, poursuivit-il d'un ton implacable.

— C'est un affront.

— C'est réaliste. Si vous cherchiez l'amour, vous n'auriez pas accepté des largesses d'un vieil homme faisant croire aux autres que vous étiez sa maîtresse. Je n'ai pas besoin de romantisme non plus, mais j'aime avoir une femme dans mon lit.

— Votre charme devrait vous suffire pour en trouver une.

— Il se trouve que je suis seul en ce moment car la reprise de la compagnie a accaparé tout mon temps. A présent, j'évalue mes acquisitions et me prépare à profiter de mon butin.

— Je ne fais pas partie du lot. Je n'avais pas besoin de partager ce lit pour y dormir et je recevais un salaire. Et ne me regardez pas ainsi ! ajouta-t-elle en voyant son sourire moqueur. Victor était prêt à soutenir financièrement la fondation, et...

— Combien ? l'interrompit-il.

— Pardon ?

— Combien était-il disposé à donner afin « d'illuminer votre journée » ? demanda-t-il en faisant allusion au nom de sa fondation.

— Oh !... vous...

Elle serra les dents en lui lançant un regard furieux avant d'annoncer d'une voix très claire :

— Dix.

— Dix millions ? demanda-t-il en haussant les sourcils.

— Dix mille livres sterling, le corrigea-t-elle, interloquée.

Les fonds promis par Victor devraient suffire à maintenir le foyer ouvert en attendant qu'elle trouve une autre source de financement.

Aleksy sortit son mobile de sa poche.

— Vous vous sous-estimez. Nous allons ajouter un zéro à cette somme et considérer le marché conclu.

Le temps qu'elle comprenne, il avait déjà appelé quelqu'un.

— Daniels, oui. Vous avez ses coordonnées bancaires dans le registre du personnel ? Parfait... Le transfert sera effectif demain matin, annonça-t-il en replaçant son mobile dans sa poche. Approchez, à présent.

Loin d'éprouver de la répulsion, Claire sentit son corps s'embraser. Se rappelant toutefois qu'il pensait avoir un droit sur elle car il venait de l'acheter, elle ne bougea pas, à la fois atterrée, furieuse, mais aussi excitée à la pensée de ce qu'elle allait pouvoir faire à Brighter Days avec cent mille livres sterling !

— C'est...

Elle s'éclaircit la voix afin de dissiper tout malentendu.

— C'est un don très généreux, poursuivit-elle tout en se remettant à plier ses vêtements, de manière plus brouillonne à présent. Je vous enverrai un reçu en bonne et due forme une fois les fonds transférés sur le compte de la fondation.

— Cet argent est à vous, vous pouvez en faire ce que vous voulez. Maintenant, partons dans un endroit plus agréable. J'enverrai quelqu'un finir d'empaqueter vos affaires.

— Le transfert n'est pas encore effectué, dit-elle.

Puis, préférant l'attaquer plutôt que de lui laisser voir à quel point il la déstabilisait, elle poursuivit :

— Et vous ne pouvez pas savoir à quel point vous me répugnez...

— Vraiment ?

Avant que Claire n'ait eu le temps de réagir, il s'avança vers elle, la saisit par le bras, la plaqua contre son torse et écrasa ses lèvres sur les siennes.

Aleksy la tenait fermement, et la sensation de sa bouche sur la sienne était trop merveilleuse pour qu'elle le repousse. Bien qu'il soit dominateur et impitoyable, elle ne ressentait pas son baiser comme un rapport de force. C'était...

Torrède, sensuel, envoûtant... Instinctivement, elle entrouvrit les lèvres, laissant sa langue se mêler à la sienne et découvrant alors une telle sensation de plaisir qu'elle sentit ses jambes se dérober sous elle. Elle lui rendit son baiser avec passion et gémit lorsque, plaquant ses mains sur ses fesses, il la pressa contre son bassin.

C'était si bon de se sentir enveloppée par des bras puissants et de ne plus penser qu'au plaisir irradiant au creux de son ventre.

Lorsque, après lui avoir mordillé les lèvres, Aleksy la lâcha, elle se laissa tomber sur le lit.

Il se tint un instant devant elle, la dominant, les lèvres entrouvertes.

— Nous pouvons attendre demain si vous voulez vraiment vous faire désirer, mais je ne pense pas que vous le souhaitiez.

— Sachez que je ne couche pas avec un homme pour de l'argent. Je vais vous rendre le vôtre car vous ne pouvez pas me forcer à venir dans votre lit.

— Inutile, vous venez de prouver que vous en avez envie.

Il avait raison. En sa présence, les barrières qu'elle avait érigées pour se protéger tombaient, la laissant vulnérable et à sa merci.

— Même si c'était le cas, j'ai l'intuition que ce serait une erreur, répliqua-t-elle en soutenant son regard.

Claire savait qu'elle aurait dû écouter son instinct, mais cet homme l'attirait comme un aimant, et elle ne pouvait penser à rien d'autre qu'à leurs corps entremêlés. Bien qu'elle manquât de souffle et que ses tétons se soient tendus à lui faire mal, elle parvint à rester immobile et à maintenir la distance entre eux.

Elle vit une lueur frustrée, presque triste, passer dans ses yeux, très vite remplacée par un air de triomphe.

— J'imagine que vous tenez à sauver votre réputation.

— Exact. Coucher avec vous la ruinerait !

Un combat intérieur se livrait entre la raison de Claire et son irrésistible envie de sentir de nouveau les lèvres d'Aleksy sur sa bouche, son corps sur le sien, et sa hâte de découvrir avec lui de nouvelles sensations qu'elle imagina grisantes.

Depuis l'instant où elle avait posé les yeux sur lui, elle avait eu envie d'en savoir plus à son sujet. Une recherche Internet lui avait donné quelques renseignements sur son parcours professionnel mais rien ne transparaissait sur son passé. Mis à part le fait qu'il soit russe, elle n'avait rien trouvé sur ses origines. Pourquoi éprouvait-elle une attirance aussi forte pour cet inconnu ?

— Vous avez lu le rapport, annonça-t-il, très calme. Une enquête va être menée au sein de la compagnie, et toute personne ayant été mêlée aux activités frauduleuses de Victor sera congédiée. J'imagine que nombreux sont ceux qui vont préférer démissionner avant d'être renvoyés.

— J'ignorais tout de ses activités, lui rappela-t-elle, se sentant injustement accusée. Vous ne pensez tout de même pas que les gens vont dire que j'ai été congédiée parce que j'ai aidé Victor dans ses

malversations ?

— Ne jouez pas la fierté outragée alors que vous venez d'accepter cent mille livres sterling pour une œuvre de charité fictive !

— Elle existe bel et bien, et je n'ai jamais demandé cet argent ! s'exclama-t-elle en se redressant d'un bond. Je n'ai jamais commis aucun méfait.

— Vous avez néanmoins été remerciée, et les gens en tireront leurs propres conclusions. Cela ne vous pose pas de problème ?

— Si on me voyait avec vous après avoir été considérée comme la maîtresse de Victor, je passerais pour...

Une femme vénale, acheva-t-elle en pensée, sentant son moral sombrer.

— Mieux vaut être connue pour ce que vous êtes que de passer pour une criminelle. Je suis réputé pour être intraitable avec les voleurs et les menteurs : coucher avec moi vous innocenterait alors que partir ne ferait qu'intensifier les spéculations.

Il avait raison. Elle courait le risque de ne plus jamais trouver de travail si on l'accusait.

— Si je comprends bien, vous avez le pouvoir de blanchir mon nom !

— En effet, cela ne tient qu'à vous, répliqua-t-il en souriant, satisfait de l'avoir amenée exactement là où il le désirait.

Cet homme n'avait aucune pitié.

— Pourquoi vous acharner ainsi sur moi ?

— Pourquoi argumenter alors que vous savez que vous allez y prendre du plaisir ?

— Je pourrais aussi faire en sorte que *vous* n'y preniez pas le plaisir escompté, rétorqua-t-elle en baissant les yeux.

— Ne vous inquiétez pas, vous semblez très réceptive. Je vous ferai comprendre ce que j'aime.

Claire croisa les bras devant elle, triturant son pull-over avec nervosité. Elle devait l'avertir de son manque d'expérience.

— Ecoutez, je ne suis pas... Si vous pensez...

— Je pense seulement, dit-il en s'approchant d'elle, que vous êtes la femme que Victor voulait.

Saisissant ses bras, il les croisa dans son dos. Le corps de Claire se cambra, et ses seins vinrent effleurer la poitrine musclée d'Aleksy.

— Par... pardon ?

— Victor n'ayant pas pu vous avoir, cela signifie que vous êtes pour moi.

Claire ne parvenait pas à réfléchir lorsqu'il la touchait mais ne pouvait s'éloigner tant il la tenait avec fermeté. Une soudaine faiblesse l'envahit.

— Vous arrivait-il de voyager avec lui ?

— Il avait prévu de m'emmener en déplacement mais il est mort avant. Pour en revenir à la raison pour laquelle vous...

Elle ne pouvait se résoudre à prononcer « me voulez ». Elle frissonna tandis qu'une onde chaude lui traversait le corps, faisait gonfler ses seins et les rendait insupportablement sensibles. Elle mourait d'envie de presser ses hanches contre les siennes, de sentir son membre dur comme lorsqu'il l'avait embrassée.

Il approcha ses lèvres des siennes mais elle rejeta la tête en arrière :

— Je n'ai pas accepté.

Elle n'avait pourtant pas envie de se retrouver dans la rue avec ses valises, sans nulle part où aller. Ses seules amies travaillant dans la compagnie, ne voudraient pas l'accueillir de peur de perdre leur poste, et elle n'avait pas d'économies, seulement une carte de crédit dont elle ne pourrait plus se servir si elle perdait sa source de revenus. Elle prit alors pleinement conscience de la précarité de sa situation : aucun employeur ne voudrait d'elle, désormais. Elle murmura :

— Vous êtes impitoyable !

— J'ai perdu depuis longtemps toute possibilité de me racheter, reconnut-il, une lueur sombre dans les yeux, et il est donc inutile de faire appel à ma compassion. Soyez raisonnable, Claire, capitulez.

N'ayant plus rien à perdre ni de compte à rendre à personne, elle fut tentée d'accepter son offre : une nuit, quelques heures pour assouvir un désir physique qu'elle ne s'était jamais attendue à ressentir... Puisqu'elle ne cherchait pas de véritable relation à long terme, elle pouvait peut-être se résoudre à la vacuité d'une liaison éphémère...

— Cela ne vous suffit-il pas de prendre l'entreprise d'un homme mort, pourquoi me vouloir en plus ?

— Il était vivant lorsque j'ai entamé la procédure, et non, cela ne me suffit pas, mais ne vous posez pas en victime pour l'unique raison que vous êtes habituée à être la prédatrice. Après tout, vous gardez l'argent...

— Quoi qu'il arrive ?

Elle se donnait un air assuré, mais sa question était cruciale. Bien que tentée par la perspective de pouvoir diriger la fondation comme elle l'entendait, elle voulait surtout éviter de divulguer les raisons personnelles à l'origine de ce projet.

— Je n'accepterai rien de pervers, l'avertit-elle.

— Ne vous inquiétez pas. Je ne m'amuse à dominer une femme que lorsqu'elle me le demande.

Il serra ses bras, la pressant davantage contre sa poitrine.

— Quel dommage que le virement ne soit pas encore passé ! lança-t-elle avec sarcasme. Pour l'instant, retournez dans votre suite, je dois finir de préparer mes bagages. Je vous donnerai ma réponse demain.

Quand elle aurait trouvé le moyen d'échapper à ce marché...

Desserrant lentement son étreinte, il effleura sa poitrine, ce qui la fit frissonner de désir.

— Une fois que vous aurez disparu avec l'argent ? Certainement pas. Van Eych s'est peut-être laissé persuader de donner sans rien obtenir en retour, mais je ne suis pas aussi stupide. Prenez votre passeport et une valise. J'ai des propriétés dans le monde entier, je vous laisse le droit de choisir où nous allons mais une fois que nous aurons atterri, l'argent sera sur votre compte et...

Il posa sur elle un regard possessif avant d'achever sa phrase.

— ... vous serez à moi.

4.

— Au lieu d'organiser un voyage, je préfère préparer mes affaires, déclara Claire tout en ramassant un vêtement tombé à terre. Je vous rappelle qu'à partir de minuit je suis à la rue.

— Ne jouez pas à cela avec moi, Claire. Je peux devenir méchant, vous savez...

— Que voulez-vous de moi au juste en plus de mon travail, mon appartement et...

Elle s'arrêta net, tremblante, et il eut l'impression fugitive qu'elle était sans défense. Mais avant qu'il ne se laisse attendrir, elle avait repris son air fier et s'était éloignée de lui.

— C'est vous qui avez vendu cet endroit, alors ne vous plaignez pas si je dois préparer mes valises.

Aleksy comprit que Claire essayait de gagner du temps, mais elle se comportait en amatrice. Si elle cherchait à le manipuler, elle se fourvoyait, et il allait lui montrer ce dont il était capable.

En un coup de fil, il balaya ses tentatives.

— Super Lazlo ? demanda-t-elle d'un ton ironique sans se retourner.

— Oui, il va demander à Stuart du service comptable de dresser un inventaire de vos affaires avant de les mettre en garde-meubles, à mes frais.

— Et Stuart va tripoter mes sous-vêtements et raconter ensuite à ses collègues ce qu'il a trouvé dans mon armoire à pharmacie ?

— Pas s'il a l'intention de conserver son travail.

Aleksy n'aima pas la façon dont elle avait pâli mais il aimait encore moins l'idée d'un employé touchant sa lingerie. Il réprima l'envie étrange de la prendre dans ses bras pour la rassurer.

— Rassemblez vos affaires, marmonna-t-il. Je vous donne une heure pour vous préparer.

* * *

Lorsque Claire lui avait fait part de son choix, Aleksy avait aussitôt répliqué d'un ton moqueur :

— Paris, la ville parfaite pour un week-end en amoureux.

Elle s'était retenue d'expliquer qu'elle avait choisi la Ville Lumière pour sa proximité. Si elle devait rentrer à Londres par ses propres moyens, cela lui coûterait moins cher que de Vancouver ou de Sydney.

Pendant le vol, Claire s'était concentrée sur l'ébauche d'un budget pour la fondation afin d'oublier l'air stupéfait de Stuart lorsqu'il avait découvert Aleksy dans son appartement.

Ce dernier avait posé une main possessive sur l'épaule de Claire et annoncé : « Je ne sors jamais avec mes employées. Claire ne fait plus partie du personnel. »

Elle lui avait lancé un regard furieux et avait quitté la pièce sans un mot, les joues brûlantes : sa réputation était faite. Heureusement, elle avait appris depuis longtemps à se protéger du jugement des

autres.

— Nous sommes arrivés.

Le cœur battant, elle prit la main qu'Aleksy lui tendait pour l'aider à sortir de la limousine. Levant la tête, elle observa l'élégante façade de pierre de l'immeuble, avec ses balcons de fer forgé agrémentés de jardinières où fleurissaient les premiers bulbes printaniers.

— C'est vraiment...

Charmant, allait-elle dire, lorsqu'il l'interrompit :

— Un bon investissement.

Sa remarque la glaça.

— Si l'argent est si important à vos yeux, pourquoi vouloir vous débarrasser de tout ce qui appartenait à Victor ? Je suis certaine que sa famille aurait été heureuse de conserver ce dont vous ne vouliez pas.

Tandis qu'elle empaquetait les quelques affaires personnelles auxquelles elle accordait une valeur sentimentale, elle avait entendu Aleksy donner l'ordre de vendre tout ce qui appartenait à Victor sans se soucier du prix.

— Ses fils en ont déjà bien assez, répondit-il sèchement tout en tapant le code d'accès d'un appartement au dernier étage. Je leur ai laissé leurs maisons, car leurs femmes et leurs enfants sont innocents, mais ils en savaient suffisamment sur la manière dont leur père avait fait fortune pour ne pas s'opposer à ma reprise de la compagnie. Je n'avais pas la preuve des malversations de Van Eych avant de mettre la main sur les livres comptables mais lorsque la vérité éclatera, ses fils n'auront plus qu'à changer de nom.

Sa bouche se tordit en un rictus cruel tandis qu'il s'effaçait pour la laisser entrer dans l'appartement.

— Trouvez-vous amusant de détruire sa famille ?

— Amusant ? Non, mais justifié.

Choquée par son manque d'humanité, Claire éprouva une appréhension certaine à se retrouver seule avec Aleksy. Si elle se refusait à lui, la fondation n'avait plus aucun avenir car à présent que Victor était mort, les éventuels sponsors lui tourneraient le dos, pensant qu'elle avait été sa complice.

Aleksy Dmitriev était un homme dur, cruel même, qui semblait n'avoir aucune émotion. Qu'est-ce qui l'avait endurci à ce point ? Avait-il un cœur, au moins ?

Quelle importance cela pouvait-il avoir, au juste ?

— Préférez-vous dîner dehors ou chez moi ? demanda-t-il en s'approchant d'elle.

Claire, bien que nerveuse de le sentir si proche, observa sa barbe naissante qui accentuait son allure virile et fixa sa bouche, troublée par le souvenir de ses lèvres charnues sur les siennes.

— Désolé, je ne peux pas vous embrasser tout de suite, quoique vous en mouriez d'envie. Ma barbe vous irriterait la peau, annonça-t-il d'une voix rauque.

Mortifiée, elle s'avança dans le salon pour échapper à sa présence hypnotisante.

— Je vais prendre une douche et me raser. Mettez la robe que je vous ai demandé d'emporter. Je veux voir vos jambes.

Elle lui lança un regard furieux mais il s'éloignait déjà dans le couloir.

Claire eut alors tout loisir d'observer le vaste salon à l'ambiance chaleureuse, avec son parquet recouvert de tapis et ses magnifiques pièces de mobilier ancien dont un imposant bureau Louis-Philippe qui en occupait tout un angle.

Elle s'aventura ensuite dans le couloir à la recherche de ses bagages, découvrant d'autres pièces décorées avec un goût tout aussi exquis.

En sortant de sa douche, une serviette autour de la taille, Aleksy remarqua que la valise de Claire avait disparu.

Attrapant son mobile, il quitta la pièce et parcourut l'appartement jusqu'à ce qu'il aperçoive un rai de lumière provenant de la chambre la plus éloignée de la sienne. Entrouvrant la porte, il ressentit alors un énorme soulagement en découvrant sa valise posée devant le lit et en entendant le bruit d'un sèche-cheveux.

Il préféra attribuer l'angoisse soudaine qu'il avait éprouvée à la peur d'avoir laissé échapper ce que Victor n'avait jamais pu obtenir. S'il avait eu la patience de traquer l'homme pendant deux décennies, il pouvait bien attendre quelques heures supplémentaires sa nouvelle conquête.

Durant le court vol depuis Londres, il s'était surpris à regretter que Claire se mure dans le silence car il aurait aimé en apprendre davantage sur elle. Pourquoi ressentait-il une telle attirance pour elle ?

Lorsqu'il avait lu le désir dans ses yeux à leur arrivée dans l'appartement, il avait dû se retenir pour ne pas répondre sur-le-champ à son invite muette. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé un désir aussi violent, plus fort encore que sa soif de vengeance. Il s'était bien sûr contrôlé, fidèle à son habitude de considérer toute faiblesse envers les femmes comme une distraction qu'il ne pouvait se permettre. Décidé à ne pas y déroger, il devait cependant reconnaître qu'attendre le versement effectif de l'argent sur son compte, ainsi qu'elle l'avait exigé, était une véritable épreuve.

Le charme cesserait certainement d'opérer une fois qu'il aurait fait l'amour avec elle, du moins l'espérait-il, car cette obsession était intolérable.

Après s'être habillé, il partit attendre Claire dans le salon, arpentant la pièce tout en donnant quelques coups de fil afin de calmer son impatience.

* * *

En entrant dans le salon, Claire aperçut Aleksy, tourné au trois quarts vers la fenêtre, et put l'observer tout à loisir. Un jean noir moulait ses fesses et ses cuisses musclées, et un pull en cachemire gris clair laissait deviner son torse puissant qu'elle eut envie de caresser à travers la laine soyeuse.

Stupéfaite, elle réalisa que son envie d'aider les orphelins n'était pas l'unique raison de sa venue à Paris. Elle avait envie de cet homme. Un aveu effrayant après des années passées à se convaincre qu'elle ne voulait ni n'avait besoin de personne...

Une fois sa conversation terminée, Aleksy se retourna vers elle, découvrant sa petite robe s'arrêtant au-dessus du genou.

— Vous êtes ravissante, dit-il avec un sourire approbateur, une lueur de désir dans les yeux.

— Victor aimait cette robe.

Claire ignorait ce qui lui avait soufflé une telle réponse. Peut-être la volonté de le provoquer.

— Je vous interdis de prononcer son nom devant moi ! s'écria-t-il d'un ton menaçant.

Par chance, la sonnette de la porte d'entrée retentit au même instant.

Aleksy laissa entrer deux personnes en uniforme de service qui disposèrent des fleurs sur la table, dressèrent le couvert, allumèrent des bougies et, après avoir disposé des assiettes recouvertes de cloches en argent, versèrent du vin dans les verres. Une musique douce s'éleva alors, et le parfum des roses se mêla aux riches senteurs du canard à l'orange.

Claire s'avança vers la chaise que lui tenait Aleksy, tentant de formuler adroitement une question qui la taraudait.

Une fois qu'ils furent seuls, elle s'éclaircit la voix avant de demander :

— Vous avez dit plus tôt que vous convoitiez la compagnie depuis un certain temps. Se pourrait-il que le stress causé par votre acharnement soit à l'origine de la crise cardiaque de Victor ?

— M'accusez-vous d'avoir provoqué sa mort ?

Malgré son ton calme, Claire ressentit une menace et pâlit.

— N... non.

— J'ai racheté plusieurs entreprises ces dernières années et je puis vous assurer que leurs propriétaires sont toujours bien vivants. Van Eych savait ce qui se passait, et j'attribuerais plus volontiers son hypertension à son style de vie sédentaire et à son poids plus que respectable.

— Je sais, je l'avais averti...

— Je ne veux pas savoir ce que vous lui disiez ! s'exclama-t-il, la faisant sursauter. J'en connais plus sur lui que je ne le voudrais et ne souhaite que l'oublier, à présent.

* * *

Il venait de lui révéler plus qu'il ne l'aurait voulu mais cela devrait permettre de mettre un terme aux remarques déplacées concernant Victor. Il regarda sa robe à l'élégance simple, dont le tissu épousait à la perfection ses courbes délicates, offensé à l'idée que Van Eych ait pu la lui offrir.

Claire baissa les yeux, visiblement intimidée par son accès d'humeur.

— Parfait, dit-elle enfin avec un calme impertinent. Cela répond au moins à la question que je me posais réellement, à savoir si vous éprouviez de la rancune envers Victor.

Aleksy trouva le terme faible pour exprimer ce qu'il ressentait pour l'homme responsable de la mort de son père, du lent déclin de sa mère et du bouleversement de son existence. Il prit une gorgée de vin afin de dissiper la boule qui s'était formée dans sa gorge.

— Oui, Claire, j'éprouvais de la rancœur.

Bien qu'Aleksy ait parlé avec calme, il était extrêmement tendu. Claire poursuivit :

— Pourquoi ?

— Nous nous connaissions, c'est tout ce qui compte.

— Pas pour moi. A présent que vous m'avez contrainte à accepter votre marché, j'aimerais comprendre. Dès l'instant où vous avez su que je n'avais jamais été la maîtresse de Victor, vous avez commencé à vous intéresser à moi. Votre but étant a priori de vous emparer de toutes ses possessions pour vous en débarrasser aussitôt après, avez-vous l'intention d'agir de la sorte avec moi ?

Aleksy, qui avait serré les dents en entendant le terme « contrainte », se contenta d'une réponse sèche :

— Je veux réduire à néant ce qu'il a construit, effacer son empreinte de la surface de la terre.

— Je ne vous laisserai pas m'anéantir ! Je ne lui appartenais pas !

— Il pensait que vous étiez à lui, et vous avez laissé les gens le croire.

— Cela ne vous permet pas de me traiter comme...

— Ma propriété ? l'interrompit-il tout en posant les avant-bras sur la table et en se penchant vers elle jusqu'à ce qu'elle recule sur sa chaise. Je ne vois pas le problème, Claire. Vous avez obtenu ce que vous vouliez, l'argent est à vous. A présent c'est à mon tour d'obtenir ce que je désire, et je ne pense pas que vous ayez matière à vous plaindre. Changeons de sujet, maintenant.

* * *

— C'est ce que vous venez de faire, rétorqua-t-elle, tout en considérant les diverses émotions que lui causait le fait d'être attirée par un homme qui lui promettait, certes, de lui donner du plaisir, mais dans le seul but d'assouvir une vengeance.

— Vraiment ?

— Oui.

Son appétit envolé, Claire posa ses couverts. Elle devait faire un choix : attendre que le transfert soit effectif ou coucher avec Aleksy et en finir une bonne fois pour toutes, et cela lui mettait les nerfs à fleur de peau. Peu importait qu'il n'éprouve rien pour elle. N'avait-elle pas décidé que les relations superficielles étaient préférables aux autres ?

— Je suis prête.

— Pourquoi ce soudain revirement de situation ? demanda-t-il en la regardant droit dans les yeux.

Elle tenta d'ignorer son cœur qui battait la chamade, déterminée à paraître aussi décontractée et détachée que les femmes auxquelles il était sans nul doute habitué.

— Parce que je suis une femme capable de décider. Mon choix est fait : je veux m'acquitter de ma dette au plus vite.

Se levant brusquement, elle se dirigea vers la chambre d'Aleksy, ne s'arrêtant que devant son lit imposant.

Qu'était-elle en train de faire ? Tandis que le doute l'assaillait, elle sentit les doigts d'Aleksy faire glisser la fermeture de sa robe. Paniquée, elle agrippa le tissu devant sa poitrine et pivota.

La prenant dans ses bras, il l'attira contre lui, s'empara de sa bouche puis, faisant glisser une main jusqu'à sa poitrine à moitié découverte, lui caressa un sein.

Ce contact éveilla en Claire un plaisir si intense qu'elle prit peur et, rejetant la tête en arrière, repoussa Aleksy.

— Pas si vite !

5.

S'efforçant de dissimuler son trouble, Claire leva les yeux vers Aleksy.

— Une femme a besoin d'être séduite, lança-t-elle, espérant calmer sa ferveur.

— Vraiment ? répliqua-t-il en lui saisissant le menton et en plantant ses yeux dans les siens. Ou bien cherche-t-elle à voir jusqu'où elle peut pousser un homme ?

— Je ne... cherche pas à revenir sur notre accord, murmura-t-elle, mais je préférerais ne pas aller si vite.

— Essayez-vous de pimenter les choses ou avez-vous peur de perdre tout contrôle ?

Le fait qu'il ait deviné ses pensées effraya Claire qui se rendit compte qu'elle n'arrivait plus à maîtriser ses réactions face à Aleksy.

Celui-ci lui caressa alors avec douceur la lèvre inférieure puis murmura :

— A vous de me dire alors quand vous voulez que je vous embrasse.

— M... Maintenant.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui, mais un baiser seulement.

Aleksy glissa ses doigts dans sa chevelure, et lui renversant la tête en arrière, parcourut son cou de baisers légers.

— Puisque vous le demandez si gentiment...

Elle frissonna tandis que ses lèvres remontaient vers son menton, ses joues, ses tempes.

Fermant les yeux, elle s'abandonna à ses caresses, appréciant la patience dont il faisait preuve, avant de réaliser soudain qu'elle voulait aussi goûter ses lèvres. Lorsqu'elle sentit son souffle chaud contre sa bouche, elle l'entrouvrit en une invitation muette, mais il s'éloigna aussitôt. Elle laissa échapper un soupir : il la tenait à sa merci.

— Aleksy, murmura-t-elle d'une voix rauque.

— Tu as envie de ma bouche ?

Malgré ses doutes et son appréhension, l'attente était intolérable.

— Oui.

Il effleura de nouveau ses lèvres.

— Encore, gémit-elle, tandis qu'une douce chaleur envahissait son corps.

— Montre-moi ce que tu veux, ordonna-t-il.

Relevant la tête, elle pressa sa bouche sur la sienne et pointa le bout de sa langue contre les lèvres d'Aleksy.

Comme il se raidissait, elle s'arrêta, persuadée qu'elle ne savait pas s'y prendre, mais il la serra davantage et mêla sa langue à la sienne. Approfondissant son baiser, il l'entraîna dans un monde si

excitant qu'elle se surprit à prendre sa tête entre ses mains et à l'attirer contre elle.

— C'est ça que tu veux maintenant ? demanda-t-il en lui prenant une main et en la guidant sous son pull jusqu'à sa poitrine.

La peau d'Aleksy était très douce, recouverte de poils soyeux, ses tétons petits et durs sous les doigts curieux de Claire qui poursuivait son exploration, ravie de voir qu'il était réceptif.

— Tu aimes ? demanda Aleksy, accentuant sa pression au creux de ses reins tout en lui mordillant le lobe de l'oreille.

Claire gémit puis, se souvenant du plaisir qu'elle avait éprouvé lorsqu'il avait caressé son sein, referma les doigts autour de ses tétons.

— Oui.

— Alors enlève ta robe, murmura-t-il.

Même si sa relation avec Aleksy était temporaire, Claire savait que cet homme resterait à jamais dans sa mémoire. Le quitter allait être douloureux. A cette idée, elle sentit sa gorge se serrer. Mieux valait profiter de l'instant présent...

Elle fit glisser les bretelles de sa robe qui tomba à ses pieds.

— Demande-moi de t'aider à enlever ton soutien-gorge.

— Je...

Claire était pétrifiée.

D'un mouvement très sûr, Aleksy le dégrafa et le lui ôta.

— Assieds-toi, dit-il tout en lui prenant la main pour la guider vers le lit.

Le cœur battant à tout rompre, elle suivit Aleksy qui, le comprit-elle, la laissait mener le jeu, éveillant en elle un désir si puissant qu'il anéantissait sa réserve habituelle.

Passant une main sous son genou, Aleksy le leva doucement, et elle bascula sur le dos avec un petit cri, en proie à une multitude de sensations nouvelles : l'intensité du regard d'Aleksy avait autant d'effet que des caresses.

Il lui ôta un escarpin, puis l'autre.

— Laisse-moi enlever tes bas, dit-il en lui caressant l'intérieur de la cuisse. Tu veux sentir mes doigts sur ta peau, non ?

— Oui, mais... Tu ne te déshabilles pas ?

— Plus tard.

Aleksy fit lentement glisser le fin voile le long de ses jambes et se redressa pour admirer son corps.

Claire ne s'était jamais sentie aussi vulnérable que sous ce regard fier et souverain. Résistant à son envie de se cacher, elle chercha sur le visage d'Aleksy un signe d'appréciation. Il lui parut qu'une éternité s'écoulait avant qu'il ne lève les yeux et rencontre son regard.

— Charmant, annonça-t-il enfin.

En entendant ce terme banal, Claire sentit sa gorge se serrer.

Sans lui laisser le temps de protester, Aleksy lui saisit les poignets, les emprisonna d'une main au-dessus de sa tête, puis s'allongea sur elle.

Claire tenta de se libérer mais il resserra son étreinte sachant qu'il ne pourrait plus répondre de son corps s'il la laissait le toucher. Elle était belle, si belle et excitante qu'il n'avait pas trouvé de terme adéquat pour la décrire.

Il s'efforça de se souvenir qu'elle jouait avec lui. Faisant glisser sa main sur sa hanche, puis sa cuisse, il fit lentement bouger son bassin...

Les joues rosies et les yeux brillants, Claire souleva les hanches, ce qui faillit faire jouir Aleksy. Mais les petits gémissements d'impuissance de sa partenaire donnaient un sens à la torture qu'il lui infligeait, et il se retint tant bien que mal.

Claire n'aurait jamais imaginé qu'un homme puisse lui offrir un tel plaisir ni que son odeur si masculine puisse l'enivrer à ce point. Quand Aleksy posa une main chaude et possessive autour de son sein, dont la pointe se dressa aussitôt, et en effleura du pouce l'aréole, refusant de lui accorder ce qu'elle souhaitait, elle gémit :

— Je t'en prie, Aleksy.

Comme il posait les lèvres sur son téton, une onde de plaisir envahit Claire. Elle n'était plus que désir, et la puissance de ce sentiment l'exalta : elle se sentit totalement femme.

Lorsqu'il prit entre ses lèvres le bout de l'autre sein, elle se tendit vers lui, incapable de réprimer un gémissement.

Aleksy caressa alors l'intérieur de sa cuisse avant de glisser un doigt sous son string puis entre ses doux replis. Claire croyait connaître son corps, mais ce contact lui procura un tel plaisir qu'elle tendit les hanches pour mieux s'offrir à lui. Ce sentiment d'extrême intimité, la confiance et la dextérité avec lesquelles il lui donnait du plaisir...

— Oh ! Aleksy..., gémit-elle.

Il relâcha la pression de son doigt.

— Il me semble que tu ne m'as pas demandé cela, je me trompe ? Veux-tu que je te caresse ou... que je t'embrasse ? poursuivit-il en passant un coude sous son genou avant de poser la cheville de Claire sur son épaule.

— Alors ? Dois-je t'enlever ton slip avec les dents ?

— Déshabille-toi d'abord, murmura-t-elle.

Comme Aleksy se redressait, Claire regretta la chaleur de son grand corps sur sa peau et prit conscience de sa cuisse sur le lit, de son string devenu humide, de ses seins dressés et de son souffle haletant.

Toute inhibition avait disparu, elle ne souhaitait plus qu'une chose : qu'il continue de lui faire l'amour.

Dévoré de désir, Aleksy regardait son corps fin et gracieux, incapable de penser à autre chose qu'au goût délicieux de sa peau au parfum fleuri et à la douceur satinée. L'embrasser et la caresser ne lui suffisait pas, il voulait être en elle, enfoncer son sexe brûlant et palpitant au cœur de sa féminité.

Elle cherchait à le rendre fou et y parvenait, mais il ne lui donnerait pas cette satisfaction. Puisqu'elle aimait jouer, il la conduirait au bord du délire jusqu'à ce qu'elle le supplie de la prendre.

— Aleksy ?

Heureux de déceler une lueur de doute dans son regard — elle n'était donc pas certaine d'avoir réussi à le séduire —, il lui adressa un petit sourire.

— J'attends tes ordres, ironisa-t-il tout en enlevant son pull-over et en le jetant au sol.

— Oh...

Son faible soupir le fit sourire, et la façon dont elle s'humecta la lèvre inférieure éveilla une poussée douloureuse dans son bas-ventre.

— Cela signifie-t-il que tu veux que je me déshabille plus doucement ?

Il déboutonna son jean et sortit de sa poche un préservatif.

— Tu ne me veux pas *entièrement* nu, n'est-ce pas ?

— Nu, mais protégé.

Le ton si innocent de sa voix le fit frissonner.

Il enleva sans se presser son jean et son boxer, les envoyant rejoindre son pull-over au sol, dissimulant sous un calme apparent son insoutenable tension. Debout devant elle, il la regarda qui l'observait, sentant son érection grandir.

— Tu es..., commença-t-elle d'une voix faible.

Après avoir déchiré l'emballage avec ses dents, il déroula le préservatif autour de son membre, conscient du très léger tremblement qui trahissait son impatience.

— Prêt, annonça-t-il, terminant la phrase pour elle. Et toi ?

Comme elle se contentait de le regarder, les yeux écarquillés, il en profita pour lui ôter son string puis écarta la main avec laquelle elle tentait de couvrir son pubis blond.

— Ne te cache pas, tu es si belle, murmura-t-il, vaguement conscient de s'être exprimé en russe.

Posant un doigt sur son mont de Vénus, il le fit glisser jusqu'à ce qu'elle s'arc-boute, comme électrisée. Puis, doucement, il s'allongea sur elle.

Le corps de Claire s'enflamma au contact de la peau nue d'Aleksy, et ses lèvres se mirent à trembler. Tout en faisant lentement glisser ses mains le long de son dos, elle enroula ses jambes autour de sa taille.

— Personne ne m'avait jamais fait éprouver de telles sensations, murmura-t-elle au creux de son oreille.

Il ne voulait pas entendre parler d'autres hommes, et cette seule idée le ramena à la réalité. Essayait-elle de le rendre jaloux ? Ce soir il n'y avait que lui.

— Tu aimes ? demanda-t-il tout en effleurant sa féminité de son sexe dressé.

Claire se figea, retenant son souffle, avant d'amorcer un léger mouvement de hanches vers lui.

— Oh oui !

Alors, Aleksy s'enfonça en elle d'un seul coup de reins.

6.

Aleksy devina que le cri de Claire, quoique vite réprimé, était un cri de douleur, car au même moment ses ongles s'enfoncèrent dans son dos, et elle se raidit. Sentant une résistance, il se figea tout d'abord sans comprendre.

— Je ne savais pas que ça faisait si mal, murmura-t-elle.

Il tenta aussitôt de se retirer, mais Claire resserra les jambes autour de lui.

— Non...

Soudain Aleksy comprit.

— Tu es vierge ?

— Plus maintenant, répondit-elle avec un petit sourire.

— Je ne fais jamais l'amour avec une vierge.

— Je t'en prie, ne gâche pas tout, dit-elle d'une toute petite voix.

Il n'avait pas envie de se retirer car elle était douce et excitante, mais il savait qu'il aurait dû...

* * *

Bien qu'Aleksy se soit immobilisé, Claire sentit soudain une douce palpitation en elle, et ses muscles se relâchèrent, lui permettant de s'enfoncer un peu plus en elle.

Sa réplique cinglante résonnait encore dans sa tête : « Je ne fais jamais l'amour avec une vierge. » Le sentir en elle était pourtant délicieux, et elle voulait qu'il continue. Des larmes de frustration lui brûlèrent les yeux.

— Ne pars pas, je t'en prie...

— Chut ! dit-il tout en lui prenant la tête entre les mains et en essuyant du pouce une larme qui roulait sur sa joue. Quand tu seras prête, nous continuerons.

Bien que bourrue, la voix d'Aleksy était presque tendre, comme le léger baiser qu'il posa sur ses lèvres.

Claire poussa un soupir de soulagement : il ne l'abandonnait pas. Resserrant les bras autour de lui, elle inclina le bassin, le laissant pénétrer doucement en elle. Elle ressentit encore une légère brûlure avant d'être envahie de délicieuses sensations.

Elle se mit alors à remuer les hanches contre Aleksy, qui se mit à murmurer en russe des mots très doux tout en lui embrassant le cou puis, passant les mains sous ses fesses, se retira légèrement avant de plonger en elle de nouveau.

Claire renversa la tête en arrière en gémissant et s'arc-bouta contre lui.

Comme il accélérât son va-et-vient les sensations devinrent si intenses qu'elle s'écria :

— Aleksy, oui, encore !

Il accéléra, allant et venant dans la chaude moiteur de Claire, l'amenant à un degré de plaisir à peine supportable et l'y maintenant jusqu'à ce que...

Claire eut soudain l'impression de tomber, le souffle court, vaguement consciente du cri guttural d'Aleksy, puis d'une lumière étincelante. Un pur moment d'extase.

* * *

Lorsque Aleksy se leva pour aller se rafraîchir dans la salle de bains, il avait déjà une seule idée en tête : prendre Claire de nouveau.

Ce moment de volupté incroyable et inoubliable n'aurait jamais dû avoir lieu. *Pas si vite*. Il comprenait à présent sa timidité. Pourtant, lorsqu'elle s'était laissée aller à la passion...

« Je t'en prie, ne gâche pas tout. » Qu'était-il censé faire ? La laisser frustrée et déçue par sa première expérience avec un homme ?

Au lieu de se laisser dominer par le désir, il aurait dû se contrôler, songea-t-il avec amertume en fixant son reflet, et lui laisser sa virginité afin qu'elle puisse l'offrir un jour à l'homme qui deviendrait son mari.

Comment avait-elle osé le mettre dans une situation pareille ?

Revenant dans la chambre, il trouva Claire assise, tenant devant elle le drap qui découvrait ses frêles épaules.

Elle avait l'air d'une jeune mariée après sa nuit de noces, les lèvres gonflées et les cheveux ébouriffés. Elle leva vers lui des yeux pleins d'admiration.

Contrarié que ce regard émouvant réveille son désir, il se planta devant Claire, jambes écartées et bras croisés sur la poitrine, la dominant de toute sa hauteur.

— Je n'ai pas l'intention de t'épouser, lança-t-il froidement.

— Te l'ai-je demandé ?

— Tu pensais peut-être m'y contraindre en te donnant à moi pour la première fois, mais sache que je ne suis pas du genre à me marier.

Elle n'y songerait d'ailleurs même pas si elle savait quel monstre il était en réalité.

— De quoi parles-tu ? demanda-t-elle en haussant les sourcils.

— La virginité d'une femme appartient à son mari.

Il ne se pardonnerait jamais ce qu'il venait de faire. Avoir une liaison avec une femme libérée était une chose, mais il se sentait incapable de répondre aux attentes d'une femme innocente.

— Je ne t'ai pas demandé de m'offrir la tienne, poursuivit-il, alors n'essaie pas de me forcer à t'épouser en me culpabilisant.

Aleksy ne sut si c'était la honte ou la rage qui colora les joues de Claire, mais il choisit de ne pas s'attarder sur les sentiments qu'elle pouvait éprouver.

— « La virginité d'une femme appartient à son mari » ? répéta-t-elle avec ironie. Je te rappelle que nous sommes au vingt et unième siècle et que le corps d'une femme *lui* appartient. Il ne me semble pas que tu te sois préservé pour ton mariage !

— Heureusement qu'au moins l'un d'entre nous savait ce qu'il faisait.

Ce qui n'était pas vrai puisqu'elle avait omis de lui dire qu'elle était vierge. Elle était plus rusée qu'il ne l'avait pensé, et il était tombé dans le piège.

— A quoi bon attendre un mari qui ne s'est pas présenté lorsque j'avais besoin de lui ? Il semblerait que je doive prendre soin de moi toute seule.

— Et c'est ainsi que tu as décidé de t'y prendre, en offrant ta virginité pour de l'argent ?

Aleksy réprima le sentiment de culpabilité qu'il sentit monter en lui en voyant une expression outragée se peindre sur le visage de Claire. Mieux valait qu'elle comprenne qu'il n'avait pas de cœur. Un doute cependant s'immita en lui : elle était peut-être vraiment romantique, croyant que ce type de relation entraînait un engagement à vie. L'idée de ne pas être à la hauteur de cette attente lui sembla un poids difficile à porter.

— J'ai fait un choix qui n'engage que moi. N'aie crainte, je ne suis pas non plus du genre à vouloir me marier.

Il eut un petit rictus. Les jeunes femmes pures rêvaient d'une famille. Si ses propres parents avaient été encore en vie, ils n'auraient pas été fiers de la manière dont il se comportait en cet instant.

— Tu ne me connais pas, poursuivit-elle, et n'en éprouves même pas l'envie. Je ne suis qu'un trophée de guerre pour toi. Maintenant que tu as pris ta revanche, j'imagine que tu vas me laisser partir, n'est-ce pas ?

La question de Claire le désarma car il ne voyait pas les choses ainsi. Même s'il s'en voulait de ne pas avoir compris plus tôt qu'il était son premier amant, il imaginait déjà goûter encore à sa peau douce, caresser ses cuisses soyeuses, la sentir se cambrer contre lui jusqu'à ce qu'elle soit prête à le recevoir de nouveau : cela n'avait rien à voir avec une vengeance.

Aleksy réalisa avec stupéfaction qu'il n'avait pas envie qu'elle parte. Il aurait dû se montrer plus attentionné. Si seulement il avait su...

Non, il n'avait aucun reproche à se faire, et mieux valait en effet la laisser partir. Pour l'instant.

7.

En se réveillant, Claire dut s'asseoir dans le lit et regarder autour d'elle avant de reconnaître la chambre d'Aleksy. Voyant qu'elle y était seule, elle sentit son angoisse se muer en soulagement.

Elle cacha son visage entre ses genoux, se souvenant qu'elle s'était donnée à lui sans inhibition, se délectant de ses caresses si sensuelles et de la proximité de son corps fort et rassurant.

Son cœur se serra quand elle songea que cette merveilleuse expérience lui avait cependant coûté le respect d'Aleksy. Comment pouvait-il avoir des idées aussi archaïques ? Même si sa réaction méprisante l'avait peinée, elle aurait aimé savoir s'il avait pris autant de plaisir qu'elle à faire l'amour.

Elle savait pourtant que le plaisir physique venait au second plan pour lui puisque sa première intention avait été de se venger de Victor. N'avait-il d'ailleurs pas quitté la chambre aussitôt après avoir assouvi son désir ? Personne n'avait jamais voulu d'elle sur le long terme, elle était stupide de s'imaginer qu'un homme comme lui, qui pouvait avoir toutes les femmes qu'il voulait, serait différent.

A cet instant Aleksy entra, déjà habillé mais les cheveux encore humides. Croisant son regard, Claire sentit ses seins durcir et un doux désir naître dans son ventre... Comment oublier ce moment magique où leurs corps n'avaient plus fait qu'un ? Elle s'était sentie aimée et protégée, non pas nue et embarrassée, comme en cet instant.

Le cœur battant, elle attendit qu'il lui demande de partir.

— Tu as faim ?

Sa voix profonde semblait teintée d'ironie. S'il se moquait d'elle parce qu'elle avait préféré son corps au dîner de la veille, c'était cruel.

— Un peu, répondit-elle sur la défensive. Tu as besoin de moi pour préparer le petit déjeuner ?

Elle le vit hausser imperceptiblement un sourcil, et remarqua des cernes autour de ses yeux mordorés. Faire l'amour avec elle lui aurait-il fait perdre le sommeil ? Cette impression se dissipa aussitôt lorsqu'il répliqua avec son arrogance habituelle :

— Ma gouvernante l'a déjà préparé.

— Oh ! J'aurais aimé aller le prendre dans un café.

Voyant passer une lueur de surprise dans les yeux d'Aleksy et sa bouche se pincer, Claire se mordit la lèvre. Elle n'avait pas eu l'intention de quémander une promenade romantique main dans la main à travers les rues de la capitale française.

— C'est la première fois que je suis à Paris, se défendit-elle en rougissant, j'avais envie de goûter les fameux croissants français, mais ce n'est pas grave. Je serai prête dans quelques minutes.

Posant un pied à terre, elle lui signifia d'un mouvement de tête qu'elle préférait être seule pour se préparer.

Aleksy ne bougea pas.

Pensait-il que son corps dissimulé par le drap n'avait plus aucun secret pour lui ou bien avait-il une autre idée en tête ? Le cœur battant, Claire, prise entre son désir de refaire l'amour avec lui et sa raison, attendit qu'il se décide.

— Prends ton temps, dit-il pour finir, avant de quitter la chambre.

Elle le regarda sortir d'un air triste, se sentant délaissée par cet homme qui avait en si peu de temps pris une telle importance dans sa vie. Elle essaya alors de se persuader qu'elle n'avait besoin de personne, et qu'une fois habillée elle serait capable de l'affronter sans faiblir.

Elle devait à tout prix rester indifférente.

* * *

Aleksy n'était pas habitué à ce qu'une femme se refuse à lui. Attendre Claire dans le salon sachant qu'elle était en train de savonner son corps à la douce senteur de pêche était un supplice.

La veille, comprenant qu'il serait incapable de fermer l'œil à côté d'elle, il avait passé la nuit à arpenter son bureau, songeant que lui avoir fait l'amour aurait dû assouvir sa soif de vengeance. Il avait cru simplement vouloir remporter une victoire sur son ennemi. Or, Claire n'avait jamais été à Van Eych. Elle lui appartenait, à lui seul, et il ne pouvait s'empêcher de penser à elle.

C'était là un autre tour que lui jouait le destin. Alors qu'il s'était préparé à passer de longs mois à Londres à traquer et détruire Van Eych, la mort de ce dernier lui avait ôté tout intérêt pour la reprise de la compagnie. Il aurait mieux fait de rentrer à Moscou pour s'occuper de ses affaires.

D'autre part, même s'il savait que Claire lui avait offert sa virginité dans le seul but de conserver son travail et un appartement, il ne pouvait se résoudre à mettre un terme à leur liaison. Si elle devait se vendre à quelqu'un, autant que ce soit à lui.

Aleksy venait de prendre la décision de garder Claire à ses côtés jusqu'à ce que son désir se soit émoussé, lorsque son cœur fit un bond quand elle entra dans le salon, vêtue d'une petite robe printanière, ses beaux cheveux blonds tombant sur ses épaules et un maquillage discret rehaussant sa beauté et sa fraîcheur naturelle. Elle avait un air pur et innocent malgré son expression sérieuse.

— Je vais te prendre rendez-vous dans une boutique de créateur dès aujourd'hui, lança-t-il sans préambule. Je veux que tu portes des vêtements à mon goût.

Elle aurait ainsi de quoi s'occuper, et lui serait à l'abri de toute tentation.

— T'approprier le bien de Victor ne te suffit pas, il te faut en plus le modeler à ta guise ?

Sans se laisser démonter par son insolence, Aleksy répliqua :

— Je veux faire disparaître toute trace de lui.

Comme la gouvernante s'approchait pour servir le petit déjeuner, il vit Claire bouger sur sa chaise, mal à l'aise.

Une fois Yvette sortie, Claire marmonna, les yeux rivés sur son assiette :

— Comme si cela n'était pas déjà assez difficile pour moi ! Tu es certainement habitué à prendre ton petit déjeuner avec des compagnes d'une nuit mais pas moi, et je n'aime pas avoir une étrangère pour témoin.

Aleksy se raidit.

— Je n'ai pas de liaisons d'une nuit, dit-il d'un ton calme.

— Ni de vierges, si je me rappelle bien. Eh bien, tu as fait d'une pierre deux coups !

Lui saisissant le menton, Aleksy la força à le regarder.

L'expression d'anxiété mêlée de désir qu'il lut dans ses yeux éveilla en lui un profond instinct protecteur qui lui donna envie de la reconforter...

D'un mouvement de tête, Claire se libéra.

— Je dois rentrer à Londres.

— Pourquoi ?

Ayant su dès le départ qu'elle n'était pour Aleksy qu'une conquête parmi tant d'autres, Claire ne comprenait pas pourquoi elle se sentait aussi triste et vulnérable. Elle préférait s'échapper avant que la situation n'empire.

— Afin de trouver un travail et un appartement, répondit-elle.

Un léger bourdonnement attira l'attention d'Aleksy qui jeta un coup d'œil sur son portable.

— Parfait, annonça-t-il, cela tombe à point nommé.

Comme il lui montrait le message, Claire put y lire la confirmation d'un transfert de cinquante mille livres sur son compte.

— Ce n'est pas la somme dont nous étions convenus, fit-elle remarquer.

L'intégralité de cette somme étant destinée à la fondation, Claire n'était pas prête à accepter un penny de moins.

— L'expérience m'a appris à être prudent. Tu aurais pu changer d'avis.

— J'ai rempli ma part du marché et à présent j'en attends autant de toi.

— Tu recevras le reste lorsque notre liaison sera terminée.

— Pardon ? Je croyais... que c'était fini ?

Claire retint son souffle, incertaine de ce qu'elle souhaitait entendre.

— *Niet.*

— Non ou pas encore ? Combien de temps cela va-t-il durer ?

Il haussa les épaules.

— Jusqu'à ce que je me lasse de toi.

— Tu ne peux pas me demander de mettre ma vie entre parenthèses pour toi !

— Cela t'apprendra à accepter des contrats à durée indéterminée.

— Mais...

La panique l'envahit, lui serrant la gorge. Aleksy avait déjà réussi à faire tomber ses défenses, elle n'imaginait pas pouvoir se dévoiler plus encore à lui.

— Quel est le problème ? Tu n'as ni loyer à payer ni employeur qui t'attend. Si tu souhaites que je prenne soin de ces détails lorsque notre association prendra fin, je te promets de m'en occuper.

— Je ne...

Elle s'interrompit en apercevant sur ses lèvres une moue méprisante. Comment faisait-il pour ne voir en elle qu'une femme vénale alors que l'argent ne l'avait jamais intéressée ?

— Que t'a fait Victor pour que tu sois si froid et calculateur ?

Le long silence qui suivit sa question prouva qu'elle avait touché un point sensible.

— Mon histoire avec Van Eych ne te regarde pas. Entre toi et moi existe une forte attirance sexuelle qui ne demande qu'à s'exprimer. Lorsqu'elle aura disparu, tu pourras partir, et je débloquenterai le reste des fonds.

Ces paroles éveillèrent en Claire un doux frisson. Une forte attirance sexuelle ?

— Je pensais devoir payer pour les péchés d'un homme que je connaissais à peine.

— *Niet.*

Aleksy détourna les yeux, comme pour réprimer à grand-peine un flot d'émotions.

— Personne ne peut compenser le mal qu'il a fait.

Claire devina un tel chagrin en lui qu'elle eut envie de le reconforter ; mais elle préféra tout d'abord s'assurer d'une chose. Rassemblant son courage, elle demanda :

— Es-tu en train de dire que tu... *me* veux ?

— Je veux ton corps, répliqua-t-il d'un ton dur.

La petite porte qui s'était entrouverte dans le cœur de Claire se referma aussitôt.

— Je vois...

Son appétit envolé, elle posa sa serviette sur la table. Pourquoi se sentait-elle offensée ? Après tout, elle éprouvait un désir purement physique aussi, n'est-ce pas ? Eviter les relations avait été jusque-là sa façon d'échapper aux émotions qui ne manquaient pas de les accompagner, mais un regard sur le corps si viril d'Aleksy avait suffi à lui faire comprendre qu'il lui faisait un cadeau de choix : le plaisir charnel sans engagement sentimental.

Aleksy inclina la tête, un sourire amusé aux lèvres.

— Comment se fait-il qu'une femme aussi sensuelle que toi n'ait pas pris un amant plus tôt ?

Le pouls de Claire s'accéléra lorsqu'elle réalisa avec quelle facilité il avait deviné son désir. Elle allait devoir apprendre à mieux le dissimuler.

— Personne ne m'a jamais tentée, et les relations superficielles ne m'intéressent pas.

— Que veux-tu dire par là ?

— Sortir avec des hommes dans le but de chercher l'âme sœur et de trouver l'amour. Tu avais raison, je suis plus pragmatique que cela. Je n'ai bien sûr pas l'intention de vivre en recluse, mais la plupart des gens de mon âge sont dans l'extrême et changent à tout bout de champ de partenaires. Passer pour la maîtresse de Victor me semblait un juste milieu.

Songer à son ancien patron à présent qu'elle avait eu un aperçu de la douleur qu'il avait causée à Aleksy la ramena à la réalité : les relations, même celles qui semblaient inoffensives, pouvaient faire mal.

Elle aurait dû prendre cela comme un avertissement, mais la nuit précédente avait été si extraordinaire qu'elle rêvait de se retrouver dans le lit d'Aleksy.

— Tu comprends à présent les avantages d'être une véritable maîtresse, murmura-t-il avec son accent si séduisant.

Il lui prit la main, mêlant ses doigts aux siens et effleurant sa paume du pouce. Le corps entier de Claire s'enflamma sous cette douce caresse.

Comprenant qu'elle acceptait sa proposition, il hocha la tête et se leva.

— Je vais appeler mon chauffeur, tu as besoin d'une garde-robe complète avant notre départ pour Moscou.

Stupéfaite, Claire reposa sa tasse et se leva à son tour.

— Pardon ? Tu oublies que je ne peux pas entrer en Russie sans visa.

— J'ai ton passeport, Lazlo va s'en occuper.

— Tu pourrais au moins me demander mon avis !

— Je dois rentrer à Moscou et je te veux avec moi. Est-ce trop te demander ?

« Je te veux avec moi. » *Non, Claire, ne va pas t'imaginer que cela a un sens profond.*

— Je te ferais remarquer que tu ne me le demandes pas !

— En effet, je te paie pour cela.

Piquée au vif, Claire rétorqua :

— Il ne manquerait plus que je doive payer les vêtements que tu veux choisir pour moi !

Elle regretta déjà ses paroles lorsque la bouche d'Aleksy se tordit en un sourire satisfait :

— Je n'en attendais pas moins de toi !

8.

Captivée par la vue qu'offrait la large fenêtre de la chambre, Claire songea qu'un homme comme Aleksy ne pouvait venir que de Moscou, ville dont les bâtiments imposants symbolisaient à la fois le pouvoir et la stabilité.

Il y avait pourtant une douceur inattendue dans l'architecture des façades marquées par l'histoire, avec leurs porches et balcons sculptés avec soin. Aleksy lui-même dévoilait son côté sentimental dans la façon dont il avait meublé et décoré son immense penthouse, mariant avec harmonie objets d'art contemporain et meubles anciens, dans le respect du passé.

Il lui avait expliqué que l'immeuble dans lequel il habitait avait été construit pour les dirigeants soviétiques, d'où sa situation exceptionnelle sur une rive de la Moskova.

Aleksy avait d'ailleurs fait refaire tout le bâtiment, choisissant de conserver son charme authentique tout en le dotant des commodités modernes, offrant ainsi à ses compatriotes de vastes appartements de grand style au lieu de diviser les étages en petites unités qui lui auraient certainement rapporté plus d'argent mais auraient dénaturé l'ensemble.

Cette décision venant d'un homme qui semblait impitoyable et uniquement préoccupé par ses seuls intérêts avait surpris Claire.

Une photo posée en évidence sur le manteau de la cheminée du salon, et dont le cadre élégant prouvait son importance aux yeux du propriétaire des lieux, avait tout de suite attiré l'attention de Claire. Le cliché jauni représentait un couple de jeunes mariés vêtus de façon modeste. Y voyant un air de famille, Claire en avait déduit qu'il s'agissait des parents d'Aleksy, ce qu'il lui avait confirmé d'un simple hochement de tête, la dissuadant de poser toute autre question.

Depuis leur arrivée, il avait passé le plus clair de son temps dans son bureau, conversant en plusieurs langues au son téléphone qui sonnait sans arrêt.

Un homme aussi complexe que sa ville, dans laquelle il l'avait amenée en tant que maîtresse pour un temps... « indéterminé ».

Jusqu'à ce qu'il se lasse d'elle et lui tende un chèque pour lui signifier son congé.

Frisonnant à l'idée de ce départ inévitable, elle s'éloigna de la fenêtre pour contempler les deux robes du soir posées sur le lit, cherchant laquelle serait la plus appropriée pour le ballet auquel ils devaient assister le soir même au théâtre Bolchoï.

Aleksy avait choisi pour elle des robes osées, sophistiquées, aux couleurs vives et aux imprimés audacieux qu'elle n'était pas certaine de pouvoir mettre en valeur.

— Que fais-tu là ?

— Tu m'as fait peur ! s'exclama Claire en se retournant, éprouvant comme toujours face à lui un mélange d'excitation, de timidité et d'insécurité.

Elle ne pouvait s'empêcher de réagir à la présence d'Aleksy qui, en dépit de son air sévère, était très séduisant dans un pantalon noir et une chemise d'un blanc immaculé aux manches retroussées sur ses avant-bras puissants. Claire ne cessait de se demander à quel moment il lui ferait de nouveau l'amour.

— Tu m'as dit d'être prête pour 20 heures, lui rappela-t-elle, en saisissant une des robes longues et en la tenant devant elle afin de dissimuler le léger kimono de soie qu'elle portait.

— Je me demandais ce que tu faisais dans cette pièce, précisa-t-il en jetant un coup d'œil rapide aux innombrables boîtes de couturiers et aux robes sous leurs housses protectrices. J'ai prié ma gouvernante de ranger toutes tes affaires dans ma chambre.

Claire sentit les battements de son cœur s'accélérer à l'idée de partager sa chambre, sachant toutefois qu'elle avait besoin d'un espace bien à elle afin de garder le contrôle de la situation.

— Mes bagages étant dans cette pièce, j'en ai déduit qu'il s'agissait de ma chambre, déclara-t-elle en reposant la robe sur le lit.

Déterminée à ne pas se justifier et à lui faire accepter ses conditions, elle ajouta d'un ton ferme :

— Je souhaiterais utiliser cette chambre.

— En tant que dressing-room si tu veux, mais je t'avertis que tu dormiras avec moi.

Prise de panique, elle répliqua :

— Je ne le souhaite pas.

— Pourquoi donc ?

Claire rêvait de faire de nouveau l'amour avec Aleksy, mais l'idée qu'il puisse ainsi accroître son emprise sur elle la terrorisait.

— Je...

Sans lui laisser le temps d'achever sa phrase, Aleksy referma ses bras puissants autour d'elle. Claire se tendit et pressa ses mains contre son torse.

Aleksy tira sur la serviette enroulée en turban autour de la tête de Claire, libérant ses cheveux mouillés et, la regardant droit dans les yeux, il lui caressa le cou.

— J'ai hâte d'être à ce soir. Je me demande comment j'ai réussi à travailler alors que je ne pensais qu'à te caresser et à sentir ton corps sous le mien...

Soucieuse de ne pas se laisser séduire par les paroles d'Aleksy, Claire maintint sa pression contre son torse, mais la douce chaleur qui s'était insinuée dans son ventre vint à bout de sa résolution. Lorsqu'il approcha ses lèvres des siennes, elle enroula les bras autour de son cou et répondit avec passion à son baiser, transportée dans le monde merveilleux qu'il lui avait fait découvrir.

La sentant soudain tressaillir, Aleksy releva la tête.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, murmura Claire essayant de lui dissimuler son trouble.

Les yeux d'Aleksy s'assombrirent tandis qu'il faisait lentement glisser ses mains sur le tissu soyeux, le long du dos de Claire, jusqu'à ses fesses qu'il prit en coupe.

Claire posa le front contre son torse afin de lui dissimuler les larmes qui lui montaient aux yeux et, sentant le corps d'Aleksy durcir contre son ventre, elle retint son souffle. Il la désirait, elle !

Un immense soulagement l'envahit. Au moment où elle allait lever la tête pour lui offrir ses lèvres entrouvertes, il s'écarta d'elle et saisit une robe longue bleue qu'il tint devant elle.

— Je préfère celle-là. Rejoins-moi dans le salon dans une demi-heure.

Claire resta seule, le corps brûlant de désir mais incapable de le supplier de rester.

* * *

Tout en se préparant, Aleksy essayait de comprendre pourquoi la distance imposée par Claire l'irritait à ce point.

Après avoir résisté toute la journée, il avait fini par aller la retrouver, éprouvant le besoin de la prendre dans ses bras, le plus tendrement possible, et avait été comblé de la voir réagir avec sensualité et passion.

Lorsqu'il l'avait embrassée, elle avait entrouvert les lèvres, et il avait senti le bout de ses seins durcir contre son torse. Bien que son corps souple se soit lové contre lui, elle avait conservé une attitude distante, et il s'était senti rejeté. L'idée qu'elle ait peur de lui l'insupportait.

A Paris, elle lui avait fait comprendre qu'elle était pragmatique, et son intérêt évident pour son avenir financier l'avait assuré que les termes du contrat étaient clairs pour les deux parties.

Elle avait peut-être appris sur lui quelque chose qui la repoussait... En un regard, elle lui avait signifié qu'il ne méritait pas de la toucher, confirmant ainsi ses propres doutes...

* * *

De la limousine où une douce chaleur régnait, Claire observa les rares personnes qui se hâtaient dans les rues, emmitouflées dans de gros manteaux. Elle éprouvait depuis son arrivée une étrange fascination pour ce pays, mais savait qu'elle ne devait pas succomber à son charme, pas plus qu'à celui d'Aleksy.

La limousine s'était arrêtée, et Aleksy, très séduisant dans son smoking dont le plastron blanc faisait ressortir son teint hâlé, descendit de voiture et lui tendit la main.

Une fois sur le trottoir Claire admira, émerveillée, la fontaine gelée et l'imposante façade du théâtre devant lequel se pressait une foule de gens en tenue de soirée. C'était magnifique, un vrai conte de fées...

La tenant serrée contre lui, Aleksy s'avança vers le grand escalier. Les gens s'écartèrent devant eux pour leur céder le passage mais Claire remarqua à plusieurs reprises des regards insistants, accompagnés de commentaires discrets en russe dont elle ne comprit qu'un nom : Dmitriev.

Une fois qu'ils eurent pénétré dans le foyer, un employé débarrassa Claire de sa cape, dévoilant sa longue robe bleu vif qui découvrait une épaule. Jetant un coup d'œil admiratif sur ses douces courbes et sa taille fine moulées dans la soie moirée, Aleksy lui tendit une flûte de champagne et, après un bref échange avec l'employé, lui annonça :

— Nous avons la loge du tsar.

Un ouvreur les guida alors vers une double porte ouvrant sur un salon cossu qui communiquait avec le balcon royal.

Des fauteuils aux rideaux, tout n'était que velours rouge et or. De chaque côté se trouvaient d'autres balcons, tous séparés par des murets surmontés de chandeliers dorés. Un énorme lustre de cristal faisait miroiter les parures des femmes.

Claire prit place dans le fauteuil que lui indiqua Aleksy.

— De nos jours c'est la loge présidentielle, lui expliqua-t-il en souriant. Nous aurions pu utiliser la mienne mais comme celle-ci est vide ce soir et que je suis un entrepreneur respecté...

Il s'interrompit, haussant les épaules d'un air presque timide.

— Tu dois venir souvent si tu as ta propre loge. D'ailleurs tout le monde semble te connaître.

— *Litso so shramom.*

Son expression s'était fermée tandis qu'il répétait les mots qu'elle avait entendu prononcer sur leur passage.

— Cela veut dire « le balafre ».

Claire trouva ce surnom révoltant.

— Je passe rarement inaperçu, poursuivit-il, les dents serrées. Venir ici est le plus sûr moyen de faire courir le bruit de ma présence à Moscou.

— Aimes-tu la danse ? demanda-t-il soudain, préférant visiblement changer de sujet.

— Je n'ai jamais assisté à aucun ballet, admit-elle en baissant les yeux.

Aleksy ne s'était jusque-là jamais soucie de ses préférences. C'était la soirée la plus excitante de sa vie mais elle se rappela qu'il ne l'y avait amenée que pour se faire valoir. Elle devait arrêter de rêver !

— Cela te dérange que les gens remarquent d'abord ta cicatrice ? demanda-t-elle.

— Pourquoi ? Elle te dégoûte ?

Claire le vit passer un doigt sur la ligne discrète tout en la fixant. Elle n'avait pas besoin de mentir.

— Non, je ne la remarque pas plus que la forme de ton nez ou la couleur de tes yeux.

Elle se tut en se rendant compte qu'elle était en train d'en révéler plus qu'elle ne le souhaitait, surprise aussi d'avoir déjà mémorisé chacun de ses traits : la légère bosse sur son nez, la fossette de son menton, ses yeux en amande et la courbe de ses sourcils.

— C'est parfois un avantage, reconnut-il. Pendant que les gens la regardent, se demandant d'où elle vient, j'ai le temps de les cerner.

— Tu aimes qu'elle les rende nerveux car cela te permet de les tenir à distance.

Malgré le regard menaçant qu'il lui lança, elle était certaine d'avoir vu juste et était émue de s'être trouvé un point commun avec lui. Elle se forçait à en éprouver de la satisfaction. Que redoutait Aleksy pour tenir les gens éloignés de lui de la sorte ? Avait-il peur de s'attacher ?

— Cette cicatrice me rappelle qui je suis et d'où je viens, Claire, une expérience que je ne te souhaite pas de faire.

La jeune femme comprit alors qu'il avait souffert profondément et se demanda s'il s'était déjà confié à quelqu'un.

Les lumières faiblirent avant qu'elle ne puisse lui poser de question. Les premières notes s'élevèrent tandis que commençait l'histoire de Petrouchka, pantin au physique ingrat amoureux d'une ballerine qui le méprise.

* * *

Aleksy détestait les conversations superficielles qu'il considérait comme une perte de temps, et Claire avait vu juste en pensant qu'il préférerait tenir les gens à distance.

Même si le sujet était tabou, il avait parlé de sa cicatrice car il avait besoin de savoir si elle rebutait Claire. En effet, il éprouvait une étrange amertume à l'idée d'être si mal assorti avec elle, qu'il trouvait éblouissante...

De plus, Claire était intelligente et faisait preuve de perspicacité, ce qui le changeait de ses conquêtes habituelles. En proie à des désirs et des émotions contradictoires, il décida de se concentrer sur le moment présent, remarquant avec orgueil que le sourire radieux de Claire attirait les regards admiratifs pendant l'entracte.

Il la regarda accueillir les gens qui l'approchaient avec une chaleur sincère et commenter avec admiration les robes et parures lorsque aucun autre sujet de conversation ne se présentait. A l'inverse de ses petites amies qui affichaient un air ennuyé, voire blasé, et lui laissaient le soin de s'occuper de la conversation, Claire savait mettre les gens à l'aise. Reconnaisant soudain ses amis de longue date Grigori et Ivana Muratov, il leur fit signe de s'approcher et leur présenta sa compagne.

Après avoir pris des nouvelles de leurs filles et de leurs petits-enfants, il se mit à discuter de politique avec Grigori.

— On vient de sonner la fin de l'entracte, dit Ivana en posant une main sur la manche de son mari afin d'interrompre sa conversation. Cette charmante jeune femme m'a parlé de la fondation qu'elle est en train de créer, et je souhaiterais l'aider. Aleksy a déjà fait une donation. Qu'en penses-tu ?

Furieux à l'idée que Claire ose manipuler ses amis, Aleksy lui lança, à leur insu, un regard noir.

— Bien sûr, excellente idée, acquiesça Grigori qui, donnant une accolade à Aleksy, lui annonça :
Envoie-moi les détails.

Ils s'éloignèrent alors vers leur loge.

— Ils sont charmants, comment les connais-tu ? demanda Claire levant vers lui ses yeux candides.

Croisant son regard sévère, elle poursuivit aussitôt :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il lui saisit le bras pour la ramener dans leur loge.

— Grigori m'a offert mon premier vrai travail après que mon père a été tué, répondit-il tout en essayant de maîtriser la rage qui s'était emparée de lui.

Une fois dans le petit salon, alors que la musique s'élevait sur la scène, il la força à se tourner vers lui.

Semblant effrayée par la colère qu'elle lisait dans son regard, Claire lui rappela que la représentation venait de reprendre avant de lui demander :

— Pourquoi es-tu soudain de si mauvaise humeur ?

— C'est Van Eych qui t'a appris à profiter ainsi des situations ou s'agit-il d'un talent personnel ?

Voyant ses joues devenir cramoisies, Aleksy résista à l'envie de la prendre dans ses bras.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne te laisserai pas profiter de la générosité de Grigori.

En lui procurant un travail, son ami, le seul à l'avoir aidé, lui avait donné la chance de sa vie, lui permettant d'offrir un toit à sa mère et de grimper dans l'échelle sociale jusqu'à sa position actuelle.

— Je ne m'attendais pas qu'Ivana propose de faire une donation, répliqua Claire, d'un ton à la fois peiné et innocent. Lorsqu'elle m'a demandé comment nous nous étions rencontrés, je lui ai parlé de la fondation.

— Qui n'existe même pas !

Claire en resta bouche bée.

— Ne me dis pas que ton cher Lazlo a omis de t'informer du mail que je lui ai envoyé aujourd'hui avec en pièce jointe le reçu pour les impôts.

Le voyant hésiter elle poursuivit :

— Crois-tu que je t'ai demandé le code wi-fi pour changer mon statut en « maîtresse d'Aleksy Dmitriev » sur les réseaux sociaux ?

— Il me suffit d'un coup de fil pour le vérifier, répondit-il, préférant ignorer son sarcasme.

— Qu'attends-tu ? s'exclama-t-elle en se dégageant.

Aleksy, pris d'un doute, sortit son téléphone.

Quelques secondes plus tard une vibration se fit entendre. Claire attendit qu'il ait lu le message.

— Comme tu lui avais dit vouloir m'en imprimer une copie si je le désirais, il en a conclu que j'étais au courant. Cette fondation existe donc.

— Qu'est-ce que tu croyais ? Je n'ai pas l'habitude de mentir.

— Je ne comprends pas, murmura-t-il, perplexe. Tu as sacrifié ta virginité pour une œuvre de charité ? Pourquoi ?

— Les gens comme moi méritent...

Elle s'interrompt, semblant lutter contre un conflit intérieur avant de changer de tactique.

— Je ne voulais pas voir tout mon travail réduit à néant. Brighter Days a besoin de soutien.

— Termine ta phrase. Que méritent les gens comme toi ?

Claire serra les mâchoires. Si elle voulait faire fonctionner la fondation elle devait apprendre à surmonter sa honte.

— D'être aidés, répondit-elle en relevant le menton.

Claire n'était pas aussi sûre d'elle qu'elle l'aurait souhaité. Elle avait toujours eu dans son enfance du mal à croire qu'elle méritait un foyer aimant capable de lui assurer une vie future, et personne ne s'était intéressé à elle. A présent adulte, elle pensait que les enfants qui se trouvaient dans son cas y avaient droit et qu'elle devait se battre pour que, contrairement à elle, ils l'obtiennent.

— De qui parles-tu ? demanda Aleksy. D'orphelins ?

— Oui.

Claire avait du mal à soutenir son regard et sentit ses jambes se mettre à trembler tandis qu'elle se demandait si son aveu allait changer l'opinion qu'il avait d'elle.

Aleksy avait compris auparavant que Claire n'avait pas de famille mais, ému par sa vulnérabilité et le manque d'affection qui semblait l'avoir marquée, il sentit son cœur se serrer.

— Quel âge avais-tu quand... ?

— Quatre ans.

Elle haussa légèrement les épaules comme pour signifier que c'était du passé mais Aleksy ne fut pas dupe.

— Mes parents ont été tués sur le coup dans un accident de voiture, et moi je m'en suis tirée avec une jambe cassée.

La sentant sur la défensive, il eut envie de la prendre dans ses bras et de la rassurer, mais ce n'était pas là un geste qui lui était familier.

— Il n'y a pas de honte à être orphelin. Moi aussi je le suis.

— Tu as perdu tes deux parents ? Pas simplement ton père ?

Craignant, en lisant de la compassion dans les yeux de Claire, qu'elle ne parvienne à lui soutirer des confidences qu'il n'était pas prêt à faire, Aleksy regretta aussitôt ses paroles.

— Que s'est-il passé ?

— J'avais quatorze ans lorsque mon père est mort et vingt quand ma mère est partie à son tour. Nous n'y sommes malheureusement pour rien si la vie nous a réservé ces moments douloureux.

L'ironie de sa réponse lui arracha un rictus. Des années plus tard, il se sentait encore responsable de la mort de son père et du chagrin de sa mère qui avait été la cause de son lent déclin. Préférant se concentrer sur le cas de Claire, il poursuivit :

— A quatre ans, un enfant est encore assez jeune pour être adopté.

— J'aurais tellement...

Voyant la gorge de Claire se serrer, Aleksy regretta aussitôt de l'avoir blessée sans le vouloir. A présent elle s'était refermée, affichant l'attitude distante qu'elle avait adoptée depuis leur première rencontre.

Lorsqu'il s'approcha d'elle pour la prendre par les épaules, elle se raidit et posa les mains sur son torse. Il interpréta son geste comme un mélange de désir et de peur : elle aimait son contact mais se protégeait. Il aurait voulu pouvoir la rassurer, lui dire qu'elle n'avait rien à craindre de lui.

— Je suis désolé, murmura-t-il en lui caressant légèrement les bras. Je n'aurais pas dû dire cela. Où as-tu vécu après, dans un orphelinat ?

— Oui, c'est le seul foyer qui m'ait apporté la stabilité dont j'avais besoin après avoir été placée en divers endroits les premières années. Et c'est la raison pour laquelle j'ai choisi de me battre. Je n'ai pas besoin de la donation de Grigori, poursuivit-elle. La somme que tu m'as donnée étant bien supérieure à ce que m'avait promis Victor, elle va nous permettre de fonctionner pendant un certain temps. Dis à ton ami que ce n'est pas nécessaire, et je te promets de ne plus mentionner la fondation. A l'avenir je dirai simplement aux gens que nous nous sommes rencontrés à Londres.

Aleksy la regarda détourner la tête, peiné de lui avoir prêté des intentions aussi vénales.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— En quoi cela t’aurait-il intéressé ? Nous ne nous connaissons pas suffisamment pour discuter de nos cicatrices, visibles ou pas, le défia-t-elle du haut de son orgueil blessé.

— En effet, acquiesça-t-il en proie à un mélange complexe d’émotions.

— Et c’est mieux ainsi, car je ne veux pas que tu prennes trop de place dans m... ma tête.

— Et dans ton corps ? demanda-t-il en pressant légèrement ses hanches contre elle.

Si le sexe était le seul moyen de franchir les barrières derrière lesquelles Claire se retranchait, Aleksy était décidé à lui faire l’amour sur-le-champ.

— Me veux-tu en toi ?

Claire sursauta, et le rouge lui monta aux joues tandis qu’elle balbutiait :

— Je... oui... s’il s’agit d’une relation libre de tout engagement.

Elle se mordit la lèvre, visiblement troublée, ce qui fit courir une onde brûlante dans le corps d’Aleksy.

Libre de tout engagement, pensa-t-il tandis qu’il allongeait Claire sur le divan qui se trouvait dans la loge, si excité que son corps tremblait à l’idée du plaisir qu’elle lui promettait. Il était pourtant assez lucide pour savoir qu’il ne la voulait pas seulement pour un moment d’abandon. Il voulait qu’elle se donne à lui avec une passion égale à la sienne, parce qu’elle le désirait et non pour sauver des orphelins.

* * *

— Aleksy..., haleta Claire, prise entre son désir de se laisser aller et la peur de voir quelqu’un entrer.

— Je veux tout ce que tu es prête à m’offrir, murmura-t-il tout en passant un doigt sous le bord de son décolleté, découvrant l’un de ses seins.

Lorsqu’il en prit le bout entre ses lèvres, le corps de Claire s’enflamma. Glissant les doigts dans les cheveux d’Aleksy elle essaya de l’attirer vers elle, affamée de sa bouche.

Sans la lâcher des yeux, il lui caressa la cheville, le genou et remonta lentement sous sa robe jusqu’à ce que Claire ferme les yeux et se couvre la bouche pour étouffer le cri de plaisir que provoquaient ces caresses de plus en plus précises...

— Oh ! gémit-elle au moment où Aleksy glissait un doigt dans son intimité, avant de se cambrer et de se laisser aller à un orgasme fulgurant. Viens, maintenant, j’ai envie de te sentir en moi, murmura-t-elle en soulevant les hanches pour qu’Aleksy fasse glisser son string.

S’allongeant sur elle, il s’empara de sa bouche tout en la pénétrant d’un seul coup de reins, lui laissant le temps de s’accoutumer à son membre puissant avant d’entamer un lent va-et-vient qui les entraîna tous deux dans une spirale de plaisir.

9.

En changeant de position dans le lit, Aleksy tira Claire d'un profond sommeil.

Elle avait mis du temps à s'endormir, contrariée qu'il ait pu d'abord douter de l'existence de la fondation avant de lui reprocher — ou presque — de ne pas avoir été adoptée. N'était-il pas conscient qu'elle avait passé son enfance à attendre de nouveaux parents, un couple qui voudrait bien d'elle ?

Claire avait néanmoins réussi à oublier son sentiment de solitude dans le théâtre en succombant aux délicieuses caresses d'Aleksy, éprouvant même une impression de connivence lorsque, après s'être excusé de n'avoir pas prévu de préservatif, il l'avait aidée à remettre de l'ordre dans sa tenue. L'embrassant avec tendresse, il l'avait alors entraînée vers la sortie, un bras autour de ses épaules.

Dans la voiture elle était restée silencieuse, le regard perdu dans le vide, savourant les douces sensations qui continuaient de palpiter dans son corps, une étincelle de joie brûlant au fond du cœur.

A leur arrivée dans l'appartement, Aleksy l'avait embrassée avec passion, soulevée dans ses bras et emportée dans sa chambre. Faisant fi de ses inhibitions, Claire s'était surprise à explorer timidement son corps puissant jusqu'à ce qu'il lui prodigue des caresses si expertes qu'elle avait cru succomber au plaisir avant même qu'il ne la pénètre. Il l'avait prise alors, les entraînant tous deux dans une telle extase qu'elle s'était endormie, épuisée, contre lui.

Le regardant, abandonné à côté d'elle, une jambe posée sur elle, Claire décida d'attendre qu'il se réveille et... lui fasse de nouveau l'amour.

Un sourire se dessinait sur ses lèvres à cette idée lorsqu'elle entendit soudain Aleksy s'agiter, prononçant quelques mots en russe. Craignant qu'il ne soit en train de faire un cauchemar, elle lui caressa la joue mais il lui attrapa le poignet d'un geste si brusque qu'elle cria :

— Aleksy !

Celui-ci se réveilla en sursaut, sans toutefois desserrer son étreinte.

— Claire... ?

— Oui, répondit-elle en tentant de libérer son poignet. A quoi rêvais-tu ?

— Je t'ai fait mal ?

Sans même attendre sa réponse, il ajouta :

— Attends, je vais chercher de la glace.

— Non, ce n'est rien.

Elle posa une main rassurante sur son torse.

— Tu es en sueur, as-tu fait un cauchemar ?

— Non.

— C'est peut-être parce que j'étais là. Je vais m'en aller...

Comme il ne protestait pas, elle sentit son cœur se serrer, regrettant d'avoir cherché à lui faire avouer qu'il avait besoin d'elle. C'était stupide.

Reoulant les larmes qui lui montaient aux yeux, elle enfila son peignoir et partit dans la chambre qu'elle avait réclamée.

Incapable de retrouver le sommeil loin de la douce chaleur du corps d'Aleksy, de son odeur si virile, elle se remémora leur soirée. Du bout des lèvres, Aleksy lui avait dévoilé le rôle de Grigori après la mort de son père, et son intuition lui souffla que cette histoire avait un lien avec sa cicatrice.

L'envie l'effleura de retourner le voir pour le réconforter et lui poser quelques questions, mais elle se rappela le caractère temporaire de leur relation : en s'impliquant trop, elle risquait de souffrir au moment où elle devrait le quitter. Elle avait déjà du mal à être séparée de lui par quelques cloisons !

Non, mieux valait rester seule, puisque c'est ainsi qu'elle envisageait de passer le reste de sa vie.

* * *

Le regard perdu sur le fleuve gelé, Aleksy était encore troublé par le cauchemar qu'il avait fait, et la voix angoissée de Claire criant son nom.

Entendant un léger bruit de pas derrière lui, il sut aussitôt qu'il s'agissait d'elle.

Il hésita à se retourner, inquiet de la réaction de Claire. Cette nuit, il avait tant baissé sa garde que son subconscient s'était manifesté. Gêné, il avait décidé de partir avant qu'elle ne revienne mais un des légendaires embouteillages de Moscou avait retardé son chauffeur.

Faisant demi-tour, Aleksy aperçut Claire au milieu du salon, déjà prête, les cheveux fraîchement lavés mais les yeux entourés de larges cernes. N'avait-elle pas plus dormi que lui ou s'agissait-il d'autre chose ?

— Bonjour, annonça-t-il d'un ton que son angoisse rendait sévère.

— Bonjour. Tu sors ? demanda-t-elle en voyant son pardessus ouvert sur un costume anthracite et son cartable posé à ses pieds.

La voir si maîtresse d'elle-même ne fit que raviver les craintes d'Aleksy. Avait-il dit quelque chose de révélateur dans son sommeil ? Était-ce la raison pour laquelle elle était partie dans l'autre chambre ? Que pensait-elle de lui ?

— On m'attend au bureau. Je suis désolé pour la nuit dernière.

— Ne t'inquiète pas. J'avais besoin d'être seule.

Aleksy se retint de lui demander pourquoi, encore frustré qu'elle ait quitté son lit. Il était surpris d'éprouver un tel plaisir à dormir avec elle, lui qui n'acceptait jamais de passer la nuit avec ses maîtresses. Il l'avait même longuement regardée, abandonnée au sommeil.

Il devenait possessif... et devait se rappeler sans cesse que la présence de Claire n'était que temporaire.

— Les invitations vont pleuvoir après la soirée d'hier, déclara-t-il en ramassant son cartable et en priant pour que son chauffeur arrive vite. Je t'appellerai pour te dire où nous allons et à quelle heure tu dois être prête. J'ai des comptes ouverts dans les boutiques de la rue Tverskaya. Yvan reviendra après m'avoir déposé et pourra t'emmener faire du shopping ou, si tu préfères, je peux demander à Lazlo de t'organiser une visite guidée de Moscou.

* * *

Estimant qu'elle n'avait besoin de rien après les achats réalisés à Paris et encore peinée qu'il ne l'ait pas retenue cette nuit, Claire pensa que marcher dans les rues enneigées serait le meilleur moyen de

chasser ses idées noires.

— Inutile, je préfère découvrir la ville à pied au gré de mon humeur.

— Tu n'as tout de même pas l'intention de te promener seule ?

— Avec un plan je ne risque pas de me perdre.

— Ce n'est pas prudent.

— Rappelle-toi que j'ai vécu cinq ans seule à Londres.

— Moscou est différente, Claire, les kidnappings sont fréquents...

— Qui donc voudrait m'enlever ? demanda-t-elle avec un petit rire qui sonna faux. Je n'ai même pas de famille pour payer une éventuelle rançon.

— Les paparazzis t'ont photographiée avec moi hier soir au Bolchoï. Je ne sous-estime jamais ce que les gens sont capables de faire pour de l'argent.

La réponse d'Aleksy avait fusé et, ses joues s'étant colorées sous l'émotion, sa cicatrice ressortait encore davantage. Claire fut alors certaine qu'elle ne résultait pas d'un simple accident mais d'un événement bien plus violent.

Instinctivement, elle s'avança vers lui puis, se hissant sur la pointe des pieds, prit son visage en coupe et approcha ses lèvres de sa cicatrice.

— Qu'est-ce qui te prend ? s'exclama-t-il en rejetant la tête en arrière.

Claire se figea, regrettant aussitôt d'être sortie de sa réserve.

— Je voulais te remercier de t'occuper de moi ! se força-t-elle à répondre non sans ironie.

— Tu vas rester à la maison alors ou dois-je demander à Lazlo de t'escorter ? demanda-t-il en se dirigeant vers la porte.

Claire pensa qu'il serait si facile de renoncer à son autonomie et de laisser cet homme incroyablement séduisant s'immiscer dans sa vie. Mais, certaine que leur relation prendrait fin tôt ou tard, elle devait conserver son indépendance.

— Je n'ai pas de compte à te rendre. Je sortirai si j'en ai envie.

— Sans te soucier du risque encouru ! répliqua-t-il d'un ton sec trahissant sa colère.

— Il ne faut pas exagérer ! s'exclama-t-elle, déterminée à camper sur ses positions. Et je n'ai pas plus que toi l'habitude de demander l'autorisation avant de faire quelque chose.

— Donne-moi juste ta parole.

— Je ne veux pas mentir.

Aleksy reposa son cartable avec un soupir impatient. Comme son mobile sonnait, il répondit sèchement en russe avant d'abandonner l'appareil sur une commode et d'enlever son pardessus.

— Que se passe-t-il ?

— Puisque tu ne veux pas rester à la maison je n'ai pas le choix, décréta-t-il en ôtant sa cravate.

Claire recula de plusieurs pas en le voyant s'avancer vers elle.

— Que veux-tu dire ? Tu comptes m'attacher ?

— Pour l'instant je vais me changer afin de t'accompagner. Pour ce qui est de t'attacher, nous verrons ça ce soir...

* * *

Décidée à ne pas se laisser culpabiliser par la mauvaise humeur d'Aleksy, Claire consulta la météo. Le ciel était d'un bleu intense, le soleil brillait sur la neige qui recouvrait les toits de Moscou et on annonçait un vent du nord, aussi enfila-t-elle sur son jean moulant des bottes fourrées assorties à un blouson de cuir et à une casquette à la Gavroche qu'elle avait achetée dans une boutique du Faubourg Saint-Honoré à Paris. Aleksy l'attendait dans le salon, vêtu d'un manteau en peau retournée et d'après-ski.

Avant de quitter l'appartement, elle mit un point d'honneur à étudier le plan de la ville, notant le nom des rues comme elle l'aurait fait si Aleksy ne l'avait pas accompagnée.

— Tu as prévu de me semer en route ? demanda-t-il comme ils sortaient de l'immeuble.

— Bien sûr que non, mais j'aime savoir où je vais.

— Qu'as-tu envie de visiter ?

— J'aimerais juste me promener pour découvrir la ville.

— Parfait, je te suis.

L'air glacé fouetta le visage de Claire dès qu'elle eut mis un pied sur le trottoir. Ils s'éloignèrent d'un pas rapide en direction de la Moskova, ne s'arrêtant que vingt minutes plus tard afin d'admirer le fleuve du haut d'un pont.

Tandis qu'elle s'extasiait sur le Kremlin, Aleksy sortit un baume pour les lèvres de sa poche et le lui tendit.

Après en avoir enduit sa bouche elle le lui rendit et, le voyant le passer à son tour sur ses lèvres, ressentit un léger picotement dans le ventre.

— Merci, je vois que tu es équipé pour affronter le froid.

— Ce tube est dans ma poche depuis mon dernier séjour à la montagne.

— Tu skies souvent ?

— Lorsque je vais inspecter mon complexe hôtelier.

— Ah ! Il se trouve en Russie ?

— Non, au Canada, c'est un complexe très sélect que l'on ne peut atteindre qu'en hélicoptère, un excellent investissement.

— J'aurais dû m'en douter.

Aleksy n'achetait pas parce qu'il aimait : il investissait. Comme il l'avait certainement fait avec elle... Vexée, elle reprit sa marche, le laissant lui emboîter le pas, consciente des regards surpris des gens qui de toute évidence le reconnaissaient.

— J'ai vu sur Internet que tu commençais à investir dans les infrastructures routières et les transports, quels sont tes autres domaines d'action ?

Surpris qu'elle ait fait des recherches sur lui, il répondit :

— Le commerce du bois surtout, mais aussi l'immobilier, diverses industries et un chantier naval.

Le voyant froncer les sourcils, Claire demanda :

— Ce dernier n'est pas rentable ?

— Bien au contraire, répliqua Aleksy avec une visible fierté.

— Alors pourquoi cet air soucieux ? C'est parce que je te tiens éloigné de ton bureau ?

En fait, Aleksy se sentait désarmé car il ne comprenait pas l'effet que cette ravissante blonde à la tenue élégante et à l'adorable casquette avait sur lui. Son regard pénétrant et son désir manifeste de deviner ses pensées l'incitaient à garder ses distances.

— Je pensais à un dossier qui m'attend, prétendit-il.

Il la vit serrer les lèvres et détourner les yeux avant de s'éloigner en silence.

Il était désolé de l'avoir de nouveau blessée, mais il voulait seulement l'empêcher de lui poser d'autres questions. En réalité, Aleksy ne savait pas ce qu'il aurait fait de particulier dans son bureau, car sa stratégie avait toujours été de s'entourer d'employés capables de gérer ses affaires afin de n'avoir qu'à les superviser, toucher les dividendes et imaginer de nouveaux défis. Chaque nouvelle entreprise avait jusque-là été un pas vers la reprise de Van Eych mais à présent qu'il avait atteint son but, tout lui semblait vain. Même s'il se savait à l'abri du besoin jusqu'à la fin de ses jours, sa fortune ne lui procurait pas la satisfaction et la paix escomptées : il était toujours dévoré par le remords...

Un flash lui fit soudain tourner la tête. Le photographe qui, il eut le temps de remarquer, avait l'air miséreux et n'était même pas suffisamment habillé contre le froid déguerpit avant qu'Aleksy ne puisse le

montrer à Claire et lui dire : « Tu vois ? Ce type était probablement planqué en bas de notre immeuble et n'a pas dû nous lâcher... »

Inquiet, il suivit l'homme des yeux tout en prévoyant de faire augmenter l'effectif de sa sécurité personnelle. D'ordinaire, il importait peu à un paparazzi d'être vu par sa cible, ce qui rendait celui-ci suspect. Aussitôt, Aleksy eut l'impression d'avoir la poitrine serrée dans un étau.

La main de Claire s'accrochant à sa manche le tira de ses pensées sombres. Son expression émerveillée le fit sourire.

— Regarde... J'ai des visions ou bien il s'agit d'un ours ?

Levant les yeux vers Aleksy, Claire remarqua dans son regard une expression presque douloureuse, mais l'instant suivant elle avait disparu, remplacée par un petit sourire.

— La *Maslenitsa*, répondit-il.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le carnaval orthodoxe destiné à fêter l'arrivée du printemps, comme Mardi gras mais avec des batailles de boules de neige, des promenades en troïka, les incontournables blinis et parfois même des ours.

— Qu'est-ce qui pourrait faire penser que le printemps est arrivé ?

Riant doucement, Aleksy lui prit la main, héla un traîneau tiré par trois chevaux, la fit monter et la serra contre lui. Le conducteur leur donna une couverture de fourrure et expliqua à Claire, dans un anglais très correct, le déroulement du festival qui, bien que d'origine païenne, était associé au carême. Lorsqu'elle manifesta son intérêt pour les combats contre les ours, le vieil homme fit un clin d'œil à Aleksy :

— Ce n'est pas pour vous, *malyutka*, les combats sont destinés aux hommes qui n'ont que la vodka pour leur tenir chaud.

Avant de monter dans le traîneau, il alla chercher une assiette de blinis, petites crêpes rondes recouvertes de champignons, de beurre et de crème aigre, qu'il tendit à Claire.

— C'est délicieux mais je ne peux pas manger tout ça, protesta-t-elle en riant après quelques bouchées. Tu ne veux pas m'aider ?

— Non merci, répondit Aleksy en levant la main, je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— J'en ai trop mangé dans mon enfance. Donne le reste au chien si tu ne veux pas finir.

Suivant son regard, Claire aperçut un berger allemand léchant une assiette sous l'œil indifférent de son maître. Elle tendit alors la sienne au vieil homme tout en pensant à la remarque précédente d'Aleksy.

Le traîneau s'ébranla et, après être passé sous une arche, pénétra dans le parc des sculptures de glace où anges, châteaux et créatures mythiques brillaient sous le soleil.

— Tu ne mangeais pas des blinis que pour le carême lorsque tu étais petit, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'un ton nonchalant tout en portant son appareil photo à ses yeux.

— Non, nous les mangions pour survivre.

— Tu ne travaillais pas encore pour Grigori, alors ?

— Il n'était pas question que je travaille, ma mère ne voulait pas que j'abandonne le lycée.

— J'ai du mal à t'imaginer acceptant des ordres, même de ta mère.

— J'aurais tout fait pour elle mais ne pouvais lui offrir ce qu'elle voulait par-dessus tout : lui rendre mon père. Grigori m'a engagé six mois avant la fin de mes études, et j'ai pu au moins mettre autre chose que des crêpes sur la table avant qu'elle ne disparaisse brutalement.

— Que s'est-il passé ?

— Ma mère s'est suicidée. Elle se savait malade mais n'a pas voulu se soigner. J'aurais fait *n'importe quoi* pour l'aider mais elle ne voulait pas être un poids pour moi et rêvait de rejoindre mon père.

— Elle devait l'adorer.

— La mort de mon père l'a brisée, dit-il, le regard dans le vague. Je ne supportais pas de la voir si malheureuse car je me sentais...

Il s'arrêta net et, revenant à la réalité, regarda autour de lui.

Claire aurait voulu qu'il finisse sa phrase. Devinant que pour surmonter sa souffrance, il devait affronter le souvenir de ce moment particulièrement cruel, elle l'encouragea en posant une main sur son bras.

— Je suis certaine que tu as fait tout ton possible pour la soutenir. Tu n'es pas responsable de ce qui s'est produit.

— Qui d'autre alors ? répliqua-t-il, amer.

Claire ne sut pourquoi un nom lui vint aussitôt aux lèvres :

— Victor ?

— *Chto* ? demanda-t-il en lui lançant un regard noir.

— Est-ce que Victor...

Depuis que la presse avait commencé à révéler les agissements de Victor, ses victimes sortaient de l'ombre. Claire avait toujours en tête la phrase d'Aleksy sur la mort de son père et connaissait sa profonde haine envers son ancien patron : son imagination était peut-être trop fertile mais... ?

— Victor avait-il quelque chose à voir avec la mort de ton père ? demanda-t-elle en se raidissant, consciente de s'aventurer en terrain dangereux.

Elle vit passer sur le visage d'Aleksy une myriade d'émotions : frustration, hostilité et... remords ?

— Je ne peux pas le prouver.

Elle se figea, soudain glacée de savoir que ses soupçons étaient fondés. Il n'était pas étonnant qu'il la méprise d'avoir accepté la générosité de l'homme qu'il croyait responsable de la mort de son père.

Une fois terminée la promenade en traîneau, ils rentrèrent lentement à pied, chacun absorbé dans ses pensées.

— Tu n'as pas eu trop froid ? demanda Aleksy une fois dans l'appartement.

— Si, répondit Claire, osant à peine le regarder. Je crois que je vais prendre un bain chaud. Marcher n'était peut-être pas une si bonne idée.

Comme il ne répondait pas, elle poursuivit :

— Tu peux aller à ton bureau, si tu veux. Je te promets de ne pas ressortir.

* * *

— Tu es encore là ?

Aleksy sursauta en entendant Claire. Vêtue d'un pantalon de yoga et d'un long pull de cachemire bleu qui moulait son corps menu, elle était attendrissante.

Il s'était inquiété de la voir si pâle à leur retour de promenade, ce qui l'avait perturbé car d'ordinaire il ne se souciait guère de ses compagnes. Il avait craint qu'elle n'ait pas supporté ce froid polaire auquel elle n'était pas habituée.

— Que fais-tu chargée de la sorte ? demanda-t-il en se levant pour lui prendre l'ordinateur et les dossiers qu'elle tenait dans ses bras.

— J'avais l'intention de travailler pour la fondation ici mais si tu préfères je peux aller dans une autre pièce...

— Non, tu peux rester ici.

Comme Aleksy posait le portable de Claire sur le bureau, il se raidit en apercevant le logo de la compagnie avec les initiales VVE.

Même mort, cet homme était toujours présent !

— Il... me l'avait donné pour travailler puis m'avait dit de le garder, balbutia Claire en suivant son regard. Je m'en débarrasserai dès que j'aurai sauvegardé mes documents. Je suis désolée, je n'avais pas réalisé que Victor avait une responsabilité dans la mort de ton père.

Aleksy tenta d'ignorer les excuses de Claire, regrettant de s'être laissé aller à lui parler du chagrin de sa mère après la disparition de son mari et du rôle de Victor dans cette tragédie familiale. Réalisant soudain que la haine farouche qui l'avait accompagné toutes ces années était en train de s'atténuer grâce à Claire, il pensa alors qu'elle commençait à prendre trop d'importance dans sa vie.

L'entendant soupirer, il comprit qu'elle interprétait son silence comme une critique envers elle.

— Disons que nous nous sommes rencontrés grâce à lui, c'est tout.

— Comment peux-tu dire cela alors qu'il est évident que tu me méprises pour avoir été proche de lui ?

Claire avait vu juste. Aleksy sentit la colère monter en lui à l'idée que cette fille intelligente et généreuse ait pu se laisser manipuler par un tel monstre.

— Je l'admets. J'aimerais comprendre comment tu as pu le laisser t'approcher, sans voir qui il était réellement.

Un inexplicable sentiment de jalousie s'empara de lui lorsqu'il ajouta :

— Tu aurais pu...

Il s'arrêta aussitôt, le cœur battant à tout rompre, retenant de justesse le mot « attendre ».

Qui, lui ? Il n'avait aucun droit sur elle.

— J'étais naïve.

— Et tu l'es encore, rétorqua-t-il, furieux.

Il était irrité de ressentir le besoin de la protéger, en particulier de lui-même ! S'il avait eu le courage de terminer son récit lors de leur promenade en traîneau, il aurait avoué sa responsabilité dans la mort de son père car ce dernier s'était interposé dans un combat que lui-même avait initié, et qui s'était achevé avec deux morts — trois si l'on incluait sa mère...

Il continuait de chercher en Claire une raison de la détester afin de soulager sa conscience, mais ne trouvait que la preuve qu'il avait profité d'une innocente. Il en eut la certitude absolue lorsqu'elle reprit la parole :

— Avec lui je me sentais spéciale, pour la première fois de ma vie, admit Claire d'une toute petite voix.

Elle hésita un instant avant de poursuivre.

— L'orphelinat avait un accord avec l'école voisine : si notre comportement était irréprochable, nous avions le droit de suivre les cours et de demander ensuite une bourse afin de continuer nos études. Je n'ai jamais pu l'obtenir car mon niveau n'était pas suffisant et je me sentais en outre rejetée par les autres enfants qui ne m'invitaient jamais, se moquaient de mes vêtements d'occasion et me faisaient remarquer à tout moment que je ne faisais pas partie de leur monde.

Claire faillit s'interrompre tant ces souvenirs étaient douloureux mais, après avoir pris une profonde inspiration, elle poursuivit :

— A mon arrivée à Londres, j'ai dû cumuler trois emplois différents afin d'arriver à payer mon loyer. Même si j'en avais eu envie je n'aurais jamais eu le temps ni l'énergie de sortir. C'est alors que j'ai rencontré Victor qui avait besoin de moi et m'a valorisée. Pour la première fois de ma vie quelqu'un m'avait remarquée, et je me sentais importante. Même au bureau mes collègues me regardaient différemment.

Cet aveu avait un goût amer. Bien qu'étant consciente de ses limites, Claire avait été heureuse de donner une fausse impression d'elle. C'était pathétique...

Faisant appel au peu de courage qui lui restait, elle poursuivit :

— Victor m'a donné ce que je n'avais jamais eu : de l'attention, de l'argent pour m'acheter des vêtements neufs et prendre soin de moi mais surtout, il avait promis de soutenir la fondation.

— Moi aussi je l'ai fait. Est-ce que tu t'es sentie spéciale avec moi ?

— Je réalise que je ne suis pour toi qu'une maîtresse parmi d'autres et ne m'attends pas que tu me traites différemment.

— Tu devrais, répliqua-t-il avec véhémence, car tu es une femme remarquable. Tu n'aurais jamais dû te vendre à des ordures telles que Van Eych...

Il étouffa presque la fin de sa phrase :

— ... ou moi.

— Avec toi ce n'est pas pareil, dit-elle en faisant un pas vers lui et en posant une main sur son bras, ce que tu éveilles en moi...

Claire sentit les muscles d'Aleksy se contracter sous ses doigts comme s'il souhaitait la rejeter, mais son regard rivé sur sa bouche l'incita à poursuivre.

S'il lui avait été difficile de parler de son enfance, elle trouva encore plus ardu d'avouer la terrible attirance qu'elle éprouvait pour lui.

— Je... Ce que tu éveilles en moi n'a rien à voir avec le besoin de reconnaissance d'une adolescente. Je me sens bien avec toi, et j'adore tes caresses...

— N'importe quel homme pourrait te faire ressentir cela.

Elle lui lança un regard irrité et retira sa main.

— Je n'ai jamais éprouvé cette sensation auparavant.

— Tu n'as pas eu d'autre expérience...

— Parce que je n'en avais pas envie ! Tu es spécial pour moi, et je te désire tout le temps.

— C'est la même chose en ce qui me concerne, et je ne comprends pas pourquoi.

— Vraiment ?

Elle se reprocha d'avoir posé la question, quémendant une confirmation qu'elle avait tant besoin d'entendre.

— Tu vois bien l'effet que tu me fais.

— Comment le saurais-je ? Tu n'as pas voulu que je reste avec toi la nuit dernière, ni que je t'embrasse ce matin.

Les yeux d'Aleksy brillèrent d'un désir soudain.

— Embrasse-moi maintenant, tout de suite et partout où tu voudras, sauf là.

Il indiqua du doigt sa cicatrice.

10.

— Maintenant... ? demanda Claire, stupéfaite, sous le regard de défi d'Aleksy.

Elle se sentait si maladroite ! Lorsqu'il lui faisait l'amour, elle savait au moins qu'il la désirait, mais prendre l'initiative lui semblait impossible.

— Les hommes aiment qu'on les séduise, répondit-il tout en s'asseyant au bord du bureau. Je ne suis pas différent.

Elle avait d'abord pensé seulement l'embrasser, mais, se souvenant de la manière dont il s'était occupé d'elle lorsqu'elle l'avait supplié de ralentir son rythme, elle faillit regretter d'avoir provoqué cette situation. Craignant de ne pas parvenir à éveiller son désir, elle lança avec un petit rire :

— Comme si tu étais capable de laisser le contrôle à quiconque !

— Tu pourrais me convaincre de le faire.

Claire sentit son cœur s'emballer.

— Comment ?

— Essaie...

Sa confiance affichée intimidait Claire. Jusque-là, elle s'était laissée aller avec Aleksy, impressionnée par son expérience, mais l'idée de le séduire éveilla en elle un désir brutal.

Encouragée par l'intensité de son regard, elle fit un pas vers lui, observant sa large poitrine qui se soulevait à présent plus rapidement au rythme de sa respiration. Se plaçant entre ses jambes écartées, elle posa les mains contre son torse, les fit remonter vers son cou et glissa les doigts dans ses cheveux.

Elle se dressa sur la pointe des pieds, s'attendant qu'il referme les bras autour d'elle, l'embrasse et l'entraîne dans sa chambre, mais il se contenta de la regarder, impassible.

Persuadée de l'avoir déçu, elle reposait les talons au sol, frôlant son corps, lorsqu'elle crut sentir une pression contre son ventre...

Baissant les yeux sur le jean d'Aleksy qui moulait l'ampleur de son désir, elle tendit une main hésitante pour en tracer le contour et sentit son érection grandir.

Elle l'avait à peine touché !

Réalisant qu'il était peut-être aussi excité qu'elle à l'idée de se savoir désiré, elle s'arma de courage, leva vers lui ses yeux brillants puis, après s'être humectée les lèvres, déclara :

— Je veux t'embrasser...

Aleksy, le souffle soudain court, parut se retenir de l'attirer vers lui et, crispant les doigts sur le bord du bureau, l'encouragea d'un hochement de tête.

Le cœur battant, Claire posa ses lèvres sur les siennes et, sentant son érection contre son ventre, glissa sa langue dans sa bouche.

Aleksy répondait avec ardeur à son baiser. Elle se cambra, près de s'abandonner, mais il la prit par les hanches et se redressa.

— N'as-tu pas l'intention de continuer cela dans la chambre ?

Surprise, Claire gémit. Elle avait pensé qu'Aleksy voudrait reprendre le contrôle de la situation, mais il semblait déterminé à la laisser mener le jeu.

Désemparée, elle chercha à comprendre ce qu'il attendait d'elle, scrutant son visage à la recherche d'un indice, mais remarqua seulement que sa respiration s'était accélérée.

Elle comprit alors qu'il l'avait arrêtée parce qu'il avait du mal à maîtriser son désir et souhaitait ralentir le rythme afin de faire durer le plaisir.

Une sensation grisante de pouvoir mêlée de tendresse s'empara d'elle et, avec une confiance toute nouvelle, elle défit la braguette de son jean.

— Je n'ai pas de préservatif, la prévint-il.

— Tu n'en as pas besoin.

Aleksy savait qu'il aurait dû arrêter ce petit jeu avant de ne plus pouvoir se contrôler mais il avait trop envie de voir jusqu'où Claire serait capable d'aller. Un désir brûlant le consumait.

Il tendit les mains vers ses petits seins fermes pour en caresser les pointes et les sentir se dresser sous ses doigts mais elle lui saisit les poignets.

— Pas encore, murmura-t-elle, tu risquerais de me distraire, et je veux te donner autant de plaisir que tu m'en as offert.

Le corps en feu, Aleksy eut envie de reprendre le contrôle, mais la lueur brillant dans les yeux d'azur de Claire l'en dissuada.

— Je veux embrasser tes seins, dit-il.

Il faillit gagner : les pupilles de Claire se dilatèrent, la pression sur ses poignets s'accrut tandis que son corps se tendait vers lui.

— Non, murmura-t-elle au dernier moment. Pas encore. Je veux d'abord te caresser.

Joignant le geste à la parole, elle attrapa l'ourlet du pull d'Aleksy.

Ce dernier, étrangement heureux de voir Claire prendre l'initiative, leva les bras, fermant les yeux comme le doux lainage passait sur son visage, avant de sentir ses lèvres sur son torse.

Il retint un râle tandis que ses tétons durcissaient douloureusement et que son érection prenait de l'ampleur. Les mains de Claire couraient sur sa poitrine avec une inexpérience qu'il trouva délicieuse, puis descendirent le long de son ventre et, lui écartant légèrement les hanches du bureau, firent glisser son jean accompagné de son boxer, jusqu'à ses chevilles. Il s'agrippa au bureau pour se retenir de la toucher et de l'embrasser. Lui, conquérant par nature et nécessité, se retrouvait esclave...

Claire s'agenouilla entre ses jambes.

Bien que devinant ce qu'elle allait faire, Aleksy sursauta au contact de ses doigts, sentant aussitôt son érection s'épanouir dans sa main. Alors qu'il hésitait entre protester et la supplier, il laissa échapper un râle au moment où elle emprisonna son membre entre ses lèvres.

Il éprouvait un tel désir d'être en elle qu'il lui prit la tête entre les mains et l'aida à se relever.

— Tu n'aimes pas ?

— Si, mais j'ai trop envie de venir en toi, de te faire l'amour.

Il eut du mal à reconnaître sa propre voix, à la fois rauque et tendre, ainsi que les émotions complexes qui faisaient rage en lui. Soudain, faire l'amour prenait un sens beaucoup plus profond que la simple satisfaction d'un désir physique. Voyant les yeux de Claire briller de plaisir, il l'enlaça tendrement et s'empara de ses lèvres. Un doux gémissement le récompensant il la souleva, l'emporta dans sa chambre où, après avoir pris un préservatif dans le tiroir de la table de nuit, il lui arracha son pantalon de yoga et son string de dentelle, tandis qu'elle enlevait son pull. S'allongeant sur elle, il posa une main sur son intimité, la trouvant si humide et si prête pour lui qu'il s'enfonça en elle d'une poussée triomphante.

Elle était sienne, encore et encore.

11.

Aleksy se persuadait qu'il prolongeait leur relation pour le bien de Claire, sous prétexte de lui offrir l'opportunité d'explorer sa nature sensuelle et de la gâter de toutes les manières possibles. Mais en réalité, il la trouvait unique. Il estimait que son attitude n'avait rien d'égoïste car personne n'avait jusqu'à présent cherché à la rendre heureuse.

Il se souvint du jour où, sa gouvernante étant malade, Claire lui avait préparé le petit déjeuner. En la regardant évoluer dans la cuisine, sa courte nuisette dévoilant ses cuisses nues, il avait éprouvé un désir si brutal qu'il l'avait assise à califourchon sur lui : ils avaient joué, retardant sans cesse leur jouissance, se rendant mutuellement fous de désir jusqu'au moment où, d'un geste de la main, il avait balayé leurs couverts. Il l'avait prise à même la table, leur offrant en plusieurs coups de reins puissants un orgasme simultané.

Ils étaient ensuite restés un long moment l'un contre l'autre, épuisés et silencieux avant qu'il ne la ramène dans son lit où elle s'était endormie, la tête sur sa poitrine, tandis qu'il sommeillait en se reprochant d'avoir été trop excité pour penser à utiliser un préservatif.

Essayait-il de la lier à lui à jamais ?

Il n'avait pas jugé bon de le mentionner lorsqu'elle s'était réveillée mais, plus tard dans la journée, elle l'avait timidement informé de ne pas s'inquiéter d'une éventuelle grossesse. Elle ne pouvait tomber enceinte à cette période, et ils devraient laisser de côté leurs ébats pendant quelques jours.

Il avait mis sa déception sur le compte de l'abstinence, et avait été très heureux de reprendre leur routine, ce matin-là. Une ombre flottait cependant sur sa félicité : il éprouvait toujours un sentiment de culpabilité.

Plus il connaissait Claire, plus il prenait conscience de la manière honteuse dont il avait profité d'elle. Il aurait dû la laisser partir, mais la voir perdre petit à petit sa réserve et s'épanouir comme une fleur sous ses caresses était un enchantement. Ne l'avait-elle pas comblé au petit matin en murmurant, lovée contre lui, à quel point faire l'amour avec lui lui avait manqué ? Comment aurait-il pu renoncer à de tels réveils ?

Incapable de mettre de l'ordre dans ses pensées, Aleksy abandonna l'idée de travailler. Bien qu'étant arrivé dans son bureau seulement une heure plus tôt, il se prépara à rentrer chez lui pour la surprendre.

Sachant par Lazlo que l'anniversaire de Claire était proche, Aleksy avait demandé à la jeune femme comment elle voulait le célébrer. Elle s'était troublée, rejetant cette idée, avant de lui avouer qu'anniversaires et Noël avaient toujours été pour elle source de tristesse et de frustration.

Décidé à y remédier il avait prévu de passer chez le bijoutier le plus renommé de Moscou, puis d'emmener Claire déjeuner dans un célèbre restaurant situé au sommet d'une haute tour et offrant une vue

panoramique sur la ville. Il était fou d'excitation à l'idée de lui faire une surprise.

Tandis qu'il déambulait dans la boutique, passant en revue bracelets et pendentifs, il se souvint de son père dépensant des trésors d'ingéniosité afin de rassembler assez d'argent pour acheter un objet que sa mère convoitait, une machine à coudre une fois, et même une paire de boucles d'oreilles en or à l'occasion d'un de leurs anniversaires de mariage. Voir la surprise et la joie de sa femme l'avait comblé de bonheur.

C'était exactement ce qu'Aleksy voulait faire pour Claire.

Il espérait seulement qu'elle ne se ferait pas d'illusions car même s'il le souhaitait de toutes ses forces, il ne pouvait la garder à ses côtés pour toujours...

Décidant de passer outre ses inquiétudes et de profiter du moment présent, il jeta son dévolu sur un collier de saphirs aux différentes teintes de bleu, aussi scintillant que les yeux de la jeune femme lorsqu'elle riait. Il aimait tant provoquer son sourire, la voir heureuse !

Et il s'y employa tout au long de l'agréable déjeuner pendant lequel elle chercha à pratiquer le peu de russe qu'elle avait appris. Ravi de voir l'intérêt qu'elle portait à Moscou, il lui raconta certains événements historiques marquants et quelques anecdotes. Grâce à elle, il voyait sa ville et son pays avec des yeux nouveaux, et ceux de Claire s'écarquillèrent d'admiration lorsqu'elle ouvrit son cadeau.

— Aleksy, c'est magnifique ! Tu as fait une folie, murmura-t-elle tandis qu'une larme roulait sur sa joue.

Elle se leva et se pencha par-dessus la table pour l'embrasser.

— J'ai percé ton secret maintenant, tu sais, annonça-t-elle en lui adressant un sourire radieux.

Le cœur d'Aleksy fit un bond dans sa poitrine.

— De quoi parles-tu ?

— Bien que tu essaies faire croire le contraire, tu es un homme romantique.

— Pourrions-nous garder cela entre nous ? demanda-t-il d'un ton léger, ne souhaitant pas gâcher son bonheur.

— Bien sûr, répliqua-t-elle, un sourire énigmatique aux lèvres. J'aime en savoir plus sur toi que les autres.

Aleksy ne put s'empêcher de penser à cette remarque pendant qu'on leur servait le café. Claire avait-elle découvert le pot aux roses sur Internet ? Il se souvint que le chef de son service de sécurité l'avait averti quelques jours auparavant de la présence de journalistes devant son immeuble ainsi que d'un nombre inhabituel de voitures suspectes garées autour de chez lui. La situation s'étant par la suite normalisée, Aleksy décida de se calmer : son secret était a priori encore bien gardé.

En sortant de l'immeuble, il comprit pourtant trop tard que les paparazzis étaient là pour eux et non pour les célébrités déjeunant au même endroit.

Cris, flashes et bousculades lui semblèrent encore plus pénibles à présent qu'il devait protéger Claire. Il la serra contre lui, conscient qu'elle se raidissait en entendant les questions posées en russe mais aussi en anglais.

« Aleksy ! Etes-vous coupable de meurtre ? »

* * *

Après leur soirée au Bolchoï et la remarque d'Aleksy concernant les paparazzis, Claire avait pris l'habitude de lire les commentaires que faisaient les journalistes sur chacune de leurs sorties. Il lui était arrivé d'apercevoir un objectif braqué sur eux, mais la plupart du temps elle n'apprenait qu'ils avaient été surveillés qu'en découvrant les photos sur son ordinateur.

Etre traquée à son insu la mettait mal à l'aise mais jusqu'à présent, elle s'était sentie davantage inquiétée par le sourire béat qu'elle affichait sur presque tous les clichés. Au temps pour son prétendu

détachement !

Comment, cependant, aurait-elle pu rester de marbre alors qu'Aleksy passait de plus en plus de temps avec elle et — chose plus précieuse que le somptueux collier qu'il venait de lui offrir — faisait preuve d'une extrême prévenance à son égard, suggérant que le lien qui les unissait n'était pas uniquement physique ?

Encore sous le charme, Claire laissa Aleksy l'entraîner sur le trottoir à travers la foule qui se pressait autour d'eux. S'abritant contre son grand corps rassurant, elle tenta de saisir au passage ce que les gens disaient.

Elle réalisa vite qu'elle en comprenait plus qu'elle ne l'aurait cru en reconnaissant le nom de son ancien patron.

— Etiez-vous au courant des investigations privées ?

— On vous accuse d'avoir provoqué la mort de Van Eych, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Vous avez déjà été arrêté une fois pour meurtre. Etiez-vous coupable ?

Quelques secondes suffirent à dissiper son bonheur.

Ils avaient tant bien que mal réussi à se frayer un chemin parmi les journalistes, et Aleksy fit entrer Claire à l'arrière de la limousine et donna l'ordre à Yvan de les ramener à l'appartement. Après s'être essuyé le front et avoir desserré sa cravate, il passa plusieurs coups de téléphone en russe.

Claire l'observait du coin de l'œil, incapable d'oublier ce qu'elle avait entendu.

Un meurtre ?

Sentant soudain la peur la gagner, elle se demanda qui était réellement cet homme auquel elle s'était attachée, qui savait se montrer doux, aimable et généreux mais qui, elle ne l'oubliait pas, avait été si dur et méprisant lors de leur première entrevue. Était-il capable de meurtre ?

Son cœur refusait cette hypothèse, mais l'expression résignée qu'elle lisait sur le visage d'Aleksy n'était pas celle d'une personne que l'on vient d'accuser à tort.

— Fais tes bagages, nous partons pour Saint-Pétersbourg, annonça-t-il une fois à l'intérieur de l'appartement. L'atmosphère risque d'être houleuse ici pendant un certain temps.

— Toi et moi ? demanda-t-elle le cœur battant, incapable de poser la question qui lui brûlait les lèvres : « Est-ce vrai ? »

— Tu ne rentres pas à Londres, si c'est ce à quoi tu pensais.

Si elle n'avait pas été témoin de ces accusations, lui aurait-il expliqué la raison de leur départ de Moscou ou lui aurait-il présenté ce voyage comme une escapade romantique ? Aurait-elle été assez naïve pour le croire ?

— Tu peux aller préparer tes bagages.

Effrayée par ce ton hostile, Claire se sentit soudain très seule. Mais elle s'efforça de répondre d'une voix calme :

— J'ai besoin de savoir ce qui s'est passé, Aleksy.

— Je t'ai déjà expliqué que certaines personnes étaient prêtes à tout pour gagner de l'argent.

— Même à mentir ?

Je t'en prie, dis-moi que ce ne sont que des mensonges...

— Bien sûr, mais dans ce cas il s'agit d'une vérité qui aurait dû rester cachée.

Foudroyée, Claire sentit son ventre et sa gorge se nouer puis se mit à trembler tandis qu'un mot résonnait dans sa tête : *Fuis !*

Alors qu'elle regardait la porte, évaluant ses chances, Aleksy tendit une main vers elle :

— Tu viens avec moi, Claire, que tu le veuilles ou non. Tu n'as nulle part où aller, il est hors de question que je laisse les journalistes te traquer.

— Mais je ne te toucherais pas, ajouta-t-il d'un ton amer.

Stupéfaite de le sentir si protecteur, Claire eut cependant le sentiment d'être rejetée. Une fois de plus.

— Les gardes bloquent toutes les issues de l'immeuble, alors fais ce que je te demande. Je n'ai nul besoin de l'humiliation supplémentaire de devoir te forcer à monter dans l'hélicoptère.

Aleksy partit dans sa chambre tandis que ses paroles résonnaient encore dans la tête de Claire. Comment pouvait-elle lui infliger une « humiliation supplémentaire » ? Voulait-il dire qu'elle avait le pouvoir de le blesser en plus de la souffrance qu'il éprouvait déjà ?

Claire resta un long moment comme pétrifiée avant que la réalité ne s'impose à elle : ce n'était pas d'Aleksy dont elle avait peur, mais d'elle-même.

Elle avait accordé sa confiance à un homme qui venait d'avouer un meurtre.

12.

Claire avait déjà entendu parler des datchas russes et savait qu'il s'agissait de maisons de vacances rustiques, restant souvent dans une même famille pendant des générations et situées assez loin des villes pour offrir à leurs propriétaires un environnement sauvage.

Depuis Moscou, ils n'avaient survolé que des forêts, une distraction trop dérisoire pour l'aider à surmonter son trouble, jusqu'à ce qu'elle aperçoive un palais entouré d'un immense parc où les fontaines étaient arrêtées, et les canaux gelés. Ils approchaient de Saint-Pétersbourg, cet endroit si beau que même les tsars l'avaient choisi pour en faire la capitale du pays.

Le ciel était couvert, et des flocons commençaient à virevolter lorsqu'ils atterrirent dans la propriété d'Aleksy, où la couche de neige fraîche offrait un spectacle féerique. Claire eut l'impression d'arriver dans un havre de paix.

En voyant les jeunes arbres fruitiers plantés tout autour de cette charmante demeure, elle réalisa avec surprise que la datcha était en fait très récente. Construite sur deux étages, de style traditionnel avec une galerie circulaire, des fenêtres aux volets travaillés, de jolis pignons ainsi qu'une tourelle romantique, elle semblait chaleureuse et accueillante malgré ses dimensions respectables. Claire n'aurait jamais imaginé qu'Aleksy puisse avoir acheté ou fait construire une telle maison.

Tandis que l'hélicoptère repartait déjà, soulevant un nuage de poudre blanche, Aleksy passa la main sous l'une des poutres du porche.

— L'agent immobilier m'a expliqué où était cachée la clé.

L'ayant trouvée à l'endroit indiqué, il ouvrit la porte.

L'intérieur, décoré avec goût et sobriété, sentait la peinture, le bois fraîchement coupé, et dégageait une atmosphère masculine chaleureuse.

Charmée par ce début prometteur, Claire dut faire un effort pour se rappeler les raisons de sa présence et l'identité de son compagnon, car elle avait laissé son libre arbitre et sa logique derrière elle à Moscou, dans cet appartement devenu la cible des téléobjectifs. Elle préférait de loin affronter ce loup solitaire ici plutôt que la horde de coyotes qui campaient là-bas devant sa porte.

Malgré ses doutes initiaux, elle se sentit étrangement à l'aise et en sécurité dans cette maison qu'Aleksy semblait découvrir en même temps qu'elle. Au rez-de-chaussée, un grand salon donnait sur le parc, et une salle à manger dotée d'une immense table jouxtait la cuisine. Entre les deux, un escalier menait à l'étage. Sur le palier, Claire aperçut un charmant cabinet de toilette pourvu d'une vasque ancienne en marbre noir. En admirant les ravissantes chambres avec leurs fenêtres aux boiseries sculptées, Claire ne put s'empêcher de les imaginer encombrées de chevaux à bascule, de circuits électriques et de berceaux de poupées.

Aleksy rêvait-il de fonder un jour une famille ? se demanda-t-elle avec un petit serrement de cœur.

Elle le suivit en silence tandis qu'il passait toutes les pièces en revue, s'arrêtant sur le seuil de la chambre de maître.

Remarquant son hésitation, Aleksy s'empressa de faire un commentaire sur la couleur du couvre-lit et l'aménagement du dressing.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-il.

— C'est magnifique. Est-ce que cette maison t'appartient ? On dirait que tu ne l'as jamais vue, ajouta-t-elle, pensant soudain qu'il avait aussi bien pu la louer pour s'y réfugier.

— Oui, elle est à moi.

Aleksy recherchait des signes d'approbation de la part de Claire, sans toutefois savoir pourquoi. Il ne s'agissait pour lui que d'une propriété, et même s'il était à présent persuadé que Claire n'attachait pas une grande importance aux biens matériels, il souhaitait qu'elle apprécie sa maison.

Puisqu'il n'y avait aucune chance pour qu'elle éprouve autre chose que de la répulsion à son égard, il était important à ses yeux qu'elle aime au moins ce qu'il avait créé.

A Moscou, Claire avait failli venir à bout de ses défenses en lui demandant de s'expliquer, mais il s'était repris à temps, choisissant de lui cacher les détails sordides de son passé. Il aurait préféré qu'ils se quittent avant qu'elle n'apprenne la vérité et souffrait à présent de voir qu'elle avait peur de lui et que son attitude à son égard avait changé.

La femme qui, la veille encore, lui prodiguait sourires et caresses, le regardait depuis avec froideur et méfiance.

— Est-ce toi qui en as fait les plans ? demanda-t-elle, le ramenant à la réalité.

— D'une certaine façon, oui.

En posant sa veste sur le lit, l'image des cheveux blonds de Claire épars sur l'oreiller et de son corps à la peau de pêche étendu sur le couvre-lit bleu s'imposa à son esprit, mais il la chassa aussitôt. Il avait promis de ne pas la toucher.

— Après leur mariage, mes parents ont vécu dans des logements très vétustes appartenant aux exploitations forestières pour lesquelles mon père travaillait. Bien que ma mère ne se soit jamais plainte, il a investi dès qu'il a pu dans son propre commerce de bois et voulait lui faire construire une maison. J'ai utilisé son plan comme point de départ.

Claire le regarda alors avec un petit sourire triste qui lui noua l'estomac.

— Tu m'étonnes toujours lorsque tu es sentimental.

— Moi ?

Ce mot le fit réfléchir et voir soudain la maison sous un autre angle. Il l'avait fait construire au départ dans l'idée de venir s'y reposer après avoir anéanti Van Eych, mais peut-être était-ce plutôt une façon de faire revivre ses parents.

— Je suppose que je manquais d'imagination, avança-t-il pour essayer de cacher son trouble.

Lorsqu'il lui fit signe de se retourner afin de l'aider à enlever son manteau, elle pivota avec une coquetterie dont elle n'avait plus fait montre depuis le premier jour.

En le devinant dans son dos, Claire se tendit et dut s'éclaircir la voix avant de dire :

— T'entourer de souvenirs familiers n'est pas un manque d'imagination.

Son doux parfum enveloppa Aleksy, qui pensa avec nostalgie à leurs étreintes partagées. Essayant de se concentrer sur leur conversation afin de dissiper le désir qui montait en lui, il l'aida à retirer son manteau.

— Essayer de faire perdurer le passé est ridicule.

— Non ! s'exclama Claire en faisant volte-face, ses cheveux effleurant les doigts d'Aleksy.

— Les quelques bibelots qui me viennent de mes parents, poursuivit-elle, plus sereine, ne me permettent pas de leur rendre un tel hommage. Puisque tu chéris l'amour qui unissait tes parents, avoir

essayé de le reconstruire dans ta maison n'a rien de ridicule. Je donnerais tout ce que j'ai pour avoir une maison remplie d'amour.

Comment aurait-il pu lui expliquer que cet amour avait à présent disparu de cette maison et qu'il en avait l'entière responsabilité ? Il serra les dents à en avoir mal aux mâchoires.

Quelle erreur, pensa-t-il, d'avoir pu m'imaginer être à l'abri dans cet endroit !

— Je vais chercher les bagages et faire un feu, lança-t-il en passant devant elle.

* * *

Claire aurait pu s'enfuir. Elle était quasiment certaine qu'Aleksy ne l'en aurait pas empêchée. Emmittouflée dans son manteau, son passeport et sa carte de crédit cachés dans ses poches, elle avait franchi le porche et pataugeait dans la neige.

Tout était silencieux et tranquille. Les rayons du soleil déclinant illuminaient le tapis blanc entourant la maison. Au lieu de se frayer un chemin jusqu'à la route, elle se rapprocha d'une voûte formée par des arbres dont les branches nues pendaient autour d'elle comme des fils d'argent.

Tandis qu'elle contemplait le paysage, elle imagina une femme qui lui ressemblait, mais avec les cheveux plus foncés. Debout derrière la fenêtre, elle regardait une voiture se garer et disait : « Viens, mon trésor. Papa est rentré. »

L'image disparut soudain comme par enchantement.

Claire essuya la neige sur ses joues et ferma les yeux. Cela s'était réellement produit ? Pourquoi maintenant ? Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Rien, bien sûr. Son imagination fantaisiste lui avait joué un tour. Elle éprouva cependant l'envie de se précipiter vers Aleksy pour lui raconter qu'elle s'était souvenue de sa mère.

Non, il valait mieux qu'elle brave le froid et s'éloigne de lui ! Mais pourquoi ? Il ne lui avait jamais fait mal, ou, du moins, pas délibérément. Il avait peut-être eu des paroles un peu trop directes et franches, mais avait toujours maîtrisé sa force avec elle. Chaque fois qu'il découvrait le moindre bleu après l'une de leurs étreintes passionnées, il y apposait ses lèvres en s'excusant. Elle ne l'imaginait pas se transformant en maniaque décidé à la blesser.

Bien au contraire. C'est lui qui, suivant son code de l'honneur, s'était éloigné d'elle avant qu'elle ne le rejette. Elle ne pouvait l'en blâmer, et cela lui donnait envie de le connaître davantage plutôt que de fuir.

Transie, elle décida de rentrer, posant les pieds dans ses propres empreintes de pas de façon à ne pas souiller le tapis de neige immaculée. Elle secoua ses bottes contre les marches du porche arrière afin de les débarrasser de la neige avant de pénétrer dans la cuisine, grelottante.

Aleksy était en train de se servir un verre de vodka. Il l'avala d'un trait avant de lui demander d'une voix mal assurée :

— Tu as fini de faire ton bonhomme de neige ?

— Es-tu ivre ? demanda-t-elle, abasourdie.

— Les Russes ne le sont jamais.

Il remplit de nouveau son verre avant de reboucher la bouteille et la mettre dans le congélateur.

— Ils boivent de la vodka pour s'endurcir.

Il attrapa alors une boîte de cacao sur la table, en versa une cuillerée dans une tasse et y ajouta de l'eau bouillante. Avant de la lui tendre, il y vida la moitié du contenu de son verre.

— Cela t'aidera à te réchauffer. Tu n'es pas habituée à un tel froid.

Claire ôta ses bottes et suspendit son manteau. La tasse de chocolat brûlant lui réchauffa immédiatement les mains.

— Si tu as faim, je peux te faire de la soupe.

— Tout à l'heure peut-être, répondit-elle, attendrie de le voir s'occuper de tâches domestiques.

Bien différent des hommes *durs* auxquels il venait de faire allusion.

Aleksy s'appuya contre le réfrigérateur en lui lançant un regard si pénétrant qu'elle sentit ses mains se mettre à trembler.

— Je t'ai regardée par la fenêtre. J'attendais de voir si tu allais t'échapper. Tu avais l'air d'une petite fille avec la neige t'arrivant jusqu'aux genoux.

— Je voulais juste me dégourdir les jambes, prétendit-elle.

Il huma son verre et y fit danser le liquide transparent.

— Quand j'étais jeune, avant d'avoir de la barbe et une cicatrice, je pensais que chaque fille qui franchissait le seuil de ma maison m'était acquise.

— Tu veux me faire croire que les femmes ne se sont plus jetées à tes pieds depuis ?

Oubliant l'alcool qu'Aleksy avait versé dans sa tasse, elle but une gorgée de chocolat, et sentit aussitôt une vague de chaleur l'envahir.

— Les jeunes filles étaient différentes. Elles voulaient, comme toi, se marier et fonder une famille.

— Je l'ai peut-être voulu lorsque j'avais douze ans, répondit-elle en détournant les yeux, mais plus à présent.

Encore un mensonge... Elle finit son cacao, savourant la chaleur intense qui se diffusa de nouveau dans son corps.

— La vie se charge de nous rendre réalistes, ajouta-t-elle, se souvenant de ses rêves d'adolescente et de ses premiers chagrins d'amour.

Aleksy esquissa une grimace.

— Tu m'as dit de ne pas avoir honte d'être sentimental. Tu ne devrais pas l'être non plus, Claire. Moi aussi je rêvais de me marier un jour avec une de ces jeunes filles, mais je voulais faire fortune avant.

— Étais-tu amoureux de l'une d'elles ?

En posant cette question, Claire sentit son cœur se serrer.

— Non, mais j'étais à l'époque suffisamment arrogant pour être fier qu'elles tombent amoureuses de moi, en attendant de choisir celle que j'aimerais à mon tour.

Claire essaya d'oublier que personne ne l'avait jamais choisie et poursuivit :

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ? Le chagrin de ta mère ?

La vodka se diffusait dans ses veines, elle ressentit un élan de tendresse pour Aleksy. Elle comprenait la peine qu'il avait dû éprouver en voyant sa mère perdre goût à la vie après la mort de son mari.

Elle regarda alors sa tasse en fronçant les sourcils. L'alcool ne lui réussissait pas et l'empêchait de réunir toutes les pièces du puzzle.

Aleksy, le regard plongé dans son verre lui aussi, gardait le silence.

Claire regarda ses larges épaules, qui semblaient ployer sous un poids terrible. En le voyant seul, inconsolable, elle éprouva l'envie de passer ses bras autour de sa taille et d'appuyer sa tête contre sa poitrine.

— Aleksy...

— Oui, voir le chagrin de ma mère m'a ôté toutes mes illusions, avoua-t-il. C'est moi qui ai détruit le bonheur qu'elle avait enfin trouvé.

— Pourquoi « enfin » ? N'avait-elle pas toujours été heureuse avec ton père ?

— Bien sûr que si, mais ils avaient travaillé dur pour y arriver, comme tout le monde en Russie. Lorsque mon père a organisé la coopérative pour acheter son commerce, il savait que cela ne représentait qu'une chance pour le futur, pas plus. Il a dû trimer pour chaque pomme de terre que nous avons mangée. Dire que ma mère avait enfin de l'espoir aurait été plus approprié.

Aleksy prit une profonde inspiration avant de poursuivre d'une voix dure :

— La corruption s'est alors malheureusement répandue en Russie, et un homme a essayé d'obliger mon père à vendre ses parts. Devant son refus, il l'a harcelé pendant des mois.

Claire ferma les yeux tandis que son sang se glaçait.

— Victor...

— Non, un homme qui était à sa solde. Lazlo a pu rassembler les preuves et va bientôt les rendre publiques. Sachant ce qui les attend, l'un des fils de Victor a essayé de me discréditer en révélant mon passé mais tout retombera sur sa famille une fois que la vérité aura été rétablie. Je ne pense pas que cela t'affecte personnellement, ajouta-t-il d'un ton dénué d'émotion.

De toute façon, il la renverrait bientôt à Londres, imagina Claire en frissonnant.

— Quel était le rôle exact de Victor dans cette histoire ? demanda-t-elle, anxieuse d'apprendre la vérité mais ressentant le besoin de la connaître avant de devoir quitter Aleksy.

— Un homme a mis le feu à notre maison en pleine nuit.

Claire mit la main devant sa bouche pour étouffer un cri.

— Pendant que vous dormiez ? Et ton père...

— Nous avons réussi à échapper aux flammes et sommes sortis en courant. Le sbire de Victor était encore là. Mon père m'a supplié de ne pas le poursuivre mais j'en avais déjà trop vu. Je me suis jeté sur lui et n'ai pas vu son couteau...

Aleksy leva la main vers son visage avec une expression de rage mêlée de douleur.

— Oh ! Aleksy, s'écria Claire, terrifiée.

Elle aurait voulu s'élancer vers lui pour le réconforter mais elle le sentait trop vulnérable.

— Tu n'étais qu'un adolescent.

Les morceaux du puzzle s'imbriquaient à présent, formant un tableau tragique, insupportable.

— Un enfant fougueux dans un corps d'homme. Je serais mort sans l'intervention de mon père. Il a donné sa vie pour sauver la mienne.

Il avala sa vodka d'un trait et posa brusquement le verre vide sur la table avant de poursuivre d'une voix à peine audible :

— Bien que je n'en aie pas le moindre souvenir, le rapport de police dit que j'ai ensuite tué notre agresseur.

— Ils t'ont arrêté ? Quelle injustice !

— Un crime avait été commis.

Il se retourna vers le congélateur pour y prendre la bouteille.

— Grâce à mon jeune âge, nous avons pu plaider la légitime défense.

Un incendie criminel avait détruit une famille et failli coûter la vie d'Aleksy. Les larmes aux yeux, Claire pensa qu'elle ne l'aurait alors jamais connu.

Tout cela à cause d'un homme à qui elle avait accordé sa confiance... Elle sentit la nausée monter en elle.

Elle comprit alors qu'Aleksy ne la choisirait jamais, elle, pour vivre avec lui, car sa relation avec Victor s'interposerait toujours entre eux.

— Je suis désolée, je n'aurais jamais imaginé que Victor puisse avoir fait quelque chose d'aussi horrible.

Rongée par le remords, Claire avala une nouvelle gorgée de cacao, mais sentant l'alcool lui brouiller l'esprit, elle repoussa la tasse.

— Et que dire de ce que *moi*, j'ai fait ? Je ne vauds pas mieux que le mercenaire qui a tué mon père.

— Tu t'es battu pour sauver ta vie !

— Je n'aurais jamais dû intervenir. J'ai provoqué la mort de mon père et détruit la vie de ma mère.

Claire secoua la tête. Voilà pourquoi Aleksy s'était isolé, il pensait qu'il était un monstre.

— Tu n'es pas responsable.

— Si, ces images ne cessent de me hanter.

— Tu n'as rien à te reprocher, Aleksy. C'est Victor qui est à l'origine de cette tragédie, pas toi.

— Arrête ! s'écria-t-il en s'avançant vers elle. J'ai vu la façon dont tu me regardais lorsque tu as réalisé ce que j'avais fait et je sais ce que tu penses de moi.

— Non ! se défendit-elle, j'étais sous le choc car je ne m'attendais pas à cela et tu ne m'avais pas expliqué ce qui s'était passé. Comment aurais-je pu penser...

— Cela n'avait rien d'inattendu, ça crève les yeux ! s'exclama-t-il en montrant sa cicatrice. Il suffit d'un regard pour savoir quel genre d'homme je suis. Tu aurais dû fuir le jour où tu m'as rencontré.

— Tu ne m'en as pas laissé la possibilité, si mes souvenirs sont bons, rétorqua-t-elle, piquée au vif.

— C'est exact, admit-il avec un petit rire amer, je suis comme ça.

Prenant la bouteille de vodka et son verre, il sortit de la cuisine et se dirigea vers le salon.

13.

— Tu vois bien que je ne pars pas en courant pourtant ! lança Claire en lui emboîtant le pas.

A bout de patience Aleksy serra les poings. Ne se rendait-elle pas compte qu'il avait les nerfs à vif ? Sans même se retourner, il rétorqua :

— J'imagine que tu ne saurais pas où aller. Tu peux appeler Lazlo, si tu veux, il te trouvera une voiture et un hôtel.

— Je n'ai pas peur de toi, Aleksy Dmitriev !

A l'inverse, elle le terrifiait. Il posa doucement la bouteille et le verre sur une table basse et lui fit face :

— Tu devrais.

— Pourquoi ? As-tu l'intention de me faire mal ?

Aleksy tourna la tête. Non, il en était bien sûr incapable, mais ne pouvait pas la laisser fouiller dans son passé et raviver ses blessures.

— Laisse tomber, Claire.

— Tu n'es pas un monstre, Aleksy. Tu es un homme d'honneur, généreux et sensible.

— Qu'essaies-tu de faire ? Te persuader que j'avais le droit de te toucher ? J'ai pris ta virginité, et t'ai achetée parce que je voulais te mettre dans mon lit.

— Ce n'est pas vrai ! Il ne s'agissait pas que de sexe, n'est-ce pas ?

Aleksy l'imagina nue devant le feu, les bouts de ses seins dressés sous ses baisers, offerte...

— Du sexe exceptionnel, admit-il avec un pincement au cœur car il savait que cela ne se reproduirait plus jamais.

— Pourquoi préfères-tu alors aller te coucher avec une bouteille plutôt qu'avec moi ? le provoqua-t-elle, rouge de colère.

Elle avait l'effronterie de se tenir si près de lui qu'il sentait son souffle chocolaté sur son visage.

— En ce moment même, tu pourrais essayer de faire abstraction de ton passé et chercher à me séduire. Tu sais que tu n'aurais pas beaucoup de mal à y arriver, alors pourquoi n'essaies-tu pas ?

Avant même de pouvoir s'en empêcher, Aleksy avait saisi Claire par les bras, son corps frêle déclenchant de nouveau chez lui cet instinct de protection plus fort que la menace qui le poussait à la rejeter.

— Ne t'imagines pas que je n'essaie pas, grommela-t-il, je n'ai pas plus envie que toi d'arrêter.

Claire se contenta de le défier en relevant le menton.

Il scruta alors son visage, mais se retrouva les yeux rivés sur sa bouche. Claire frissonna tandis que l'atmosphère se chargeait d'électricité.

— Dis-moi d'arrêter, murmura-t-il contre ses lèvres humides.

Il devina sa bouche près de former les mots mais elle ferma les yeux et pressa sa bouche ouverte sur la sienne.

Elle sentait la neige, le chocolat et la vodka, chaud et froid mêlés. Bien qu'il ne soit pas fier d'avoir étalé sa honte et son chagrin devant elle, il l'attira contre lui.

Claire émit alors un doux gémissement qui enflamma les sens d'Aleksy. Il la poussa contre le mur, une main dans son cou et l'autre sur la douce courbe de ses hanches, et sentit les doigts de Claire se promener dans ses cheveux et sa langue caresser la sienne, lui offrant un baiser qu'il aurait été incapable d'interrompre même si la maison s'était écroulée sur eux. Ouvrant en tâtonnant la fermeture Eclair du jean de Claire, il le fit glisser le long de ses cuisses puis la souleva pour qu'elle puisse l'ôter et enrouler ses jambes autour de lui. Il voulait être en elle.

Alors qu'il tentait de libérer son érection, Claire glissa les doigts dans ses cheveux et interrompit leur baiser en murmurant :

— Tu mets un préservatif ?

Bien qu'elle ait seulement posé la question, il hésita, réalisant qu'il ne pouvait pas courir de risque alors que leur relation n'avait pas d'avenir.

A l'agonie, il lâcha Claire.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle, déconcertée.

— Laisse-moi seul, Claire.

Aleksy s'éloigna d'elle en rajustant sa tenue, ouvrit la porte donnant sur l'arrière de la maison et sortit dans la nuit froide et noire, pareille à ses pensées.

* * *

Bien que désespérée d'avoir été rejetée, Claire réalisa que sa question l'avait sans doute blessé et ne réussit pas à trouver le sommeil.

Jusque-là, c'était toujours elle qui s'était sentie victime du mépris ou de la critique d'autrui ; or, elle venait d'infliger la même blessure à Aleksy, bien qu'il lui ait fait suffisamment confiance pour s'ouvrir à elle. C'était affreux.

Les yeux ouverts dans le noir, elle se repassait les images du moment où, à Moscou, elle avait appris la vérité sur son passé. « J'ai vu la façon dont tu me regardais... je sais ce que tu penses de moi. » Elle l'avait laissé tomber alors qu'il se sentait humilié et rejeté par tout le monde.

Elle aurait peut-être dû, dès le début, deviner que la cicatrice d'Aleksy n'était pas une simple blessure, mais la marque indélébile d'une violente agression, même si elle avait d'instinct compris qu'une profonde souffrance se cachait derrière.

Peut-être aussi que, en partageant autre chose que du sexe, elle aurait pu établir avec lui une relation de confiance ! Aleksy avait pourtant été clair en affirmant qu'elle n'était rien de plus que sa dernière maîtresse mais elle n'avait pas voulu l'entendre.

Claire ferma les yeux. En plus du désir inassouvi qui la torturait, elle éprouvait une cruelle déception et avait peur. Était-ce l'honneur qui avait arrêté Aleksy ou bien l'absence de désir ? Il avait pourtant eu l'air aussi excité qu'elle mais s'était éloigné en l'entendant parler de protection. Elle avait agi par simple honnêteté, ne pouvant supporter l'idée de lui tendre un piège. Bien sûr, s'ils avaient été mariés, elle aurait aimé...

Claire s'assit dans le lit, tremblant de tous ses membres. Comment pouvait-elle avoir de telles pensées alors qu'elle n'avait jamais songé à se marier ?

Si ! Elle enlaça ses genoux, essayant d'assimiler cette révélation. Des années de déni venaient de voler en éclats tandis qu'une image s'imposait à son esprit : Aleksy et elle, entourés d'enfants, dans cette maison remplie d'amour et de rires.

Elle était en train de tomber amoureuse de lui, et le fait de savoir qu'il ne ressentait pour elle rien d'autre que du désir était insupportable. Elle se souvint de ses paroles à Paris : « Je ne suis pas du genre à me marier. » Elle voulait croire qu'il ne s'agissait que d'une provocation, mais même dans ce cas il n'y avait aucune garantie qu'il ait envie un jour de l'épouser. Chaque moment de tendresse et d'attention dont il avait fait preuve envers elle avait été un prélude au sexe. Il ne voulait que son corps, pas elle, et ne la choisirait jamais.

Réprimant un sanglot, elle se rallongea, essayant de chasser ses idées noires. En vain.

Epuisée par le voyage et l'afflux d'émotions, elle finit pourtant par sombrer dans un profond sommeil et se réveilla lorsqu'un soleil radieux illumina sa chambre. En entrant dans la cuisine, elle sentit l'arôme du café et constata que la veste et les bottes d'Aleksy avaient disparu. Jetant un coup d'œil par la fenêtre, elle l'aperçut en train de dégager la neige de l'allée.

Pendant les jours qui suivirent, lorsque Aleksy n'était pas dans son bureau en train de téléphoner, il passait son temps dehors, dans le froid. Claire essayait de s'occuper l'esprit en organisant l'inauguration de Brighter Days mais Aleksy accaparait ses pensées. Chaque fois qu'elle le croisait il lui donnait l'impression d'être épuisé, comme s'il n'avait pas dormi. Visiblement, les investigations des médias le tourmentaient. Elle aurait aimé pouvoir faire quelque chose pour l'aider, mais il ne semblait pas disposé à partager quoi que ce soit avec elle, ce qui la peinait encore davantage.

Elle se demandait combien de temps elle allait encore pouvoir supporter cette situation lorsque la sonnerie de son mobile retentit.

Etonnée d'entendre la voix de Lazlo, elle posa la seule question pouvant justifier cet appel :

— Voulez-vous parler à Aleksy ? Il est à l'étage.

— Inutile de le déranger, je sais qu'il est en téléconférence pour l'instant. C'est avec vous que je voulais m'entretenir, mademoiselle Daniels, au sujet de la déclaration de presse concernant votre contribution à nos recherches.

— Je n'ai joué aucun rôle, l'interrompit-elle.

Lazlo marqua une pause avant de poursuivre :

— Il se trouve que l'agenda que vous aviez gardé, avec la liste de tous les rendez-vous de Victor Van Eych, nous a été très utile.

— Oh !

Claire s'assit sur une marche.

— Nous allons déclarer que, bien que n'ayant pas eu connaissance du détournement des fonds d'investissement, vous couriez le risque que certains associés essaient de se venger. Cela justifiera votre présence auprès de M. Dmitriev depuis le rachat.

Voyant la pièce se mettre à tourner, Claire se réjouit d'être assise.

— Mademoiselle Daniels ?

La voix de Lazlo semblait très lointaine.

— Oui, répondit-elle, faisant un effort surhumain pour ne pas se mettre à pleurer.

— Cela mettra fin à toutes les rumeurs concernant votre supposée relation et vous permettra d'être tranquille à l'avenir.

— Lorsque je serai seule, vous voulez dire ? Si je comprends bien, ma présence ici n'est plus justifiée.

— Exact, dit-il sans l'ombre d'une hésitation. Je vous demande juste de répondre à toute question ou demande d'interview que vous n'avez le droit de divulguer aucune information jusqu'à la fin du procès.

Claire fut soudain prise de nausée et se mit à trembler.

— Quand dois-je partir ?

— La conférence de presse prévue cet après-midi devrait calmer la tempête médiatique. Vous pouvez donc partir dès que vous le souhaitez, j'ai tout organisé.

Lazlo faisait sans doute référence à un appartement, à un travail, ainsi qu'aux cinquante mille livres.

— Avez-vous des questions, mademoiselle Daniels ?

— Aucune.

— Parfait.

Un sentiment de honte envahit Claire à l'idée d'être congédiée de la sorte, mais elle se sentait surtout humiliée de ne même plus être la maîtresse d'Aleksy.

14.

Aleksy émergea de son bureau avec un nœud à l'estomac et une envie accrue de voir Claire, dont la présence tranquille et réconfortante lui avait permis d'affronter cette terrible semaine pendant laquelle on l'avait assailli d'accusations et de questions douloureuses. Chaque fois qu'il s'était senti épuisé et sur le point de perdre courage, le fait de surprendre Claire en train de sortir des gâteaux du four, d'écouter de vieux disques de rock ou de faire la sieste devant la cheminée l'avait aidé à surmonter cette épreuve.

Il lui avait proposé de faire venir une aide pour le ménage et la cuisine mais lui avait été reconnaissant de son refus : il ne voulait personne autour de lui. Il s'était même préparé à renvoyer Claire chez elle, et avait demandé à Lazlo d'organiser son retour à Londres afin d'être seul pour soigner ses blessures, mais à présent qu'il n'avait plus rien à lui cacher...

Accaparé par cette pensée, il entra dans la cuisine.

Claire connaissait son pire secret et pourtant, elle était toujours là. Pendant cette interminable semaine, sa présence chaleureuse et discrète l'avait réconforté, lui permettant de cesser d'accorder de l'importance aux réactions des autres.

Son âme, depuis si longtemps à l'agonie, avait commencé à revivre. Lorsqu'il vit la table dressée pour eux deux, une pensée étonnante s'imposa à lui : Claire commençait à faire partie de sa vie.

— Que se passe-t-il ? demanda celle-ci, voyant sa mine sombre.

— Rien, répondit-il tout en pensant qu'il aurait pu lui retourner la question.

Bien que Claire, occupée à préparer une salade, fasse son possible pour dissimuler son visage derrière ses cheveux lâchés, Aleksy remarqua qu'elle était pâle et tendue.

— Tu dois en avoir assez d'être enfermée toute la journée ici, dit-il. Nous pourrions aller dîner en ville ce soir, qu'en penses-tu ?

Décontenancée, Claire laissa échapper le petit huilier ancien qui se brisa sur le carrelage.

— Ne bouge pas, lança-t-il aussitôt. Je m'en occupe.

Quelques instants plus tard, ils prirent place autour de la table.

— Je suis désolée, dit-elle, je le trouvais très beau.

— Ne t'inquiète pas, on en achètera un autre.

Aleksy ne comprenait pas pourquoi Claire avait les lèvres serrées et les yeux brillants.

— Tu sais, j'apprécie énormément tout ce que tu as fait depuis que nous sommes arrivés ici, dit-il, essayant de la réconforter. Mon intention était de te mettre à l'abri, pas de te laisser faire le ménage ou la cuisine.

Claire se contenta de le fixer un moment, les joues légèrement rosies, avant de répondre :

— Ce n'était pas une corvée, tu sais. Comment... se déroulent les choses ?

Aleksy apprécia une fois de plus la délicatesse de Claire qui la plupart du temps se contentait de la réponse évasive qu'il ne manqua pas de lui faire :

— Bien.

Il éprouva un violent désir de se pencher vers elle pour écarter ses cheveux et l'embrasser. Il ne l'avait plus touchée depuis le soir où il avait failli lui faire l'amour dans le salon, comprenant par la suite qu'il s'était laissé emporter par ses émotions. Blessé tout d'abord par la réaction initiale de Claire, puis furieux après sa dernière remarque, il avait ensuite ressenti le besoin de faire abstraction de tout tandis qu'il essayait de panser ses blessures anciennes.

A présent, il se sentait redevable vis-à-vis d'elle, la seule personne avec laquelle il désirait être et à qui il avait envie de faire l'amour tendrement.

— Tu n'es pas obligé de m'en parler, précisa-t-elle en attrapant une graine de sésame avec le bout de son doigt, avant de la déposer sur sa langue.

La voix de Claire le ramena à la réalité, mais il ne put détacher les yeux de ses lèvres et de l'innocente sensualité de son geste.

Se sentant observée, Claire détourna les yeux en rougissant.

En l'espace de quelques instants il se convainquit qu'elle attendait qu'il fasse le premier pas. Elle était là, n'est-ce pas ? Mais il ne lui avait pas laissé le choix, jamais, elle le lui avait d'ailleurs fait remarquer. Serait-elle un jour devenue sa maîtresse s'il ne lui avait pas mis un tel marché en main ?

La confiance en lui, qui revenait petit à petit après cette terrible semaine, bascula soudain. Il songea aux moyens de la reconquérir mais, n'en trouvant aucun, se passa une main dans les cheveux avant de répondre :

— Aujourd'hui était encore pire que les autres jours mais c'en est fini à présent. Je pense que le résultat n'est pas aussi mauvais que je pouvais le craindre.

D'une certaine façon, il s'était préparé à ce que la police vienne frapper à sa porte pour l'emmener une fois encore menottes aux poignets. Mais tout cela faisait désormais partie du passé.

L'expression de Claire se radoucit.

— Tu pensais qu'on allait t'accuser ou te calomnier. C'était compter sans deux décennies pendant lesquelles tu t'es comporté en homme d'honneur.

Aleksy ne savait plus que faire. Claire s'évertuait à voir en lui un homme bon et honorable alors qu'il était persuadé d'être mauvais. Son besoin de repentir le poussait à être le plus honnête possible, mais cela ne l'avait pourtant pas empêché de se conduire comme un goujat avec elle ! Et à présent il était assis en face d'elle en train d'essayer de trouver un moyen de la convaincre de revenir dans son lit !

La honte lui fit baisser les yeux.

— Tu me surestimes.

— Ce n'est pas vrai. Tu es un homme bon, Aleksy, et tu mérites d'être heureux. En pensant le contraire, tu donnes raison à Victor.

Elle était sincère, mais folle de vouloir faire de lui quelqu'un d'admirable.

Il avait dû faire une moue sceptique car Claire lança alors :

— Je ne cherche pas à te persuader de faire quoi que ce soit, et surtout pas avec moi. Je veux juste dire qu'un jour tu trouveras une relation importante pour toi et qu'il ne faudra pas la gâcher sous prétexte que tu penses ne pas la mériter.

Les paroles de Claire résonnaient encore dans la tête d'Aleksy : « Surtout pas avec moi. »

— Et toi ? Tu mérites d'être heureuse aussi.

— Oui, acquiesça-t-elle en baissant la tête. J'y ai beaucoup pensé depuis que je suis ici.

Une sensation d'angoisse s'empara alors d'Aleksy. Il savait, peut-être même l'avait-il deviné depuis le début, que Claire était pure mais il lui avait pourtant volé sa virginité. Il était sincère en lui affirmant

qu'elle méritait d'être heureuse. Mais il était désespéré de ne pouvoir être celui qui lui ferait connaître le bonheur.

Il allait en payer le prix fort mais, pour une fois, il allait agir selon le code d'honneur qu'elle lui prêtait.

* * *

Claire fit un effort surhumain pour garder sa contenance tandis qu'elle perdait tout espoir en voyant Aleksy rester de marbre. Pour ne pas lui montrer à quel point elle était affectée, elle adopta un ton insouciant.

— Je n'ai pas menti en affirmant ne pas vouloir de relation permanente.

Elle posa sa fourchette et croisa les mains sur ses genoux, consciente qu'Aleksy l'écoutait avec attention.

— Lorsque j'étais enfant je rêvais d'être adoptée par une famille. Au fil des ans, voyant que cela ne se produisait pas, et sans doute pour me protéger, j'ai réussi à me persuader qu'avoir une famille était la dernière chose que je voulais.

Bien qu'une petite voix intérieure lui souffle que cela était inutile, Claire utilisa alors sa dernière carte.

— Le fait d'avoir vécu dans cette maison et de penser à l'amour qui unissait tes parents et à celui qu'éprouvaient aussi les miens m'a fait réaliser que je voulais avoir une famille. Ma propre famille, cette fois...

Claire entrelaça nerveusement ses doigts moites, cachés sous la table, ses ongles s'incrétant dans sa peau, pour éviter de montrer à Aleksy qu'elle n'attendait qu'un signe de lui, un mot lui prouvant qu'il désirait la même chose. Avec elle...

— Je comprends, dit-il en s'appuyant contre le dossier de sa chaise. Je savais que tu n'étais pas le genre de femme à devenir une maîtresse... Et c'est un compliment, se hâta-t-il de rajouter en la voyant se lever.

Elle entreprit de desservir les plats qu'ils n'avaient pas touchés.

— Tu as raison, dit-elle en empilant la vaisselle, je ne suis pas faite pour cela.

Elle était déterminée à ne pas lui laisser voir qu'elle était anéantie car cela ne ferait que compliquer la situation.

— Lorsque nous nous sommes rencontrés j'avais peur de toute espèce de relation. Terrifiée à l'idée qu'on me fasse mal, je n'avais jamais laissé quiconque m'approcher. A présent, je sais qu'on peut se sentir proche de quelqu'un sans pour autant souffrir. Physiquement proche, je veux dire. C'est une bonne leçon pour l'avenir...

Elle s'interrompit, troublée par le regard noir d'Aleksy. Etait-il jaloux ?

D'un léger mouvement de la tête, elle laissa ses cheveux retomber sur son visage, masquant à la fois sa confusion, son désir et son insécurité puis, prenant une profonde inspiration, elle s'obligea à relever le menton.

— Ce n'est pas demain la veille que je vais tomber amoureuse mais...

Le courage lui faisant soudain défaut, sa voix se cassa.

— Je suis désolée de ne pas être...

Sa gorge se noua. « La femme de tes rêves. »

— Je vais préparer ma valise.

Reposant les plats d'un geste brusque, elle quitta la pièce.

15.

Si le goût d'Aleksy pour le travail s'était déjà atténué lorsque Claire était là, il s'évapora après son départ. Il avait tenté de s'imposer de nouveaux défis afin de surmonter son mal-être, en vain. L'accord que conclut son conseiller juridique avec un syndicat, dans le but de redresser une entreprise, ainsi que la correction du marché boursier entraînant la dévalorisation de ses titres le laissèrent indifférent. Son seul souci fut de savoir si cela avait affecté ou pas le portefeuille qu'il avait constitué pour Claire.

Aleksy n'avait jamais éprouvé un tel sentiment de vide. Désir, culpabilité ou soif de revanche l'avaient toujours motivé face aux nombreux défis auxquels il avait été confronté, mais, à présent, il n'avait plus de but dans la vie. La seule chose qui avait du sens à ses yeux avait disparu.

Il continuait néanmoins de se dire qu'il avait pris la bonne décision. Claire méritait d'être aimée. Lui, au moins, avait connu l'amour à une époque de sa vie, même s'il avait ensuite ignoré le besoin qu'il en avait, déterminé à venger la mort de ses parents. Claire n'avait pas eu cette chance et si elle pouvait rencontrer un homme capable de ressentir pour elle ne serait-ce que la moitié de ce que lui éprouvait...

Cette pensée traversa son esprit tel un éclair.

Il était amoureux de Claire, à tel point qu'il aurait été capable de la protéger au péril de sa vie.

Une révélation s'imposa alors à lui : c'était ce que son père avait fait. Il était intervenu dans la bagarre par amour pour lui, pour le protéger.

Aucun homme ne pourrait jamais aimer Claire autant que lui.

Est-ce que cela le rendait digne d'elle ? Non, mais en comprenant qu'il ne lui avait même pas avoué à quel point il la chérissait, il se sentit méprisable.

Son « Surtout pas avec moi » continuait de résonner dans sa tête. Peut-être aurait-elle réagi différemment si elle avait su la place qu'elle occupait dans son cœur. Cela l'aurait au moins aidée à prendre conscience de sa propre valeur, lui évitant à l'avenir toute relation dénuée d'amour sincère.

Tirée de son apathie pour la première fois depuis des semaines, il se mit en quête de ses nouvelles coordonnées.

Pour apprendre très vite qu'elle avait disparu.

* * *

Claire encadra une date dans son agenda, satisfaite du nombre de réponses positives à son invitation.

Tout finissait par s'arranger. Un ancien vestiaire de l'orphelinat avait été débarrassé afin de lui servir de bureau, et l'un des cuisiniers lui avait proposé d'utiliser la maison de sa mère pendant que celle-ci rendait visite à des amis en Australie. En échange, elle s'occupait du chat et payait les charges.

Ne recevant aucun salaire de Brighter Days, elle s'était présentée chez un notaire du village pour un poste de clerc. Il ne s'agissait que d'un remplacement pendant un congé maternité mais cela lui permettrait de s'en sortir en attendant mieux.

A défaut d'être heureuse, elle avait réussi à retrouver une certaine sérénité et à se sentir récompensée de ses efforts, même s'il ne se passait pas un jour sans qu'elle revive en pensée la scène d'adieu avec Aleksy. Il l'avait accompagnée en voiture jusqu'à Saint-Petersbourg sans presque lui adresser la parole et l'avait fait monter ensuite à bord de son jet privé.

Lazlo l'avait accueillie à Londres, puis conduite dans un appartement situé dans l'une des résidences les plus huppées de la capitale, où ses cartons avaient été livrés. Elle n'avait pas osé lui demander si Aleksy en était le propriétaire.

Décidée à ne pas rester une seule nuit dans cet endroit, Claire avait attendu que Lazlo tourne le dos pour remettre ses affaires au garde-meubles, à ses frais cette fois, et détruire les cartes de crédit qui étaient à son nom mais dont elle ne devait pas recevoir les factures. Ne voulant pas s'abaisser à accepter l'un des trois postes qu'Aleksy lui avait réservés, elle avait pris le premier train. C'était là une rupture nette et totale.

Laissant échapper un soupir, elle consulta son agenda pour vérifier l'heure de son rendez-vous prévu le lendemain avec un art-thérapeute. Rentrer dans une maison où elle avait pour seule compagnie un chat lui pesait mais, plutôt que de se morfondre, elle avait pris l'habitude d'inviter des bénévoles du centre et avait réussi à se faire des amis. Le fait de se sentir appréciée lui avait redonné confiance en elle. Elle n'était plus une orpheline maladroite mais une jeune femme indépendante comme les autres.

Elle attrapa sa veste accrochée au portemanteau. En l'enfilant elle fit passer ses cheveux par-dessus le col avec la vague idée de les faire bientôt couper puis, jetant un coup d'œil par la fenêtre, elle remarqua une belle voiture garée dans la cour. Son cœur fit un léger bond : ses pensées revenaient une fois de plus vers une certaine personne qu'elle n'arrivait pas à oublier. Il devait s'agir de la dernière acquisition de l'administratrice de l'école...

En entendant un bruit de pas dans le couloir, Claire demanda en tournant la tête :

— C'est toi, Geri ? J'allais justement te proposer de venir...

Pétrifiée, elle aperçut Aleksy Dmitriev sur le seuil de la pièce.

— Qui est Geri ? Un de tes collègues ?

En entendant cette voix à l'accent traînant, Claire s'appuya contre le rebord de la fenêtre, derrière elle.

— Géraldine est l'une des éducatrices. Que fais-tu ici ?

— Tu as disparu de la surface de la terre, Claire, répondit-il en pénétrant dans la pièce. Qu'est-ce qui t'a pris ?

Encore sous le choc, Claire prit un moment avant de répondre.

— Je n'ai pas cherché à fuir, je suis venue ici pour m'occuper de la fondation, où est le problème ?

Elle n'appréciait pas de devoir se justifier alors qu'il l'avait rejetée, mais ne pouvait s'empêcher de le regarder du coin de l'œil et de le trouver très séduisant avec son costume à la coupe parfaite et ses cheveux coiffés en arrière, dégagant son beau visage anguleux. Elle aurait voulu le défier et le traiter avec dédain, mais en réalité son cœur battait la chamade, et son corps entier réagissait à sa présence.

— Tu aurais pu dire que tu n'avais pas envie de rester à Londres.

— A qui, à Lazlo ? Je n'ai pas de comptes à lui rendre, et il en sait déjà suffisamment sur moi.

— *A moi.*

Voyant Aleksy desserrer le nœud de sa cravate et se passer une main dans les cheveux, Claire pensa que son agitation était peut-être due à...

Elle secoua légèrement la tête, décidée à ne plus se faire d'illusions. Elle s'était déjà laissé prendre au piège une fois et ne s'en était pas encore remise. Elle n'en voulait pas à Aleksy de lui avoir fait mal

mais n'était pas disposée à le laisser recommencer.

— Nous ne sommes plus ensemble, assena-t-elle d'une voix la plus ferme possible.

D'un geste de la main, elle lui fit signe de fermer la porte.

Il s'exécuta et, lorsqu'il posa de nouveau ses yeux couleur bronze sur elle, elle lança non sans animosité :

— Au cas où tu l'aurais déjà oublié tu m'as congédiée en me donnant une « indemnisation » ! Je te remercie, mais c'était humiliant.

Aleksy s'appuya contre la porte, les dents serrées.

— J'avais promis de le faire.

— Ce n'était pas nécessaire.

Claire croisa les bras devant elle, incapable de le regarder dans les yeux tandis qu'elle revivait l'affront d'avoir été payée pour ses faveurs sexuelles.

— Tu aurais pu au moins m'envoyer un e-mail, me dire où tu allais au lieu de disparaître dans la nature.

Interloquée, Claire répliqua du tac au tac :

— Tu n'as pas reçu ma réponse au tien ?

— Je ne t'en ai pas envoyé.

Claire haussa les sourcils en attendant qu'il comprenne.

Laissant échapper un juron, il se passa de nouveau la main dans les cheveux.

— Pourquoi es-tu là, Aleksy ? répéta Claire, le corps tendu et les mains moites.

Elle avait réussi tant bien que mal à surmonter la séparation et à aller de l'avant, mais savait que cette confrontation ne manquerait pas de la déstabiliser et de la faire de nouveau pleurer.

— Je te cherchais, répondit-il avec impatience, comme si cela semblait évident. Ne sachant plus à qui m'adresser, je suis venu ici pour demander s'ils avaient tes coordonnées, et lorsqu'on m'a répondu que tu étais au fond du couloir j'ai failli avoir une attaque.

— Tu aurais pu téléphoner, ou confier cette mission à Lazlo. Il est tout à fait capable de m'avoir collé un système de localisation derrière l'oreille sans que je m'en rende compte !

— Je me faisais du souci, admit-il. Tu ne peux pas disparaître ainsi, Claire ! Tu sais que j'ai perdu des personnes que j'aimais et que cette peine ne s'efface jamais. J'éprouvais la même sensation en ignorant où tu étais et si tu étais en sécurité.

La colère de Claire disparut comme par magie. Comme les battements de son cœur s'accéléraient, elle se rappela qu'Aleksy avait un instinct protecteur et un sens des responsabilités très développés, et ce pas seulement avec elle.

— Aleksy, c'est l'endroit où j'ai grandi, dit-elle en signalant le plafond où, deux étages plus haut, elle avait partagé pendant des années un dortoir avec d'autres filles. Mon voisin est le chef de la police. Le chauffeur de bus m'appelle par mon prénom, et sa femme me vend des œufs toutes les semaines. Je ne vois pas d'endroit où je pourrais me sentir plus en sécurité.

Comme Aleksy l'écoutait, elle admira son profil parfait mais au moment où il se tourna de nouveau vers elle, elle éprouva une espèce de soulagement en voyant sa cicatrice qui le rendait plus humain et accessible.

Elle le vit ouvrir la bouche, puis se raviser, et le long silence qui suivit lui mit les nerfs à vif.

— Tu es heureuse alors ? demanda-t-il enfin.

Claire serra son manteau contre elle tout en haussant les épaules.

— J'ai un peu l'impression d'être rentrée à la maison, même si...

Elle fronça les sourcils, essayant de trouver les mots justes.

— Je me sens bien car je sais que je peux changer la vie des enfants ici, mais cet endroit me rend encore triste. J'aimerais... J'aimerais leur trouver à tous une famille.

Claire sentit une boule se former dans sa gorge en voyant Aleksy acquiescer d'un air compatissant.

— Je n'ai pas l'habitude de rendre de comptes à quiconque, tu le sais, mais j'aurais au moins dû dire à Lazlo de ne pas payer le loyer alors que je n'occupais pas l'appartement. Je suis désolée.

— L'argent n'est pas important, répliqua Aleksy sans la quitter des yeux.

Claire se demanda pourquoi il restait, à présent qu'il avait accompli sa mission, sachant que plus il s'attarderait plus elle se sentirait vulnérable. Elle avait tellement envie de le toucher, de sentir son corps contre le sien...

Aleksy prit une profonde inspiration avant de lui poser soudain une question déroutante :

— Vois-tu quelqu'un ?

— Un homme ? Bien sûr que non !

— Pourquoi cette réponse ?

— Parce que...

Claire sentit son cœur se serrer et préféra se tourner vers la fenêtre afin de cacher sa peine, incapable de poursuivre.

— C'était ce que tu voulais.

— Oui, mais je ne me sens pas encore prête, et puis mon travail passe avant tout en ce moment...

Elle ne pouvait pas admettre qu'elle était incapable de l'oublier !

Voyant qu'il ne disait rien, elle trouva le courage de se retourner et l'aperçut qui la dévorait des yeux.

Surprise qu'il semble encore la désirer, elle se mit à trembler.

— Arrête, Aleksy, murmura-t-elle d'une voix suppliante.

— Oh ! je sais ! « Surtout pas avec moi. »

Etonnée par sa réaction qu'elle n'était pas certaine d'avoir comprise, Claire tenta de s'expliquer.

— Aleksy, dit-elle, savourant son prénom comme du miel sur sa langue, je pensais que tu avais compris... J'aimerais tant pouvoir te convaincre que tu mérites d'être heureux. Pourquoi dis-tu : « Surtout pas avec moi » ?

— C'est toi qui l'as dit.

— Quand ?

— Le dernier jour dans la cuisine, précisa-t-il d'une voix rauque. Tu m'as conseillé de chercher le grand amour, mais surtout pas avec toi.

— Comment aurais-je pu dire autre chose, alors que Lazlo venait de m'apprendre que tu me congédiais ? se défendit-elle, surprise d'entendre sa voix se briser à ce souvenir encore vivace.

Ce fut au tour d'Aleksy de la regarder avec incrédulité.

— Tu avais eu Lazlo au téléphone ce matin-là ?

— Il m'a appelée pour me dire que tu avais l'intention de nier auprès des médias toute relation entre nous, expliqua-t-elle, sentant ses yeux se remplir de larmes.

— Claire, j'ai fait tout mon possible pour te protéger et te laisser aller de l'avant. Tu sais comment je me sentais.

— Non, je n'en ai aucune idée ! Tu ne m'as presque rien dit, et tu n'as jamais cherché de réconfort auprès de moi ou de... J'avais l'impression d'être invisible !

Elle attrapa un mouchoir en papier d'une main tremblante, mortifiée de s'effondrer devant lui.

— Je t'aurais écouté, poursuivit-elle, car j'essayais d'être là pour toi...

— Je sais.

Claire l'aperçut soudain devant elle, bien trop près, et sentit ses grandes mains chaudes s'emparer des siennes.

— Et tu ne peux pas imaginer à quel point ta présence était importante pour moi. Tu étais mon seul rayon de soleil. Ne pleure pas, je ne supporte pas de te voir triste à cause de moi.

Enivrée par le parfum d'Aleksy, sa chaleur et la force qu'il dégageait, Claire se mit à trembler de plus belle et repoussa la main qui tentait d'essuyer ses larmes.

— Laisse-moi.

— Non, je voulais tout faire pour te protéger, y compris de moi.

— Est-ce la raison pour laquelle tu m'as renvoyée à Londres ?

— C'est toi qui voulais partir, Claire. Je t'avais déjà imposé une relation que tu ne désirais pas, je ne pouvais pas te demander de rester.

— Tu ne m'as rien imposé.

— Si, dit-il en reculant d'un pas. Je me suis comporté comme un goujat en te faisant du chantage.

— Tu es trop dur avec toi-même. J'aurais pu appeler la police si j'avais voulu. Je ne serais jamais partie avec toi si je n'en avais pas eu envie.

— Tu es vraiment naïve, fit-il remarquer avec dans le regard une lueur sauvage qui affola le poulx de Claire. Avais-tu envie de partir lorsque tu as quitté la datcha ?

Frissonnant des pieds à la tête, Claire serra le mouchoir dans ses mains jusqu'à ce que ses jointures deviennent blanches.

— Je t'en supplie, ne me demande pas de redevenir ta maîtresse, réussit-elle à dire.

— Ce n'est pas mon intention.

Claire sentit de nouveau les larmes lui monter aux yeux. Elle n'aurait jamais dû lui dire cela.

— Ne pleure pas, la supplia Aleksy en la prenant dans ses bras puissants. Laisse-moi t'expliquer.

Le mouvement de ses lèvres contre son front la calma plus que ses paroles, lui rappelant la tendresse avec laquelle il la caressait. Claire sentit le désir brûler entre ses cuisses.

— Lorsque tu es arrivée dans ma vie, je ne pouvais offrir à une femme que plaisir et cadeaux, et j'ai fait de toi ma maîtresse, bien que tu sois la dernière personne avec qui j'aurais dû me comporter de la sorte. Je n'étais alors qu'un robot programmé pour se venger. Je n'ai même pas compris pourquoi je voulais te faire mienne, je l'ai fait, c'est tout.

— Il s'agissait d'un désir purement physique. Je comprends. C'était la même chose pour moi.

Elle essaya de se dégager.

— Non ! Ce n'était pas cela. Tu étais comme un rayon de soleil après un hiver sans fin. J'étais amer, insensible et soudain j'ai commencé à revivre, à éprouver des sentiments. Sais-tu à quel point on souffre lorsqu'ils refont surface ?

Les mains d'Aleksy glissèrent dans ses cheveux et se posèrent sur sa nuque.

— Oh ! Aleksy, murmura-t-elle, désolée d'apprendre comme il avait souffert.

S'écartant légèrement, elle approcha ses doigts de la joue portant la cicatrice. Sentant les muscles d'Aleksy se raidir sous sa caresse, elle allait retirer sa main lorsqu'il la prit, y déposa un baiser et la reposa sur sa joue.

— Es-tu vraiment capable d'accepter ce que cette cicatrice veut dire ? demanda-t-il, semblant tiraillé entre espoir et crainte.

— Elle signifie que tu es un homme capable de se battre pour protéger les gens qu'il aime. Il n'y a pas de quoi en avoir honte.

— C'est pour cette raison que je suis venu : pour te dire que je serais prêt à donner ma vie pour te protéger.

D'un geste possessif, Aleksy posa les mains sur les épaules de Claire qui, les yeux noyés de larmes, retint son souffle.

— Peux-tu imaginer ce que j'ai ressenti en me rendant compte que tu méritais le plus grand des bonheurs alors que j'étais convaincu d'être le dernier à pouvoir te l'offrir ? Si tu étais restée, j'aurais été l'homme le plus heureux de la terre.

Un espoir fou s'empara du cœur de Claire, mais un léger doute l'empêchait encore d'y croire.

— Comment aurais-je pu rester alors que tu ne semblais même pas me d...

Son menton se mit à trembler, et elle se mordit la lèvre inférieure.

Aleksy resserra son étreinte et murmura :

— Je te désire, Claire. Bien sûr que je te désire, mais je t'aime surtout de tout mon cœur.

Claire frissonna en entendant ces mots et en ressentant l'amour l'envelopper tandis qu'Aleksy la serrait dans ses bras et déposait de tendres baisers sur ses joues humides. Elle prit alors sa tête entre ses mains et sentit son cœur près d'exploser lorsque leurs bouches s'unirent enfin.

La soulevant, Aleksy l'assit sur le bureau sans se soucier des dossiers qui glissèrent par terre puis, posant son front tout contre le sien, lui dit :

— J'espère que tu n'es pas en train de t'emballer parce que je suis le premier à t'avoir fait une déclaration d'amour. Je ne me sens pas assez fort pour te perdre encore une fois, Claire. Un homme comme moi aime pour la vie.

« Pour la vie. » Claire caressa les lèvres d'Aleksy d'un doigt tremblant.

— Le fait de ne jamais avoir eu de relation sexuelle avant toi ne veut pas dire que je ne savais pas ce que c'était ou que je n'avais pas envie d'en faire l'expérience. C'est la même chose avec l'amour. Je n'ai pas besoin de comparer avec d'autres hommes pour être sûre que ce que je ressens pour toi est profond.

— Parfait, car je n'ai pas l'intention de te laisser essayer, même avec un seul !

Il souleva doucement le menton de Claire et plongea son regard tendre dans le sien.

— Est-ce la timidité qui t'empêche de me le dire ?

Claire sourit, étonnée de prononcer aussi facilement ces mots :

— Je t'aime.

Leurs bouches s'unirent de nouveau en un baiser torride qui aurait pu dégénérer si Claire ne l'avait, bien à contrecœur, interrompu :

— Aleksy nous sommes dans mon bureau, dans un foyer où se trouvent des enfants. Nous devons nous organiser pour nous voir ailleurs.

— Dois-tu rester ici ou serais-tu d'accord pour mener ton projet à terme depuis la Russie ? Je te promets que tu pourras revenir ici chaque fois que cela sera nécessaire.

Claire était sur un petit nuage à l'idée de le suivre, émue aussi qu'il comprenne et soutienne son engagement.

— Merci, tu sais à quel point la fondation est importante pour moi.

La moue ironique d'Aleksy la fit sourire.

— Je n'ai pas fait l'amour avec toi seulement pour la fondation, ajouta-t-elle en plaisantant.

— Si tu le dis ! répondit-il sur le même ton. Mais à présent tu vas m'épouser uniquement parce que tu le veux.

Cet homme faisait preuve d'une confiance en lui incroyable ! Il ne lui avait même pas posé la question, c'était un fait acquis ! Le sourire de Claire s'élargit.

— Bien sûr que je le veux, mais de toute façon je n'ai pas le choix : la virginité d'une femme appartient à son mari, n'est-ce pas ?

* * *

Aleksy ne trouva rien à y redire et se contenta de lui rendre un sourire pleinement satisfait.

— Absolument. Mais tu ne m'as pas manqué juste dans mon lit, ajouta-t-il avec sincérité. Ma vie était vide sans toi.

Avec une profonde tendresse, il lui redemanda :

— Claire, veux-tu rentrer à la maison avec moi ? Devenir ma femme et fonder une famille ?

Claire était si émue de voir son rêve devenir réalité qu'elle ne put répondre.

Lui soulevant alors doucement le menton, Aleksy vit son regard azuré briller d'une joie intense.

— J'ai toujours rêvé que quelqu'un vienne ici pour me dire cela, réussit-elle à expliquer. J'ai bien fait d'attendre.

Aleksy sentit son cœur près d'exploser. Posant ses lèvres sur celles, tremblantes, de Claire, il la serra contre sa large poitrine :

— Tu n'as plus besoin d'attendre maintenant. Je suis là.

TITRE ORIGINAL : THE RUSSIAN'S ACQUISITION

Traduction française : FREDERIQUE LALLEMENT

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

Azur® est une marque déposée par Harlequin

© 2014, Dani Collins.

© 2015, Traduction française : Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-3688-8

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

DANI COLLINS

A la merci du milliardaire russe

Cent mille livres contre une nuit de passion ? Claire sent un mélange de honte et de colère l'envahir. Pour qui la prend Aleksy Dmitriev pour oser lui faire une telle proposition ? Bien sûr, elle a plus que jamais besoin de cet argent – puisque ce même Aleksy vient de détruire sa vie –, mais, si cet odieux milliardaire pense pouvoir acheter ses faveurs, il se trompe lourdement ! Et elle va le lui dire. Sauf que, sous le regard brûlant d'Aleksy, Claire sent malgré elle une fièvre inconnue s'emparer de tout son être. Pour une nuit, une seule, peut-elle céder au désir que lui inspire cet homme qui ne voit en elle qu'une vulgaire croqueuse de diamants ?

Azur

HARLEQUIN

EMMA DARCY

En proie au désir



EMMA DARCY

En proie au désir

Azur

 HARLEQUIN

1.

— Dee-Dee, venez ici, j'ai besoin de vous immédiatement !

Daisy Donahue se figea. La voix acerbe de Lynda Twiggley venait de claquer à son oreille comme un coup de fouet, couvrant le brouhaha des conversations. Aujourd'hui se déroulait sur l'hippodrome de Sydney la course hippique la plus importante et la plus glamour de l'année. Tous ceux qui comptaient dans le monde des affaires, de la mode et des médias semblaient s'y être donné rendez-vous, conférant tout son éclat à l'événement. La course n'avait pas été surnommée « Magic Millions » par hasard... Les spectateurs possédaient déjà des millions, et cette course était pour certains l'occasion d'en gagner plus encore.

Une nouvelle fois, le ton autoritaire et méprisant de sa patronne lui avait glacé le sang. Etre l'assistante de Lynda Twiggley, organisatrice d'événements au sein de la haute société australienne, consistait tout simplement à lui servir d'esclave. Hélas, Daisy n'avait d'autre choix que de courber l'échine et de se soumettre à ses ordres avec humilité, diligence et efficacité, sous peine de perdre son emploi.

Chaussée de talons plats, afin de se déplacer rapidement et sans fatigue, vêtue de couleurs ternes, Daisy s'ingéniait à se fondre dans la foule. Elle se dressa sur la pointe des pieds afin de tenter d'apercevoir l'absurde chapeau à plumes chatoyantes de Lynda Twiggley. Elle l'aperçut près du bar. Quel pouvait bien être le problème ? Elle avait pourtant pris soin, quelques minutes plus tôt, de s'assurer que les caisses de champagne — en provenance directe de France — étaient bien en place. Quelques gouttes de ce dispendieux breuvage avaient-elles malencontreusement coulé sur le tailleur de son irascible employeuse ? La pire des catastrophes, à n'en pas douter !

Sans plus attendre, Daisy se fraya un chemin à travers la foule compacte, s'attendant au pire. En se rapprochant, elle vit Lynda en grande conversation avec une des stars de la journée.

Ethan Cartwright !

Daisy fut envahie par une colère familière. Cet homme représentait tout ce qu'elle détestait. Il était devenu un héros depuis la crise financière : grâce à ses judicieux conseils, ses clients et amis avaient investi dans des valeurs sûres et étaient devenus plus riches encore. C'était révoltant. Ses parents à elle — comme beaucoup d'autres gens ordinaires — avaient perdu l'épargne accumulée durant toute une vie.

Tous les journaux du pays s'étaient mis à chanter les louanges de cet homme, vantant sa clairvoyance et son expertise. Cependant, ils ne lui rendaient pas justice sur un point : les photos qui illustraient ces articles étaient très loin de rendre la réalité de sa perfection physique.

Les traits de son visage étaient d'une surprenante harmonie. Avec sa chevelure sombre, son nez aquilin et son menton volontaire, on aurait dit la beauté masculine immortalisée dans la pierre par Michel-Ange. Il portait avec une élégance naturelle un costume à la coupe soignée — sans doute l'œuvre

d'un styliste de renom — mettant en valeur sa silhouette élancée. Comme si la vie avait tout donné à cet homme : la beauté, la distinction, la richesse. A un homme qui ne le méritait pas. Un homme qui avait bâti sa richesse sur le malheur des autres. Mais, le pire, c'était l'effet qu'il produisait sur elle. Daisy aurait dû le trouver détestable, mais elle était subjuguée. Une réaction d'autant plus ridicule que c'était sans doute l'effet qu'il provoquait chez toutes les femmes qui l'approchaient...

Soudain, de manière totalement inattendue, les yeux du financier, d'un vert surprenant, quittèrent Lynda Twiggley pour se poser sur elle. Avait-il perçu l'hostilité qu'elle éprouvait spontanément à son égard ? Contre son gré, une connexion inexplicable s'établit entre eux. Daisy continua à s'approcher, mue par une volonté autre que la sienne.

Sans doute vexée de ne plus être le centre de l'attention de son interlocuteur, Lynda se retourna d'un bloc, l'air prêt à remettre vertement à sa place qui osait ainsi interrompre sa conversation. Ses sourcils soulignés au crayon noir s'arquèrent sous l'effet de la surprise.

— Que diable faites-vous dans mon dos, Dee-Dee ? lança-t-elle, glaciale.

— Vous m'avez appelée, madame. Sans doute avez-vous besoin de mes services.

— Non ! Pas pour l'instant ! Ne voyez-vous pas que je suis occupée ? Arrêtez de vous prélasser. Je ne vous paie pas à ne rien faire ! Occupez-vous des invités !

— Désolée de vous avoir interrompue, madame Twiggley. Je vous prie de bien vouloir m'excuser.

Daisy s'apprêtait à s'éloigner quand Ethan Cartwright intervint :

— Attendez !

Il s'approcha d'elle, le sourire aux lèvres.

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mademoiselle. Nous n'avons pas été présentés. Il m'aurait été impossible d'oublier une personne prénommée Dee-Dee.

Se tournant vers son interlocutrice, il lança :

— Pouvez-vous nous présenter, ma chère Lynda ?

Son employeuse haussa les épaules, visiblement impatiente de se débarrasser d'elle.

— Dee-Dee n'est pas son prénom, ce sont ses initiales, expliqua-t-elle d'un ton si dédaigneux qu'une fois encore Daisy sentit la rage l'envahir.

Seigneur... cette femme était vraiment exécration ! Elle avait décrété ne pas pouvoir l'appeler Daisy, parce que ce prénom était trop souvent donné par les fermiers à leurs vaches. Comme elle aurait voulu ce jour-là pouvoir claquer la porte. Hélas, elle avait désespérément besoin d'un salaire, et celui gagné sous les ordres de la toute-puissante Lynda Twiggley était confortable.

— Dee-Dee est mon assistante, Ethan. Une simple employée. Vous n'avez vraiment pas besoin de la connaître.

Daisy frissonna sous l'humiliation et s'apprêta à tourner les talons. Or, de toute évidence, le riche financier n'était pas prêt à se contenter de cette réponse. Il fronça brièvement les sourcils avant de reprendre une expression mondaine.

— Au contraire, Lynda. Si nous devons collaborer comme vous me le proposez, votre assistante sera mon contact principal, non ?

— Oh ! très bien ! concéda Lynda, visiblement désireuse de se concilier les bonnes grâces du célèbre conseiller financier. Voici donc Daisy Donahue et voici Ethan Cartwright.

— Je suis heureuse de faire votre connaissance, monsieur Cartwright.

Un mensonge. Elle aurait donné cher pour pouvoir disparaître dans la foule. Comme s'il avait perçu sa réserve, Ethan Cartwright la regarda avec intérêt, visiblement intrigué.

— Tout le plaisir est pour moi, mademoiselle Donahue.

Encore un mensonge ! Depuis quand les puissants comme lui s'intéressaient-ils aux simples assistantes ?

Il lui tendit la main et serra la sienne beaucoup plus longtemps que ne l'exigeait la politesse. Elle se libéra d'un mouvement sec.

— Excusez-moi, monsieur Cartwright, je n'ai pas le temps de m'attarder. Le travail m'attend.

Elle réussit à détourner son regard des fascinants yeux verts pour les reporter sur Lynda, visiblement folle de rage. Il ne lui restait plus qu'à s'éloigner et espérer qu'Ethan Cartwright aurait suffisamment de bon sens pour comprendre la situation et éviter de la mettre plus longtemps dans l'embarras.

Pourquoi avait-il semblé si réticent à la laisser partir ? Et, surtout, pourquoi gardait-il les yeux fixés sur elle avec une telle intensité ? Si elle ne connaissait pas les play-boys dans son genre, elle aurait presque pu penser qu'elle ne lui était pas indifférente...

Quelle idée ridicule ! Entouré par des créatures de rêve toutes prêtes à se jeter dans ses bras, cet homme ne pouvait porter le moindre intérêt à une jeune femme aussi ordinaire qu'elle. Avec ses cheveux auburn rassemblés en chignon sur sa nuque, ses yeux noisette, son visage sans maquillage et sa tenue discrète, elle passait totalement inaperçue dans cette foule de célébrités. Et ça lui convenait parfaitement.

— Laissez-moi vous donner un tout dernier conseil avant que vous ne disparaissiez, Daisy. Pariez sur Midas Magic, mon cheval. Il va gagner !

Quelle arrogance ! Comme si elle pouvait se permettre de dépenser de l'argent en paris stupides...

— Je ne joue jamais aux courses, monsieur Cartwright.

— Vous avez tort. La vie n'est pas autre chose qu'un jeu pour lequel il faut savoir prendre des risques. Seuls ceux qui le font ont une chance de gagner.

— Ou de perdre. Contrairement à vous, je ne peux me l'autoriser. Pour moi, la vie n'a rien d'un jeu, je peux vous l'assurer.

Elle lui tourna résolument le dos. Non, la vie n'était pas un jeu ! Et ce poste d'assistante, aussi éprouvant soit-il, devait être gardé précieusement. Il lui faisait côtoyer la richesse, le pouvoir de ceux qui dépensaient sans compter, et elle éprouvait le plus grand mépris pour leurs caprices. L'événement mondain organisé juste avant Noël lui avait paru extravagant. Celui pour le réveillon de la nouvelle année s'était déroulé sur un yacht outrageusement luxueux. Il avait permis aux « toujours plus riches » d'assister, aux premières loges, au feu d'artifice lancé depuis le port de Sydney.

Pour l'heure, tous se pressaient sur l'hippodrome de Queensland's Gold Coast afin d'assister à la première course hippique de la nouvelle année, un événement à ne surtout pas manquer pour être vu dans ses plus beaux atours.

L'excitation avait commencé la semaine précédente avec la vente des jeunes pur-sang, les futurs champions de la compétition. Daisy n'en doutait pas une seconde : Ethan Cartwright devait avoir dépensé une somme d'argent délirante pour acquérir son Midas Magic. *Midas !* Elle connaissait parfaitement la légende grecque selon laquelle ce roi avait reçu des dieux le pouvoir de transformer tout ce qu'il touchait en or. Ethan Cartwright n'avait pas choisi le nom de son cheval au hasard. Des millions de dollars étaient en jeu. Et quelques riches seraient plus riches encore à la fin de la course.

Daisy formula le vœu que Midas Magic termine bon dernier de la course. Elle avait eu raison de le contredire : la vie n'était pas un jeu. Pas un instant elle ne pouvait oublier ses responsabilités, principalement celle de préserver la maison familiale que ses parents ne parvenaient pas à entretenir seuls. Et si pour les sauver de la ruine elle devait persévérer dans ce travail sans intérêt et humiliant, elle était prête à serrer les dents.

* * *

Ethan enrageait. Non sans mal, il avait réussi à s'éloigner d'un groupe de femmes agglutinées autour de lui. Leur bavardage insipide l'horripilait. Mais voilà qu'il venait de se faire piéger par Lynda Twiggley ! Comme beaucoup d'autres, elle désirait obtenir son avis de conseiller financier. Quelle

corvée... Cette réunion hippique était censée être une fête, un moment de détente, non une réunion de travail ! De plus, cette femme venait de se comporter d'une manière odieuse, totalement inadmissible, vis-à-vis de son assistante.

Daisy Donahue.

Une discrète hirondelle au milieu d'une jungle de perroquets aux couleurs criardes. La jeune femme avait indéniablement suscité son intérêt. Elle jouait les subordonnées soumises, mais il n'avait pas manqué de discerner son côté rebelle. Elle l'avait défié du regard. Cette attitude l'avait piqué au vif. Il aurait adoré engager avec elle une joute verbale, mais la présence de son employeuse l'en avait empêché. Dans les yeux couleur noisette, il avait lu la révolte, la passion. Elle n'avait rien à faire sous la coupe de l'exécrable Lynda Twiggley.

Non, vraiment, Daisy Donahue n'était pas une jeune femme ordinaire ! Un simple échange de regards avait suffi pour éveiller sa curiosité.

— Comme je vous le disais avant d'être interrompue par Dee-Dee...

Dee-Dee ! Quel surnom ridicule donné à une jeune femme qui inspirait pourtant une estime immédiate. Tout être humain mérite d'être traité avec respect quel que soit son statut social, telle était sa conviction profonde. Pourquoi Daisy supportait-elle l'attitude méprisante de son employeuse ? Une réponse s'imposa à son esprit : en temps de crise économique, chacun s'évertue à garder son travail.

— Je suis désolé, Lynda, mais ma liste de clients est complète à l'heure actuelle. Toutefois, je ne manquerai pas de vous faire signe si une place se libère.

Il indiqua Mickey de la tête, en grande conversation avec un top-modèle non loin d'eux.

— Mon ami Mickey Bourke m'a vivement conseillé de m'entretenir avec le jockey qui va monter mon cheval avant le départ de la course. Je vais devoir vous quitter, chère amie.

— Oh...

La déception se lut sur le visage de Lynda, très vite remplacée par un sourire complice.

— Il est grand temps pour moi d'aller miser une somme importante sur Midas Magic.

Qu'elle le fasse ou non importait peu à Ethan. Son unique désir était de se débarrasser au plus vite de cette importune afin de retrouver Mickey. Ce dernier, drôle et enjoué, était un indispensable dérivatif à la tension ressentie dans le milieu de la finance internationale en période de crise. Il lui avait vivement conseillé de s'intéresser aux chevaux de course. « Afin de mettre un peu de piment dans ta vie ! » avait-il déclaré, péremptoire. Ethan avait obtempéré. Sa vie n'était effectivement pas d'une folle gaieté, surtout après la rupture de ses fiançailles. Selon son ami, spécialiste en la matière, rien n'était plus excitant que de voir son cheval gagner. Ethan n'avait pas encore expérimenté cette montée d'adrénaline. Le père de Mickey était le plus important éleveur de pur-sang d'Australie. Dès le collège, le jeune Bourke avait incité ses camarades de classe à parier — c'était strictement interdit, mais transgresser les règles était son passe-temps favori. Blond aux yeux bleus, il était le boute-en-train de la classe, toujours de bonne humeur et déployant une énergie inépuisable. Tout le monde l'adorait. Il était de si bonne compagnie ! Les raisons pour lesquelles celui-ci s'était attaché à lui, l'étudiant sérieux et rigoureux, avaient été un mystère, jusqu'à ce que son désormais ami s'en ouvre à lui :

« Tu es toujours le premier, le meilleur d'entre nous, mais cela ne te monte pas à la tête. Jamais tu ne cherches à dominer, bien au contraire. Tu es un ami précieux, Ethan. Tu seras toujours le mien. »

Une accolade avait scellé cette amitié indéfectible, au grand bonheur d'Ethan. La plupart des élèves se montraient alors jaloux de ses performances. Mickey, jamais. Il déclarait haut et fort combien il était plaisant d'être dans l'ombre d'un vainqueur. Un peu de la gloire d'Ethan rejaillissait sur lui, affirmait-il avec un grand sourire.

Les deux hommes étaient ainsi devenus des alliés fidèles en toutes circonstances. Leur amitié était si solide qu'elle était toujours en vigueur en dépit des carrières fort différentes empruntées par l'un et l'autre : Mickey, le joueur invétéré, et lui, l'expert financier rigoureux.

Tous deux étaient des célibataires endurcis. Mickey avait une théorie personnelle, qu'il ne manquait jamais de proclamer haut et fort : « La mer contient bien trop de somptueux poissons pour se contenter d'un seul ! » Sans vraiment partager pleinement ce cynisme, Ethan était lui convaincu de la vénalité des femmes. Une conviction qui l'avait amené à rompre ses fiançailles, à la suite d'une édifiante conversation surprise entre sa fiancée et ses amies : Serena se vantait d'avoir enfin mis le grappin sur un multimillionnaire. En fait, elle l'exhibait fièrement comme un trophée alors qu'il la croyait amoureuse de lui. Elle n'était intéressée que par son argent. Cette découverte l'avait profondément blessé. De rage, il avait définitivement rayé la croqueuse de diamants de sa vie et développé un profond mépris pour les femmes qui se jetaient dans ses bras. Dorénavant, il les utilisait comme objets sexuels pour satisfaire sa libido, rien d'autre.

Il lui arrivait tout de même parfois de rêver d'une relation basée sur une confiance réciproque et le partage de valeurs. Serait-il un jour aimé et apprécié pour lui-même et non pour son statut social ? Il en doutait. Pourtant, d'une façon tout à fait inattendue, le visage de Daisy Donahue s'imposa à son esprit. Quel dommage qu'elle ne soit pas une des invitées de la course ! Il avait apprécié son sens de la répartie. Elle n'avait rien fait pour le séduire, bien au contraire. Et, malgré sa tenue sans ostentation, il l'avait trouvée terriblement sexy. Son corps bien proportionné, ses courbes divines... Il ne comprenait pas l'attraction éprouvée par Mickey pour les top-modèles filiformes — il ne leur trouvait aucun intérêt.

Il lui fit un signe.

— J'ai vu l'horrible Lynda Twiggley faire ton siège, lança son ami en le rejoignant, une grimace aux lèvres. Je suppose qu'elle fait partie de ces malades de la crise qui s'attendent à ce que tu restaures leur santé.

— Je ne suis pas médecin.

— Tu es un des rares financiers capables d'enrayer l'épidémie qui les atteint.

— Je tiens à garder mon temps pour ceux qui m'ont toujours fait confiance.

Mickey lui donna une tape amicale dans le dos.

— Comme moi ! Pas une seconde je n'ai douté de toi.

— Je sais. Lynda Twiggley est odieuse. Elle traite sa délicieuse assistante comme si elle était son esclave.

— Délicieuse assistante ! Tiens, tiens... Il me semble percevoir de l'intérêt pour l'esclave en question. Je me trompe ?

Une lueur amusée dansait dans les yeux de son ami. Comme toujours, il était d'humeur joyeuse et souhaitait la lui communiquer — Ethan était bien trop sérieux à son goût. Pour Mickey, séduire était un sport de haut niveau et Ethan venait de subir une rupture. Il considérait donc de son devoir de l'encourager à partir de nouveau en chasse.

D'instinct, Ethan percevait que Daisy Donahue ne serait pas une femme facile à mettre dans son lit. « La vie n'est pas un jeu ! » avait-elle affirmé d'un ton chargé de mépris. Son regard hostile lui avait fait l'effet d'une douche glacée. Mais cela ne la rendait que plus désirable. Il adorait les défis. Conquérir Daisy Donahue en était un, particulièrement excitant.

— Cette femme est certainement mille fois plus intéressante que ces mannequins que tu te plais à courtiser, mon cher Mickey.

— Oh ! oh ! Voilà un signe qui ne trompe pas. Serena n'occupe plus tes pensées. Quels sont tes projets à propos de ta belle esclave ? La sauver des griffes de la vilaine sorcière ?

Un sourire fleurit sur les lèvres d'Ethan.

— Mmm... voilà un projet intéressant ! Je vais y penser.

— La solution est simple : accepte de devenir le conseiller financier de Lynda Twiggley. Ainsi tu pourras approcher son assistante sans problème.

Ethan lança un regard dubitatif à la foule qui se pressait sous la tonnelle pour réclamer une boisson.

Comme il ne réagissait pas à sa proposition, Mickey insista :

— Ne laisse pas passer ta chance, Ethan. Si cette jeune femme t'intéresse, mets tout en œuvre pour la conquérir. La vie est trop courte pour ne pas profiter pleinement de chaque occasion.

Ethan éclata de rire.

— Tu seras donc toujours le même, prêt à dévorer la vie à pleines dents. Mais, si tu possèdes un flair infallible en matière de chevaux de course, il n'en va pas de même pour les femmes.

Mickey laissa échapper un soupir.

— Peut-être. Ce dont je suis certain, c'est que les chevaux sont plus fiables que les femmes. Ils m'ont rapporté beaucoup d'argent et les femmes beaucoup de déception.

Heureux d'avoir retrouvé son sujet de conversation favori, Mickey régala son ami du récit des victoires du jockey engagé pour monter Midas Magic. Pour lui, cela ne faisait aucun doute : cet homme allait conduire le pur-sang à la victoire.

Bien qu'attentif aux récits de son ami, Ethan ne pouvait chasser Daisy Donahue de son esprit. Etrange... Il lui semblait avoir pour mission de sauver cette jeune femme des griffes de l'horrible mégère qui lui servait d'employeuse.

La question était : comment s'y prendre ?

2.

L'imminence de la course accorda à Daisy un peu de repos. Nombreux étaient ceux qui avaient quitté le chapiteau pour voir les chevaux amenés par leurs jockeys sur la ligne de départ. Les autres tenaient leur regard résolument fixé sur les écrans de télévision. Faisant partie du décor, elle était devenue invisible à leurs yeux. C'était son désir le plus cher.

Elle prit place sur une chaise afin de soulager ses pieds douloureux. Le commentateur présentait chacun des chevaux et les couleurs portées par leurs jockeys. Noir et or pour celui qui montait Midas Magic. Ethan Cartwright avait choisi l'or pour son cheval. Tout un symbole. Une grimace fleurit sur ses lèvres. La crise n'était pas pour tout le monde. *La vie est totalement injuste !* pensa-t-elle, une fois encore. Les riches devenaient toujours plus riches, les pauvres toujours plus pauvres.

La situation financière désastreuse de ses parents lui serra de nouveau la gorge. Des gens ordinaires qui avaient élevé leurs cinq enfants et qui, à la retraite, pensaient pouvoir enfin jouir de leurs économies dûment amassées. Ils avaient tout perdu. Ils ne pouvaient plus rembourser les emprunts contractés pour moderniser la maison — une seconde salle de bains, deux chambres supplémentaires pour recevoir toute la famille à Noël et à Pâques. La banque menaçait de s'emparer de leur domicile, hypothéqué. Si cela se produisait, ce serait pour eux comme recevoir un coup de poignard en plein cœur. Ils en mourraient.

Elle était la seule à pouvoir empêcher ce drame. Le reste de la famille n'était pas en mesure de les aider. Keith, l'aîné, Ken et Kevin, les jumeaux, et Violet, sa sœur, tous mariés avec enfants, éprouvaient eux-mêmes les pires difficultés à joindre les deux bouts. Violet, en particulier. Autiste, son fils exigeait beaucoup de soins. Impossible d'accroître encore la charge qui pesait sur leurs épaules. Elle était la seule à pouvoir soutenir leurs parents et le ferait contre vents et marées.

Petite dernière de la famille — fruit d'une grossesse tardive et inattendue —, elle avait abandonné l'appartement partagé en colocation avec une amie, en plein cœur de ville, pour rejoindre ses parents dans la banlieue de Sidney. Cela lui permettait de prendre en charge les frais de nourriture et les remboursements mensuels, car jamais elle n'aurait assez d'argent pour racheter la dette. Si ses parents avaient pu bénéficier des conseils financiers d'Ethan Cartwright, sans doute n'auraient-ils pas perdu leurs économies. Mais le célèbre financier ne s'intéressait pas aux gens ordinaires. L'homme ne fréquentait que ses pairs, le monde ultra fermé des puissants.

La voix du commentateur grimpa de quelques décibels, annonçant le départ de la course. L'excitation gagna les spectateurs. Daisy leur tourna résolument le dos, fustigeant mentalement ceux capables d'investir des sommes faramineuses dans des paris, risquant ainsi de tout perdre tandis que le cheval gagnant rapporterait une fortune à son propriétaire.

Soudain, alors qu'elle passait mentalement en revue ses obligations de la semaine suivante, la voix surexcitée du commentateur résonna à ses oreilles :

— Midas Magic est en tête au deuxième virage ! Il semble s'envoler, laissant les autres concurrents loin derrière lui... Le voici résolument en tête. Il est impossible aux autres de le rattraper... Quel cheval fantastique !

Daisy se boucha les oreilles. C'était trop injuste ! Elle enrageait. Ethan Cartwright ne lui avait-il pas conseillé de parier sur son cheval ? Mais elle ne l'avait pas écouté, s'arc-boutant sur ses principes. Qui pouvait être sûr de la victoire d'un cheval ?

Lynda Twiggley...

Daisy la vit se précipiter vers elle, brandissant fièrement son ticket.

— J'ai gagné ! J'ai gagné ! C'est merveilleux ! Dix mille dollars !

— Dix mille dollars ! répéta Daisy, stupéfaite.

— Oui, dix mille dollars. Jamais je n'ai parié autant sur un cheval, mais celui d'Ethan Cartwright ne pouvait que gagner. Cet homme est incroyable, merveilleux, extraordinaire...

Daisy aurait donné cher pour pouvoir de nouveau se boucher les oreilles.

— Je suis vraiment très heureuse pour vous, madame Twiggley.

Cette victoire avait mis son employeuse de bonne humeur.

— Cet homme doit impérativement devenir mon conseiller financier, poursuivit celle-ci, enthousiaste. Si je parviens à avoir un nouveau tête-à-tête avec lui, surtout ne nous dérangez pas, Dee-Dee ! En cas de problème, utilisez votre cerveau pour le résoudre. Après tout, je vous ai formée pour cela, non ?

— Je ne m'approcherai pas de lui, je vous le promets, madame Twiggley.

Plutôt mourir que de le voir parader, affichant son triomphe. Si Lynda pensait que cet homme s'intéressait à sa petite personne, elle se trompait lourdement. Il avait plutôt montré son impatience de voir se terminer leur conversation. Il avait même exigé qu'elle lui présente son assistante. Daisy ne se faisait guère d'illusions : ce n'était, en aucun cas, une marque d'intérêt à son égard. Le célèbre financier ne pouvait s'intéresser à une jeune femme aussi insignifiante qu'elle. Une bonne raison pour le chasser définitivement de ses pensées. Tout en lui l'agaçait prodigieusement. Cette attraction qu'il exerçait sur elle était absurde, ridicule. Ils n'étaient pas du même monde. Hélas, Ethan Cartwright était diaboliquement charismatique...

Soudain une voix féminine mécontente retentit derrière elle :

— J'ai envie d'une tasse de café ! Qu'attendent-ils donc pour nous servir ?

La plainte d'un des mannequins les plus en vue de Sidney propulsa Daisy vers le bar. En tant qu'organisatrice, Lynda aurait certainement une syncope en entendant une de ses chères invitées se plaindre de la qualité du service. Parvenue au bar, Daisy comprit très vite la raison de la désorganisation du service : les deux chefs engagés se querellaient et leurs assistants se contentaient d'observer la scène, comptant sans doute les points. Tous étaient payés une fortune afin que l'événement se déroule sans accroche. Daisy s'interposa entre les belligérants, et leur ordonna de garder raison et d'assumer leurs responsabilités.

— Les invités sont en manque de café et vous vous chamaillez ! La réussite de cet événement repose sur vos épaules. Montrez-vous dignes de la confiance qui vous a été accordée. Veuillez, je vous prie, servir le café et les gâteaux prévus en accompagnement.

Elle fit une pause avant d'ajouter :

— Votre réputation est en jeu. Ces gens que vous servez ont une influence redoutable, ne l'oubliez pas !

Les deux chefs se ressaisirent aussitôt et ordonnèrent à leurs équipes de s'activer. Satisfaite, Daisy regagna le chapiteau des VIP afin de prévenir les invités les plus visiblement mécontents qu'ils allaient être servis. Soudain, elle s'arrêta net dans son élan. Elle venait d'apercevoir Ethan Cartwright en grande conversation avec une ravissante starlette qui minaudait en face de lui. Des pensées vénéneuses lui

vinrent aussitôt à l'esprit. Ces deux-là étaient parfaitement assortis. Ils étaient du même monde, celui dont elle était exclue. La jeune femme avait dû suivre les conseils du financier et parier sur Midas Magic. Un sourire radieux sur les lèvres, sans doute se congratulaient-ils de la chance dont ils venaient de bénéficier. *Une détestable injustice !* pensa Daisy, ulcérée.

* * *

Ethan ressentit de nouveau cette sorte d'onde électrique dans tout le corps. Il se retourna d'un bloc, les yeux irrésistiblement attirés par Daisy Donahue. Elle le fusillait du regard, indéniablement hostile. Sa réaction fut instantanée. Il éprouva le désir fulgurant de la faire sienne, de l'enfermer dans une tour d'ivoire dont lui seul posséderait la clé, de la dompter jusqu'à ce qu'elle lui soit soumise.

De retour sous le chapiteau, il l'avait vainement cherchée et voilà qu'elle réapparaissait de nouveau devant lui, le défiant du regard, prête à en découdre. Il se dirigea aussitôt vers elle, comme attiré par un aimant, les yeux rivés aux siens.

— Ethan !

Sa jeune interlocutrice le rappelait à l'ordre. Il oubliait ses bonnes manières...

— Veuillez m'excuser, Tania. Je dois m'entretenir avec quelqu'un de toute urgence.

Mais, lui tournant le dos, Daisy s'était déjà éloignée. De toute évidence, elle n'avait nulle envie d'une nouvelle rencontre. Cette pensée lui était désagréable, voire douloureuse. Que la jeune assistante de Lynda Twiggley puisse lui échapper lui était insupportable. Que lui arrivait-il ?

Il ne lui fallut que quelques minutes pour la rattraper.

— Hello, Daisy, lança-t-il, tout sourires.

Elle rougit et ses admirables yeux noisette brillèrent de colère. *Décidément, elle ne sera pas facile à apprivoiser !* pensa-t-il.

Daisy bouillait de rage. A quel jeu pervers jouait cet homme ? Il l'avait suivie. Pourquoi ? Elle releva le menton, le défiant une nouvelle fois du regard.

Ethan dut faire un terrible effort pour juguler l'impulsion de la prendre dans ses bras et de la serrer contre lui. Il n'aurait su dire pourquoi, mais cette femme déclenchait en lui des instincts de possession primaires. Il se morigéna intérieurement : on n'était plus au temps des cavernes !

— Monsieur Cartwright ! énonça-t-elle d'une voix aussi chaleureuse qu'un iceberg.

Il lui sourit.

— Ethan.

L'appeler par son prénom ? Certainement pas ! Aucune familiarité n'était possible entre eux.

— Félicitations, monsieur Cartwright. Votre cheval a gagné la course. Je n'ai pas parié sur lui. Nous n'avons plus rien à nous dire.

Il ne pouvait la laisser s'éloigner une fois encore.

— J'ai besoin de vos services, mademoiselle Donahue. C'est pour cela que l'on vous paie, n'est-ce pas ? Pour répondre aux besoins des invités.

Elle arqua ses sourcils.

— Quel est votre problème ?

— Vous, Daisy.

Elle pinça les lèvres.

— Je ne comprends pas. Que voulez-vous dire ?

— J'ai l'impression que vous me détestez et je voudrais savoir pourquoi.

Ethan constata avec satisfaction la transformation du visage de son interlocutrice. Il lut même le remords dans ses yeux. Il s'adoucit.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur Cartwright. Je viens juste de régler un problème épineux au niveau du service et vous fais subir mon mécontentement. J'en suis profondément désolée. Mais il vaudrait mieux que mon employeuse ne me surprenne pas en votre compagnie.

— Grands dieux, pourquoi ? En tant qu'invité, j'ai le droit de m'entretenir avec qui je veux.

— Vous, certainement. Pas moi. Je ne suis pas une invitée. Nous ne sommes pas du même monde. Je n'ai pas le droit de vous faire perdre votre temps précieux. Lynda Twiggley préfère que vous le passiez en sa compagnie. Elle m'a formellement interdit de vous approcher.

— J'ai déjà dit tout ce que j'avais à dire à Lynda.

— Si je suis surprise en train de vous parler, je risque de perdre mon travail. Alors, je vous en prie, monsieur Cartwright, laissez-moi partir.

Elle s'apprêtait à s'éloigner mais il s'empara de son bras pour la retenir.

— Nous ne sommes plus au Moyen Age !

— Oh si, nous y sommes toujours ! Rien n'a vraiment changé. Vous vous comportez comme un seigneur féodal exerçant votre pouvoir sur une pauvre servante démunie.

Elle, démunie, certainement pas ! pensa Ethan. Elle montrait une réelle pugnacité à se battre contre toute servitude... Mais, pour la première fois de sa vie, Ethan avait envie de se comporter comme un seigneur féodal. La raison lui commandait de libérer le bras de Daisy de l'étreinte de ses doigts mais il ne pouvait s'y résoudre.

— Vous me refusez votre assistance ?

— Oui. Pour de bonnes raisons.

— Absurde !

— Pourquoi cet acharnement ?

— Parce que vous m'intriguez.

— Je me montre insensible à vos charmes et cela vous déstabilise.

— Vous êtes attirée par moi, mademoiselle Donahue. Ne le niez pas, je l'ai lu dans vos yeux.

— Quelle incroyable arrogance ! Sans doute avez-vous pour habitude de déchiffrer dans leurs yeux l'attraction subie par les femmes que vous côtoyez. Vous n'avez rien vu de tel dans les miens. Mon employeuse m'a interdit de vous parler et, pour être franche, j'avoue n'éprouver aucun désir de m'entretenir avec vous.

Elle mentait. Un brasier s'était allumé au fond des prunelles noisette. Ethan n'avait eu aucun mal à percevoir la passion qui la consumait. Et elle avait éveillé en lui un intérêt qui ne diminuait pas, bien au contraire.

— Vous pouvez protester autant que vous voulez, Daisy, ce sera en pure perte. Vous n'arriverez pas à me convaincre. Nous sommes indéniablement attirés l'un par l'autre, et cela n'a rien à voir avec les instructions de Lynda Twiggley.

— Ce que j'éprouve ne vous regarde pas.

— Sauf si je suis concerné.

Comment sortir de cette impasse ? se demanda Daisy, l'esprit en proie à un maelström de pensées contradictoires.

* * *

Le désir d'Ethan de faire sienne Daisy Donahue grandissait de minute en minute. Jamais il n'avait ressenti pareille excitation auprès des superbes créatures fréquentées jusqu'alors. Incroyable ! C'était une première, pour lui. Que se passait-il ? Sa fascination avait-elle été déclenchée par l'évidente hostilité de la jeune femme ? S'était-il progressivement lassé de la fréquentation de proies trop faciles à conquérir ?

Intense. Le mot lui vint naturellement à l'esprit. Ses relations avaient jusqu'alors cruellement manqué d'intensité. Il avait besoin de vibrer, de se sentir vivant. Il lui semblait qu'il pouvait grimper au sommet de l'Everest, accomplir des choses périlleuses, braver tous les dangers de la terre ; et cela, juste parce qu'il avait plongé ses yeux dans ceux de Daisy. Des yeux qui le défiaient. Soudain, il comprenait les critiques de Mickey, qui lui reprochait sa vie trop terne, trop rigoureuse, trop axée sur le travail et l'argent.

Il avait rencontré Daisy Donahue et il était en transe.

* * *

Au prix d'un terrible effort, Daisy réussit à s'arracher à la contemplation des incroyables et fascinants yeux verts de son compagnon. L'affaire était sérieuse car il avait dit vrai : elle était attirée par lui. Cela ne faisait aucun doute. Son cœur battait la chamade ; son sang coulait plus vite dans ses veines ; pire encore, au creux de ses cuisses pulsait son intimité. Une première pour elle.

— Je suis désolée, monsieur Cartwright, mais vous devez impérativement me laisser tranquille.

Leurs regards se soudèrent une fois encore. Seigneur... en cette minute magique, Daisy ressentit la sensation incroyable, inimaginable, qu'ils ne faisaient plus qu'un ! Que lui arrivait-il ?

— Vous affirmez que nous ne sommes pas du même monde, que nous n'avons rien à faire ensemble... Vous vous trompez. Une force qui nous dépasse nous...

— Non !

Elle allait s'enfuir quand une voix retentit dans son dos :

— Ah, Dee-Dee, vous êtes là ! Je vous cherche partout. Encore en train de vous prélasser !

L'arrivée intempestive de Lynda Twiggley mit brutalement fin à la conversation. Celle-ci s'interposa résolument entre Daisy et lui. La rage le submergea. Pourquoi la jeune femme avec sa nature rebelle acceptait-elle de se soumettre à la tyrannie de cette horrible mégère ?

— Que faites-vous ici au lieu de veiller à ce que le café soit servi à nos invités ? poursuivit cette dernière d'un air outragé.

— Daisy vient juste de le faire, ma chère Lynda, intervint-il.

— Alors elle peut le faire de nouveau !

Tous ses muscles se tendirent et il serra nerveusement les poings. Que Daisy soit traitée ainsi n'était pas supportable.

— En voilà assez ! s'insurgea-t-il. Ma chère Lynda, nous ne sommes plus au temps de l'esclavage. Traiter votre assistante comme vous le faites est indigne de vous !

Une bombe éclatant à ses pieds n'aurait pas eu un impact plus grand sur Lynda Twiggley. Un frisson de peur parcourut la colonne vertébrale de Daisy. Seigneur, qu'allait-elle devenir ?

3.

Pourquoi avait-il fait ça ? se demanda Daisy, atterrée. Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Pour son bien ? Non ! L'homme était trop intelligent pour ne pas comprendre que la sanction contre elle serait inévitable et terrible. A l'évidence, cela lui importait peu. Sa vie à lui n'en serait nullement affectée. Il était intouchable. Pourtant, elle avait pris soin de lui expliquer la situation, l'avait supplié de la laisser partir. Par sa faute, elle allait certainement perdre son travail et ce salaire indispensable qui lui permettait d'aider ses parents à garder leur maison.

— Ainsi, vous avez osé vous plaindre de la manière dont je vous traitais, sale petite punaise, éructa Lynda, suffoquant de rage.

— Non ! Jamais je n'aurais fait une chose pareille, je vous le jure, se défendit-elle.

— Elle ne l'a pas fait, en effet, confirma aussitôt Ethan Cartwright. Je l'ai tout simplement déduit de votre attitude insupportable envers elle.

Au lieu de calmer le jeu, cette tirade ne fit qu'envenimer les choses. Etre soumise à une telle critique était pour Lynda Twiggley l'humiliation suprême. Son rêve de voir le célèbre financier devenir son conseiller s'évanouissait. Il lui fallait une coupable. Elle était toute désignée, hélas...

— Dee-Dee est très généreusement payée pour obéir à mes ordres, je peux vous l'assurer, Ethan. Elle n'est pas mon esclave, juste ma salariée.

Lynda se campa devant elle.

— Espèce d'idiot, vous n'avez donc rien dans la tête ? Je vous rappelle que vous avez signé un contrat de confidentialité absolue pour pouvoir travailler à mes côtés. Vous venez de transgresser la règle...

Comme se défendre contre pareille attaque ? En affirmant que le financier l'avait abordée et non l'inverse ? Inutile ! Elle n'avait aucune chance d'être écoutée. La sanction allait tomber. Comme elle s'y attendait, la bombe amorcée explosa dans la seconde suivante.

— Vous êtes renvoyée. Là, maintenant, sur-le-champ !

Daisy sentit le sang se retirer de son visage.

— Inutile de rentrer au bureau. Vos affaires vous seront livrées chez vous par mon chauffeur.

Sur ces mots, Lynda leur tourna le dos et disparut dans la foule. Daisy vacilla.

* * *

Ethan rattrapa Daisy juste avant qu'elle ne s'écroule, évanouie. Il la souleva de terre et la serra contre lui. Son fantasme se réalisait : elle était dans ses bras. C'était délicieux. Son corps était souple,

doux, chaud, sa poitrine pressée contre son torse. Il allait l'emporter, la soustraire aux regards de tous, la garder pour lui tout seul.

Un reste de raison lui revint : la jeune femme était inconsciente. Il devait impérativement trouver une chaise sur laquelle l'asseoir, lui relever la tête afin qu'elle puisse respirer, lui donner un verre d'eau...

Il ignorait combien de temps durait un évanouissement. Si elle se réveillait dans ses bras, n'allait-elle pas crier ? Dans certains romans à l'eau de rose, les cheiks arabes enlevaient de jeunes beautés pour les enfermer dans leurs palais, ou des pirates les emportaient en bateau vers une île mystérieuse. Hélas, dans le monde réel, les conseillers financiers ne pouvaient se conduire ainsi sous peine de se retrouver en prison.

— Que se passe-t-il, Ethan ? demanda Mickey en apparaissant devant lui comme par magie. Un enlèvement ? Il s'agit de la belle esclave, je parie. Je t'ai vivement conseillé de lui faire la cour, pas de la kidnapper !

— Elle s'est évanouie. Je cherche une chaise pour la déposer.

— Tu viens de passer auprès d'une dizaine de chaises libres.

— Je... je ne les ai pas vues.

Il se rendit compte qu'il n'avait prêté aucune attention au monde autour de lui. Seule lui importait la jeune femme qu'il portait dans ses bras. Heureusement, son ami le guida vers une chaise, tandis que Daisy retrouvait peu à peu ses esprits. Ethan vibra de tout son être. Au réveil de la jeune femme, il serait certainement son pire ennemi puisque, par sa faute, elle avait perdu son travail. Qu'elle haïsse ce poste et que lui-même pense qu'il ne lui convenait pas ne diminuait en rien sa culpabilité. Elle allait le détester. Il avait voulu la délivrer de cet enfer afin de l'avoir tout à lui, un argument évidemment non recevable. Comment apparaître à ses yeux comme son sauveur ?

Tel était le nouveau défi à relever.

* * *

Peu à peu, Daisy retrouvait ses forces et ses esprits. Jamais elle ne s'était évanouie auparavant. L'avoir fait dans les bras d'Ethan Cartwright était surréaliste. Qu'allait-il se passer, maintenant ?

Il l'installa sur une chaise et s'assit à côté d'elle, le bras passé autour de ses épaules. La tête lui tournait encore. Elle appréciait le soutien du financier mais détestait l'idée de lui devoir quelque chose. Par sa faute, elle venait de perdre son travail, l'horreur absolue compte tenu de la situation financière catastrophique de ses parents.

— Va lui chercher un verre d'eau, s'il te plaît, Mickey, ordonna Ethan.

— J'y vais tout de suite.

Sa sollicitude l'horripilait. Elle survenait un peu tard. Pourquoi ne l'avait-il pas laissée partir, comme elle l'en avait prié ?

Quand l'ami d'Ethan revint avec le verre d'eau, elle releva la tête pour boire avidement.

— Merci.

Elle reconnut alors Mickey Bourke. Elle avait également lu des articles sur lui, un autre de ces célibataires dépensant leur fortune sans compter.

— Tu peux nous laisser, maintenant, fit Ethan d'un ton impatient. Je vais pouvoir m'occuper d'elle, désormais.

— D'accord, d'accord ! répondit Mickey Bourke avec un sourire de connivence. Surtout n'oublie pas mon conseil : ne laisse pas passer ta chance !

« Ne pas laisser passer sa chance »... Les mots pénétrèrent dans l'esprit encore embrumé de Daisy. Ils ne s'adressaient pas à elle et pourtant ils ne manquèrent pas de lui causer un sentiment de culpabilité. N'avait-elle pas, quelques instants auparavant, laissé passer sa chance de gagner aux courses ? Bien pire

encore : elle venait de perdre son emploi. A l'évidence, elle ne faisait pas partie de ces gens comme Ethan Cartwright ou Mickey Bourke à qui la vie apporte tout sur un plateau.

Le désespoir la submergea.

— Vous sentez-vous mieux, Daisy ?

Non ! Vous venez de me gâcher la vie ! aurait-elle voulu crier. Ce furent d'autres mots qui tombèrent de ses lèvres :

— Oui. Vous pouvez ôter votre bras de mon épaule.

Ethan s'exécuta, à regret visiblement.

— Je vous conseille de rester assise encore quelques minutes. Et peut-être même de manger quelque chose. Avez-vous pris le temps de vous restaurer à midi ?

— Non.

Sans doute cela avait-il contribué à son évanouissement. Il lui arrivait souvent de sauter le repas de midi quand elle travaillait.

— Mais il est un peu tard pour vous préoccuper de mon bien-être, monsieur Cartwright. Le mal est fait.

— Je suis désolé, mais Lynda Twiggley vous traitait en esclave. Il était de mon devoir d'intervenir. Sa tyrannie était odieuse.

— Je pouvais m'en accommoder. Cela ne vous regardait pas. Si vous n'étiez pas intervenu, j'aurais encore mon emploi.

— Vous ne l'aimiez pas.

— C'est vrai, mais le salaire était le plus élevé que j'aie jamais perçu et j'en avais besoin.

Elle était au bord des larmes.

— Il était capital pour moi d'être payée régulièrement. Vous ne pouvez pas comprendre. Vous n'avez pas à vous préoccuper de gagner ou de perdre...

— Faux ! Me préoccuper de gagner ou de perdre de l'argent est l'essence de mon métier. Cela s'appelle la prise de risques. Et il faut la mesurer, la calculer, l'évaluer avant de décider. Le plus vite possible.

— Vous naviguez dans la haute sphère de la finance, celle qui s'enrichit à chaque crise.

Ethan frémit. Le ton résolument méprisant de la jeune femme faisait naître en lui un sentiment de malaise. Elle poursuivit, véhémement :

— Tant de gens ordinaires ont tout perdu et n'ont aucune chance de récupérer leur épargne.

— Arrêtez ! Ce n'est pas si catastrophique que ça, si ? Ce travail ne vous convenait pas. Vous en trouverez un autre, j'en suis persuadé.

— Quel incroyable manque de respect ! Et quelle méconnaissance de la vraie vie. Celle que mènent les vrais gens qui se serrent la ceinture à chaque fin de mois. Le marché du travail est aujourd'hui totalement saturé. Perdre ce travail va avoir des conséquences catastrophiques pour moi.

— Vous êtes endettée ?

Daisy crut voir comme une compassion sincère dans son regard. Un fol espoir naquit en elle. Après tout, cet homme possédait le pouvoir de sortir ses parents de l'état désespéré dans lequel ils se trouvaient.

— Pas moi, mes parents. Si je ne paie pas les mensualités exigées par la banque, ils vont perdre leur maison.

Il arqua ses sourcils, sarcastique.

— Vous vivez toujours chez vos parents ?

Son fol espoir s'évanouit aussi vite qu'il était né. Elle s'était trompée. Quelle cruche d'avoir cru ce requin compatissant ! Cet homme ne volerait pas au secours des gens ordinaires comme sa famille et elle.

— Nous ne sommes vraiment pas du même monde, monsieur Cartwright, lança-t-elle, amère.

— Je crois en ceux qui se montrent responsables. Si vos parents se sont endettés, c'est à eux de...

— Vous croyez tout savoir et vous ne savez rien, coupa-t-elle, avec l'envie de gifler cet arrogant donneur de leçons. Les circonstances, parfois...

— Racontez-moi tout.

— Comme si cela vous intéressait ! Vous parlez de responsabilité alors que, par votre faute, je viens de perdre mon travail. Je n'ai aucune chance d'en trouver un autre dans le contexte actuel, surtout sans recommandation de la part de Lynda Twiggley. Qui bien entendu va ruiner ma réputation et faire savoir dans toute l'Australie qu'il ne faut pas m'embaucher.

Elle se leva et posa son verre sur le sol.

— Au revoir, monsieur Cartwright. Ce ne fut pas un plaisir de vous rencontrer.

— Attendez !

Il se leva à son tour et lui barra le chemin. Daisy n'avait pas d'autre choix que de l'affronter de nouveau face à face. Elle releva le menton et le fusilla du regard.

— Que voulez-vous encore de moi, monsieur Cartwright ? Vous venez de ruiner ma vie.

* * *

Ethan n'avait pas de réponse toute faite. Contrairement à ses habitudes, il agissait d'instinct. Une chose était certaine : il devait garder Daisy Donahue dans sa vie. Avec ses joues rouges de colère et son regard de braise, elle était magnifique. Elle le défiait une fois encore. Il se remémora la douce chaleur de son corps contre le sien, sa poitrine pressée contre son torse. Un désir fulgurant tendit son corps. Cette jeune femme allait lui appartenir corps et âme, c'était une certitude.

Une réponse lui vint spontanément aux lèvres. Responsable de la raison qui l'éloignait de lui, il devait impérativement y remédier.

— Je vous engage.

Les yeux noisette s'arrondirent de stupéfaction. Mais, très vite, il y lut de la suspicion.

— Comme quoi ? demanda-t-elle. Femme de ménage, votre bonne à tout faire ?

Daisy à genoux, brossant le parquet, sa poitrine s'offrant à son regard... l'image était tentante !

— Si je dois laver des sols, poursuivit-elle, hargneuse, je le ferai, à condition que ce ne soient pas les vôtres. Vous êtes la dernière personne pour qui je désire travailler.

Ethan laissa échapper un soupir. Le seigneur féodal s'offrant les services d'une domestique n'était pas une situation acceptable pour Daisy. Mais, s'il réussissait à envelopper le tout dans un papier de soie, peut-être alors...

— Je viens d'acquérir une maison que je fais rénover. J'ai besoin d'une personne qui m'assiste pour surveiller les travaux, veiller à ce que tout soit exécuté selon les plans. Pour ce travail, si vous l'acceptez, vous percevrez le même salaire que celui offert par Lynda Twiggley.

L'incertitude se peignit sur les traits de la jeune femme. Une terrible bataille semblait se livrer dans son esprit : avoir une interruption dramatique de salaire ou se soumettre au pouvoir de quelqu'un qu'elle détestait ?

— Vous êtes sérieux ?

— Oui. J'ai « ruiné votre vie », comme vous dites. Je me dois de réparer, et j'ai vraiment besoin d'une personne disponible pour surveiller les travaux engagés.

Comme elle le regardait, dubitative, il s'empressa d'ajouter :

— C'est un travail transitoire, je le reconnais, mais il vous permettra de faire face à vos échéances avant de trouver un nouvel emploi.

Elle fit la grimace, pas encore convaincue.

— Des mois pourraient s'écouler avant que cela n'arrive, lui opposa-t-elle.

— La rénovation de ma maison va prendre des mois. Elle est complexe. Avoir quelqu'un sur le chantier qui puisse me rendre compte tous les jours de l'état d'avancement des travaux serait pour moi d'une aide précieuse. En fait, j'ai besoin d'une assistante. Je vous engage pour assurer ce rôle.

Enfin, Daisy sembla se détendre.

— Vous êtes vraiment sérieux ? Vous me verseriez le même salaire que Lynda Twiggley ?

Si cela devait lui permettre de la garder auprès de lui, cela n'avait pas de prix.

— Combien perceviez-vous chez Lynda ? Deux mille dollars par semaine, non ?

Sans attendre sa réponse, Ethan sortit de sa poche un portefeuille gonflé de billets.

— Je suis même prêt à vous donner une avance, ajouta-t-il en lui tendant une liasse de billets.

Elle secoua énergiquement la tête.

— Non !

— Ce n'est pas assez ?

— Je ne prends jamais de l'argent que je n'ai pas gagné, monsieur Cartwright. Mon salaire était de 1 500 dollars la semaine. Faisons un essai d'une semaine. Si, au bout de ce laps de temps, vous êtes satisfait de mon travail, alors vous me paierez mon dû.

Ethan resta bouche bée quelques secondes, stupéfait de ce refus. Jamais il n'avait vu quiconque refuser de l'argent ainsi.

— D'accord, finit-il par lâcher.

Pour lui, toutes les femmes étaient vénales. Or Daisy Donahue venait de lui donner une leçon d'honnêteté. Il ressentit un certain malaise. Le but qu'il poursuivait — la mettre dans son lit — n'était pas très honorable. Même si elle ne le saurait pas avant que cela n'arrive...

— Où se trouve cette propriété à rénover ? demanda-t-elle.

— A Hunters Hill.

Elle le pressa de questions sur le lieu, les travaux à accomplir. Sans doute voulait-elle vérifier qu'il s'agissait d'un vrai travail et qu'elle serait capable de l'assurer.

D'un commun accord, ils décidèrent de se retrouver sur les lieux à 8 heures dès lundi matin. Lorsque Daisy s'éloigna, Ethan resta un long moment immobile, les yeux rivés sur le balancement harmonieux de ses hanches, fasciné et heureux.

Il allait la revoir.

Elle lui manquait déjà.

4.

Hunters Hill...

Ce quartier était le plus huppé de la ville. Une actrice de cinéma célèbre y demeurait, de même que des pontes de l'industrie et autres personnalités en vogue. Le richissime Ethan Cartwright allait s'y établir. C'était dans l'ordre des choses : les gens du même monde cherchaient toujours à se regrouper.

Qu'il ait manifestement cherché à poursuivre leur relation la veille à l'hippodrome resterait à jamais un mystère pour Daisy. Que cherchait-il ? Son ego avait dû être mis à mal. Elle n'était pas tombée sous son charme comme sans doute toutes les femmes qui l'approchaient. Mais ils n'avaient rien en commun. Absolument rien ! Le résultat de leur première rencontre s'était d'ailleurs révélé catastrophique. Elle avait perdu son emploi et il s'était senti obligé de lui en procurer un autre. Qu'elle avait accepté. La situation était loin d'être idéale...

Au volant de sa voiture, elle se dirigea vers l'adresse indiquée par son nouveau patron. Se montrerait-elle à la hauteur du poste qui venait de lui être proposé ? Rien n'était moins sûr. Certes, ayant surveillé le chantier de rénovation de la maison de ses parents, elle avait acquis une certaine expérience dans le domaine. Serait-elle suffisante pour satisfaire aux desiderata d'un richissime financier ? Le doute la gangrenait.

Par chance, Hunters Hill n'était guère éloigné du quartier où vivaient ses parents. Elle n'aurait plus à traverser Harbour Bridge, un pont toujours très embouteillé, comme elle le faisait auparavant tous les matins pour rejoindre les bureaux de Lynda Twiggley. Elle gagnerait du temps. Et de l'argent car, si sa Toyota était une voiture très économique, aujourd'hui le carburant pesait lourd dans un budget.

Pour ce premier rendez-vous, elle avait quitté très tôt la maison familiale. Il s'agissait de ne pas être en retard et de faire bonne impression. Elle eut ainsi le loisir d'admirer les riches demeures bordant la route. Plus elle approchait de sa destination, plus les maisons se faisaient impressionnantes : des villas somptueuses, des manoirs princiers, tous entourés de vastes jardins ou de parcs.

Hunters Hill était le plus ancien quartier de Sidney, construit sur l'embouchure de la rivière Lane Cove. Ainsi, Ethan Cartwright avait choisi de vivre dans le passé... Une surprise. Pourquoi un célibataire riche à millions avait-il opté pour une demeure ancienne plutôt qu'un luxueux appartement moderne au cœur de la ville ? Une réponse s'imposa à son esprit : l'impitoyable financier s'appropriait la demeure d'un riche propriétaire victime de la crise. Une affaire juteuse, à n'en pas douter. Ces logis coûtaient très cher à entretenir mais ne valaient plus rien sur le marché. Ethan avait sans doute acheté celui-ci pour le moderniser et le revendre une fois la crise terminée. Daisy en était écœurée d'avance.

Un certain nombre de camionnettes d'artisans se tenaient garées à proximité, délimitant ainsi, en quelque sorte, le chantier en rénovation. Mais ce qui s'offrit à sa vue lorsqu'elle parvint devant le numéro indiqué la stupéfia.

Elle se trouvait devant une vaste demeure de deux étages, entièrement blanche, le bas et le haut en parfaite symétrie avec des balcons en fer forgé d'une grande beauté. Le toit mansardé était en ardoise gris-bleu. Un monumental escalier en pierre sculptée, semi-circulaire, entourant une fontaine, conduisait au perron. Un vaste parc arboré formait un écrin parfait pour pareil joyau. Une grille somptueuse, ornée des mêmes motifs en fer forgé que ceux des balcons, marquait l'entrée. Elle était ouverte, sans doute pour faciliter les allées et venues des artisans avec leur matériel.

Une BMW noire — une voiture typique de milliardaire — stationnait au pied de l'escalier. Son nouvel employeur était là. Il l'attendait...

Daisy franchit la grille et se gara derrière une des camionnettes. Là était sa place. On allait lui confier la responsabilité de surveiller le travail des artisans, non ? A moins que le célèbre financier ne se soit ravisé. Une hypothèse plausible. L'angoisse, soudain, lui vrilla l'estomac.

Ses parents s'étaient montrés plus que dubitatifs à l'annonce de son brusque changement d'emploi. Elle n'avait pas été formée pour celui que lui proposait Ethan Cartwright. Daisy avait dû leur expliquer les raisons de son renvoi. « C'est totalement injuste ! », s'était écrié son père, outré, proposant aussitôt de vendre la maison, de quitter le quartier pour un autre moins cher, voire, plus simplement, d'entrer dans une maison de retraite.

Daisy ne pouvait supporter cette idée. Que deviendraient alors leurs réunions de famille si chères à leur cœur ? Elle devait accepter l'offre du financier. Il ne s'agissait que d'une solution transitoire en attendant de trouver mieux, un travail plus adapté à ses compétences. Elle se sentait tout à fait capable d'assumer les responsabilités qui lui seraient confiées, avait-elle rassuré ses parents.

A voir... Car, au fur et à mesure de la montée des marches de l'escalier monumental, cette confiance inébranlable en ses capacités s'amenuisait. Son estomac se contractait d'une manière alarmante. Non qu'elle redoute de ne pas être à la hauteur de la tâche à accomplir, mais plutôt de se retrouver face à Ethan Cartwright, de nouveau sous l'emprise de la terrible attraction qu'il exerçait sur elle... Saurait-elle résister à son charme ? Pas sûr !

Ils n'appartenaient pas au même monde, étaient aussi différents qu'il est possible de l'être, et pourtant... Elle ne pouvait nier l'impact que sa présence avait sur elle. Il pouvait aisément lui faire perdre la tête. Cet homme était dangereux pour son équilibre.

Pour cette nouvelle rencontre, elle avait délibérément choisi de s'habiller le plus sobrement possible : jean, chemisier, talons plats, pas de maquillage, les cheveux attachés en une queue-de-cheval peu seyante. *Ah bon ? Alors, pourquoi le choix de ce chemisier à fleurs et ce gloss sur tes lèvres ?* demanda la voix de la raison, perfide.

Daisy la chassa, agacée, et s'efforça de se convaincre qu'elle n'était pas dans la séduction. De toute façon, jamais un homme comme Ethan Cartwright ne pourrait être attiré par elle. En affichant à son égard une attitude froide et distante, elle avait piqué au vif sa curiosité, tout simplement. Son ego de mâle dominant avait été mis à mal. Et, aujourd'hui, sa présence tout à fait insolite dans ces lieux huppés n'était que fortuite et temporaire. Il l'avait mise en difficulté en lui faisant perdre son emploi. Il cherchait à réparer. Rien de plus normal.

Parvenue devant la porte d'entrée, elle inspira une goulée d'air. Calme. Elle devait être calme. Son cœur s'affolait pourtant. C'était absolument ridicule !

Comme elle appuyait sur la sonnette, la porte s'ouvrit dans la seconde et elle resta le doigt en l'air, pétrifiée.

* * *

L'homme qui se tenait devant Daisy était fabuleux. Vêtu d'un costume gris clair à la coupe parfaite, portant une chemise d'un blanc immaculé et une cravate de soie bleutée, il incarnait la suprême élégance

masculine. Son eau de toilette discrètement épicée vint lui titiller les narines. Sa chevelure d'un noir de jais était impeccablement coiffée et, dans ses surprenants yeux verts, elle crut lire une lueur de contentement comme si... comme s'il était heureux de la revoir. Absurde !

Un sourire charmeur fleurit sur ses lèvres, faisant s'accélérer son pouls. Il était trop tard pour s'enfuir...

— Bonjour, Daisy.

Il avait prononcé son prénom comme personne. Un frisson parcourut sa colonne vertébrale. Seigneur...

— Bonjour, monsieur Cartwright, réussit-elle à bredouiller.

— Entrez vite, dit-il en s'effaçant pour la laisser passer. Je vous attendais avec impatience afin de vous faire visiter les lieux avant de partir au travail.

Il n'est pas pour toi, il n'est pas pour toi, pas pour toi..., se répéta-t-elle comme un leitmotiv.

Comme il lui enjoignait de le suivre, elle dut faire un terrible effort pour remettre en mouvement ses pieds soudés au sol. Ainsi, il n'avait pas changé d'avis durant la nuit. Sa proposition tenait toujours. Elle n'avait plus qu'à écouter scrupuleusement ses instructions. A la suite de son sublime guide, elle traversa la véranda nouvellement carrelée en beige et terre de Sienne, ces deux couleurs se retrouvant dans le couloir et le hall dans lequel ils aboutirent. A l'évidence, là s'achevait la rénovation déjà effectuée et commençait celle à accomplir. Ils venaient de s'arrêter au pied d'un escalier couvert de moquette rouge, avec une balustrade peinte en noir.

— Vous aimez le rouge, Daisy ?

S'agissait-il d'un test sur ses goûts ?

— Euh... cela dépend. Celui-ci est un peu violent.

— J'ai l'intention de changer ce rouge violent pour un vert plus apaisant.

Elle réfléchit un instant avant de répondre :

— Ce ne serait pas mal, en effet.

Il sourit.

— Vous n'êtes pas obligée d'être de mon avis.

— Il me semble plus facile de vivre dans du vert apaisant que dans du rouge agressif. Mais cette moquette semble être encore en bon état. Si vous avez l'intention de vendre, ne changez rien. Laissez au nouveau propriétaire le soin de choisir selon ses goûts.

Il la regarda d'un air surpris.

— Je n'ai nullement l'intention de vendre. Mon projet est au contraire de m'installer ici.

— Vraiment ? N'est-ce pas un peu grand pour une personne seule ?

— Je suis fatigué des appartements. J'ai besoin d'espace.

— Vous n'en manquerez pas ici, c'est certain.

Il haussa les sourcils. Avait-il perçu l'ironie dans son exclamation ?

— Vous pensez qu'étant célibataire je n'occuperai jamais tout cet espace, n'est-ce pas ?

Daisy haussa les épaules.

— La manière dont vous occuperez cet espace ne me concerne pas.

Il se garda de répondre et ouvrit une porte. Devant eux, une pièce immense dotée d'une cheminée monumentale.

— C'était un salon. Qui va devenir une salle de jeux.

— Une salle de jeux ! s'exclama Daisy, stupéfaite.

— Oui. Durant ces dernières années, j'ai pu réunir toute une collection de jeux de société. J'ai un groupe d'amis qui aiment se réunir le mardi soir. Je vais faire aménager une bibliothèque et des placards pour tout ranger. Ce sera parfait pour s'amuser en toute convivialité.

Elle n'avait aucun mal à le croire. Durant les vacances et certains week-ends, la famille Donahue aimait, elle aussi, se réunir pour jouer à des jeux de société. Il leur arrivait même de faire des parties endiablées jusqu'au milieu de la nuit.

— Vous désapprouvez ? demanda-t-il comme si son opinion lui importait.

— Pas du tout, bien au contraire. S'il n'y a pas d'argent en jeu, ce loisir constitue une occupation saine et exaltante. Si je puis me permettre un conseil, installez également un bar dans cette pièce. Par expérience, je sais que les joueurs ont toujours soif.

— Vous jouez ?

— Je suis la championne de la famille au Scrabble et j'ai l'habitude de les plumer au poker. Nous jouons des haricots, bien entendu.

Il rit de bon cœur. Soudain, une réelle complicité s'établissait entre eux. L'homme ne lui paraissait plus inaccessible mais étrangement humain. Faire partie de son groupe de joueurs du mardi soir devait être exaltant !

Ethan pencha légèrement la tête sur le côté comme s'il réfléchissait.

— Un bar, quelle bonne idée ! Je n'y avais pas pensé. Parlez-en à Charles lorsqu'il viendra, tout à l'heure.

— Charles ?

— Charles Hollier, mon architecte. Il doit passer dans la journée. Dites-lui que je suis d'accord pour un bar dans la salle de jeux. Cela évitera les allées et venues vers la cuisine. Bravo, c'est vraiment une belle idée !

C'était donc aussi facile que ça ! Dans le monde d'Ethan Cartwright, où l'argent coulait à flots, il suffisait d'avoir une idée pour qu'elle soit immédiatement mise en chantier. Tous dans son groupe d'amis du mardi soir devaient être fabuleusement riches. Jamais elle n'en ferait partie.

— Poursuivons la visite, Daisy, si vous le voulez bien.

Il ouvrit une autre porte.

— Ceci était la salle de bal.

Daisy écarquilla les yeux. Le plancher de la pièce était une splendeur — un vrai parquet de salle de bal, parfaitement entretenu — et du plafond pendait un fabuleux lustre en cristal.

— Quelle merveille ! s'extasia-t-elle, sincère.

— Ce lustre va être décroché aujourd'hui même.

— Pourquoi ?

— C'est une pièce rare. Il a été acheté lors de l'Exposition universelle de 1889 à Paris. Il vaut une fortune. J'ai trouvé un acquéreur. Des spécialistes vont le décrocher aujourd'hui. J'aimerais que vous assistiez à l'opération, particulièrement délicate. Même si l'entreprise choisie a l'habitude de ce genre de manœuvre, il faudra veiller à ce que le parquet ne soit pas endommagé.

— Avez-vous l'intention de donner à votre tour des bals dans cette pièce ?

Il rit.

— Cette époque est définitivement révolue, ma chère Daisy. J'ai d'autres projets. Dans cette salle, j'ai l'intention d'installer une table de billard et un home cinéma.

Elle laissa échapper un soupir.

— Les temps changent et on doit s'adapter. J'imagine les femmes en robes longues dansant la valse sous ce lustre fabuleux. Ce devait être enivrant.

— A l'évidence, vous aimez danser...

— J'adore ! *Danse avec les stars* est mon émission favorite.

Une étincelle naquit au fond des prunelles dardées sur elle.

— Fermez les yeux, Daisy, et remontez le temps. Je vous prends dans mes bras et vous entraîne dans une valse endiablée sous ce lustre encore en place...

Daisy baissa les paupières. A la simple pensée de se retrouver dans les bras d'Ethan, sa poitrine palpitante serrée contre son torse, ses cuisses frôlant les siennes, tous ses sens s'embrasèrent. Seigneur... l'attraction ressentie pour cet homme devait être jugulée et non alimentée ! Pourquoi s'était-elle laissée aller aux confidences au lieu d'écouter sagement ses instructions pour la journée ? Il était temps pour elle de reprendre ses esprits. Chacun d'eux devait rester à sa place.

Elle rouvrit les yeux et affronta le regard toujours fixé sur elle.

— Je ne crois pas que le maître de maison, dans le passé, ait jamais dansé ici avec l'une de ses employées. Il s'agit d'un principe immuable, encore valable de nos jours. Nous ne devons jamais l'oublier.

Ethan pinça les lèvres. Daisy venait de le rappeler à l'ordre. « Pas de familiarité entre nous ! » : tel était le message clairement énoncé. Or, réveillé à l'aube ce matin, il avait attendu son arrivée avec une impatience grandissante. Son intérêt pour elle augmentait à chaque rencontre. Gagner la bataille de la séduction, l'entraîner jusqu'à son lit : il mettrait tout en œuvre pour parvenir à ses fins. Le jeu en valait la chandelle.

— Continuons la visite, proposa-t-il.

Ce poste de travail — pas vraiment nécessaire et offert impulsivement — faisait partie de son plan d'attaque. Il n'en éprouvait nul remords. Il avait sérieusement besoin d'oublier la blessure d'une rupture. De son côté, Daisy venait d'être renvoyée par une patronne exécration. Ils étaient attirés l'un vers l'autre. Pourquoi ne pas jouir pleinement de cette situation ? Telle était sa conclusion. Il ne lui restait plus qu'à la faire partager par Daisy...

* * *

Ils quittèrent la salle de bal, traversèrent de nouveau le hall et Ethan poussa la porte qui donnait sur sa cuisine ultramoderne ; la pièce s'ouvrait sur une salle à manger et un salon avec vue panoramique sur le port.

— J'ai dessiné moi-même la cuisine, expliqua-t-il, non sans une certaine fierté. Elle a été réalisée en priorité afin que je puisse m'installer dans les lieux le plus vite possible.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Vous... vous vivez déjà ici ?

— Oui. Mais, rassurez-vous, je n'y suis jamais durant la journée. C'est pourquoi j'ai souhaité être assisté par une personne qui puisse surveiller les travaux au fur et à mesure de leur progression.

— Nous nous verrons donc chaque matin...

— Oui.

Il l'avait voulu ainsi. A l'évidence, la perspective effrayait la jeune femme. Cela corroborait sa première impression : une attirance sexuelle existait bien entre eux, mais elle lui faisait peur. Aucune importance. Elle allait s'évertuer à construire des barrières entre eux qu'il allait prendre un immense plaisir à faire tomber.

Sa curiosité visiblement aiguisée, Daisy revint vers la cuisine afin d'examiner la manière dont elle avait été conçue. Elle ouvrit les placards un à un. Ethan resta sur le pas de la porte. Il éprouvait un réel plaisir à la voir se mouvoir dans son univers. Ce matin, elle n'était plus en gris. Son chemisier à fleurs lui conférait un aspect primesautier qui contrastait singulièrement avec les vêtements stricts et sévères qu'elle portait sur le champ de courses. Mieux encore, son jean ajusté mettait en valeur la rondeur harmonieuse de ses hanches...

Quel âge a-t-elle ? se demanda-t-il. Il désirait tout connaître d'elle, de sa vie. A l'évidence, elle éprouvait un profond attachement pour ses parents. Avait-elle d'autres relations qui lui étaient chères ?

Existait-il un autre homme dans sa vie, ce qui expliquerait son attitude glaciale à son égard ? Un homme dont elle serait éperdument amoureuse ?

Ethan évinça fiévreusement cette idée hors de son esprit. Non, cette femme ne pouvait appartenir à aucun autre que lui ! Tout à coup, il reprenait goût à la conquête amoureuse. Il retrouvait le plaisir du chasseur savourant à l'avance sa victoire sur la proie convoitée. N'était-ce pas le sens du message transmis par Mickey : « Ne la laisse pas s'échapper ! »

Si la connexion entre elle et lui s'établissait enfin, ce serait un signe positif. Oh ! bien sûr, elle resterait sur la réserve afin de ne pas compromettre ce nouvel emploi si important pour elle. A lui de tout mettre en œuvre afin de faire tomber ses défenses. A lui de la convaincre de goûter aux plaisirs infinis qu'il se sentait capable de lui prodiguer. Le challenge valait la peine d'y consacrer tout son savoir-faire.

— Cette cuisine conviendrait parfaitement à un chef étoilé, lança Daisy, sincèrement impressionnée.

— Bien vu ! J'adore faire la cuisine.

— Vraiment ! s'exclama-t-elle, stupéfaite.

— Oui, vraiment. Pour moi, la cuisine est un dérivatif. Elle est même plus que ça. Elle me procure un plaisir... sensuel.

Ethan avait prononcé le mot, ses yeux rivés aux siens. Le rouge monta instantanément aux joues de Daisy. Il était temps pour elle de s'extraire de cette complicité qu'il cherchait à établir, tout à fait contraire aux principes qu'elle s'efforçait d'ériger pour éviter toute proximité ou familiarité entre eux.

— Continuons la visite, ordonna-t-elle, péremptoire. Que désirez-vous encore me montrer avant de partir au travail ?

Ethan ne put retenir un demi-sourire. Les barrières de protection étaient de nouveau en place ! Peu lui importait. Il avait désormais tout le temps qu'il lui faudrait pour les faire tomber. Ils étaient liés par un contrat. Ils allaient se voir tous les jours. Il savoura cette perspective. Son plan était imparable. Elle finirait par succomber à la tentation. Il lui suffisait d'être patient.

Il pointa du doigt une nouvelle porte.

— Là se trouve mon bureau. Vous y trouverez le contrat de travail que je vous ai préparé. Prenez le temps de l'examiner. Vous y trouverez également les plans établis par Charles pour la rénovation. Etudiez-les. Un trousseau de clés à votre intention est posé sur mon bureau. Ainsi, vous pourrez aller et venir à votre aise. Les toilettes sont à côté de la future salle de jeux. Les chambres et les salles de bains sont à l'étage. Vous pourrez les explorer tout à loisir après mon départ. En ce moment, la plupart des travaux se font à l'extérieur. Suivez-moi, je vais vous montrer.

* * *

La demi-heure suivante fut consacrée à l'exploration des différents éléments du chantier en activité : la piscine, le court de tennis, l'immense garage pouvant contenir plusieurs voitures, ainsi qu'un pavillon pour loger les futurs invités. Le maître de maison la présenta aux différents corps de métier présents.

— Daisy est mon assistante, précisa-t-il à chacun d'eux. Elle a ma confiance. Elle sera à même de régler les problèmes quotidiens. Je n'interviendrai qu'en cas de graves dissensions.

Alors que, la visite terminée, ils revenaient vers l'entrée principale, il lança :

— Comme vous avez pu le constater, il y a beaucoup de travail. De quoi vous occuper durant des mois. Je suis vraiment heureux de vous avoir à mon côté pour tout surveiller.

Elle fronça les sourcils, dubitative.

— Ne serait-ce pas plutôt à votre architecte de le faire ?

— Charles passe de temps en temps sur le chantier, en effet, mais il est très occupé par ailleurs. Son talent est reconnu et il est très sollicité. Il ne peut pas accorder à mon entreprise toute l'attention qu'elle mériterait.

La responsabilité de l'architecte quant à la surveillance du chantier avait été mentionnée en toutes lettres dans le contrat passé avec Charles, se souvint Ethan, mais Daisy n'avait pas à en être informée.

— N'hésitez pas à lui poser toutes les questions qui vous viennent à l'esprit lors de sa venue aujourd'hui. Je l'ai averti de votre présence.

Il lui avait surtout demandé comme un service de laisser à la jeune femme une place importante dans le dispositif.

— Je constate que vous m'investissez d'une lourde responsabilité alors que vous me connaissez à peine, monsieur Cartwright.

— C'est vrai. J'ai confiance en vous. Vous êtes faite pour ce travail, j'en suis certain.

— Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

— Je vous ai observée travailler pour Lynda Twiggley, accomplissant les tâches avec une grande efficacité et sans la moindre faute.

— Ce n'était pas l'avis de Lynda. Elle m'a accusée d'être négligente et indiscreète.

— C'était entièrement ma faute. Je vous ai obligée à vous entretenir avec moi malgré son veto. Vous aidez vos parents. Vous êtes une personne sur laquelle on peut compter.

Cette fois, Daisy rougit de plaisir. Plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître, Ethan ne put s'empêcher de caresser sa joue en guise d'au revoir.

— Je dois partir, maintenant. Ne vous inquiétez pas. Tout va bien se passer. Faites-vous confiance, suivez votre instinct et ce sera très bien.

Il s'empressa de la quitter avant de se laisser aller à lui voler un baiser. Ce serait pour plus tard. Il devait prendre son temps. Ne pas la brusquer. Il s'installa au volant de sa BMW, le cœur en fête. Daisy Donahue était dans sa maison. Accessible à tout instant.

Sans doute, au fil du temps, après avoir obtenu d'elle ce qu'il voulait, se laisserait-il de sa compagnie. Mais, pour l'instant, elle représentait un défi des plus captivants à relever. Que Mickey se rassure : il était bien décidé à ne pas la laisser s'échapper !

5.

Daisy regarda s'éloigner son nouvel employeur, en proie à des sentiments pour le moins mitigés. Certes, il était outrageusement riche et arrogant mais, sans qu'elle puisse rien faire pour l'empêcher, elle commençait à le trouver fort à son goût. C'était idiot, elle le savait. Enfermé dans son univers de luxe, cet homme ne connaissait rien à la vie des gens ordinaires et ne s'y intéressait pas.

Pourtant, si elle se trompait ? Un ou deux aspects de son caractère l'avaient favorablement impressionnée. Tout comme elle, il aimait les jeux de société. Tout comme elle, il adorait faire la cuisine. Qu'elle aide financièrement ses parents touchés de plein fouet par la crise lui avait valu des compliments de sa part. Une différence fondamentale avec l'attitude de Carl, son ex. Elle l'avait cru généreux, jusqu'à ce qu'il s'indigne de ne plus être l'unique objet de son attention. Aider ses parents en difficulté était absurde, avait-il affirmé. Elle devait garder son argent pour se construire un avenir avec lui. Ecœurant ! Les hommes possédaient tous un ego surdimensionné. Habitué à voir tous ses caprices exaucés, Ethan Cartwright ne devait pas échapper à la règle. Tel était la triste réalité.

Désireuse de ne pas manquer l'arrivée des experts attendus pour décrocher le lustre, ni celle de l'architecte, elle décida de regagner l'intérieur de la demeure. Le maître de maison ne l'avait-il pas encouragée à poursuivre seule la visite des lieux ?

Doté des technologies les plus modernes, son bureau flambant neuf, spacieux et confortable, bénéficiait d'une vue époustouflante sur le port. A l'étage, les chambres, immenses, n'étaient pas toutes rénovées. D'après le plan qu'elle tenait à la main, toutes seraient à l'avenir pourvues d'une salle de bains. Elle trouva sans peine la chambre d'Ethan, la seule déjà entièrement refaite et meublée. Elle n'était pas seulement équipée d'une salle de bains mais aussi d'un Jacuzzi et d'une douche suffisamment grande pour contenir deux personnes.

Daisy regarda autour d'elle, déconcertée. Le lit était fait. Tout était parfaitement ordonné. Aucune chaussette ou chemise sale ne traînait sur le sol de la chambre. Elle découvrit dans le mur une trappe permettant de faire tomber le linge directement dans le bac à linge de la buanderie. Astucieux ! Des effluves d'eau de toilette persistaient encore dans la salle de bains. L'espace d'un instant, elle éprouva la curieuse impression de pénétrer au cœur de l'intimité de l'homme qui habitait ici. Ce sentiment persista lorsqu'elle ouvrit le dressing, où se trouvaient, parfaitement alignés, ses costumes, chemises, cravates, chaussures.

Ethan Cartwright était-il un obsessionnel de l'ordre ?

Elle secoua la tête, amusée. Son père, ses frères, son ex, tous les hommes qu'elle connaissait étaient désordonnés. Ils attendaient qu'on range leurs affaires à leur place. Ethan Cartwright semblait fort différent. Une qualité ou un défaut ? Même la cuisine l'avait impressionnée par sa propreté et son rangement impeccable. L'expert financier faisait-il partie de ces personnes si maniaques qu'elles en

devenaient impossibles à vivre ? Elle chassa ces pensées de son esprit. Qu'était-elle en train d'imaginer ? De pouvoir, un jour, partager la vie du maître de cette splendide demeure ? La sonnette de la porte d'entrée mit heureusement fin à ces élucubrations grotesques. Elle descendit ouvrir.

— Bonjour. Je suis Charles Hollier et vous êtes probablement Daisy Donahue, lança-t-il, un sourire chaleureux aux lèvres. Ethan m'a téléphoné pour m'annoncer votre présence dans les lieux.

Soulagée, Daisy lui rendit son sourire. L'homme ne semblait pas ressentir sa présence comme préjudiciable. Avec son visage avenant, ses yeux bleus rieurs, il paraissait sincèrement heureux de cette collaboration imposée par son client.

— Ethan m'a informé de votre suggestion, reprit-il. Un bar dans la salle de jeux me semble une excellente idée. J'aurais dû y penser moi-même. Ainsi, nous n'aurons pas à attendre la fin de la partie pour aller nous chercher un verre dans la cuisine !

— Vous faites partie du groupe d'amis du mardi soir ?

— Oui et j'adore ces soirées. Je n'en manque pas une. Allons voir comment concrétiser cette brillante idée.

Sa curiosité éveillée, Daisy ne put s'empêcher de poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Vous êtes combien à jouer le mardi soir ?

— Une dizaine. Tout d'abord, il y a eu le noyau des irréductibles créé dès l'école de Riverview. A cette époque, Ethan et Mickey ont cherché à s'affronter dans un autre domaine que le sport. Je les ai très vite rejoints. Puis, au fil du temps, d'autres sont venus. Certaines parties acharnées durent jusqu'au milieu de la nuit, toujours dans la bonne humeur. Ces soirées sont vraiment très plaisantes.

Riverview ! La plus huppée des écoles privées du quartier de Hunters Hill, réputée pour sa discipline. Ethan avait dû y aller en pension. Sans doute y avait-il appris à faire son lit, tous les matins, et à ranger ses affaires.

Daisy aurait eu encore mille et une questions à poser à l'architecte sur son patron, mais elle décida de n'en rien faire. En aucune manière, elle ne devait montrer son intérêt pour lui.

Après discussion, l'architecte opta pour ce qui leur apparut à tous deux comme le meilleur emplacement pour le bar. Il promit de revoir très vite les plans et de les lui confier afin qu'elle puisse surveiller leur exécution.

— Nous allons ainsi gagner un temps précieux. Mal comprises au départ, certaines tâches sont souvent à refaire. En fait, je serais vraiment rassuré — et Ethan le serait également — si vous pouviez surveiller de près la pose des lauzes autour de la piscine.

Il la guida sur les lieux.

— Certaines de ces lauzes sont grises et d'autres possèdent des nervures vertes et bleues. Ethan tient à leur agencement dans un certain ordre. Souvent, les ouvriers se contentent de prendre les lauzes les unes à la suite des autres sans vérifier ce genre de détails.

Il lui confia un dessin sur papier.

— Voici l'agencement désiré. Veillez à ce qu'il soit respecté.

— Vous pouvez compter sur moi, je ne vais pas quitter les carreleurs des yeux, promit Daisy, de plus en plus à l'aise dans la mission qui lui était confiée.

Ils firent ensemble le tour du site, Charles commentant au fur et à mesure les progrès réalisés et l'informant de ce qu'il souhaitait pour les jours suivants. Une chose la troublait. Elle décida de s'en ouvrir à l'architecte :

— L'ampleur des travaux, la taille de la demeure, tout me paraît démesuré pour un célibataire...

L'architecte laissa échapper un soupir.

— En fait, Ethan était sur le point de se marier lorsqu'il a acquis cette demeure et commandé les travaux. Il a rompu avec sa fiancée mais a conservé la maison, Dieu merci.

Elle lui lança un regard interrogatif.

— Dieu merci pour la rupture des fiançailles ou pour avoir gardé la maison ?

— Pour les deux. La maison est superbe et la fiancée n'était qu'une peste prétentieuse issue de l'aristocratie. Elle traitait l'ensemble des ouvriers avec dédain. Nous avons tous soupiré d'aise en apprenant la rupture. Par contre, je suis heureux qu'Ethan ait conservé la maison. Les travaux terminés, elle sera fantastique.

— J'en suis certaine.

Une femme issue de l'aristocratie, une femme capable de recevoir ses semblables dans la splendide demeure rénovée, voilà le type d'épouse parfaite pour Ethan Cartwright. Finalement, celle-ci ne lui avait pas convenu. Mais combien d'autres attendaient d'être choisies ?

* * *

Atrocement frustré, Ethan rongait son frein. Trois semaines s'étaient écoulées et il n'arrivait à rien avec Daisy Donahue. Il allait devoir changer de stratégie, passer plus de temps avec elle et ne plus se contenter du rapport écrit quotidien sur l'avancement des travaux auquel elle s'astreignait rigoureusement chaque jour.

Chaque soir, après le travail, il regagnait la maison pour la trouver vide. Jamais Daisy n'avait oublié de lui laisser son compte rendu détaillé sur le travail accompli dans la journée par les différents corps de métier, n'omettant aucun détail sur les erreurs faites — aussitôt corrigées. Tous les matins, à 8 heures précises, elle apparaissait sur le pas de la porte, fraîche et pimpante. Sa vue déclenchait en lui le désir fulgurant de la prendre dans ses bras et de lui faire l'amour. Quels que soient les stratagèmes qu'il trouvait afin de rester à son côté le plus longtemps possible, jamais la jeune femme ne lui avait permis de parler d'autre chose que du travail. Elle esquivait habilement toute conversation personnelle.

Toutefois, l'espoir de faire changer les choses subsistait. Il ne lui était pas indifférent. Il le déchiffrait dans cette distance qu'elle s'évertuait obstinément à imposer entre eux. Elle évitait son regard et, surtout, tout son corps se crispait dès qu'il s'approchait d'elle. A l'évidence, elle tenait à prouver son efficacité pour mériter son salaire. Elle ne pouvait se permettre de perdre son emploi, ce qui expliquait sans doute sa retenue. Le défi à relever s'avérait plus difficile que prévu mais pas impossible.

* * *

A son arrivée à Hunters Hill chaque matin, Daisy sonnait toujours à la porte d'entrée, même si elle avait la clé des lieux. Garder ses distances avec le maître de maison était primordial. Surtout pas de familiarité, d'intimité. Elle ne se permettait aucune privauté dans la maison. Un matin, Ethan l'avait accueillie vêtu d'un simple peignoir de soie. Certes, la tenue restait correcte, mais le torse nu qu'elle avait entrevu par l'échancrure du vêtement l'avait déstabilisée pour le reste de la journée. Cet homme irradiait la force virile, la sensualité... Plus elle le fréquentait, plus elle avait du mal à résister à la terrible attraction qu'il exerçait sur elle.

Elle s'était crue amoureuse de Carl, mais jamais il n'avait produit sur elle pareil effet. Jamais il n'avait réveillé en elle le volcan qui désormais l'embrassait bien trop souvent à proximité de son employeur.

Avoir accepté ce poste auprès d'Ethan Cartwright se révélait une grave erreur. Qu'avait-elle donc imaginé ? Qu'il la considérerait un jour comme une épouse potentielle ? Quelle insupportable naïveté ! Elle ne possédait aucune des qualités requises. Elle n'avait aucun charme. Elle n'était pas et ne serait jamais de son monde.

Tandis qu'elle appuyait son doigt sur la sonnette en ce jeudi matin, son esprit était en proie à un maelström de pensées ; toutes débouchaient sur la même conclusion : elle devait impérativement se trouver un autre emploi. Un travail auprès d'un patron qui ne fasse pas naître en elle des rêves impossibles à réaliser.

A peine eut-elle effleuré la sonnette que la porte s'ouvrit, la mettant brusquement face à l'objet de ses pensées, comme chaque matin depuis trois semaines. Un choc chaque fois renouvelé. Ethan était superbe et le sourire radieux sur ses lèvres fit s'emballer son cœur dans sa poitrine.

— Ah, Daisy ! s'exclama-t-il. Je vous attendais avec impatience. J'ai un travail spécial pour vous, aujourd'hui.

— Oh...

— Aujourd'hui, pas de surveillance de chantier mais une mission plus plaisante.

— De quoi s'agit-il ?

— Suivez-moi dans la cuisine. Je vais vous expliquer mon idée.

Elle obtempéra, s'ingéniant à laisser une certaine distance entre eux. Elle ne devait surtout rien déduire de ce sourire : il était de simple politesse. Hélas, malgré ses bonnes résolutions de se montrer froide et distante, les battements de son cœur s'affolaient, son sang coulait plus vite dans ses veines. Quelle idiote !

Parvenu dans la cuisine, Ethan se retourna si brusquement qu'elle buta contre lui. L'espace d'un instant, leurs deux corps se touchèrent. Daisy recula aussitôt, tremblant de la tête aux pieds.

— Pardon ! Excusez-moi, je...

Elle s'interrompit, les yeux baissés. Ethan était lui aussi en état de choc, comme sous l'effet d'une décharge électrique.

— Euh... c'est... c'est à moi de m'excuser, bredouilla-t-il. Je me suis retourné un peu trop brutalement et...

Ne pas l'effrayer ! Surtout, ne pas l'effrayer ! Il reprit ses esprits et lança, d'un ton qu'il espéra détaché :

— Les carreleurs viennent de terminer la terrasse autour de la piscine.

— Oui.

— Ils ont fait un excellent travail et je veux les en remercier par un barbecue.

— Vous voulez que je m'en charge ?

— Non. Je veux que vous m'aidiez à le préparer. Je ferai moi-même la cuisine.

— Vous... vous allez cuisiner pour vos ouvriers ?

— Oui. Cela vous étonne ?

Et comment ! Mais Daisy ne pouvait décemment lui avouer qu'elle le croyait incapable de se mêler socialement aux gens ordinaires.

— Vous êtes en général très occupé avec vos clients importants.

— A mes yeux, tout le monde est important, Daisy, et le travail bien fait doit être récompensé.

Il se tenait près d'elle, beaucoup trop près. Son regard plongé dans le sien l'hypnotisait. Que lui arrivait-il ? Comment décrypter ce tsunami émotionnel qui la dévastait ?

— Quand... quand aura lieu ce barbecue ? balbutia-t-elle.

— Demain. Pour l'instant, nous allons établir une liste de courses.

Une liste de courses à établir pour un barbecue. Voilà qui, brutalement, la ramenait sur terre et à sa mission. Elle était l'employée. Il était son patron.

Ils prirent instinctivement place chacun d'un côté de la table, établissant ainsi une barrière indispensable entre eux. Ethan lui tendit un stylo et une feuille de papier, et lui expliqua son projet. Les épouses des ouvriers se joindraient également à eux. Il y aurait ainsi douze personnes à nourrir, y compris eux deux. Une fois la liste élaborée, Ethan tint à préciser :

— N'hésitez pas à ajouter tout ce qui vous apparaîtra comme nécessaire et que l'on aurait oublié.

Il prit son portefeuille dans sa poche, en sortit une liasse de billets et la lui tendit sans même les compter.

— Cela devrait vous suffire.

Daisy fronça les sourcils.

— Je vous rendrai le surplus demain matin.

Il sourit, amusé.

— Je n'en doute pas une seconde. Vous tiendrez rigoureusement les comptes comme vous avez scrupuleusement veillé à ce que les travaux soient exécutés au mieux. Vous êtes une perle, Daisy.

— Je ne fais que mon travail. C'est pour cela que vous me payez, non ?

— Vous jouez au tennis ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Oui.

— Parfait ! Apportez vos affaires de tennis et votre maillot de bain. J'ai proposé la même chose à l'équipe. Ce sera l'occasion d'essayer la piscine et le court de tennis. Ce sera amusant.

Amusant ! Pour lui, sans doute, pas pour elle. Ethan Cartwright en maillot de bain ! Elle frémit à cette idée. Passer une journée entière à ses côtés à moitié dévêtue ! Une épreuve dont elle se serait bien passée !

Il lança un regard à sa montre.

— Il est temps pour moi de partir. Avez-vous toutes les informations nécessaires ?

— Oui. Bonne journée.

Qu'il parte ! Qu'il la libère enfin de sa présence !

* * *

Ethan était content de lui. Son plan était enclenché. Son idée était géniale. Grâce au barbecue, il allait passer du temps auprès de Daisy. Ce matin, dans la cuisine, quand elle avait buté contre lui, il avait failli perdre le contrôle de la situation. L'espace d'un instant, sous l'emprise d'un désir violent, sauvage, irrésistible, il avait failli la soulever dans ses bras pour l'emporter vers sa chambre et lui faire l'amour jusqu'à ce qu'elle demande grâce. Seule la contrainte de temps l'en avait empêché. Demain, il n'aurait pas cette contrainte. Demain, il passerait la journée à ses côtés. Et, peut-être, la nuit...

Elle ne pourrait nier longtemps encore cette attraction mutuelle qui les poussait dans les bras l'un de l'autre depuis leur toute première rencontre. D'une manière ou d'une autre, elle se laisserait enfin aller à cette passion qui les dévorait. Il était déterminé à tout mettre en œuvre pour cela.

6.

Le vendredi matin, Ethan lui ouvrit la porte en short, polo et baskets, l'image même du sportif accompli. *Et terriblement sexy !* pensa Daisy, fascinée.

Elle-même portait un polo et un pantacourt, pas le moins du monde sexy et choisit délibérément pour cela parmi toutes ses tenues.

— Les hommes sont en train de dresser le petit chapiteau qui nous protégera du soleil durant le repas, expliqua-t-il tandis qu'ils rejoignaient la cuisine. Le court de tennis a eu droit à un dernier balayage. Les épouses n'arriveront qu'après avoir conduit leurs enfants à l'école. Nous avons une bonne heure et demie pour tout préparer. Vous êtes prête ?

— Oui.

Plus tôt elle se mettrait au travail, mieux ce serait...

* * *

Ensemble, ils préparèrent les salades, épluchèrent les oignons prévus pour accompagner les steaks et les saucisses, étalèrent de la crème d'ail sur des tranches de pain.

Ethan ne cessait d'admirer l'efficacité de Daisy.

— Vous avez l'habitude de préparer ce genre de repas collectif, n'est-ce pas ?

Elle sourit.

— J'ai l'habitude des repas de famille, en effet. Nous nous réunissons tous à l'occasion des anniversaires, de Pâques et de Noël. Nous ne ratons jamais une occasion de faire la fête tous ensemble.

— Vous avez une grande famille ?

— Trois frères et une sœur, tous mariés avec des enfants. Je suis la petite dernière. Une naissance inattendue. Ma mère avait quarante ans lorsque je suis née.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-sept ans.

— Pas de mariage en vue ?

— Non.

— Un petit ami ?

Daisy fronça les sourcils, immédiatement sur ses gardes.

— C'est une question très personnelle...

— Vous travaillez pour moi depuis presque un mois et je ne connais rien de vous. Je ne sais même pas où vous habitez.

— Je vis à Ryde, chez mes parents.

— Par souci d'économie, je suppose.

— Oui.

Elle fit la grimace.

— Cela a déplu à mon petit ami, qui a mis fin à notre relation.

Un sourire d'intense satisfaction s'afficha sur les lèvres d'Ethan. Daisy regretta aussitôt de s'être livrée à ce type de confiance, totalement hors de propos dans une relation employeur-employée. Mais, si son sourire satisfait signifiait qu'il la croyait disponible pour devenir sa camarade de jeu, il se trompait. Le flirt ne l'intéressait pas. Jamais elle ne serait une poupée à sa disposition. Ses fiançailles rompues, c'était sans doute ce qu'il recherchait. Cette simple idée lui fit couper le concombre avec une vigueur accrue.

— Vos parents ont subi la crise de plein fouet, n'est-ce pas ? Racontez-moi ce qui s'est passé exactement.

Pourquoi cet intérêt soudain ? Cependant, elle ne put empêcher une lueur d'espoir de naître en elle. Le célèbre conseiller financier accepterait-il de les aider ? Cela valait la peine d'essayer...

— Ils avaient emprunté une importante somme d'argent à la banque pour rénover et agrandir la maison familiale, qui en avait bien besoin. Leurs fonds de pension se sont effondrés. Ils ne pouvaient plus rembourser. La banque menaçait de saisir la maison. Je suis venue vivre de nouveau avec eux, ce qui permet de partager les frais et de rembourser le crédit grâce à mon salaire. Une histoire hélas très commune de nos jours. De votre côté, vous semblez n'avoir aucunement souffert de cette crise qui a mis tellement de gens en difficulté.

— Mon père est un économiste de renom. Depuis longtemps, il actionnait la sonnette d'alarme mais personne ne voulait l'écouter.

— Sauf vous.

— Les chiffres ne mentent jamais. Juste avant la crise, les indicateurs étaient au rouge. Le krach était inévitable. J'en ai averti mes clients, qui ont pu mettre leurs avoirs à l'abri.

Grâce à ses précieux conseils, songea Daisy, ses parents auraient peut-être une chance de se sortir de la situation dramatique dans laquelle ils s'enlisaient, désespérés ! Mais les services du brillant conseiller étaient payants. Jamais ses géniteurs n'auraient la somme nécessaire pour s'offrir ses services. A moins que...

Horriifiée, Daisy repoussa l'idée indécente qui lui venait à l'esprit : s'offrir en échange de l'aide financière d'Ethan Cartwright. Totalement dégradant !

Son esprit était en ébullition. Partager une attirance sexuelle avec un homme était une chose, monnayer son corps en était une autre. Elle se devait de chasser définitivement cette pensée sordide de son esprit.

Sordide, vraiment ? Si Ethan Cartwright avait projeté de l'utiliser pour son plaisir, pourquoi ne pas s'en servir en retour ? Depuis leur rencontre, il hantait ses jours et ses nuits. Qu'éprouverait-elle en partageant le lit de l'homme le plus attirant qu'elle ait jamais rencontré ? N'était-il pas normal d'être tentée de vivre une expérience à nulle autre pareille ? Elle en sortirait peut-être gagnante, après tout...

Quel optimisme ridicule ! lui souffla la voix de la raison. Personne ne sortait jamais gagnant de telles tractations. Trop de choses étaient alors en jeu : l'estime de soi, l'honneur. Pire encore : dans son cas, elle risquait de perdre son emploi. Or elle ne pouvait se le permettre.

— Vous vous intéressez à la cuisine depuis longtemps ? demanda-t-elle tout à trac afin de cacher son embarras.

— Très longtemps. J'aime les bonnes choses, pas vous ?

— Si, bien sûr. Mais votre fortune vous permet de fréquenter les meilleurs restaurants, d'avoir recours aux services des meilleurs traiteurs. Vous n'avez nul besoin de vous faire la cuisine.

— C'est vrai. Mais mijoter des petits plats, chercher de nouvelles épices, améliorer sans cesse le goût des plats, quel voluptueux plaisir ! C'est ma grand-mère qui m'a initié à la cuisine. Mes parents n'avaient ni le goût ni le temps de s'occuper de moi. Ils avaient la triste habitude d'acheter des plats préparés industriellement, totalement insipides. L'horreur absolue. Ma grand-mère, au contraire, passait des heures à concocter des plats savoureux qu'elle se plaisait à partager avec moi.

Daisy buvait les paroles de son compagnon. A sa grande surprise, Ethan Cartwright se laissait aller aux confidences. Il ne semblait pas avoir entretenu de bonnes relations avec ses parents dans son enfance.

— Votre père est économiste. Que fait votre mère ?

— Si les statistiques sont la passion de mon père, les textes de loi sont celle de ma mère. Elle les étudie, les dissèque et les enseigne à l'université. Un fils n'avait pas de place dans ce décor.

— Vous n'avez donc ni frère ni sœur ? demanda-t-elle, compatissante.

— Non. Je suis fils unique. Mes parents étaient bien trop préoccupés par leur carrière pour perdre du temps à mettre au monde des enfants et à les élever. J'ai été un accident de parcours. Ils m'ont d'ailleurs très vite envoyé en pension. La meilleure idée qu'ils aient jamais eue. Me retrouver à Riverview avec Mickey et Charles a été un enchantement. Ils ont remplacé ces frères que je n'avais pas eus.

Il versa la sauce qu'il avait préparée dans un bol.

— Evidemment, la nourriture de la pension ne valait pas les mets mijotés par ma grand-mère. Très vite, j'ai eu envie de les réaliser moi-même. C'est ainsi qu'est né un « grand chef ».

Il rit. Daisy joignit son rire au sien.

— Vous voulez goûter ? demanda-t-il en lui tendant le bol.

Dans un geste impulsif, Daisy trempa son doigt dans la sauce et le porta à sa bouche, consciente que les yeux du « grand chef » suivaient chacun de ses gestes.

— Mmm... délicieux ! reconnut-elle, sincère.

— Merci. J'adore faire partager le plaisir...

Pas seulement en cuisine ! disaient ses yeux rivés sur elle. Elle ôta aussitôt son doigt de sa bouche. Seigneur... une complicité s'installait de nouveau entre eux, terriblement sensuelle. Un brasier s'allumait dans son ventre. Il devenait de plus en plus difficile de résister à la tentation.

Non ! Non ! Non !

Elle devait étouffer dans l'œuf ce désir fulgurant qui la poussait à transgresser les règles de la morale. Cet homme n'était pas pour elle. Il était son employeur. Elle était son employée.

* * *

Ethan vit le visage de son interlocutrice se fermer. Elle avait été sur le point de se donner à lui, il en était certain. Une fois encore, sa rigueur morale l'avait empêchée de céder à la tentation. Il n'en était pas mécontent. Au contraire. L'attitude de Daisy donnait plus de sel à la conquête à venir. Elle contrastait si fort avec celle de toutes les femmes qui se jetaient dans ses bras sans qu'il ait à produire le moindre effort. Quand Daisy se donnerait à lui, ce serait avec cette passion qu'il sentait bridée en elle. Cela valait la peine d'attendre. Il savourerait chaque seconde de cet instant béni comme il savourait un plat minutieusement préparé et réussi.

Désormais impatiente de s'éloigner d'Ethan, Daisy prépara un plateau de verres, d'assiettes et de couverts à transporter jusqu'au chapiteau installé près de la piscine. Ethan la regarda s'éloigner, sa queue-de-cheval se balançant au rythme de sa marche. De toute évidence, elle le fuyait.

Si elle a peur de moi, elle a surtout peur d'elle-même et de ses propres réactions, c'est l'évidence même, se dit-il, triomphant. Elle n'avait cessé de dresser des barrières entre eux alors que ses questions

avaient témoigné d'un réel intérêt pour lui. A chaque tentative de sa part pour créer une certaine intimité, elle se fermait comme une huître.

Dans le passé, son ex l'avait sans doute déçue, comme Serena l'avait fait pour lui. Peu importaient les raisons de leur attirance mutuelle. Sans qu'il puisse se l'expliquer, quelque chose de fort, de passionnel, de terriblement excitant existait entre eux.

Il avait le reste de la journée pour en convaincre Daisy.

* * *

Daisy s'efforçait de jouer du mieux possible le rôle que son patron attendait d'elle. Elle s'occupait des invités, veillant à ce qu'ils ne manquent de rien. Et surtout, elle mettait tout en œuvre pour ne jamais se retrouver seule avec Ethan Cartwright.

Par bonheur, aucune des épouses ne jouait au tennis et elle n'eut pas à entrer sur le court. A sa grande surprise, la matinée passa fort agréablement. Les épouses exprimèrent le désir de visiter la merveilleuse demeure. Avec la permission du maître de maison, Daisy leur servit de guide, puis resta à bavarder avec elles au bord de la piscine, attentive à ce que les verres de tous soient remplis.

Un des artisans accepta de se mesurer à Ethan dans une partie de tennis endiablée, tandis que les autres regardaient le spectacle avec force commentaires. Comme il fallait s'y attendre, son boss gagna, fortement applaudi par l'assistance. Puis tous profitèrent de la piscine. Daisy fut la seule à ne pas se mettre en maillot de bain. Elle s'échappa dans la cuisine en invoquant la prise en charge des derniers préparatifs pour le barbecue.

La vue d'Ethan Cartwright en maillot avait suffi à la déstabiliser : pas question qu'elle se mette elle-même en Bikini. Elle l'avait apporté. Il était dans son sac. Il y resterait. Il était bien plus confortable pour elle d'avoir la tête dans le réfrigérateur, face à des aliments totalement dépourvus de *sex-appeal*. Perdue dans ses pensées, elle se demandait que faire de la viande — la sortir maintenant ou la laisser au frais — quand une voix agacée retentit derrière elle :

— C'est absurde ! Vous n'avez aucune raison de vous comporter comme si j'étais Lynda Twiggley, exigeant de vous une totale servitude. Ce n'est pas ma manière de me comporter.

Elle se retourna d'un bloc et se retrouva face à un mâle dominant hâlé par le soleil, tout en muscles, ruisselant d'eau de la tête aux pieds. La tentation personnifiée. Ethan avait fait glisser la porte de verre donnant sur la terrasse et se tenait dans l'encadrement tel un justicier, ses yeux lançant des éclairs. Comme elle restait muette, tétanisée, il poursuivit :

— Pourquoi pensez-vous que je vous ai demandé d'apporter votre maillot de bain ? Pour qu'il reste dans votre sac ? Vous devez profiter de la piscine comme nous tous. Aujourd'hui n'est pas un jour de travail mais de fête. Nous célébrons la fin réussie d'un chantier. Une réussite qui vous doit beaucoup. Cette fête vous concerne. En ce jour spécial, c'est moi qui suis de cuisine. Je trouve particulièrement offensant que vous nous tourniez le dos.

L'accusation toucha Daisy au cœur.

— Je... je suis désolée. Je ne voulais pas vous offenser. Je voulais juste...

— Je ne veux rien entendre !

Il pointa du doigt le sac de plage posé dans un coin de la cuisine.

— Si ce sac contient ce que j'espère qu'il contient, changez-vous immédiatement et rejoignez-nous à la piscine. Vous avez cinq minutes pour obéir.

Sur ces mots, il la quitta pour rejoindre la piscine. Il était vraiment en colère. Par son attitude ridicule, elle risquait tout simplement de perdre son emploi. Le comble !

Daisy se précipita sur son sac, s'enferma dans la salle de bains et se déshabilla pour revêtir son Bikini. Un regard au miroir en pied la fit frémir. Seigneur, elle était presque nue ! Ainsi vêtue, elle

éprouvait la désagréable impression d'être un objet exhibé aux regards de tous — et surtout à celui d'Ethan Cartwright...

Son projet de toujours maintenir entre eux une certaine distance se trouvait sérieusement mis à mal. Jamais elle ne s'était sentie aussi gênée de porter un Bikini. Pourtant, elle n'avait pas à avoir honte de son corps. Elle l'entretenait régulièrement dans une salle de sport et se rendait chaque samedi à la piscine sans la moindre inhibition. Mais la situation présente était tout autre. Comment dissimuler l'effet dévastateur produit sur elle par le maître de maison derrière des remparts d'étoffe grands comme la main ?

De toute façon, il était trop tard pour changer quoi que ce soit. Il lui avait donné cinq minutes, elles venaient de s'écouler. Elle s'empara de sa serviette et se précipita vers la porte laissée ouverte par Ethan. Toujours en courant, elle traversa la terrasse, sous les sifflets admiratifs des hommes regroupés à l'autre bout. Elle laissa tomber la serviette et plongea. Elle resta sous l'eau aussi longtemps que ses poumons le supportèrent, traversant presque intégralement la longueur de la piscine. Elle réapparut près du groupe de femmes qui se tenaient assises sur le rebord, les pieds dans l'eau.

— J'adore votre Bikini, déclara l'une d'elles, un sourire amical aux lèvres.

— Cela fait longtemps que je ne peux plus en porter, dit une autre en laissant échapper un soupir. Deux grossesses, votre ventre n'est plus ce qu'il était...

— Il paraît qu'on peut retrouver nos formes grâce à la chirurgie esthétique, énonça une autre.

Elles rirent de concert. Assise sur les marches de la piscine, de l'eau jusqu'au cou, Daisy participa à la joyeuse conversation qui, débutée sur ce thème, semblait inépuisable. Ces femmes plus âgées qu'elle paraissaient heureuses dans leur couple et leur maternité. Sans la moindre aigreur, elles regardèrent leurs hommes taper la balle, trinquer et blaguer, trouvant normal que les hommes soient entre eux. Elles ne semblaient pas avoir remarqué la longue absence de Daisy, jugeant sans doute normal qu'elle s'affaire en cuisine.

— Daisy !

Elle releva la tête, le corps immédiatement tendu comme un arc au son de cette voix reconnaissable entre toutes. L'objet de ses pensées se trouvait debout à l'autre bout de la piscine — là où elle avait laissé tomber sa serviette. De la main, il lui faisait signe de le rejoindre.

— Il est vraiment canon ! s'exclama l'une des invitées. C'est comment de travailler avec lui ?

« Difficile ! » fut le mot qui vint spontanément à l'esprit de Daisy tandis qu'elle se levait afin d'obéir à l'injonction du « canon ». Mais comment critiquer celui qui lui avait donné spontanément un travail ?

— Il est charmant.

— Il est surtout célibataire, renchérit son interlocutrice. Un cœur à prendre et un excellent parti. Vous avez tout ce qu'il faut pour faire sa conquête, Daisy.

Elle secoua vigoureusement la tête.

— Non, ce ne serait pas une bonne idée ! Il est bien trop... apte au commandement !

Les femmes rirent de nouveau en chœur. Leur rire accompagna Daisy tandis qu'elle se dirigeait, fébrile, vers son tourmenteur. Il était superbe, en effet. Il avait la perfection du David de Michel-Ange. Il fascinait toutes les femmes, elle venait d'en avoir la preuve. Tout en marchant, son cœur battait la chamade. Et, sous l'impact d'un désir fulgurant, les pointes de ses seins s'étaient durcies. Comment le cacher sous ce ridicule morceau de tissu mouillé qui lui servait de protection ?

Tandis qu'elle s'avavançait vers lui, il ne la quittait pas des yeux. Elle faillit croiser ses bras sur sa poitrine. Ridicule ! Cela ne servirait qu'à dévoiler encore plus ce qu'elle ressentait. Elle prit spontanément la parole afin de dissimuler son trouble.

— Aurais-je, une nouvelle fois, failli à ma mission ? demanda-t-elle.

Il sourit.

— Non. Je souhaite m'excuser pour la manière un peu rude avec laquelle je me suis adressé à vous dans la cuisine. Si je vous ai effrayée, je vous prie de m'excuser. Rassurez-vous, votre emploi n'est pas menacé. Je n'ai rien à voir avec Lynda Twiggley. Mon vœu le plus cher est que vous vous détendiez et appréciez chaque minute de cette journée.

Pour être sûre de ne pas commettre une nouvelle erreur, elle demanda :

— Qu'y a-t-il de prévu, maintenant ?

De la main, il indiqua le groupe d'hommes au bord de la piscine.

— Nous sommes prêts à commencer le barbecue. Demandez aux femmes de vous aider à dresser la table. Pas de précipitation. Tout doit se faire dans la joie et la bonne humeur.

— D'accord ! promit-elle.

— Ils partiront tous vers 15 h 30 à cause des enfants à récupérer à la sortie de l'école. Comme vous n'avez pas fait de partie de tennis ce matin, nous en ferons une cet après-midi. Ainsi, vous n'aurez pas apporté votre raquette pour rien. A propos, ce Bikini vous va à ravir. Cela aurait été vraiment un crime de le laisser dans son sac !

Avant qu'elle ait le temps de répondre, Ethan faisait signe aux hommes de le rejoindre et s'éloignait.

Passer la fin de l'après-midi seule avec lui ! Daisy chercha désespérément une excuse qui lui permettrait d'échapper à cette nouvelle épreuve. Il n'en accepterait aucune, elle en était persuadée. Elle allait devoir jouer une partie avec lui. Il se pourrait qu'elle le surprenne. Championne universitaire, elle était une joueuse difficile à battre. L'ego de son superbe employeur risquait d'en souffrir. Il risquait de ne plus jamais vouloir jouer avec elle... dans tous les sens du terme !

Elle le battrait sur son terrain, cet après-midi.

Il le fallait.

7.

Les invités avaient aidé à ranger et à tout nettoyer après le repas. Il ne restait plus rien à faire pour Daisy, sauf relever le défi d'une partie de tennis avec Ethan. Restés seuls, tous deux s'étaient changés, troquant leurs maillots de bain pour une tenue de tennis. Un progrès. Ainsi, elle ne serait plus soumise au spectacle de ce corps viril somptueux, musclé et bronzé qui la mettait en transe.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers le cours, Daisy s'efforça d'entretenir la conversation sur des sujets légers comme la satisfaction évidente des invités pour les réjouissances de la journée, affichant ainsi une décontraction qu'elle était loin de ressentir.

Le sol du court était d'une agréable couleur bleutée. De la terre gazonnée l'entourait, ainsi qu'un haut grillage pour éviter que se perdent les balles.

— Le court est-il à votre convenance ? demanda-t-elle.

— Oui, il est parfait. Pas de bosses provoquant des faux rebonds. Vous avez fait du bon travail. Il n'y a rien à redire.

— Je n'ai pas vraiment suivi la partie de tennis, ce matin. Etes-vous un bon joueur ? Allez-vous me battre à plate couture ?

Il rit.

— Ne vous inquiétez pas, Daisy, je m'adapterai à votre niveau.

Elle rit sous cape. A l'évidence, Ethan se pensait bien meilleur qu'elle. Il allait devoir le prouver. Elle allait jouer pour gagner.

— Servez le premier, proposa-t-elle. Cela me permettra de me mettre dans le bain.

— Comme vous voulez.

En parfait gentleman, il envoya une balle que même un débutant pouvait renvoyer sans trop d'efforts. Cherchant visiblement à la mettre en confiance, il lui laissa gagner facilement le premier jeu. Pour le deuxième, elle s'impliqua davantage, sans toutefois faire encore appel à tout son potentiel. Daisy fit semblant de s'étonner de l'emporter. Très vite, cependant, recevant des balles selon une tactique qui l'obligeait à courir dans tous les sens, Ethan comprit le défi qu'elle représentait. Quand il perdit le troisième jeu, les magnifiques yeux verts d'Ethan la scrutèrent, dubitatifs.

— Ai-je affaire à une professionnelle ? demanda-t-il.

— A vous de juger.

Au service, elle lui décocha un ace. Puis elle envoya sa balle de service suivante si loin de lui qu'Ethan ne put que l'effleurer. La partie commençait à être très intéressante pour Daisy, mais beaucoup moins pour lui. Il n'avait plus aucun doute : il avait affaire à forte partie. Il fit appel à toute sa hargne et réussit à gagner le deuxième set.

Ils se rejoignirent au bord du filet.

— Un set partout. Vous jouez souvent, Daisy ?

— Tous les samedis au Chatswood Tennis Club.

Tout au moins jusqu'à l'expiration de sa carte annuelle, ce qui n'allait pas tarder. Elle n'aurait alors plus les moyens financiers de la renouveler.

— J'ai été championne universitaire.

Il secoua la tête, éberlué.

— Décidément, vous êtes quelqu'un de très spécial. De toutes les femmes que j'ai connues, vous êtes indéniablement la plus remarquable.

Daisy rougit de plaisir. Ainsi, il ne semblait nullement blessé dans son ego.

— Prête à jouer le set qui va nous départager ? demanda-t-il.

— Prête !

Elle le suivit des yeux tandis qu'il reprenait sa place au fond du court. Il était magnifique. Pourquoi ne pas succomber à la tentation ? se demanda-t-elle. Caresser cet homme et se laisser caresser par lui devait donner un avant-goût du paradis. Certes, il était son employeur. Certes, ils n'étaient pas du même monde. Mais quelle importance cela avait-il face à la passion dévorante qui, désormais, l'habitait ?

Le set qui s'ensuivit fut un combat sans merci. Tous deux se donnèrent à fond. Chaque point gagné ou perdu relevait du défi. Il avait la force pour lui. Elle avait la finesse et la stratégie pour elle. Ethan applaudit chaque point qu'elle remporta. Elle ne ressentit aucune acrimonie dans son attitude, bien au contraire : il semblait apprécier chaque minute de cette farouche empoignade. Daisy était aux anges. Le jeu était vraiment stimulant, à la fois sur le plan physique et mental. Ils s'affrontaient en une compétition intense, certes, mais dans un esprit parfait. Jamais elle n'avait ressenti autant de plaisir dans sa vie. La force finit par gagner. Elle déposa sa raquette pour applaudir. Ethan sauta par-dessus le filet pour la prendre dans ses bras.

— Le gagnant a droit à une récompense, dit-il.

Il prit alors ses lèvres avec fièvre.

* * *

Daisy était encore fébrile de l'intensité de leur match. Son corps était brûlant, tout comme celui qui se collait au sien. Elle ne le repoussa pas. Elle n'en avait ni la force ni l'envie. Elle enroula les bras autour du cou de son compagnon et répondit à son baiser avec passion.

La réponse spontanée de Daisy électrisa Ethan, qui vivait un rêve éveillé. Enfin, il la tenait dans ses bras ! Enfin, il pouvait goûter à la saveur de ses lèvres ! Son corps souple et ardent plaqué contre le sien vibrait de désir. Il s'agissait d'une reddition complète. Il vivait un moment unique, inoubliable. Il n'avait pas laissé s'échapper sa proie. Elle lui appartenait. Sa langue chercha la sienne, la trouva pour entamer un ballet follement érotique.

Daisy perdait toute notion de temps et d'espace. Le désir trop longtemps muselé explosait en elle, balayant toute retenue, toute résistance. Les mains perdues dans les cheveux d'Ethan, elle répondait à son baiser avec une ardeur qu'elle ignorait posséder. Elle brûlait d'une flamme qui menaçait de l'anéantir tout entière. Jamais elle n'avait ressenti pareille dévastation. Le bout de ses seins était dur à lui faire mal. Entre ses cuisses pulsait son intimité. Contre son ventre, elle pouvait sentir la vigueur de l'érection de son partenaire. Une vague de bonheur la submergea. Ainsi, il la désirait autant qu'elle le désirait... Un tsunami de sensations les emportait. Qui a jamais pu arrêter pareil phénomène ?

Comme s'il percevait ses pensées, Ethan arracha soudain sa bouche à la sienne.

— Je veux plus.

— Moi aussi.

Il la souleva dans ses bras comme si elle n'était qu'un fêtu de paille et traversa le court à grandes enjambées. Elle ignorait où il l'emportait ainsi. Quelle importance ? La tête nichée au creux de son épaule, elle entendait les battements désordonnés de son cœur, en totale symbiose avec le sien. Elle n'était plus que désir. Toute capacité à raisonner l'avait quittée. Ils finirent par atteindre le pavillon de la piscine, qui disposait d'un lit dans la pièce arrière.

Un reste de raison commanda à Daisy d'arrêter cette folie. Il était encore temps. Elle refusa. Elle allait enfin se donner à cet homme, son rêve secret depuis leur toute première rencontre. Elle avait vingt-sept ans. Elle était libre. Rien ni personne ne pourrait l'empêcher de connaître l'extase dans les bras d'Ethan Cartwright.

Il la remit sur ses pieds et lui ôta ses vêtements. Les siens subirent le même sort. Daisy frémit de tout son être. Leurs deux corps, enfin débarrassés de tout obstacle, allaient pouvoir se toucher, fusionner, ne faire plus qu'un. Elle laissa courir les mains sur ses épaules, son torse nu et musclé. Ses rêves les plus fous se réalisaient. Sa peau tressaillait sous ses attouchements. Toute inhibition envolée, elle enroula les doigts autour de son sexe durci par le désir. Pour elle. En cet instant magique, il lui appartenait.

Enlacés, ils tombèrent sur le lit, tous deux animés de la même passion exaltée. Extatiques, ils se touchaient, se caressaient. Daisy s'émerveilla de la douceur de sa peau. Quand Ethan engloutit dans sa bouche avide un de ses mamelons, elle se cabra sous la fulgurance du plaisir. Elle le voulait en elle. Sa féminité, longtemps mise en sommeil, exultait. Entendre les battements désordonnés de son cœur, sentir le contact de sa peau contre la sienne, respirer son odeur... elle vivait un instant de bonheur indicible.

Ethan se redressa. Elle écarta instinctivement les cuisses, s'offrant sans vergogne à sa pénétration. Fort de son invitation implicite, il plongea en elle. Elle noua aussitôt les jambes autour de sa taille. Il s'enfonça plus profond encore. Il la remplissait totalement. Soudés l'un à l'autre, ils trouvèrent ensemble le rythme venu de la nuit des temps afin d'assouvir pleinement cette passion qui les consumait. Daisy ferma les yeux, savourant chaque seconde de cette chevauchée fantastique. Des sensations jamais encore ressenties jusqu'alors parcouraient son corps. Elle eut vaguement conscience d'enfoncer les ongles dans la chair de son dos au paroxysme de l'action quand la vague du plaisir déferla sur eux, les emportant vers l'éblouissement final.

Ils crièrent à l'unisson avant de retomber, pantelants, sur le drap blanc.

Wouah ! pensa Daisy, comblée. Ethan effleura ses lèvres d'un baiser. Ils avaient atteint les sommets de la jouissance, ensemble, dans un même élan, dans un synchronisme parfait.

Une expérience à nulle autre pareille.

* * *

Heureux comme il ne l'avait encore jamais été, Ethan déposa un baiser sur le nez, le front, le cou de sa partenaire.

— Tu ne peux plus tricher, Daisy Donahue ! énonça-t-il radieux. J'avais raison depuis le début.

Le tutoiement lui était venu naturellement. Il témoignait de cette intimité qui, désormais, les liait.

— Raison, pourquoi ? demanda Daisy, l'estomac soudain vrillé, redoutant sa réponse.

— Tu es une partenaire idéale. Tu réponds à mes caresses avec ardeur. Tu possèdes toutes les qualités que je presentais en toi.

Le sourire disparut des lèvres de Daisy. Elle possédait selon Ethan toutes les qualités d'une maîtresse, mais certainement pas celles d'une petite amie, encore moins d'une épouse... Certes, elle ne regrettait nullement ce qui venait de se passer. Elle en avait savouré chaque seconde, se donnant à lui sans réserve. Mais, revenue soudain sur terre, une question se posait : qu'allait devenir leur relation ? Elle était son employée. Son employée temporaire. Comme le serait sans doute leur relation. Que lui resterait-il quand il se laisserait d'elle, comme cela ne manquerait pas d'arriver ? Ses yeux pour pleurer ?

Les sourcils froncés, Ethan caressa du doigt ces lèvres délicieuses qui venaient de perdre leur sourire.

— Que se passe-t-il, Daisy ? J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

— Non. Je viens tout simplement de me rappeler qui vous êtes et qui je suis.

Le tutoiement n'était pas permis entre un employeur et son employée. Les relations sexuelles non plus, d'ailleurs.

— Nous sommes un homme et une femme qui se désirent l'un l'autre, tout simplement, protesta-t-il. N'essaie surtout pas de le nier.

Non, elle ne le niait pas. Le désir mutuel qui les avait jetés sur ce lit, dans les bras l'un de l'autre, était bien réel.

— Ce n'est pas aussi simple et vous le savez. Bien d'autres éléments interviennent dans notre relation, dont nous devons tenir compte.

— Lesquels ? Ni toi ni moi n'avons de partenaire attitré. Nous sommes libres de toute entrave et adultes. Nous n'avons de comptes à rendre à personne d'autre qu'à nous-mêmes. Et ne me dis pas que ce n'était pas infiniment agréable. C'était délicieux, inouï, grandiose. Il n'y a aucune raison de ne pas poursuivre cette relation, et c'est ce que nous allons faire.

Il se leva du lit et l'attira de nouveau contre lui.

— Nous avons besoin de plonger dans la piscine pour nous rafraîchir, murmura-t-il à son oreille, comme si tout était arrangé.

Daisy se dit qu'il avait raison. Se rafraîchir dans la piscine était une bonne idée. Cela lui permettrait peut-être d'avoir les idées claires, ce qui n'était pas le cas en cet instant.

Il la souleva dans ses bras.

— Vous n'avez pas besoin de me porter, cette fois ! protesta-t-elle.

— Pourquoi me priverais-je de ce plaisir ? J'adore ça. A l'hippodrome, l'autre jour, quand tu t'es évanouie, je t'aurais volontiers emportée loin de cette foule, dans un endroit désert où il n'y aurait plus eu que toi et moi.

Toujours ce tutoiement, cette complicité qui n'avait plus lieu d'être !

— Mais tu aurais crié à l'enlèvement, poursuivit-il en riant. Tu ne m'appréciais guère, à ce moment-là.

Elle haussa un sourcil.

— Pourquoi vouliez-vous m'emporter loin de tous ?

Il rit de plus belle.

— Tu ne l'as donc pas compris ? Tu réveilles en moi l'homme des cavernes !

La tenant toujours dans ses bras, il sauta dans la piscine dans une immense gerbe d'eau. Une fois sous la surface, il la libéra. Elle nagea loin de lui. Elle avait besoin d'un temps de réflexion. « Tu réveilles en moi l'homme des cavernes. » Comme déclaration d'amour, on pouvait faire mieux, non ? Mais à quoi s'attendait-elle ? A une demande en mariage ? Absurde !

Le sourire aux lèvres, Ethan regarda sa compagne nager plusieurs longueurs de piscine et la laissa faire. Il adorait voir son corps de déesse caressé ainsi par l'eau pure et transparente. Le spectacle était divin. Il ne s'en lassait pas. Quand enfin elle fit une pause, il s'approcha et la prit dans ses bras pour un nouveau baiser. Il abandonna ses lèvres pour demander :

— La température de l'eau te convient ?

— Oui. Elle est parfaite.

C'était vrai. Tout était parfait : la piscine, cet homme qui la serrait contre lui comme si elle lui était précieuse. Daisy ne le repoussa pas. De nouveau, elle n'en avait ni la force ni l'envie. Pourquoi ne pas profiter de chaque minute de cet instant délicieux ?

Il l'embrassa de nouveau. Elle répondit à son baiser avec fougue.

— Reste avec moi cette nuit. Reste avec moi ce week-end. Je ne peux plus me passer de toi, Daisy.

Pour combien de temps encore ? se demanda-t-elle. Toute relation qui s'éternisait avec cet homme ne pourrait que lui apporter du chagrin et des larmes. Jamais elle n'aurait dû laisser cette aventure commencer.

— Impossible, répondit-elle, tandis que son esprit cherchait désespérément une excuse valable. Je vis chez mes parents. Je ne suis pas aussi libre que vous l'êtes. Si je ne rentre pas, ils vont s'inquiéter.

— Appelle-les. Dis-leur que tu as été invitée par quelqu'un quelque part.

— Par qui ? Par le milliardaire qui m'emploie ? Surtout pas ! Cela ne pourrait que les inquiéter davantage. La situation financière catastrophique dans laquelle ils se trouvent les culpabilise vis-à-vis de moi. De là à penser qu'elle aurait poussé leur fille dans les bras d'un homme riche qui l'utiliserait pour son plaisir...

— Pour mon plaisir et le tien, non ? Il n'est pas juste de laisser tes parents diriger ta vie. Tu n'es plus une enfant, que diable !

— Ils ne dirigent pas ma vie, se défendit Daisy, véhémement. Ils seraient horrifiés si cette pensée leur venait à l'esprit. Venir habiter chez eux afin de les aider financièrement était mon idée, pas la leur. Ils comptent beaucoup pour moi et je ne veux pas les perturber. Ils ont bien trop de soucis pour en rajouter plus encore.

Echapper à cette attirance néfaste qu'elle éprouvait pour son employeur devenait une nécessité impérieuse. Elle ne pouvait mener nulle part. Elle ne croyait plus aux contes de fées qui avaient bercé son enfance. La seule chose qui importait au bel Ethan Cartwright était de la mettre dans son lit.

Elle réussit à esquisser un sourire.

— Nous avons joué. Vous avez gagné. Vous m'avez possédée. Restons-en là.

Elle le repoussa de toutes ses forces et quitta la piscine pour aller se rhabiller. Il était temps de rentrer à la maison. Demain, elle se chercherait un autre emploi. N'importe lequel. Le mieux pour elle était qu'Ethan Cartwright disparaisse à jamais de sa vie.

8.

« Restons-en là ! »

Ethan ne pouvait en croire ses oreilles. Il avait amené Daisy Donahue exactement là où il désirait qu'elle soit : dans un lit. Elle avait répondu avec ardeur à ses caresses, comme il l'avait espéré. Leur étreinte avait été la plus délicieuse, la plus exceptionnelle de sa vie. Et, après une sublime jouissance partagée, elle le rejetait !

« Restons-en là ! » Ainsi, Daisy rejetait toute opportunité d'éprouver de nouveau le plaisir inouï de se caresser, de s'embrasser, de se donner l'un à l'autre. Une réaction insensée qui le rendait malade de frustration. Après avoir goûté à un mets savoureux, on ne peut imaginer une seconde ne plus pouvoir le déguster de nouveau.

Elle avait quitté la piscine avant que son esprit totalement anesthésié ait eu le temps de réagir. Or il ne pouvait accepter qu'elle disparaisse de sa vie. Il avait enfin rencontré la femme qui répondait à toutes ses attentes. Il ne la laisserait pas s'échapper.

C'était pourtant ce qu'elle s'apprêtait à faire, comme il put le constater en la voyant se diriger d'un pas ferme vers le pavillon d'été avec l'intention évidente de se rhabiller et de partir. Fasciné, il passa quelques secondes à contempler le balancement de ses hanches. Un désir fulgurant l'assaillit. Il n'était pas rassasié, loin de là. Il la voulait de nouveau, palpitante, dans ses bras. Il allait devoir mobiliser tout son savoir-faire pour la garder sous sa coupe. Il devait la rejoindre au plus vite.

A vingt-sept ans, elle vivait encore chez ses parents afin de leur venir en aide. Une solution s'imposa spontanément à son esprit. Ses parents vivaient une situation financière difficile. Sa propre fortune était immense. Prendre à sa charge cette dette que les Donahue ne pouvaient plus rembourser ne lui poserait aucun problème.

Ce ne serait pas si simple, toutefois. Daisy avait montré de sérieuses réticences envers tout argent non dûment gagné. Ses parents eux-mêmes ne manqueraient pas de s'étonner de cette manne tombée du ciel et de l'interpréter comme leur fille avait craint qu'ils ne le fassent.

Daisy était attirée par lui, cela ne faisait aucun doute. Elle s'était donnée à lui avec passion. De son côté, il voulait qu'elle recommence encore et encore. Un moyen de concilier au mieux ces données devait exister. A lui de le trouver !

Il s'empara d'une serviette abandonnée sur le rebord de la piscine et la noua autour de ses hanches. Il détestait l'idée qui venait de s'introduire subrepticement dans son esprit, mais Daisy ne lui laissait pas le choix. Il allait proposer ses conseils d'expert financier aux Donahue. En échange, Daisy accepterait de devenir sa maîtresse attitrée. Elle serait à lui, à sa disposition pleine et entière, quand il le voudrait.

Il pénétra dans le pavillon, se dirigea vers la porte de la chambre, l'ouvrit et resta debout dans l'encadrement, bloquant ainsi toute tentative de sortie. Daisy ne devait pas lui échapper.

Sa proie s'était rhabillée si vite que des auréoles humides étaient visibles sur son polo. Elle se tenait penchée, occupée à lacer ses baskets.

— Il n'est pas encore assez tard pour que tes parents commencent à s'inquiéter, lança-t-il. Cela nous laisse un peu de temps pour parler.

Elle se redressa, avec dans le regard une détermination sans faille.

— Je vous suis infiniment reconnaissante pour le poste de travail que vous m'avez offert, monsieur Cartwright. Je pars et ne reviendrai pas. Je chercherai un nouvel emploi. Charles Hollier, j'en suis sûre, trouvera le temps de passer surveiller l'avancement des travaux. S'il vous plaît, laissez-moi passer.

— Non ! Tu ne partiras pas avant d'avoir écouté ce que j'ai à dire.

— Inutile d'argumenter, je ne changerai pas d'avis.

— Tu ne peux te comporter ainsi, Daisy ! Je ne te demande pas autre chose que d'avoir la courtoisie de m'écouter.

Elle laissa échapper un soupir. Ethan avait raison : sa conduite était discourtoise. Ce qui n'était pas dans ses habitudes.

— Très bien, allez-y, dites-moi ce que vous avez à dire, je vous écoute.

— Cesse de me vouvoyer, je t'en prie. Ce qui s'est passé entre nous autorise une certaine intimité, non ? Mais ce n'est pas le sujet. Je veux te parler de la crise financière actuelle. Tous les experts s'accordent sur un même diagnostic : elle va durer cinq ans. Après cette période noire, les fonds de retraite vont se refaire une santé. Tes parents auront alors une chance de récupérer leurs avoirs et de se passer de ton aide. Cinq ans, c'est long. Tu auras alors trente-deux ans. Un peu tard pour prendre son indépendance, non ?

— Mes parents m'ont supportée financièrement pendant beaucoup plus longtemps.

— Tu étais une enfant. C'était leur responsabilité. Tes parents détestent l'idée d'être à ta charge, j'en suis persuadé. Ton sacrifice doit leur fendre le cœur.

— C'est vrai, admit-elle. Ils acceptent difficilement mon aide. Hélas, quelle autre option avons-nous ?

— Celle que je suis en mesure de proposer. Celle qui permettra à tes parents de ne pas attendre cinq ans avant de sortir de leurs tourments financiers.

Daisy écarquilla les yeux, stupéfaite. Avait-elle bien entendu : Ethan Cartwright proposait d'aider ses parents ?...

Ethan vit la lumière s'allumer dans les yeux de sa belle employée. Ainsi, comme il l'avait supposé, sa proposition ne la laissait pas de marbre. L'argent, toujours l'argent ! N'avait-il pas été, en toutes circonstances, le nerf de la guerre, la formule magique ouvrant toutes les portes, même les plus verrouillées ?

— Que... que proposes-tu ?

— C'est très simple. Je compte m'adonner à mon sport favori : faire de l'argent avec de l'argent. J'excelle dans ce domaine. En rentrant chez toi ce soir, informe ton père que je souhaite le rencontrer. Je suis pleinement satisfait de la manière dont tu m'as assisté dans le chantier de rénovation de ma maison. En retour, je suis prêt à examiner avec lui son portefeuille d'actions afin de lui faire profiter de mon expertise financière. Je le recevrai dans mon bureau dès lundi matin à 11 heures. A toi de le persuader d'accepter cette rencontre.

Elle secoua la tête, médusée.

— Il viendra, j'en suis sûre. Ton aide est inespérée.

— Je ne pourrai l'obliger à suivre mes conseils mais, s'il le fait et accepte de prendre des risques, il retrouvera la sécurité financière pour le reste de sa vie.

— Vous... tu t'en portes garant ?

— Non, évidemment. Dans mon métier, on n'est jamais sûr de rien. Je vais lui proposer un pari risqué. Pas n'importe lequel. Un de ceux qui, à mon avis, a la plus grande chance de réussir. S'il accepte de prendre ce risque, ton père ne sera pas plus endetté qu'aujourd'hui. C'est la seule certitude. Mais, si grâce à mes conseils ton père retrouve son indépendance financière, et même sans doute beaucoup plus, alors j'exigerai ma récompense.

— Tu prendras ta commission, c'est bien normal.

— Non. J'interviens auprès de tes parents pour remercier leur fille de l'excellence de son travail. Et pour te féliciter toi, je te rends ta liberté. Tu n'auras plus à les aider financièrement. Tu redeviens indépendante et libre de vivre ta vie comme tu l'entends.

Il fit une pause avant d'ajouter, ses yeux dans ses yeux :

— J'aurai alors droit à une récompense de ta part, non ?

Le rouge monta aux joues de Daisy. Elle venait de comprendre de quelle récompense il s'agissait. Mais pouvait-elle attendre autre chose de la part d'Ethan Cartwright pour qui tout s'achetait ?

— Je devrai partager ton lit, énonça-t-elle, fataliste.

Le manque d'enthousiasme évident de Daisy blessa profondément Ethan. Elle trouvait ce marchandage détestable. Il l'était, en effet. Il n'en était pas fier. Mais elle ne lui avait pas laissé le choix. Il n'avait rien trouvé de mieux pour abattre ces barrières qu'elle dressait sans cesse entre eux. Son désir de la posséder était trop grand pour qu'il la laisse lui échapper.

— Tu devras partager mon lit et bien d'autres choses encore. Dès les preuves du sauvetage financier réunies, un appartement te sera attribué. Tu quitteras tes parents et tu pourras te chercher un travail si tu le désires, mais tu passeras tout ton temps libre avec moi durant le reste de l'année.

Durant le reste de l'année ! Elle calcula que cela représentait au moins neuf mois. Mais réalisa surtout que cette échéance fixait à l'avance la fin de leur relation. Ce constat mit son cœur à l'agonie. Ainsi, elle serait la maîtresse d'Ethan mais pour une durée limitée.

Devant son silence, il lança, furieux :

— Une dizaine de mois, c'est beaucoup moins long que cinq ans, non ?

Que pouvait-elle répondre ? Avec cette serviette nouée autour de sa taille, son torse musclé et hâlé, il était d'une beauté virile époustouflante. Elle n'était que sa récompense, un dividende, un objet de plaisir désiré et obtenu par l'intermédiaire d'un marché humiliant. L'homme ne parlait que de jeu, de pari, de l'argent qui produit de l'argent...

Mais, si ce qu'il annonçait se réalisait, alors les plus grands espoirs étaient permis. Fini les angoisses de fin de mois, fini la hantise de perdre le bien familial si cher au cœur de tous. Personne n'aurait à connaître les raisons de ce miracle. Tout au moins, personne n'aurait à en connaître la vraie raison, celle qui engendrait sa honte.

Daisy ferma son esprit à tout ce qui n'était pas les avantages, inespérés et inouïs, offerts par la proposition d'Ethan. Pour ses parents, tout d'abord, mais pour elle également. Elle retrouverait son indépendance, pourrait se chercher un emploi, commencer une carrière correspondant à son potentiel et à ses envies, se construire un avenir. Devenir la maîtresse d'Ethan Cartwright n'avait rien d'une épreuve insurmontable. Certes, elle risquait de se laisser prendre au jeu et d'avoir le cœur brisé. Mais elle avait des atouts dans sa manche, non ? A elle de les utiliser.

Elle comprit alors qu'elle allait accepter sa proposition. Seigneur...

* * *

— Que se passe-t-il, Daisy ? demanda Ethan, brisant le silence. Pourquoi ne dis-tu rien ? Quelque chose ne te conviendrait-il pas dans ma proposition ?

Le mot récompense, peut-être, aurait voulu répondre Daisy. Toutefois, il ne s'agissait que d'une querelle de vocabulaire, qu'il n'était pas utile de déclencher.

— Non. Tout a été clairement énoncé. Je vais transmettre ton offre à mon père en rentrant à la maison.

Ethan ne put retenir un sourire satisfait. Le poisson était ferré, comme il s'y attendait.

— Tu as mon numéro de téléphone. Appelle-moi dès que tu as sa réponse. J'en ai besoin pour organiser le rendez-vous dès lundi matin, s'il l'accepte.

Elle approuva d'un signe de tête, regrettant déjà sa trop rapide soumission. Une femme vénale, qui vendait son corps. Voilà ce qu'elle était devenue. *Non !* protesta une part d'elle-même. Les circonstances étaient spéciales. Elle n'acceptait pas cet odieux marché pour elle mais pour ses parents. Ces derniers avaient toujours été attentifs au bonheur de leurs enfants. Ils méritaient une retraite heureuse. Ethan Cartwright avait le pouvoir de la leur assurer. Elle ne pouvait refuser. Surtout qu'il y avait pire châtement que de devenir la maîtresse d'un amant talentueux durant quelques mois.

— J'aimerais rentrer, maintenant, dit-elle. Si vous... si tu veux bien me laisser passer.

Il lui lança un regard dubitatif sans bouger, les bras croisés sur son torse.

— Tu ne m'as pas donné ta parole que tu respecterais le contrat.

— Mon père peut refuser ton aide. Je t'appelle pour te donner sa réponse.

Elle avait raison. Ce serait alors l'opportunité pour elle de ne pas avoir à respecter le contrat. Il fallait que son père accepte !

Devant l'hésitation d'Ethan, Daisy s'affola. *Pourvu qu'il ne revienne pas sur sa proposition !* pensa-t-elle, la peur au ventre.

— Le marché est désormais entre tes mains, Daisy. A toi de faire qu'il réussisse ou pas. A toi de jouer.

Il recula afin de libérer le passage. Daisy frémit. « A toi de jouer ! » La tension qui l'habitait était extrême. Elle aurait voulu s'enfuir, ne jamais être venue dans cette maison, ne jamais avoir partagé ce lit avec cet homme. Mais il était trop tard. Les dés étaient jetés. La désagréable impression de jouer à « qui perd gagne » l'envahit. Quand elle passa devant lui, elle prit grand soin de ne pas effleurer son corps à moitié nu. Ce même corps qui, quelques instants plus tôt, soudé au sien, l'avait conduite sur le chemin de l'extase...

Elle réussit la performance de marcher sans faiblir jusque dans la cuisine, où elle récupéra son sac. Ethan ne la rappela pas. Elle ne se retourna pas mais sentit son regard rivé sur son dos.

Alors qu'elle atteignait le hall, Daisy entendit le bruit caractéristique d'un plongeon dans la piscine. Ethan célébrait-

il de cette manière sa victoire ?

9.

Parvenue devant la maison familiale, Daisy poussa un long soupir. Le plus délicat restait à accomplir : informer ses parents de la proposition d'Ethan. Elle ne pouvait rentrer l'air abattu. Elle devait au contraire manifester son enthousiasme pour une telle nouvelle : un expert financier de réputation internationale se proposait d'examiner leur situation afin de les faire bénéficier de ses précieux conseils.

Le sourire installé sur les lèvres, elle poussa la porte et invita ses parents à s'asseoir avec elle. Elle leur fit part de la proposition de son patron aussi clairement que possible, en omettant toutefois certains détails qu'ils n'avaient pas à connaître. La lueur d'espoir dans le regard de son père lui réchauffa le cœur et la délivra de toute culpabilité. A l'idée de sortir du marasme financier dans lequel il s'enfonçait, il relevait la tête, prêt à se battre. Son bonheur n'était pas feint. Il se rendrait à ce rendez-vous en courant.

Fidèle à sa promesse, Daisy appela Ethan. A l'écoute de sa voix aux intonations riches et profondes, elle se remémora leur étreinte passionnée sur le lit du pavillon d'été et vibra de tout son être. Elle voulait que cela se reproduise encore et encore — même si c'était un peu dégradant. Elle lui passa son père, qui tenait à le remercier de vive voix. Celui-ci exprima sa gratitude et son plaisir à l'idée de leur rencontre à venir. Puis Ethan demanda à lui parler de nouveau.

— Oui ? fit Daisy en reprenant le combiné que lui tendait son père.

S'il se mettait à lui parler des termes du contrat, elle ne répondrait plus de rien...

— Les travaux dans la salle de jeux commencent lundi matin. Je vais quitter la maison très tôt afin de réorganiser ma matinée pour recevoir ton père. Tu vas devoir accueillir les ouvriers et les superviser comme d'habitude. Je peux compter sur toi ?

— Bien sûr, pas de problème, monsieur Cartwright. Charles Hollier a pris le temps de m'expliquer ses plans.

— Parfait ! Je serai très heureux de retrouver tes commentaires écrits à mon retour, comme chaque soir : les progrès, les problèmes, les solutions trouvées...

— Je ferai comme d'habitude, monsieur Cartwright.

— Je suis si heureux que tu acceptes de t'occuper de nouveau du chantier, Daisy. Je ne sais ce que j'aurais fait sans toi.

— Je vous souhaite un très bon week-end, monsieur Cartwright.

Elle raccrocha. Pour ses parents, il ne se passait rien de spécial entre son patron et elle. Jamais ils n'auraient accepté l'aide de l'expert financier s'ils avaient connu les termes du marché. Jamais ils ne devaient suspecter qu'elle était la récompense exigée pour son expertise...

Le lundi matin, tout en surveillant le travail des ouvriers, Daisy restait focalisée sur la rencontre prévue entre son père et Ethan. Comment se passait l'entretien ? Il n'était pas exclu que les deux hommes ne parviennent pas à s'entendre. Son père n'était pas joueur. La façon dont Ethan se proposait de « faire de l'argent avec l'argent » pouvait lui déplaire. Dans ce cas, elle ne deviendrait pas la maîtresse de son patron et leurs ennuis financiers continueraient de plus belle. Daisy se surprit alors à prier le Ciel pour qu'Ethan réussisse dans sa démarche.

Seigneur... devenir la maîtresse du bel Ethan Cartwright était une tentation diabolique ! Il lui avait donné un aperçu de son fabuleux savoir-faire comme amant. Ses deux nuits du week-end avaient été peuplées d'images sulfureuses. Elle en redemandait. Oui, même pour quelques mois, elle voulait bien être sa maîtresse.

En fin de journée, elle rentra à la maison exténuée et les nerfs en pelote. Son père la rassura aussitôt, lui annonçant avec enthousiasme s'être placé sous la gouvernance financière d'Ethan Cartwright. Selon lui, grâce à cet homme exceptionnel, leurs ennuis financiers allaient prendre fin. Il ne pouvait entrer dans les détails de leur collaboration, Ethan lui ayant fait promettre une stricte confidentialité. Mais il lui faisait une confiance absolue.

Ainsi, les dés étaient jetés. Il ne restait plus qu'à attendre que l'intervention de l'expert financier porte ses fruits.

* * *

Aux dires d'Ethan, l'attente durerait sans doute un mois ou deux. C'était très étrange de se rendre chaque jour à Hunters Hill et de voir les travaux s'accomplir sans jamais rencontrer le propriétaire. Il quittait les lieux avant son arrivée, elle partait avant son retour. Ils ne communiquaient plus que par notes qu'ils se laissaient l'un pour l'autre, toutes portant sur la rénovation.

Les jours s'écoulèrent sans incident notable. La salle de jeux, équipée de son bar, fut terminée dans les délais. Ses placards furent aussitôt remplis de jeux de société divers et variés, de quoi occuper plaisamment le propriétaire et ses invités durant les soirées du mardi.

Un matin, elle trouva des échantillons de moquette — différentes nuances de vert — posés à son intention sur les escaliers menant à l'étage, accompagnés d'une note écrite de la main d'Ethan :

« Quelle nuance choisiriez-vous pour votre maison ? »

Elle haussa les épaules, intriguée. Pourquoi lui demander son avis ? Elle n'habiterait jamais là. Les choses étaient claires : elle aurait un appartement. C'était tout du moins ce qu'il avait affirmé au moment de l'élaboration du contrat. Elle n'avait pas sa place dans cette somptueuse demeure. Qu'il choisisse sa moquette lui-même !

Pourtant, à maintes reprises au cours de la journée, elle revint examiner les échantillons. Elle prit même un certain plaisir à les comparer, à imaginer le rendu sur ces escaliers qu'elle gravirait sa main dans la main d'Ethan... Ridicule !

Une certaine nuance de vert finit par s'imposer à elle, sur laquelle elle épingla aussitôt une note :

« Celle-là ! »

A la fin de la semaine, les poseurs de moquette arrivèrent, ôtèrent la moquette rouge et posèrent celle dont elle avait choisi la nuance. Un bonheur infini la submergea. *Absurde !* se morigéna-t-elle aussitôt. Sans doute correspondait-elle à celle qu'Ethan avait choisie lui-même spontanément. Elle chantonna néanmoins tout le reste de la journée, heureuse de cette communauté de goût qu'elle avait déjà constatée à maintes reprises. Peut-être après tout n'étaient-ils pas aussi incompatibles qu'elle le pensait. Peut-être, Ethan allait-il s'en apercevoir et... *Arrête, Daisy !*

Pouvoir la mettre dans son lit quand et où il voulait, tel était ce qui lui importait. C'était ainsi depuis leur toute première rencontre, quand elle avait déchiffré la lueur du désir dans son regard. C'était plutôt

flatteur qu'il ait dépensé autant d'énergie pour élaborer cette stupéfiante stratégie afin d'arriver à ses fins. Néanmoins, Daisy ne se faisait guère d'illusions. Il était dans la nature de l'homme d'être un conquérant, un chasseur avide de capturer sa proie, prêt à utiliser diverses ruses pour y parvenir. Jamais elle ne devait oublier cette triste réalité. Les notes complices quotidiennes, sa participation au choix de la moquette, l'absence totale de pression sexuelle exercée sur elle en attendant la conclusion de l'affaire financière, tout cela pourrait bien faire partie d'une stratégie subtile : l'amener à se donner à lui sans avoir à la forcer.

* * *

Peu à peu, la demeure se transformait, obéissant strictement aux desiderata de son propriétaire. Des meubles commencèrent à être livrés, une table de billard et, pour le salon destiné au home cinéma et à la télévision, des fauteuils en velours moelleux et confortables, de la même nuance verte que la moquette de l'escalier. Des lampes, des appareils hi-fi, un écran géant furent également installés sous l'étroite surveillance de Daisy.

Il ne restait plus désormais que très peu de choses à superviser. Très vite, elle allait parvenir au terme de sa mission, sans avoir aucun autre travail en vue. L'angoisse la terrassa. Le salaire confortable versé par Ethan chaque mois allait s'arrêter. Elle l'exigerait. L'idée qu'il puisse l'entretenir à ne rien faire lui était insupportable.

Chaque soir, son père suivait, surexcité, les évolutions de la bourse à la télévision. Six semaines interminables s'écoulèrent avant que n'apparaissent enfin à l'écran les informations qu'il attendait. Le gouvernement chinois venait d'accepter de renflouer la Redback Mining Company, une mine de cuivre à l'arrêt. Les actions, tombées au plus bas les mois précédents, atteignaient soudain une cote démentielle. Son père bondit de son fauteuil, prit sa femme dans ses bras et dansa de joie, criant à tue-tête : « Il avait raison ! Il avait raison ! »

Il finit par se calmer. Il confia alors à Daisy que, sur les conseils d'Ethan Cartwright, il avait investi une importante somme d'argent — prêtée obligeamment par la banque grâce à l'appui du célèbre expert financier — dans les actions de la mine. En les revendant, il ferait un fabuleux profit, de quoi rembourser la banque et vivre dans le confort le reste de sa vie. Ainsi, Ethan Cartwright méritait sa réputation et se révélait un magicien de la finance... Sans doute possédait-

il des relations dans le monde lui permettant d'avoir des informations confidentielles.

Sa mère rayonnait. D'un coup de baguette magique, les ennuis financiers de la famille s'envolaient. Le sentiment d'euphorie ambiante la gagna à son tour. Qu'importait le prix à payer ? Elle avait fait ce qu'il fallait.

Ethan ne tarda pas à réclamer sa récompense sous forme d'un texto :

Trouve une excuse et viens passer le week-end avec moi. Je veux te trouver à la maison à mon retour vendredi soir.

Il s'agissait d'un ordre clair et précis comme savait en donner Ethan Cartwright. Le premier de beaucoup d'autres, sans aucun doute. Si un instant Daisy avait imaginé auréoler leur relation d'un peu de romantisme, la réalité était tout autre. Leur relation serait placée sous son diktat. C'était ainsi qu'il voyait les choses : un jeu de pouvoir.

Elle l'avait accepté, non ? Cette pensée fit courir un frisson le long de son épine dorsale. Elle était d'une nature indépendante, avait l'habitude de mener sa vie à sa guise. Que se passerait-il si les exigences d'Ethan devenaient insupportables ? Elle ne pourrait le laisser la dominer. Des frontières devraient être tracées. Elle s'y emploierait.

Toute la journée, Daisy lutta contre le sentiment de panique qui l'envahissait. Elle tenta de se rassurer : Ethan était un homme raisonnable. Il s'était révolté contre la tyrannie de Lynda Twiggley. Il traitait les artisans et ouvriers avec respect. Jamais il n'utiliserait la violence contre elle. Ce n'était pas dans sa nature.

L'orgueil lui interdisait de laisser soupçonner à Ethan la peur qui lui vrillait le ventre. Elle répondit à son texto par un autre, tout aussi laconique :

Merci. Je serai là vendredi soir.

Ses parents, euphoriques, faisaient des plans pour l'avenir. Ils ne lui posèrent aucune question sur son départ en week-end, proclamant qu'ils étaient heureux qu'elle prenne enfin du bon temps.

Afin de s'habituer à sa situation future de femme-objet, Daisy commença à préparer sa valise. Que devait-elle emporter ? Une tenue de tennis et un maillot de bain, mais quoi d'autre ? Allaient-ils passer le week-end au lit ? Dans ce cas, les vêtements n'avaient aucune importance. Elle choisit un kimono de soie rapporté du Japon par une amie, tout à fait adapté à la situation : jouer les geishas pour Ethan. Elle choisit également sa plus belle robe. Elle l'adorait et n'avait pas encore eu l'occasion de la porter. Peut-être que, si elle se faisait belle pour lui, Ethan...

Non ! Une fois encore, elle repoussa les idées romantiques qui lui venaient à l'esprit et n'oublia pas de prendre sa plaquette de contraceptifs. Tomber enceinte ne faisait pas partie du contrat. Elle reprendrait sa vie normale après ces quelques mois passés avec Ethan, entreprendrait une carrière et rencontrerait peut-être un homme qui voudrait l'épouser et avoir des enfants...

* * *

Le vendredi fatidique, Daisy quitta la maison familiale suffisamment tôt pour pouvoir faire quelques courses avant d'arriver à Hunters Hill. Afin de remercier Ethan pour l'aide apportée à son père, elle lui cuisinerait un repas savoureux et porterait sa plus belle robe. Prétendre qu'il s'agissait d'un rendez-vous galant l'aiderait peut-être à se sentir moins... poupée.

Un mois s'était écoulé depuis la conclusion du contrat. Ils n'avaient eu aucun contact physique depuis ce fameux jour. Le temps était venu pour le sauveur de sa famille de recevoir sa récompense. Il n'aurait pas à perdre du temps pour la séduire. Le prix à payer avait été clairement énoncé.

Vers 15 heures, les derniers ouvriers quittèrent le chantier, leur travail définitivement accompli, la libérant ainsi de ses obligations de surveillance. Les différentes rénovations de la maison étaient terminées. Elle allait pouvoir se mettre dans la cuisine sans éveiller la curiosité. Au menu : sauté de veau aux carottes, un plat qui, au dire de toute la famille, était une de ses réussites culinaires les plus notables. Pour l'entrée, elle enroula des lamelles de jambon de Parme autour de boules de melon, prépara ensuite un plateau de fromages et une crème brûlée pour le dessert.

Ainsi occupée, Daisy oublia la tension qui avait précédé son arrivée. Le sauté mis à mijoter, il lui restait encore à se préparer pour cette soirée exceptionnelle. Elle le fit dans une des salles de bains de l'étage dédiées aux invités. Elle prit une douche, lava et sécha ses cheveux, qu'elle laissa retomber en liberté sur ses épaules. Le maquillage lui prit plus de temps que d'habitude. Elle eut quelques difficultés avec le mascara car ses mains tremblaient un peu — son stress était revenu la hanter. Fort heureusement, le résultat la récompensa de ses efforts. Il mettait en valeur ses grands yeux noisette — son atout le plus sûr. Elle mit du blush sur ses joues et du gloss sur ses lèvres. Jamais jusqu'alors Ethan ne l'avait vue ainsi apprêtée. Daisy espéra qu'il apprécierait. Jamais elle n'avait été aussi... féminine ! Elle lui prouverait ainsi qu'elle pouvait être un peu séduisante. Peut-être arriverait-elle à lui donner des regrets à la fin de leur aventure...

Quelle naïveté !, lâcha-t-elle à voix haute en secouant la tête.

Elle s'examina dans le miroir en pied. Sa robe était ravissante. En la voyant exposée dans la vitrine d'un magasin, elle avait eu un vrai coup de cœur. Elle était chère mais en solde. Elle avait succombé à la tentation et attendu une occasion pour la porter ; une occasion qui se présentait aujourd'hui à elle. Le décolleté laissait entrevoir la naissance de ses seins. La coupe, très ajustée, mettait en valeur sa taille fine. Le tissu, léger et soyeux, dansait autour de ses cuisses lorsqu'elle marchait et s'arrêtait juste au-dessus du genou. Des escarpins à talons lui conféraient un air sexy. Dans cette tenue, elle se sentait résolument à son avantage, un sentiment indispensable pour affronter la soirée à venir.

Hélas, les doutes revinrent l'assaillir. Pour qui se prenait-elle ? Elle n'avait ni le look ni la classe des femmes qu'Ethan Cartwright fréquentait habituellement. Quelle stupidité de faire comme si cette fameuse soirée était un rendez-vous galant ! Elle aurait pu tout aussi bien porter son jean et son chemisier, cela n'aurait rien changé. Une question, toutefois, l'obsédait : pourquoi Ethan Cartwright tenait-il tant à la mettre dans son lit ? Il avait déployé une stratégie extravagante pour obtenir qu'elle soit sa maîtresse. Bah, un caprice de milliardaire, sans aucun doute...

N'ayant plus rien à faire, elle s'installa dans le salon devant la télévision. Un jeu de questions-réponses se déroulait à l'écran. Elle se plut à chercher les réponses et y excella.

Malheureusement, elle était beaucoup moins douée au « jeu de l'amour et du hasard »...

10.

La semaine avait été d'un stress absolu. Comme Ethan l'avait prévu, la valeur des actions de la Redback Mining Company avait brusquement atteint des sommets. Le téléphone avait sonné sans arrêt — des clients qui tenaient à le remercier pour sa clairvoyance.

Lorsque le vendredi arriva et qu'il put enfin prendre place au volant de sa BMW, il était épuisé. Et en retard. Daisy l'attendait dans sa maison enfin rénovée. Il ferma les yeux. Il devait retrouver son calme et son énergie pour la nuit à venir.

Une nuit qu'il attendait, fébrile, depuis ce jour fatidique où la jeune femme, après s'être donnée à lui, avait voulu mettre fin à leur relation. Elle ne pourrait plus le faire. Tout au moins pour les huit ou neuf mois à venir, le temps qu'il perde tout intérêt pour elle.

Un sourire d'intense satisfaction étira ses lèvres. Il avait négocié la reddition de Daisy d'une manière magistrale. Jamais il ne comprendrait pourquoi elle avait voulu mettre fin à cette merveilleuse complicité qui s'était peu à peu établie entre eux. Désormais, cela n'avait plus aucune importance. Son plan avait parfaitement fonctionné. Il avait gagné. Elle serait sa maîtresse, disponible quand il le voudrait. Son texto lapidaire avait valeur d'assentiment.

Le pouvoir de l'argent l'écœurant, parfois. Mais, dans ces circonstances très particulières, il n'avait eu d'autre choix que d'y recourir. Il allait profiter pleinement de ce que lui accordait le contrat passé avec sa superbe assistante : la soumission pleine et entière de la femme qui hantait ses jours et ses nuits. Daisy Donahue serait à lui dès cette nuit. Il en était malade d'excitation.

Il prit une profonde inspiration, rouvrit les yeux et lança le moteur. Il était temps de la rejoindre.

En attendant sa récompense, il avait mené sa vie sociale habituelle, participant à des soirées huppées, assistant à des courses hippiques avec Mickey, organisant des parties de tennis à domicile le samedi après-midi. Il avait été curieux de voir si les femmes rencontrées en ces occasions le détourneraient de son obsession. La réponse était résolument négative. Aussi étrange que cela puisse paraître, une simple note manuscrite concernant les travaux laissée à son intention par Daisy provoquait en lui une émotion dévastatrice. Les autres femmes n'avaient plus aucun attrait à ses yeux.

En dépit de son extrême fatigue, l'excitation montait en lui au fur et à mesure qu'il approchait de Hunters Hill. Fort heureusement, les embouteillages de fin d'après-midi s'étaient déjà résorbés. Il allait rejoindre Daisy sans tarder. Le plaisir ressenti à cette simple idée était intense. Il se transforma en euphorie à la vue de la voiture de la jeune femme garée devant le perron.

Elle était là... à l'attendre !

Il se dirigea vers le garage flambant neuf, désormais à sa disposition. Daisy se tenait-elle à l'écoute des bruits annonciateurs de son arrivée ? Que ressentait-elle à l'idée de lui appartenir ? Sa soumission ne

serait pas totale, il en était persuadé. Son esprit rebelle l'avait fasciné. Il ne devait jamais oublier que derrière l'hirondelle se cachait une lionne.

A l'approche de la porte à l'arrière de la maison, l'excitation monta encore d'un cran. Soudain, par la baie vitrée ouverte, il la vit, debout dans la cuisine, lui tournant le dos, occupée à remuer le contenu d'une casserole fumante.

Il s'arrêta, stupéfait.

Daisy était en train de lui préparer le dîner !

Elle chantonnait une chanson à la mode. Elle ne l'avait pas entendu venir. Il dirigea son regard vers la table de la salle à manger dressée devant la large fenêtre donnant sur le port, la plage et l'océan. Elle l'avait parée pour un repas romantique. Vêtue d'une robe très seyante, elle avait laissé ses cheveux en liberté sur ses épaules au lieu de les attacher en queue-de-cheval comme elle le faisait d'habitude. Un plaisir infini le submergea. Il ne s'attendait pas à un tel accueil. Jamais Serena ne lui avait fait la cuisine. Elle exigeait toujours d'être conduite dans les restaurants les plus huppés de la ville.

Daisy Donahue l'étonnait chaque jour davantage. Elle ne se comportait pas comme une princesse capricieuse à qui tout était dû. Elle n'avait pas joué les pimbêches avec les artisans et les ouvriers. Elle avait accompli son travail avec diplomatie et compétence.

Surtout ne te fais pas d'illusions ! s'admonesta-t-il in petto. Elle se comporte ainsi parce qu'elle va te demander une faveur, c'est certain. Il ne se laisserait pas amadouer. Les choses se passeraient telles qu'il l'avait décidé. Pas autrement.

Elle se retourna vers lui, sans toutefois le voir car il était dissimulé dans l'ombre. Il put ainsi la contempler à loisir, le souffle court. Elle était magnifique. Si totalement, superbement féminine ! Un maquillage léger mettait en valeur ses admirables yeux marron. Ses lèvres avaient été soulignées d'un gloss rosé. Le décolleté de sa robe laissait deviner le haut de sa poitrine. La jupe soyeuse dansa autour de ses hanches, caressant ses cuisses, lorsqu'elle sortit de derrière le comptoir pour se diriger vers la table.

La chrysalide s'était faite papillon.

Ethan n'en était pas surpris. Daisy s'était toujours évertuée à dissimuler sa beauté aux yeux de tous. Pas aux siens. Il l'avait décelée au premier regard. Un désir fulgurant tendit son corps, chassant définitivement le stress et la fatigue de la journée.

Il avança dans la lumière. Elle le vit. La surprise s'afficha sur son visage. Cette fois, elle n'allait pas pouvoir s'enfuir. Elle serait à lui. Totalement. Sans aucune échappatoire possible.

* * *

Une fois de plus, Daisy fut effrayée par l'impact qu'avait sur elle la présence d'Ethan. Son cœur bondit dans sa poitrine. Ses mains devinrent moites. Elle en oubliait de respirer. Le discours soigneusement préparé pour l'accueillir ne franchit pas ses lèvres. Ethan ne lui laissa pas le temps de le regretter : avant même qu'elle puisse retrouver son souffle, il la chargea sur ses épaules, quitta la cuisine et s'engagea dans l'escalier conduisant aux chambres.

— Mais, enfin, arrête ! Pour l'amour du ciel, que fais-tu ?

— Je t'enlève et t'emmène au fond de ma caverne !

Elle tambourina de ses poings sur le bas de son dos.

— Mais je t'ai préparé à dîner ! Tout va brûler !

— Impossible. Grâce aux nouvelles technologies installées dans ma cuisine, rien ne peut plus brûler. Le procédé d'induction s'est arrêté grâce à la commande intégrée dans mon téléphone portable, et je l'ai actionnée. J'ai vraiment trop faim... de toi !

— J'aurais tellement voulu que tu apprécies mes efforts...

— C'est fait : ta robe est ravissante.

— Je voulais parler de la nourriture.

— Elle attendra. Pas une seconde je ne doute que ce qui va se passer n'aiguise mon appétit.

Daisy était en proie à un maelström d'émotions contradictoires. Etre ainsi portée sur une épaule mâle comme un vulgaire sac de pommes de terre n'était pas très romantique ; pourtant, elle devait bien se l'avouer, le désir sauvage et primitif d'Ethan de lui faire l'amour sans perdre une seconde était terriblement excitant, émoustillant... Certainement plus que son dîner aux chandelles !

— Tu... tu te comportes comme...

— ... un homme de Cro-Magnon, je sais. Ce n'est pas ma faute mais la tienne. Tu es si terriblement sexy.

Il la jeta sur le lit. Daisy s'indigna :

— Je t'ai préparé un repas et toi, tu...

— C'est toi que je vais déguster. Je vais lécher ton corps centimètre par centimètre, en commençant par les pieds.

Ses orteils se contractèrent sous la menace.

— Quoi que..., reprit Ethan. Peut-être commencerai-je plutôt par tes lèvres adorables, si bien mises en valeur et rendues appétissantes. Elles seront les premières à subir mes assauts, puis je descendrai lentement, très lentement, vers ta somptueuse poitrine, dont j'engloutirai les tétons dans ma bouche avide, les suçant, les titillant de ma langue. Je prendrai tout mon temps avant de partir enfin à l'assaut de la citadelle...

— Mais, enfin, il ne s'agit pas d'une bataille ! s'écria-t-elle, pantelante.

Elle était en transe, tous ses sens éveillés, sur le point de perdre tout contrôle.

— Tu as déjà gagné, lui rappela-t-elle.

— Non. J'ai gagné du temps à passer en ta compagnie, ce qui n'est pas la même chose. J'ai acheté du temps, la conquête reste à faire.

— Arrête, je t'en supplie. Ce contrat est odieux. Il me met terriblement mal à l'aise.

— C'est pourquoi nous devons tout faire pour l'oublier.

— Que... que veux-tu dire ? bafouilla Daisy.

— Oublions tout pour ne plus penser qu'à une chose : toi et moi sur ce lit, nous apprêtant à faire l'amour.

Daisy vibra de toutes les fibres de son être. La tête lui tournait. Elle ne trouvait plus les mots pour lui répondre. Ethan se plaça au-dessus d'elle.

— Oublie tout ce qui n'est pas cette minute magique, Daisy. De nouveau, tu vas être à moi, rien qu'à moi.

Pour combien de temps ? Elle connaissait la réponse : jusqu'à ce qu'il se lasse et la rejette.

Il fit courir sa langue sur ses lèvres.

— Mmm... délicieux, ce rouge à lèvres. Quel est son nom ?

— Cœur de framboise.

— Il le porte bien.

Il s'empara de ses lèvres pour un baiser passionné. Daisy y répondit avec ardeur. Comment résister ? Peu lui importait les mises en garde de sa raison, son corps s'abandonnait totalement au désir brûlant qui la taraudait. Elle n'y pouvait rien. Ethan et elle étaient totalement en symbiose. Elle oubliait le contrat qui les liait et en entrevoyait un autre, plus exigeant : elle le voulait à elle, entièrement, totalement à elle. Elle allait le lui montrer, pas avec des mots mais avec ses doigts, ses mains, sa bouche.

Mais, alors qu'elle le sentait tressaillir sous ses attouchements, il se redressa brusquement et se tint hors d'atteinte. Daisy faillit hurler de frustration.

— Que... que se passe-t-il ? balbutia-t-elle.

— N'allons pas trop vite. Prenons notre temps. Je veux explorer ton corps.

Il revint vers elle et lui ôta ses escarpins. Elle avait mis du rouge sur ses ongles.

— Tes pieds sont adorables, tu les as ornés pour moi...

Daisy retenait sa respiration. Elle tremblait de tout son corps. Le sang battait à ses tempes. Ethan lui saisit le pied, et du bout des doigts lui en effleura la plante. Tout son corps se cabra sous la délicieuse torture. Incroyable ! Cet homme était le diable en personne.

— C'est... c'est trop, arrête ! supplia-t-elle, haletante.

— Non. Tu es à moi. Chaque centimètre de ton corps m'appartient. J'ai acquis le droit de l'utiliser comme je veux. Je ne vais pas m'en priver. J'ai attendu trop longtemps.

Que pouvait-elle répondre ? En sauvant son père de la ruine, il avait rempli sa part du contrat. Elle se devait d'assumer la sienne. Les mains exploratrices remontaient le long de ses chevilles, de ses mollets, s'arrêtaient à ses genoux avant de poursuivre leur chemin le long de ses cuisses.

— Je veux moi aussi te regarder, te caresser, annonça-t-elle. Déshabille-toi.

— Cela viendra en son temps. C'est moi qui dirige. Je veux te voir nue afin de pouvoir te contempler sans aucun obstacle, tout à loisir. C'est ma récompense.

Avec une lenteur exaspérante, il lui ôta sa robe, faisant glisser le tissu sur sa peau en une caresse diabolique. Puis vint le tour du slip de dentelle arachnéen, bien faible rempart pour ce terrible prédateur. Elle ne portait pas de soutien-gorge, le bustier de la robe, parfaitement ajusté, l'ayant rendu inutile.

Le vêtement ôté, Ethan recula, extatique, afin de ne rien perdre du spectacle qui s'offrait à sa vue. La peau sans défaut de Daisy avait la couleur et le velouté d'une pêche. Les bouts de ses seins se dressaient, orgueilleux, quémandant ses caresses. Elle était superbe, fantastique. Elle s'offrait à lui. Sa récompense était, comme il l'avait espéré, exceptionnelle.

— Déshabille-moi, ordonna-t-il.

Daisy ne se fit pas prier, prenant elle aussi son temps. Elle fit glisser sa chemise le long de ses épaules, découvrant peu à peu ce torse musclé et bronzé dont elle avait gardé le souvenir affolant. La chemise tomba sur le tapis. Elle s'empara alors de la glissière de son pantalon afin de libérer le membre viril de sa prison. Elle le caressa. Enorme, dur comme l'acier, il palpita sous ses doigts.

Ethan recula brusquement, se libérant de l'étreinte délicieuse. Il avait été sur le point d'exploser entre les doigts de sa maîtresse. Non ! Ce n'était pas ainsi qu'il voyait les choses. Il ne devait pas être le seul à avoir du plaisir. Il voulait qu'elle fonde sous lui, qu'elle crie, qu'elle gémissse, qu'elle en redemande. Telle serait sa vraie récompense.

— C'est trop tôt, expliqua-t-il. Encore une fois, n'allons pas trop vite. J'ai rêvé de ce moment durant des nuits entières.

En quelques secondes, il se débarrassa du reste de ses vêtements et l'attira contre lui. Ils étaient entièrement nus, peau contre peau, souffle contre souffle. La magie opérait. Son plan fonctionnait. Grâce à son stratagème, ils avaient tout le temps qu'il fallait. Ils avaient toute la nuit. Il aurait Daisy pour lui le lendemain et les jours qui suivraient.

Ils se consumaient de désir. Ils se caressèrent longuement des doigts, des paumes, des lèvres, à coups de langue. Ils ne parlaient plus. Seuls s'entendaient des soupirs, des gémissements.

Jamais Daisy n'avait ressenti une telle plénitude. L'instant était unique. Leurs deux corps s'accordaient si parfaitement ! Ils vibraient à l'unisson. Ils tombèrent enlacés sur le lit. Ethan s'enfonça en elle. C'était merveilleux, extraordinaire, une fusion totale. Tous ses doutes s'envolaient. Même pour quelques mois seulement, partager le lit du bel Ethan Cartwright était, comme elle l'avait subodoré, une expérience à nulle autre pareille.

Ils atteignirent l'orgasme dans un parfait synchronisme et retombèrent, haletants, sur le drap.

Quelle extase, songea Daisy, en transe. Elle n'avait subi aucune humiliation, bien au contraire. S'il avait pris du plaisir, Ethan lui en avait donné en retour plus qu'elle n'en avait jamais eu.

Etre sa maîtresse n'était pas une épreuve mais un enchantement.

Ethan garda Daisy lovée contre lui. Il adorait ce contact intime avec elle. Une fois encore, elle l'avait entraîné dans une spirale de sensations inouïes, extraordinaires. Son plan, bien orchestré, reposait sur la maîtrise parfaite de la situation ; il n'avait pas tenu plus de quelques minutes. C'était lui qui aurait dû conduire le jeu, ne laisser aucune initiative à sa maîtresse. Mais, pour tout l'or du monde, il n'aurait voulu changer le déroulement de leur étreinte magique. Aider financièrement les parents de Daisy se révélait la meilleure idée qui soit. La qualité de la relation qui en avait découlé dépassait ses espérances. Certes, avec le temps, elle perdrait de son intensité. N'était-ce pas ce qui se produisait irrémédiablement dans ce type de relation ?

Pour l'instant, ce n'était pas le cas. Le corps de Daisy palpitait encore du plaisir partagé, abandonné contre lui ; son souffle caressait le léger duvet de son torse... Il aurait voulu que cet instant dure éternellement. Il avait mis une limite raisonnable à cette relation. Pour les mois à venir, il allait pouvoir profiter pleinement des courbes magnifiques de Daisy sans avoir à produire le moindre effort. Elle était à son entière disposition. Il était comblé.

L'incroyable attraction qu'il éprouvait était réciproque. Il n'était plus possible d'en douter. Peu lui importait que la jeune femme ait voulu mettre fin à leur relation. Elle allait devoir lui consacrer tout son temps libre pendant encore des mois et il était bien décidé à en profiter pleinement.

Une pensée dérangeante s'introduisit soudain dans son esprit : et si l'argent gagné par ses parents une fois mis en sécurité la jeune femme ne respectait plus la parole donnée ? Et si elle disparaissait de son horizon, se moquant de lui et de sa naïveté d'avoir cru en sa parole ?

L'idée d'avoir été manipulé le révolta. Non, impossible ! Daisy n'était pas Serena. Elle lui avait donné maintes preuves de son honnêteté. De toute façon, il allait pouvoir profiter pleinement d'elle durant tout un week-end. Cela seul comptait pour l'instant.

11.

Daisy se tenait immobile, osant à peine respirer. Le grand corps viril d'Ethan, entièrement dénudé, était pressé contre le sien. Son « amant par contrat » la tenait serrée contre lui comme s'il avait peur qu'elle s'échappe. Incroyable ! Même endormi, il tenait à affirmer sa domination.

Et maintenant... ? se demanda-t-elle. Qu'avait-il prévu pour les deux jours à venir ? Le sexe sans interruption était peu envisageable, bien qu'elle n'ait aucune plainte à formuler dans ce domaine. Plusieurs fois durant la nuit, il l'avait amenée au sommet du plaisir. Il pouvait récidiver aussi souvent qu'il le désirait. Etre sa maîtresse n'avait rien d'un *pensum*, bien au contraire. En vérité, Ethan se révélait un amant si performant qu'elle pourrait facilement devenir accro à ses étreintes. Pourquoi s'inquiéter ? Elle n'avait plus qu'à se laisser guider par ce magicien... aussi longtemps qu'il y trouverait son plaisir !

Son plaisir, mais aussi le tien ! corrigea-t-elle. Certes, il s'était servi de son corps pour assouvir sa quête de la jouissance, mais chaque fois il avait veillé à ce qu'elle la partage. Elle pourrait vite ne plus pouvoir s'en passer... Elle allait devoir s'ingénier à garder une certaine distance, à ne pas lui laisser la totale maîtrise de la situation. Rester là immobile à attendre qu'il se réveille et reprenne la direction des opérations lui apparut soudain comme une soumission. En dehors de leurs ébats proprement dits, elle restait maîtresse de son temps, non ? Chaque matin, au lever du lit, elle avait l'habitude de se préparer une tasse de café. Il n'y avait aucune raison de ne pas le faire aujourd'hui.

Prenant mille précautions pour ne pas réveiller Ethan, Daisy lui souleva le bras, se glissa hors du lit et se dirigea vers la salle de bains. Un seul regard au miroir suffit à déclencher sa panique : elle ne s'était pas démaquillée, la veille. Le mascara avait coulé. Avec ses cheveux en désordre et son visage taché de noir, elle avait l'air d'un clown !

Elle se précipita sous la douche. Elle savoura pleinement le jet d'eau qui massait son corps endolori, lui rappelant les assauts voluptueux subis durant la nuit.

Elle s'essuya, sécha et brossa ses cheveux. Elle s'apprêtait à revêtir son kimono quand, brusquement, l'appel impératif de son prénom la fit sursauter. Glacial, exigeant, dictatorial. Un frisson la parcourut. Que se passait-il ? Son amant contractuel était-il furieux de ne pas la trouver dans son lit, soumise ?

Elle se rebella. Il ne s'était pas acheté une esclave ! Jamais elle n'en serait une.

— Je suis dans la salle de bains, cria-t-elle.

Elle nouait la ceinture du kimono autour de sa taille quand il fit brusquement irruption devant elle, entièrement nu, le visage déformé par la colère.

— J'ai fait quelque chose de mal ? demanda-t-elle.

Un sourire illumina soudain le visage crispé qui lui faisait face.

— Je croyais que tu étais partie ! Ouf, tu es là, ravissante...

Il la contempla longuement, comme en adoration. Elle s'inclina cérémonieusement devant lui.

— Je suis votre geisha et je vais vous préparer votre thé, mon seigneur et maître...

Ethan rit de bon cœur, puis s'avança vers sa maîtresse pour lui prendre les mains dans les siennes et les serrer très fort.

— Le dîner hier soir, le thé ce matin : tu es une compagne rêvée, Daisy...

Il la prit dans ses bras, la souleva de terre et tournoya avec elle dans la pièce. Il était infiniment heureux. Plus heureux qu'il ne l'avait jamais été.

— Pour moi, ce sera une tasse de café, s'il te plaît, dit-il en la reposant. Accorde-moi quelques minutes. Je prends une douche, je me rase et je te rejoins dans la cuisine. J'ai l'intention de te préparer un petit déjeuner à ma façon. Laisse-moi te surprendre à mon tour.

Daisy quitta la salle de bains en chantonnant. Elle marchait sur un nuage. A l'évidence, Ethan ne ferait pas d'elle son esclave. Personne jusqu'alors ne lui avait préparé son petit déjeuner ; sauf sa mère, dans son enfance.

D'humeur toujours joyeuse, Ethan la rejoignit dans la cuisine, le *Morning Herald* à la main — sans doute déposé dans sa boîte aux lettres. Il portait la robe de chambre de soie noire dans laquelle il lui avait ouvert un matin, au début de leur collaboration. Aujourd'hui, elle n'éprouvait aucune gêne de le voir ainsi vêtu. Elle connaissait chaque centimètre carré de son corps d'athlète. Cet homme était à elle.

Elle se corrigea aussitôt, furieuse de s'être laissée aller. Ethan Cartwright n'appartiendrait jamais à personne et certainement pas à elle. Mais cela lui importait peu. Dans l'instant, il semblait ne pas pouvoir se rassasier de ses caresses. Après avoir jeté le journal sur la table, il la prit dans ses bras pour un baiser ravageur. Daisy se sentait belle, féminine, désirée.

— Mmm... c'est trop bon ! dit-il en la libérant. Mais, après notre folle nuit, nous devons reprendre des forces. Assieds-toi, savoure ton café et laisse-moi faire.

— Tu as promis de me surprendre...

— Et je tiens toujours mes promesses !

Dans le réfrigérateur, il prit des œufs, du beurre, des tomates et, dans le placard, du pain et des oignons. Daisy s'installa confortablement en face de lui, heureuse de cette opportunité de le voir cuisiner rien que pour elle. Ethan la surprenait chaque jour davantage. Certes, il y avait eu cet épisode désagréable lorsqu'il avait surgi telle une furie dans la salle de bains, mais il s'en était expliqué. Il l'avait cru partie, ne respectant pas la parole donnée. Pouvait-elle lui en vouloir ? Sans doute avait-il été trahi dans le passé. Par son ex-fiancée, peut-être.

Il se mit à éplucher les oignons.

— J'ai obtenu un entretien d'embauche pour toi, Daisy, énonça-t-il tout de go.

Un entretien d'embauche ! Elle n'avait pas réussi à en obtenir un seul depuis sa rupture de contrat avec Lynda Twiggley. Sans lettre de recommandation de son ancienne patronne, retrouver du travail dans ce contexte économique particulièrement difficile s'avérait mission impossible.

— Si tu le désires toujours, évidemment, précisa-t-il en découpant les tomates.

— Obtenir un entretien d'embauche est mon rêve le plus cher, Ethan. S'il te plaît, dis-moi vite de quoi il s'agit.

— J'ai eu une longue discussion avec un de mes clients, directeur d'une agence de publicité. Il s'apprête à lancer un nouveau produit sur le marché et a besoin d'une assistante. Choisir parmi les nombreux CV des candidats s'avère un cauchemar pour lui. Cela prend beaucoup de temps et c'est une loterie. Qui peut être sûr de tirer le bon numéro ?

Daisy fit la grimace. Elle connaissait ces entretiens d'embauche par cœur... de l'autre côté de la barrière.

— Je lui ai aussitôt parlé de toi et vanté tes mérites. Comme assistante de Lynda Twiggley et comme mon assistante personnelle, tu avais assuré tes responsabilités avec une grande compétence et sans la moindre faute. Je me suis porté garant de ton potentiel et de ta capacité pour assurer le poste qu’il cherche à pourvoir. Tu peux l’appeler de ma part dès lundi matin. Il attend ton appel.

Ainsi, c’était aussi simple que cela ! Les portes fermées s’ouvraient devant elle. Il suffisait d’être recommandée par Ethan Cartwright. Daisy était en état de choc. Il lui lança un regard inquisiteur. Elle secoua la tête, abasourdie.

— Ce n’est donc pas ce que l’on vaut qui compte, lâcha-t-elle, amère, mais qui nous recommande…

— C’est vrai. Avoir des relations permet de gagner du temps. Dans ton cas, toutefois, il ne s’agit pas de favoritisme. Je t’ai chaudement recommandée parce que je connais ta valeur. Tu es capable de prendre en charge n’importe quelle tâche et de la mener à bien. Tu as un sens inné des responsabilités.

Elle rougit de plaisir sous le compliment.

— Merci, Ethan. Et merci pour la recommandation. Je ferai en sorte de la mériter.

— Tu n’as jamais failli à ta parole. Pardon d’en avoir douté, tout à l’heure.

— C’est oublié.

— Rappelle-moi de te donner les détails du poste de travail. J’ai tout noté dans mon calepin. Puis-je faire une suggestion, pour ce rendez-vous ?

— Bien sûr.

— Ne t’habille pas en gris. C’est un homme qui va te recevoir, pas Lynda Twiggley. Tu postules pour travailler dans la publicité. Les couleurs te vont bien. Le rouge, l’orange, le jaune, le vert…

Elle éclata de rire.

— OK, OK, j’ai compris, pas de gris !

* * *

Le petit déjeuner fut savoureux, comme promis : un astucieux mélange de tomates et d’oignons rissolés avec une touche de Tabasco et, au centre, un œuf poché, le tout accompagné de mouillettes de délicieux pain français. Un régal.

Ensuite, ils se partagèrent le journal et discutèrent de l’actualité avec passion et enthousiasme. Daisy n’éprouvait plus aucune inquiétude : ils sauraient s’occuper durant le reste du week-end.

Ils jouèrent au tennis, nagèrent dans la piscine. Puis Ethan la battit au Scrabble. Daisy cria à l’injustice : elle avait mené la partie jusqu’au dernier tour. Ethan avait alors formé un mot de sept lettres comptant soixante-dix points. Les placards de la salle de jeux contenaient des trésors. Ethan lui montra plusieurs jeux de société fort intéressants et amusants dont elle ignorait l’existence. Pas une seule seconde, elle ne connut l’ennui ou l’agacement. Son intérêt pour les jeux n’était pas seul en cause : il existait entre eux une vraie complicité, une sorte d’émulation, et surtout un appétit inextinguible de baisers et de caresses, qu’ils se prodiguèrent l’un l’autre sans jamais se lasser. Après le tennis. Après la séance de natation. Après le Scrabble. Pendant le film visionné après le dîner. Toute la nuit…

* * *

Le dimanche matin, Daisy ne quitta pas le lit avant qu’Ethan ne s’éveille. Ils se levèrent ensemble, prirent une douche en commun et partagèrent un copieux petit déjeuner. Un matin idyllique… jusqu’à ce qu’Ethan lui propose de visiter l’appartement dans lequel elle allait vivre dorénavant.

Cette annonce, pourtant attendue — elle faisait partie du contrat —, tempéra soudain le bel enthousiasme de Daisy. Cela lui rappelait qu’elle était la maîtresse d’Ethan et rien d’autre. Il lui avait

trouvé un lieu dans lequel elle serait à sa disposition, ni trop près ni trop loin, à sa convenance.

— Où se trouve cet appartement ? demanda-t-elle.

— En plein centre-ville, très proche de ton lieu de travail si tu obtiens cet emploi auprès du directeur de l'agence de publicité. Ce sera très commode pour toi.

Et pour lui. Pour ses visites du soir quand il viendrait prendre son dû. Elle réussit cependant à esquisser un sourire.

— Cela semble idéal, en effet. Allons le visiter.

Sa surprise fut totale. Les yeux écarquillés, elle découvrit un appartement hors du commun, un de ces penthouses situés au dernier étage d'un immeuble luxueux, avec terrasse et vue panoramique sur le large. Jamais elle n'aurait imaginé un jour résider dans l'un de ces lieux privilégiés. L'immeuble bénéficiait d'une salle de sport et d'une piscine réservées aux occupants. Cet appartement devait valoir une fortune ! Grâce à d'immenses baies vitrées, toutes les pièces — la cuisine, la salle à manger, le salon, les deux chambres, le bureau — bénéficiaient de la vue sublime. Toutes étaient meublées et décorées en noir et blanc, ce qui ne manquait pas de donner à l'ensemble une atmosphère résolument masculine. Durant la visite, Daisy ne découvrit pas la moindre trace d'une présence féminine dans les lieux. Même la cuisine, faite de granit et d'acier, était masculine. Elle se trouvait dans l'appartement typique d'un célibataire milliardaire.

— C'est là que tu vivais avant de t'installer à Hunters Hill, n'est-ce pas ? devina-t-elle.

— Oui. Je n'ai pas encore décidé si je le vends ou si je le garde.

De toute évidence, Ethan n'était pas en manque d'argent et pouvait attendre sans problème la remontée des prix de l'immobilier pour faire un maximum de profit. En attendant, il y logeait sa maîtresse. Cette pensée mit Daisy mal à l'aise. Debout devant la baie vitrée du salon, elle contemplait le trafic des bateaux entrant et sortant du port. Elle vivrait ici jusqu'à ce que son amant contractuel se lasse d'elle. Elle était une personne ordinaire qui, un jour, reprendrait sa vie ordinaire.

De quoi te plains-tu ? lui glissa une petite voix intérieure. *Ce somptueux appartement mis à ta disposition devrait pleinement te satisfaire, non ?* Certes. Jamais, encore, jusqu'à ce jour, elle n'avait eu l'occasion de bénéficier d'un tel luxe pour son quotidien. *Mais tout cela est faux, artificiel !* protesta sa raison. *Ce n'est pas la vraie vie !*

Ces pensées s'entrechoquaient dans son esprit. Elle tenta de les expulser. Que voulait-elle de plus ? Ethan avait sauvé ses parents de la ruine. Pour eux, les ennuis étaient terminés. Plus extraordinaire encore, il avait parlé d'elle, vanté ses mérites auprès d'un recruteur. Elle allait bénéficier d'un entretien d'embauche. Une nouvelle carrière s'offrait ainsi peut-être à elle.

Elle obtenait ce qui était prévu. Ethan avait rempli sa part du marché. Elle devait remplir la sienne. Sans état d'âme.

* * *

Ethan était aux anges. Daisy se tenait immobile devant la vue panoramique. Elle allait se plaire dans cet appartement, c'était évident. Avant de rejoindre Hunters Hill vendredi soir, il avait pris soin, en prévision de la visite des lieux, de mettre une bouteille de champagne au frais, ainsi qu'une corbeille de fraises. La visite terminée, il conduirait sa maîtresse dans la chambre et lui ferait l'amour encore et encore.

Il s'éclipsa discrètement, déposa la bouteille, les fraises et deux coupes sur un plateau, et revint dans le salon. Daisy était toujours immobile devant la baie vitrée, sans doute fascinée par le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Elle avait revêtu son jean pour la visite. Très ajusté, il mettait en valeur l'arrondi gourmand de ses fesses. Elle était magnifique, superbement sexy. Ce week-end passé en sa compagnie se déroulait d'une manière parfaite, idyllique, bien mieux que ce qu'il avait osé espérer. Il avait apprécié

chaque seconde passée auprès d'une jeune femme enjouée, intelligente, douée au tennis et aux différents jeux de société. Une compagne idéale.

Pourquoi ne pas l'installer à Hunters Hill à ses côtés ? Cette idée s'insinua subrepticement dans son esprit. Il la repoussa. Non, jamais il ne devait donner à une femme l'opportunité de s'installer dans sa demeure, qui risquerait de la revendiquer au moment de la rupture ! Certains de ses clients avaient commis cette erreur fatale et s'en mordaient les doigts. Aujourd'hui, la vénalité de certaines femmes faisait des ravages. Avec l'aide d'avocats talentueux, elles pouvaient mettre à mal une fortune par leurs exigences financières. Il mettrait tout en œuvre pour que cette mésaventure ne lui arrive jamais.

Et si, au moment de la fin de leur liaison, Daisy réclamait l'appartement ? Ce risque existait, en effet. Et il était prêt à le courir. Daisy avait montré que jamais elle n'accepterait de l'argent qu'elle n'aurait pas gagné par son travail. Elle avait respecté sa promesse de passer le week-end avec lui. Elle respecterait toutes les autres clauses du contrat, il en était persuadé.

Il sourit. Son plan se déroulait d'une manière parfaite. Il avait réussi à s'approprier la compagnie de Daisy Donahue. Elle s'était donnée à lui. Il en avait éprouvé un plaisir infini. Elle semblait avoir apprécié son talent dans le domaine.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

* * *

Daisy faillit crier de surprise quand Ethan s'approcha d'elle et l'entoura de ses bras. Elle ne l'avait pas entendu arriver. Quand il caressa tendrement ses cheveux, sa résistance fondit comme neige au soleil.

— La vue te plaît ? demanda-t-il.

— Oui, avoua-t-elle, sincère. Elle est splendide.

— Tu peux t'installer ici dès la fin de ton rendez-vous, demain matin.

— OK ! Je vais le faire dès que j'en aurai informé mes parents. Que je reprenne mon indépendance ne les surprendra pas. Surtout si j'obtiens ce poste dans la publicité.

Ainsi, les choses se mettent en place comme il l'a prévu, pensa-t-elle. Toute récrimination serait malvenue. A juste titre. En vérité, sa décision était prise : elle profiterait de chaque seconde de ses visites et du merveilleux appartement offert sur un plateau.

Qui aurait pu la condamner ?

12.

A la fin de l'entretien, Daisy obtint le poste d'assistante, sans que le directeur de l'agence publicitaire ait vraiment pris le temps de sonder ses capacités.

— Ethan Cartwright vous a chaudement recommandée, cela me suffit amplement, énonça-t-il, tout sourires. Je lui fais une entière confiance.

Le salaire était le plus élevé qu'elle ait jamais perçu. Elle vivait un rêve éveillé. Ses parents accueillirent la nouvelle de son engagement avec euphorie. Enfin, elle allait pouvoir vivre pleinement sa vie ! Ils étaient fiers d'elle et lui souhaitèrent tout le bonheur possible. Il lui restait tout de même à prouver qu'en faisant l'éloge de ses capacités Ethan ne l'avait pas surestimée.

Le soir même, ce dernier insista pour fêter l'événement avec une nouvelle bouteille de champagne. Il semblait sincèrement heureux pour elle. Elle ne perçut aucune appréhension qu'elle puisse lui échapper. Lorsqu'elle l'informa des déplacements qu'elle serait amenée à faire à Melbourne ou dans d'autres capitales mondiales, il ne fit aucune objection. Elle l'avait pensé arrogant, tyrannique et dominateur. Il se révélait charmant, attentionné, prévenant.

Seigneur... la pire de ses craintes se réalisait : elle était en train de tomber amoureuse de lui !

* * *

Toute la semaine, Daisy attendit la visite du soir d'Ethan avec impatience. Elle n'eut pas lieu le mardi, réservé aux jeux de société avec ses amis. Tous les autres jours, il se présenta à l'appartement vers 20 heures, à la sortie de son travail. Ils bavardaient alors autour d'un verre, dînaient, regardaient la télévision, faisaient l'amour, après quoi il rentrait invariablement à Hunters Hill. Il ne restait jamais dormir avec elle.

Certes, elle habitait son appartement, mais ils n'étaient pas un couple. Jamais ils ne se montraient ensemble en public. S'il l'invitait le week-end à Hunters Hill, ils y étaient seuls. Jamais il n'y donnait de soirées. Jamais il ne l'invitait au restaurant. Jamais il ne lui demandait de l'accompagner à une soirée. Elle ne faisait pas partie de sa vie sociale. Elle en était même exclue. Elle était sa maîtresse, c'est tout.

Pourtant, un samedi matin, alors qu'ils paressaient tous deux au lit, serrés l'un contre l'autre, il lança :

— Samedi prochain aura lieu la Golden Slipper.

— C'est-à-dire ?

— La plus importante course hippique pour jeunes pur-sang. Le premier prix est de deux millions de dollars. Mickey a inscrit Midas Magic. Il pense qu'il a une chance sérieuse de gagner.

Elle sourit.

— Et tu veux le voir courir. C'est tout à fait normal. Ne t'inquiète pas, je saurai m'occuper. Je ferai du shopping et...

— Non. Tu prendras plaisir à suivre cet événement à mon côté, Daisy, j'en suis sûr. Le spectacle en vaut la peine. Mickey nous a réservé une table au restaurant avec vue sur la piste et...

— Tu veux que je t'accompagne ! l'interrompit-elle, effarée. Tu seras avec tes amis, non ?

— Oui. Tu connais déjà certains d'entre eux : Mickey, Charles...

— Mais je croyais... devoir rester dans l'ombre.

Il ouvrit de grands yeux.

— Pas éternellement ! Tu craignais, à juste titre, que tes parents soient choqués si nous affichions notre relation trop tôt. Attendre un laps de temps raisonnable avant de nous exposer aux regards des autres m'a paru raisonnable.

Il fit la grimace.

— Si Midas Magic gagne cette course, les journalistes vont fondre sur nous comme un vol de vautours. Le temps de la discrétion sera alors terminé.

Daisy était bouleversée. Ainsi, Ethan n'avait pas cherché à la cacher aux yeux de tous mais à la protéger ! S'il était prêt à se montrer avec elle en public, cela signifiait...

Non ! Cela ne signifiait rien de spécial. Mais elle connaissait ce genre d'événement pour y avoir participé comme assistante au service des autres. Elle s'ingéniait alors à se fondre dans la foule ; à aucun prix, elle ne devait attirer les regards. Il n'en serait pas de même samedi.

— Si je dois t'accompagner, alors j'ai besoin de m'acheter une robe aujourd'hui même. Je n'aurai pas de temps libre dans la semaine.

— OK, je t'accompagne et je t'offre la robe de tes rêves.

— Certainement pas ! J'ai accepté de vivre dans ton appartement parce que tels étaient les termes du contrat, mais il n'est pas question que tu m'entretiennes.

Elle sauta du lit et se tint debout, les mains sur les hanches, le défiant du regard.

— Et n'essaie pas de m'imposer ta loi sur ce sujet !

Appuyé sur son coude, Ethan jouissait du spectacle. Il jubilait. Une fois encore, Daisy lui démontrait qu'elle n'était pas vénale. Cette jeune femme était exceptionnelle — et elle était à lui.

— Très bien. Je me contenterai donc de te servir de chauffeur. Je m'installerai à une terrasse de café et t'attendrai pour, ensuite, t'inviter au restaurant pour le déjeuner. Rappelle-toi, tu me dois ton temps libre !

— D'accord. Mais attendre une femme qui se donne pour mission de s'acheter la robe de ses rêves est un jeu... de patience !

Il rit.

— Ce qui n'est pas ma qualité première, je le reconnais volontiers. Mais, pour que tu sois belle à mon bras, je me sens investi de toute la patience du monde.

Elle haussa les épaules

— Comme tu veux...

Elle allait prendre son temps. Le défi à relever était de taille car les abords du champ de courses seraient envahis par les plus belles femmes, vêtues de leurs plus beaux atours. Pour sa sortie dans le grand monde, elle serait elle-même éblouissante au bras de son amant, lui prouvant ainsi qu'il pouvait être fier d'elle.

* * *

Devant sa tasse de café, Ethan était le plus heureux des hommes. Ainsi, il ne s'était pas trompé... Daisy avait farouchement refusé qu'il lui achète sa robe. Elle avait accepté d'être sa maîtresse afin de

sauver ses parents de la ruine, pas pour profiter de sa fortune. Cette pensée lui faisait chaud au cœur. Il fut sur le point de la libérer de toute contrainte. Au diable ce contrat infâme qui les liait !

Non, pas encore ! C'est trop tôt ! pensa-t-il. Savoir la jeune femme entièrement à sa disposition dans son appartement était trop excitant, trop savoureux. Jamais elle ne manquerait à sa parole. Durant tout son temps libre, elle serait toujours là, disponible, pour lui, rien que pour lui. Pourquoi changer une situation aussi satisfaisante ?

La veille de la course, Mickey l'appela au bureau :

— Midas Magic a été très performant à l'entraînement ce matin, annonça-t-il, enthousiaste. Il a de bonnes chances de gagner demain. Et devine qui j'ai vu, à l'aube, au bord du champ de courses ? Serena ! Au cas où tu ne serais pas encore au courant, je préfère t'avertir : elle est en couple avec James Ellicott.

James Ellicott, un de ses richissimes clients... Ainsi, il s'était fait harponner à son tour ! Cela ne l'étonnait guère. James avait fait sa fortune dans le pétrole et en était à son troisième divorce. Il adorait les jolies femmes et dépensait sans compter pour elles. La victime idéale pour Serena, la croqueuse de diamants insatiable.

— Serena sur un hippodrome à l'aube ! s'exclama-t-il, ironique. Les gros poissons méritent des efforts pour être ferrés !

— Le cheval de James est également inscrit pour la course de demain. Il a retenu une table au restaurant. Vous risquez de vous croiser.

— Merci de m'avertir, Mickey, mais ne t'inquiète pas. Ce que fait désormais Serena m'est totalement indifférent.

C'était vrai. L'idée que son ex ait pu attraper dans ses filets une autre proie le fit sourire. Pauvre James ! Il n'enviait pas son sort.

Si Midas Magic gagnait, Daisy et lui allaient immanquablement se retrouver sous les projecteurs. Dans sa nouvelle robe, Daisy surpasserait en beauté toutes les femmes présentes, il en était persuadé, même s'il n'avait pas encore vu le vêtement. En tous les cas, elle serait la plus belle pour lui.

* * *

Lorsque Ethan pénétra dans le salon où l'attendait Daisy, s'il avait encore eu le moindre doute au sujet de l'élégance de celle-ci, il se serait évanoui aussitôt. La jeune femme était resplendissante, un régal pour les yeux. Le désir fulgurant de lui faire l'amour tendit son corps comme un arc. Non, impossible ! Elle s'était faite belle pour lui, il ne devait pas mettre à mal la perfection de son apparence.

Daisy joua le mannequin, tourbillonnant sur elle-même afin de se montrer sous toutes les coutures. L'ample jupe de sa robe valsait autour de ses jambes.

— Tu aimes ? demanda-t-elle.

— Tu seras la plus belle ! J'en prends le pari et suis sûr de gagner.

C'était vrai. Exquise, la robe lui allait à la perfection ; l'harmonie de ses couleurs mettait sa maîtresse en valeur sans ostentation. Daisy possédait un charme naturel à nul autre pareil. Pourtant léger, son maquillage conférait à ses yeux et à ses lèvres un éclat incontestable. Élégante, infiniment désirable, Daisy Donahue allait devenir la coqueluche des champs de courses. Serena en serait malade de jalousie.

— Mon ami Mickey va tomber fou amoureux de toi, c'est certain ! Je ne vais pas te quitter d'une semelle de peur qu'il ne t'enlève.

Daisy rit, heureuse du compliment.

— J'ai voulu que tu sois fière de moi.

— C'est gagné, je le suis, dit-il en déposant un chaste baiser sur son front.

Soudain, une émotion inconnue le submergea. Que se passait-il ? Pourquoi éprouvait-il ce désir ardent, démentiel de la protéger, de la voir heureuse ?

Attention, danger !

Depuis leur toute première rencontre, il se comportait d'une manière extravagante. Ce désir inouï de s'approprier cette femme, de créer une situation dans laquelle il lui serait impossible de s'échapper était tout à fait déraisonnable.

La réponse s'imposa à son esprit : Daisy Donahue était unique. Il l'avait perçu d'instinct. Elle était belle sans ostentation, intelligente et de bonne compagnie. Elle était loyale, généreuse, désintéressée.

Elle était digne d'être aimée.

Elle était digne d'être épousée !

Bon sang, qu'est-ce qu'il lui prenait ? ! Mais, même s'il était furieux contre lui-même pour le tour que prenaient ses pensées, il ne put s'empêcher de se dire que demain serait une journée capitale. Elle allait servir de test.

13.

Accompagné d'un Ethan plus beau que jamais, Daisy arriva à Rosehill Gardens dans une limousine conduite par un chauffeur. Par centaines les gens faisaient la queue devant l'entrée principale. Grâce à son badge spécial, réservé aux propriétaires de chevaux, Ethan se dirigea vers une entrée privée.

Le soleil brillait haut dans le ciel. Les hommes en costume-cravate et les femmes en robe élégante et chapeau déambulaient, à l'évidence avides d'étaler leur richesse et leurs beaux atours. Daisy se félicita d'avoir pris soin de s'acheter une robe qui la mettait en valeur. On se retournait sur leur passage. Ethan était un homme qui attirait les regards. Dans son costume gris clair impeccablement taillé, sa chemise blanche et sa cravate noir et or — les couleurs de son écurie de course —, il possédait une prestance innée qui la fascinait. Dieu merci, aujourd'hui, elle se sentait belle, élégante, digne de déambuler à son bras.

— Hello, Daisy !

A l'énoncé de son prénom, elle s'arrêta, tétanisée. Elle connaissait cette voix. Levant les yeux, elle vit Carl quitter un groupe de jeunes gens pour s'avancer vers elle. Avec une désinvolture insupportable, son ex l'aborda, ignorant ostensiblement le fait qu'elle soit accompagnée.

— Tu es magnifique ! Je vois que tu dépenses sans compter pour t'habiller, aujourd'hui. L'époque des vaches maigres est donc révolue.

— Je ne te savais pas adepte des champs de courses, Carl !

— Tu ne l'étais pas non plus, autrefois, ma chère Daisy. Je suis venu avec un groupe d'amis pour faire la fête. L'un d'eux se marie demain.

— Alors, tu ferais bien de les rejoindre.

Carl lança alors un regard ironique en direction d'Ethan.

— Je vois. Tu as trouvé mieux à te mettre sous la dent.

— En effet ! intervint Ethan d'une voix glaciale. Et je vous conseille vivement d'écouter Daisy et de rejoindre vos amis sans plus tarder.

La menace qu'il lut dans les yeux de son interlocuteur dut persuader son ex de ne pas insister car il s'éloigna sans demander son reste.

— Je... je suis désolée, balbutia Daisy. Je ne m'attendais pas à rencontrer Carl ici.

— Ton ancien petit ami ?

— Oui. Il s'est montré odieux, vulgaire et...

— ... et il a obtenu ce qu'il méritait. N'en parlons plus. Je dois t'informer que Serena, mon ex-fiancée, fait également partie de la fête.

Serena ! Jamais Ethan ne lui avait parlé d'elle. Seul Charles Hollier l'avait mentionnée au cours d'une de leurs conversations.

— Nous avons rompu l'année dernière, de mon fait, poursuivit-il. Elle l'a très mal pris et me voue une haine féroce. Elle risque de se montrer agressive envers toi.

— Pourquoi as-tu rompu ?

— J'ai découvert qu'elle était plus intéressée par mon argent que par moi. Elle est désormais en couple avec James Ellicott.

Dans les magazines people, Daisy avait vu des photos du célèbre magnat du pétrole, un homme sans charme, bedonnant, à moitié chauve mais riche à millions. Ce dernier détail lui valait un succès indéniable auprès de certaines femmes.

— Serena est très belle, n'est-ce pas ?

— Oui, et elle sait utiliser sa beauté pour séduire. Je suis tombé sous son charme, je l'avoue. Mais sous cette beauté apparente se cache une âme noire. Dieu merci, j'ai pu le découvrir à temps. Tu peux me croire, Daisy, cette femme est définitivement sortie de ma vie. Elle ne compte plus pour moi.

— Je... je me suis offerte à toi contre de l'argent, balbutia Daisy, rouge de confusion à cette pensée humiliante.

Ethan s'arrêta net de marcher pour se camper devant elle. Il posa les mains sur ses épaules et plongea les yeux dans les siens.

— Non ! Ne te dévalorise pas ainsi, je t'en supplie, Daisy ! Tu ne t'es pas donnée à moi pour obtenir de l'argent mais pour sauver tes parents de la ruine. Tu es aussi différente de Serena que le jour l'est de la nuit. Et, maintenant, souris de nouveau. Nous allons apprécier chaque seconde de cette journée ensemble.

Il avait raison. Elle devait profiter de chaque seconde passée en sa compagnie... jusqu'à ce qu'il se lasse et l'expulse de sa vie.

Ethan tint à lui présenter Midas Magic et son jockey. Un moment de grande émotion pour Daisy. Approcher un pur-sang d'aussi près était une grande première pour elle. Peu à peu, l'excitation grimpait. Les chevaux semblaient pressentir l'imminence de la course. Ethan l'informa alors qu'il était temps de rejoindre le restaurant pour y retrouver ses amis. Ces derniers les attendaient au bar. Quand il les aperçut, Charles Hollier faillit s'étrangler avec son champagne.

— Grands dieux, Daisy, quelle transformation !

Elle rit.

— Nous ne sommes plus sur un chantier de travaux, Charles, mais sur un champ de courses. Je ne pouvais pas venir en jean !

— Tu n'es pas désagréable à regarder en jean, Daisy ! affirma Ethan en lui entourant les épaules d'un bras protecteur.

— Tu vas nous présenter ton amie, Ethan, s'écrièrent en chœur les jeunes femmes du groupe.

— Avec plaisir.

Daisy s'efforça de retenir les prénoms de celles et de ceux qui lui étaient présentés. Mickey commanda le champagne tandis qu'Olivia — sa petite amie du moment — demandait, les yeux brillants de curiosité :

— Comment vous êtes-vous rencontrés Ethan et vous, Daisy ?

— Je peux tout vous raconter, j'y étais ! intervint alors Mickey, volubile. Daisy était l'assistante de l'organisatrice de Magic Millions. Notre cher Ethan est tombé sous son charme à la minute où ses yeux se sont posés sur elle. C'est ce qu'on appelle un coup de foudre.

— Mais c'était en janvier ! s'exclama Allyson. Pourquoi avoir attendu si longtemps pour nous la présenter, Ethan ?

Celui-ci fit une grimace expressive.

— Daisy s'est montrée la femme la plus difficile à séduire que j'aie jamais rencontrée. Elle m'a détesté d'emblée, ne voulait rien avoir affaire avec moi. J'ai voulu interférer dans sa relation avec son

employeur et elle a perdu son emploi par ma faute. A ses yeux, je suis alors devenu son pire ennemi.

Tous éclatèrent de rire devant son air pantois.

— Comment faire pour devenir un héros à ses yeux ? poursuivit-il. Tel était le défi à relever. Je rénouvais ma maison de Hunters Hill. Un énorme chantier. Je lui ai proposé de le superviser.

— Et elle a fait un super travail, je peux en témoigner, intervint Charles. En tant qu'architecte, il m'était impossible de passer mon temps sur le chantier. Daisy l'a fait avec une grande compétence, surveillant le travail des artisans, évitant ainsi bien des erreurs. Une vraie perle.

— Croyez-vous qu'elle a alors succombé à mon charme ? renchérit Ethan. Pas du tout ! Pour elle, j'étais un employeur et devais me comporter comme tel. Pas de familiarité avec le personnel. L'avoir sous mon toit et ne pas pouvoir la toucher était un calvaire pour moi !

Il leva les bras au ciel, mimant une crise de désespoir. Tous ses amis éclatèrent de rire. Dave Marriott, un de ses anciens camarades de classe, prit la parole :

— Toi, Ethan Cartwright, le premier de la classe, celui dont nous étions tous jaloux pour ses succès dans tous les domaines, repoussé par une femme ! Qui aurait cru cela possible !

Shannon, l'épouse de Dave, applaudit des deux mains.

— Bravo, Daisy ! La plupart des hommes ont l'arrogance de croire que toutes les femmes sont prêtes à leur tomber dans les bras.

Daisy pensa qu'il était temps pour elle d'intervenir.

— J'avoue avoir eu de prime abord une idée tout à fait fautive sur Ethan. Il m'a fallu un certain temps pour réaliser qu'il n'était pas l'homme arrogant qu'il paraissait être.

Elle se tourna vers lui.

— Peu à peu, je lui ai trouvé toutes sortes de qualités...

— Ah oui, lesquelles ? demanda Mickey, taquin.

— Le *fair-play*, par exemple. Il ne m'a pas tenu rigueur de lui avoir pris un set au tennis.

— Vous avez battu Ethan au tennis ! s'exclama Mickey, époustouflé.

— Je vous avertis, lança alors Ethan à la cantonade, à la prochaine partie de tennis que je vais organiser, Daisy et moi allons tous vous battre à plate couture.

— C'est en perdant au tennis que tu as gagné le cœur de ta belle, Ethan ? demanda Mickey.

Son compagnon laissa échapper un soupir à fendre l'âme.

— Non, car j'étais toujours son employeur alors. J'ai dû attendre que, la rénovation de ma maison terminée, elle se trouve un poste d'assistante dans la publicité pour qu'elle me laisse enfin entrer dans sa vie. Je vous le dis et le répète : Daisy est une femme très, très, très difficile à séduire.

Daisy remercia mentalement Ethan pour cet historique de leur relation. Avoir donné du fil à retordre au sublime et tout-puissant Ethan Cartwright la faisait apparaître comme une héroïne aux yeux des amis de celui-ci. Pas une seconde il n'avait manifesté de l'ego mal placé, bien au contraire. Il n'avait cessé de l'encenser tout en se rabaissant, lui prouvant ainsi, une fois de plus, combien son jugement sur lui avait été erroné au tout début de leur relation.

Ils se dirigèrent vers le pavillon du restaurant qui dominait la piste et permettait aux convives de suivre toutes les courses aux premières loges. Les nappes et les serviettes blanches sur les tables conféraient à l'endroit le luxe et la classe adaptés au statut des riches propriétaires de chevaux. Seuls ceux-ci et leurs invités pouvaient pénétrer dans les lieux. Pour avoir une vue complète et détaillée des différentes courses, un écran de télévision était installé au-dessus de chaque table. A leurs pieds, ils pouvaient apercevoir les jockeys retenant leurs chevaux avant de les conduire dans les stalles. En face se trouvait la tribune des officiels, qui allaient donner le départ de chaque course, annoncer l'ordre d'arrivée des concurrents et proclamer le vainqueur.

A peine venaient-ils de prendre place à la table qui leur était réservée qu'un hélicoptère apparut dans le ciel et atterrit sur l'aire réservée à cet effet, au centre de l'hippodrome.

— Voici James Ellicott qui fait son show habituel, prévint Mickey, ironique.

Ethan haussa les épaules.

— Il ne changera jamais. Pour lui, toutes les occasions sont bonnes pour étaler son opulence. Serena doit adorer ça ! Surtout ne t'inquiète pas, Mickey : Daisy est au courant pour mes fiançailles rompues.

— A ce propos, Ethan, je tiens à te dire que Daisy remplace très avantageusement cette peste, annonça Charles d'un air solennel. Ses grands airs m'horripilaient.

— Je ne pouvais pas la supporter, moi non plus, intervint Allyson. Surtout, ne vous laissez pas impressionner si elle s'arrête à notre table, Daisy. Nous sommes tous très heureux qu'elle soit définitivement sortie de la vie d'Ethan et que vous en fassiez désormais partie.

Face à tant de gentillesse, Daisy avait la gorge nouée par l'émotion. Ainsi, au sein du groupe, tous et toutes prenaient fait et cause pour elle ! Elle se détendit. Elle allait passer une journée délicieuse en compagnie d'Ethan et de ses amis. L'humeur du groupe était joyeuse et son cavalier s'occupait d'elle comme si elle comptait vraiment pour lui — même si cela n'était que provisoire...

On leur apporta du saumon fumé, de l'avocat au crabe et des crevettes, le tout accompagné d'un chardonnay. A ce moment-là, la troupe entourant James Ellicott fit une entrée bruyante dans les lieux. Le milliardaire vint vers eux, riant haut et fort.

— Salut, Ethan ! J'ai vu ton cheval à l'entraînement, ce matin. Il n'est pas mal, mais il n'a aucune chance face au mien.

— Laissons-les courir, et que le meilleur gagne, dit Ethan en se levant pour prendre la main tendue par le nouvel arrivant.

Ce dernier était escorté d'une splendide jeune femme blonde au teint de porcelaine, aux yeux bleu pervenche et au maquillage parfait — l'œuvre d'un professionnel, sans aucun doute. Elle portait une robe aux dessins noirs et blancs ultramodernes. Le vêtement semblait avoir été cousu sur elle et ne laissait rien ignorer de sa silhouette de rêve.

— Qui est cette ravissante jeune femme à tes côtés, Ethan ? demanda le magnat en dévorant Daisy des yeux. Je ne l'ai encore jamais vue ici.

— Daisy, permets-moi de te présenter James Ellicott et Serena Gordon. James, Serena, voici Daisy Donahue.

— Daisy ! Quel prénom bizarre ! lança aussitôt Serena, les lèvres pincées. Il...

« Il est souvent utilisé par les fermiers pour prénommer leurs vaches », aurait-elle probablement ajouté si Ethan ne lui avait pas coupé la parole :

— Pour moi, il évoque le soleil et les fleurs. Je l'adore.

— Heureuse de faire votre connaissance, dit Daisy, tout sourires, en serrant la main tendue par James.

— Tout le plaisir est pour moi, ma chère ! susurra le milliardaire d'un ton mielleux, en lui serrant la main plus fort et plus longtemps que la politesse l'exigeait.

Daisy retira vivement ses doigts, mal à l'aise. L'enveloppant d'un regard dédaigneux, Serena lança alors :

— Vous portez un modèle de Liz Davenport.

— En effet, répondit Daisy.

— Elle semble ne plus être dans le vent, cette année, avec ces couleurs un peu voyantes. James m'a acheté cette robe Christian Dior à Paris. Le noir et le blanc sont résolument tendance, cette année.

— J'en suis très heureuse pour vous, Serena. Le noir et le blanc, ces teintes basiques, vous vont si bien !

La blonde ouvrit la bouche comme si, soudain, ses poumons manquaient d'air. Son richissime amant la prit résolument par le bras.

— Je crois qu'il est temps, pour nous, de rejoindre notre table, ma chérie. Bonne chance avec Midas Magic, Ethan.

— Bonne chance à toi aussi, James. Et pas seulement avec ton cheval !

* * *

Le couple s'éloigna. Comme Ethan et Daisy se rasseyaient à table, Shannon s'exclama, euphorique :

— Bravo, Daisy, vous avez cloué le bec à cette peste !

Ethan rit de bon cœur.

— Je vous l'avais dit, non ? Défier Daisy est super dangereux. Elle sort toujours gagnante.

Elle était aux anges. Ethan était fier d'elle. Il lui avait fait maints compliments devant ses amis. Ces derniers savaient désormais qu'il la tenait en haute estime. Alors peut-être pouvait-elle espérer... Non ! Il était illusoire de vouloir tirer quelque conclusion que ce soit de cette attitude protectrice.

Les différentes courses furent annoncées et abondamment commentées tout au long du repas. Mickey les quitta deux fois, car deux de ses chevaux participaient à deux courses différentes. Il revint chaque fois à leur table en triomphant : l'un d'eux finit troisième, l'autre deuxième.

Mais tous attendaient la course des courses, celle où devait courir Midas Magic. Quand le haut-parleur ordonna aux jockeys de se placer au départ pour la grande course de la journée, Ethan se leva et prit la main de Daisy.

— Suis-moi ! commanda-t-il.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle, surprise.

— A la tribune d'honneur, pour être prêts à recevoir le prix si Midas Magic gagne. C'est là que les propriétaires des chevaux engagés dans la course doivent se rendre.

Comme elle se levait de sa chaise, elle put voir que James Ellicott et Serena avaient déjà quitté leur table. A peine étaient-ils arrivés à la tribune que les chevaux s'élançaient. Ils purent alors suivre chaque détail de la course, filmée en gros plan et retransmise sur un écran de télévision géant. Très vite, Daisy partagea l'excitation et l'enthousiasme d'Ethan, surtout quand, au dernier virage, Midas Magic se propulsa hors du peloton pour prendre la tête de la course. Et la gagner !

— Qu'est-ce que tu as donné à manger à ton cheval, Ethan ? lui lança James Ellicott depuis sa place.

— Tout est question de choix ! lui répliqua Ethan. Il y a les bons et les mauvais chevaux.

La mine déconfite de Serena amusa Daisy. A l'évidence, elle n'avait pas choisi le bon cheval !

Ethan l'entraîna avec lui sur le podium, où ils furent immédiatement sous les flashes des photographes. Ethan fit un rapide discours, créditant Mickey de cette victoire pour avoir su choisir et entraîner Midas Magic. Puis il se tourna vers Daisy et, les yeux dans les siens, il ajouta que le cheval portait bien son nom car il avait introduit la magie dans sa vie ; et qu'il espérait que cela durerait longtemps encore.

Un long frisson parcourut Daisy. Ethan lui adressait-il un message ? Elle s'obligea au calme. La journée se déroulait à la perfection, mais interpréter de travers les discours prononcés par celui qui avait ravi son cœur serait une grave erreur. Midas Magic avait fait gagner deux millions de dollars à son propriétaire, là seulement était la magie.

Alors qu'ils regagnaient le pavillon pour sabler le champagne avec leurs amis, ils croisèrent Lynda Twiggley.

— Ethan ! C'est merveilleux, j'ai de nouveau parié sur Midas Magic et j'ai gagné !

— Je suis content pour vous.

Elle lança un regard courroucé vers Daisy.

— Je ne pensais pas vous trouver ici, Dee-Dee !

— Madame Twiggley, intervint Ethan d'un ton glacial, le nom de ma compagne est Daisy Donahue, et je vous prie de l'appeler ainsi désormais. Vous n'avez pas su garder une collaboratrice exceptionnelle. Vous manquez singulièrement de discernement. C'est pourquoi je ne pense pas que nous ferons des affaires ensemble à l'avenir. Adieu, donc. Nous n'aurons plus l'occasion de nous revoir.

Lynda Twiggley en resta bouche bée.

Tandis qu'ils s'éloignaient, Daisy retint à grand-peine une crise de fou rire.

— Merci, Ethan, dit-elle. J'ai toujours eu horreur qu'elle m'appelle Dee-Dee !

— Cette femme est une insupportable mégère. J'ai eu raison de te sauver de ses griffes.

— Je ne te remercierai jamais assez de l'avoir fait.

Enfin, elle l'admet, pensa Ethan, satisfait. Ces barrières qu'elle n'avait cessé d'ériger entre eux tombaient une à une. Certes, Midas Magic avait gagné ; mais sa vraie victoire, celle qui lui importait vraiment, c'était celle-là. Et elle n'avait pas de prix.

14.

Ils venaient de faire l'amour dans l'appartement quand le téléphone sonna. Daisy décrocha. C'était sa mère. Paniquée, elle lança un regard à Ethan et mit un doigt sur ses lèvres.

— Que se passe-t-il, maman ?

— Nous t'avons vue à la télévision auprès d'Ethan Cartwright, ma chérie. Quelle surprise ! Tu ne nous avais pas dit que tu sortais avec lui, petite cachottière.

Oh non... Elle allait devoir trouver une excuse plausible.

— Euh... c'était notre toute première sortie, maman. C'est un homme d'une telle notoriété ! Je ne savais pas comment cela allait se passer. En fait, il m'a présentée à ses amis et j'ai passé une très bonne journée.

— Je n'en doute pas une seconde. Tu étais magnifique dans cette robe. Tu l'as achetée pour cette occasion ?

— Oui, et elle m'a coûté une fortune. Mais cela en valait la peine. Et puis, comme tu le sais, j'ai désormais un travail très bien rémunéré.

— Je suis heureuse que tu dépenses enfin ton argent pour toi et plus pour nous.

— Cela me faisait plaisir de vous aider, maman.

— Dieu merci, tout cela est désormais derrière nous, grâce à Ethan. Lorsque nous t'avons vue à ses côtés à la télévision, ton père n'a pas été aussi surpris que moi. Pour avoir parlé avec lui, il avait perçu son admiration pour toi. Tu vas le revoir ?

— Euh... oui. Il m'a invitée pour une partie de tennis.

— Parfait ! Tu es une championne dans le domaine. Je pensais... c'est bientôt Pâques. Notre famille va se réunir, comme d'habitude. Pourquoi ne pas l'inviter à se joindre à nous pour le repas dominical ?

La vision de sa nombreuse famille rassemblée autour d'Ethan la paniqua aussitôt.

— C'est beaucoup trop tôt pour ça, maman !

— Au contraire, ce sera l'occasion de lui montrer notre reconnaissance pour ce qu'il a fait pour nous.

— Mais, maman, c'était... c'est son travail..., bredouilla-t-elle. Il a pris sa commission !

Les joues rougies par la honte, elle évita soigneusement de regarder Ethan.

— Tu ne dois pas oublier pourquoi il l'a fait : pour te remercier de la qualité de ta collaboration. C'est toi-même qui l'as dit. Tu lui plais, c'est évident. Demande-lui s'il veut venir.

— Il a certainement une famille avec laquelle il va passer les fêtes de Pâques.

— Si c'est le cas, il ira la rejoindre. Cela ne t'empêche pas de lui transmettre notre invitation.

— Très bien, maman, je vais le faire.

Daisy pria le ciel pour que sa mère raccroche. Sans succès.

— Tu vas venir, n'est-ce pas, ma chérie ? Nous ne t'avons pas revue depuis que tu as ce nouveau travail.

Parce que tout son temps libre devait être consacré à Ethan. Tel était le contrat. Elle avait donné sa parole. Mais il lui était impossible de désertier sa famille le jour de Pâques.

— Oui, je viendrai.

— Nous avons tant de choses à fêter. Ton père a remboursé ses dettes et celles de Keith. Ken et Kevin ont enfin pu créer cette entreprise dont ils rêvaient, tu as retrouvé un emploi et nous allons pouvoir payer cette école spécialisée pour enfants autistes qui prendra en charge le fils de Violet.

— Je suis si heureuse pour vous tous !

— Je vais te laisser te reposer. Surtout, transmets notre invitation à Ethan pour le dimanche de Pâques. Et, de toi à moi, ma chérie, il est vraiment très séduisant...

— Maman, je t'en prie, ne commence pas à te faire des idées. Il m'a invitée à une course de chevaux, rien de plus.

— Il t'a présentée à ses amis. Tu lui plais, c'est sûr ! Et vous allez très bien ensemble, je dois dire. A très bientôt, ma chérie.

Daisy raccrocha et s'allongea de nouveau sur le lit, affreusement embarrassée. Ayant entendu une partie de la conversation, Ethan devait avoir imaginé sans peine les reparties de sa mère.

— Maman nous a vus à la télévision et pense que nous faisons un beau couple.

Il rit.

— Elle a raison.

— Arrête, ce n'est pas drôle ! Ma famille se réunit chaque année autour de mes parents pour Pâques et tu es invité ! Je sais, je dois te consacrer tout mon temps libre, mais...

— Il n'y a aucun problème, Daisy. Je viens avec toi.

— Quoi ?

— Ta mère m'a invité. J'accepte son invitation. C'est aussi simple que cela.

— Je n'ai jamais invité personne à nos fêtes, Ethan. Ils vont tous croire que...

— Arrête de t'inquiéter, coupa-t-il. Tout va bien se passer. Je suis heureux de cette invitation, heureux de rencontrer une famille unie, moi qui n'ai pas eu la chance d'en avoir une.

* * *

La semaine passa en un éclair. Ethan la bombardait de questions sur sa famille, s'efforçant de retenir le prénom de chacun. Daisy était sur des charbons ardents. Elle se souvenait de l'aversion qu'elle éprouvait pour le beau milliardaire au tout début de leur rencontre. Et si ses frères et sa sœur faisaient de même ? Ethan ne semblait pas s'en soucier. Il montra un intérêt tout particulier pour Joshua, le fils autiste de Violet. L'enfant était enfermé dans son monde. Passionné par les chiffres, il éprouvait les pires difficultés à communiquer avec les autres.

— J'ai moi-même été passionné par les chiffres dans mon jeune âge, affirma-t-il. Je saurai lui parler.

Elle dut l'empêcher d'acheter un panier d'œufs en chocolat pour les enfants. C'était beaucoup trop. La famille Donahue détestait le gaspillage et élevait les enfants dans le respect de la valeur de chaque chose. Une dizaine seulement de ces œufs soigneusement cachés dans le jardin suffirait largement à leur bonheur.

* * *

Ethan percevait la tension qui habitait Daisy à l'idée de le présenter à sa famille. Il devinait pourquoi. D'après elle, ils n'étaient pas du même monde. De son côté, il avait éprouvé un réel plaisir à l'emmener avec lui sur le champ de courses, à la présenter à ses amis. Comme il s'y attendait, elle avait fait leur conquête. Mais cette réussite incontestable n'avait réglé qu'une partie du problème. Elle s'adaptait parfaitement à son monde, pourrait-il s'adapter au sien ?

Daisy s'était sacrifié pour ses parents, sa famille comptait beaucoup pour elle. Il allait devoir se faire accepter par les Donahue. Un nouveau défi à relever pour atteindre le but qu'il s'était assigné. Il s'y emploierait.

15.

— Mes frères s’habillent toujours en jean, lui annonça Daisy le samedi matin, avant qu’il ne commence à s’habiller.

Ethan comprit le message et enfila un jean.

— Il vaudrait mieux que nous utilisions ma voiture, dit-elle, au moment du départ.

Il arqua les sourcils.

— Il n’est pas question que je dissimule qui je suis aux yeux de ta famille, Daisy !

Il avait raison, mais arriver à la maison de ses parents dans la somptueuse BMW du richissime financier paraissait à Daisy totalement inconvenant.

— C’est ta première visite, Ethan, plaida-t-elle. Que veux-tu ? Que ma famille s’intéresse à toi ou qu’elle n’ait d’yeux que pour ta voiture ?

Très bien, il s’agit d’un test d’une réelle importance pour elle comme pour moi, se dit-il.

— D’accord, prenons ta voiture.

A son grand soulagement, sa compagne se détendit. Il avait fait ce qu’il fallait. C’était un bon début.

Durant tout le parcours jusqu’au domicile de ses parents, Daisy tenta désespérément de lutter contre la panique qui revenait l’assaillir. Ethan avait merveilleusement géré le barbecue avec les artisans, mais l’enjeu de cette visite était spécial. Leurs deux mondes, si différents l’un de l’autre, pouvaient-ils s’ajuster ? Elle en doutait.

Ils parvinrent dans le quartier fait de maisons en briques rouges. Des maisons ordinaires, mais accueillantes et toutes agrémentées d’un jardin rempli de fleurs, résonnant de rires d’enfants. Daisy n’en avait pas honte, bien au contraire. C’était là qu’elle avait grandi, là où elle reviendrait quand sa relation avec Ethan s’achèverait.

Elle gara sa voiture au tout début de la rue en expliquant :

— C’est une impasse. Depuis toujours, lors de nos réunions de famille, les enfants l’utilisent pour jouer au cricket.

— Jouer au cricket dans la rue ! s’enthousiasma spontanément Ethan. Super ! Je vais me joindre à eux.

Une partie était en cours, surveillée par deux adultes. Ces derniers vinrent vers eux.

— Voici Ken et Kevin, mes frères, annonça Daisy.

Ken et Kevin, la quarantaine, lui sourirent et lui tendirent la main d’un même mouvement. Les présentations se firent en toute simplicité. Ils appelèrent les enfants. Ethan déclencha leur admiration en les appelant tous par leur prénom sans se tromper une seule fois. Ils l’invitèrent à partager leur partie après les présentations d’usage auprès de Nan et Pop.

Celles-ci effectuées dans les règles, Ethan demanda et obtint la permission de rejoindre les enfants dans la rue. Le père de Daisy proposa spontanément de l'accompagner, abandonnant la cuisine à sa femme et à ses deux filles.

Daisy commençait à se détendre. Tout se passait bien. Sa mère la remercia chaleureusement d'avoir relayé l'invitation et, surtout, d'avoir obtenu qu'Ethan l'accepte.

— Il est un peu trop, non ? déclara Violet en faisant la moue. Toutes les femmes doivent lui tomber dans les bras. Tu dois avoir affaire à une sérieuse concurrence.

— C'est pourquoi je n'étais pas pressée de vous le présenter, expliqua Daisy à sa sœur, mais maman a insisté. Ne vous inquiétez pas. Et une chose est sûre : plus je le connais, plus je l'apprécie. Pas pour sa fortune mais pour ses qualités de cœur. J'ignore où va nous conduire cette relation mais j'apprécie sa compagnie, c'est certain.

Violet se détendit.

— Je vois que tu es toujours aussi raisonnable. J'espère de tout mon cœur que cette histoire se déroulera selon tes vœux. Mais je meurs de curiosité : dis-nous-en un peu plus sur lui, je t'en supplie.

Daisy choisit soigneusement ce qu'elle pouvait raconter sans choquer : un fils unique, des parents trop occupés à gérer leur carrière pour trouver le temps de s'intéresser à lui, la pension dans une école privée, la très grande tendresse pour sa grand-mère, qui lui avait transmis son goût et son talent pour la cuisine, sa passion pour les jeux de société. Cela parut satisfaire leur curiosité.

Sa mère s'affaira derrière ses fourneaux pour préparer le traditionnel gigot d'agneau aux haricots ; de son côté, sa sœur mit la dernière main au gigantesque gâteau au chocolat pour le dessert, tout aussi traditionnel. Daisy dressa la table avec la nappe, les serviettes blanches et les couverts pour quinze personnes. Puis, avec quelques décorations spécifiques à Pâques, elle donna à la salle à manger un air de fête, prépara un jus de fruits pour les enfants et le vin pour les adultes. Ces fêtes familiales étaient généralement joyeuses. Elle fit des vœux pour qu'Ethan s'y sente accepté.

Juste avant le repas, Daisy s'éclipsa discrètement par la porte de derrière afin de dissimuler dans le jardin les œufs en chocolat que les enfants auraient à trouver après le déjeuner.

La cloche sonna, appelant toute la tribu à table. Après s'être lavé les mains, les enfants s'installèrent chacun à leur place, sans se bousculer mais en manifestant leur enthousiasme pour la partie de cricket endiablée à laquelle Ethan avait participé — avec maestria selon leurs dires. Du regard, Daisy le remercia pour cette implication. Il semblait s'intégrer dans son univers familial, sans doute s'était-elle inquiétée à tort. Mais la journée n'était pas terminée...

* * *

Durant le repas, Daisy ne put s'empêcher de noter qu'Ethan écoutait plus qu'il ne parlait. Un changement radical pour lui, habitué à toujours tout diriger. A l'évidence, ce monde était nouveau pour lui. S'y plaisait-il ? Une fois encore, ses doutes revenaient en force.

Après le dessert, les enfants obtinrent l'autorisation de quitter la table pour aller chercher les œufs dans le jardin. Tous se levèrent d'un bond et se précipitèrent dehors. Tous, sauf Joshua, qui resta assis à compter et recompter inlassablement les minuscules boules de couleur récupérées du gâteau. Violet vint s'asseoir près de son fils, l'adjurant de rejoindre ses cousins. Il refusa obstinément, sans dire un mot. Quand sa sœur saisit sa main pour l'entraîner derrière elle, Joshua se débattit frénétiquement et hurla.

Toute la famille était habituée à ses crises, mais que l'une ait lieu devant Ethan était pour tous fort embarrassant. Violet s'effondra en larmes. Barry, énervé, emporta son fils dans ses bras hors de la pièce.

Ce fut alors qu'Ethan intervint :

— J'ai peut-être une solution, Violet, dit-il. D'après les dires de Daisy, Joshua s'intéresse aux chiffres. Or il existe une Game Boy basée sur les chiffres. Je l'ai apportée avec moi. Si vous le

permettez, j'aimerais la lui mettre entre les mains pour voir sa réaction.

Violet le dévisagea, les yeux écarquillés. Daisy était tout aussi surprise.

— Accompagne Ethan à la chambre de Joshua, Violet, ordonna leur mère. Il faut tout essayer...

Violet obéit et Ethan la suivit hors de la pièce. Daisy commença à débarrasser la table, aidée par sa mère et ses hommes.

— C'est un gars bien que tu as trouvé, Daisy, déclara Ken avec conviction.

— Je confirme, renchérit Kevin. Il a été parfait avec les enfants.

A l'évidence sincères, ces compliments allèrent droit au cœur de Daisy ; qui tint toutefois à tempérer l'enthousiasme de ses frères.

— Ne vous emballez pas, les garçons ! Nous venons juste de commencer une relation et...

— Il n'est pas besoin de se fréquenter longtemps pour savoir si on est bien assorti ou pas, coupa sa mère.

— Je ferais tout pour le garder si j'étais toi, sœur, affirma Kevin.

— Attache-le avec une corde solide et ne le laisse pas s'échapper, conseilla Keith.

Ils éclatèrent de rire en chœur à la blague de l'aîné de la fratrie. Il ne faisait désormais plus aucun doute qu'Ethan venait d'être adopté par la tribu Donahue. Daisy aurait donné cher pour savoir ce qui se passait dans la chambre de Joshua...

* * *

Ils étaient de nouveau tous assis à table, savourant les chocolats apportés par Ethan, lorsque celui-ci, Violet et Barry les rejoignirent.

— Je n'arrive pas à y croire, expliqua sa sœur, surexcitée. Ethan a montré à Joshua comment jouer au Sudoku avec la Game Boy. Il est emballé !

— Il reste cependant un problème de taille, déclara Barry, embarrassé. Il ne veut plus rendre la console de jeux. Dites-moi combien vous l'avez payée, Ethan, et je vous rembourserai.

— Non, qu'il la garde, elle est à lui.

— Il n'en est pas question ! répliqua aussitôt Barry d'un ton sec. Je ne peux accepter ça.

Il y eut un long silence. *Ethan en fait trop !* pensa Daisy, paniquée. *Barry est trop fier pour accepter un cadeau d'un tel prix.*

— Je vous dois la vérité, expliqua alors Ethan. Je n'ai pas acheté cette console. Connaissant mon intérêt pour ce type de jeu, le fabricant me l'a donnée pour que je la teste. Je l'ai fait et lui ai remis mon rapport. Quand Daisy m'a parlé de la fascination de son neveu pour les chiffres, j'ai immédiatement pensé que Joshua pourrait tester lui aussi la console et rendre mon rapport plus pertinent encore. Les chiffres ont joué un grand rôle dans ma vie. Je me suis souvent réfugié dans le jeu quand personne ne s'occupait de moi. Au moment du départ, ce matin, j'ai glissé la Game Boy dans ma poche en espérant avoir l'occasion de jouer avec Joshua. Il peut la garder. Je n'en ai personnellement plus l'usage.

Violet intervint, les larmes aux yeux :

— Je ne sais comment vous remercier d'avoir pensé à notre fils, Ethan. Cela faisait bien longtemps que je ne l'avais pas vu heureux.

— C'est vrai, reconnut Barry, ému lui aussi. J'ai toujours trouvé la fascination de mon fils pour les chiffres très étrange, sans savoir comment la gérer. Grâce à ce jeu, vous venez de lui procurer un bonheur évident. Cela nous ouvre des perspectives pour l'avenir.

Il donna une grande tape amicale dans le dos d'Ethan.

— Merci.

— J'espère que les autres enfants ne seront pas jaloux, dit Ethan, soudain inquiet.

— Non, certainement pas, intervint Ken. Ils seront bien trop contents de le voir heureux et pourront même jouer avec lui. Et maintenant, je vous propose de goûter à ces savoureux chocolats avant que certains goinfres de ma connaissance ne les avalent tous !

Ethan vint s'asseoir à côté de Daisy. Elle le gratifia d'un sourire lumineux et posa la main sur la sienne, déclenchant autour d'eux bien des regards complices. Keith ouvrit alors une bouteille de champagne et insista pour que chacun en prenne une flûte. Ils avaient beaucoup de choses à fêter.

Daisy sourit. Son frère aîné adorait faire des discours à la fin des repas familiaux. Il excellait dans cet exercice, trouvant souvent le moyen d'être drôle et plein d'esprit.

— Cette année de crise a été difficile pour nous tous, lança Keith en se levant, sa coupe de champagne à la main. Heureusement, les problèmes sont désormais derrière nous.

Un murmure d'approbation courut autour de la table.

— Je souhaite porter un premier toast à Daisy, notre délicieuse petite sœur, pour ce qu'elle a accompli. Aucun de nous n'était en mesure d'aider Mam et Dad. Daisy l'a fait. Nous t'en sommes tous infiniment reconnaissants, sœurette. Bien sûr, tu le sais, si tu as le moindre problème, tu pourras toujours compter sur nous.

Un nouveau murmure d'approbation parcourut l'assistance. Daisy rougit, embarrassée. Keith leva son verre.

— A Daisy !

— A Daisy, lancèrent-ils tous en chœur.

Keith reprit la parole :

— Maintenant, je voudrais porter un toast à Ethan. Grâce à ses conseils judicieux, il a sauvé Mam et Dad de la ruine. Il leur a redonné le sourire, la joie de vivre. Nous vous en remercions du fond du cœur, Ethan.

Il leva une nouvelle fois son verre.

— A Ethan !

— A Ethan ! entonnèrent-ils tous.

C'est alors qu'Ethan se leva et prit la parole :

— De nouveau, je vous dois la vérité. Je n'ai pas fait tout ça pour vous, je ne vous connaissais pas. Je l'ai fait pour pouvoir garder votre sœur dans ma vie. Et cela n'a pas été facile. Daisy a été la femme la plus difficile à séduire qu'il m'ait été donné de rencontrer.

— Nous nous doutions bien que vous trouviez un certain intérêt personnel dans l'affaire, dit Keith d'un air entendu. Cela n'empêche pas que vous avez été formidable. Vous avez redonné le sourire à nos parents et, pour nous, cela n'a pas de prix.

— Aujourd'hui, poursuivit Ethan, je me suis assis parmi vous. Je comprends désormais pourquoi votre sœur est cette personne si spéciale, si exceptionnelle, et surtout pourquoi vous êtes si importants à ses yeux. Vous partagez quelque chose de très précieux : le plaisir d'être ensemble. Fils unique, je n'ai pas eu la chance de connaître ça.

Daisy avait la gorge nouée par l'émotion. Ethan se tourna soudain vers elle :

— J'aimerais tellement pouvoir construire une telle famille avec toi, Daisy.

Elle écarquilla les yeux et resta bouche bée. Avait-elle bien entendu ? Ethan désirait fonder une famille ? Avec elle ? Non, elle devait avoir eu des hallucinations...

Keith reprit la parole pour déclarer, d'un ton solennel :

— Nous sommes d'accord avec vous, Ethan. Notre petite sœur est très spéciale, exceptionnelle. Vous l'êtes aussi. Je suggère que vous et Daisy alliez faire un tour au jardin. Vous avez des choses à vous dire. Pendant ce temps, nous allons préparer la table pour un poker.

« Ne laisse pas passer l'occasion », lui avait conseillé Mickey. Keith venait de lui donner l'agrément familial. Les barrières érigées par Daisy tombaient. Le moment était venu de tout lui dire...

Sans plus attendre, Ethan saisit la main de Daisy et l'entraîna dehors. Dès la porte refermée, il la prit dans ses bras et plongea le regard dans le sien.

— La preuve est faite, non ? dit-il. Nous sommes bien ensemble partout où nous nous trouvons, que ce soit sur un hippodrome ou dans ce quartier où tu es née. Je sais pourquoi. La raison en est simple. Je suis l'homme de ta vie. Je le sais. Je le sens. Et toi, tu es la femme de ma vie. Celle que j'attendais. Nous pouvons construire un avenir ensemble, cela ne fait aucun doute. Nous aurons une famille comme la tienne. Rien ne pourra l'empêcher. Rien !

Les mots d'Ethan résonnèrent aux oreilles de Daisy comme une musique céleste. « Tu es la femme de ma vie. Celle que j'attendais. » Il y croyait. Il en était sûr. Elle le percevait au ton de sa voix, à son attitude. Daisy se mit alors à y croire, elle aussi. Ses doutes, si tenaces, s'évanouissaient enfin. Les larmes lui montèrent aux yeux. Incapable de prononcer un mot, elle noua les bras autour du cou de l'homme qu'elle aimait et l'embrassa passionnément.

Le contrat ne s'arrêterait pas à la fin de l'année. Il se poursuivrait durant toute leur vie.

Quand leurs lèvres se séparèrent, Ethan s'exclama, pantelant :

— Wouah ! Je prends ça pour une réponse positive.

— Tu peux. Je t'aime, Ethan, je t'aime à en mourir. Mais je n'étais pas de ton monde et...

— Tu te trompais, coupa-t-il avec douceur. Dès notre toute première rencontre, j'ai eu envie de t'enlever, de te kidnapper pour te garder indéfiniment auprès de moi.

— Tu ne me connaissais pas, pourtant.

— Non, en effet. Je le savais d'instinct. T'en persuader a été une tâche de longue haleine.

— Tu avais envie de moi...

— A en avoir mal. Et, quand enfin tu as été mienne, j'ai su que je ne te laisserais pas repartir. Je t'aime éperdument. Je ne peux plus me passer de toi.

Le cœur de Daisy allait exploser ! Elle avait tellement rêvé d'entendre ces mots. Son rêve devenait réalité.

— Mon travail n'est pas terminé, poursuivit Ethan. Il va falloir que je te demande en mariage à ton père.

— Tu ne me l'as toujours pas demandé à moi !

Il rit.

— Dois-je le faire à genoux ?

— Non ! Je préfère que tu me le demandes les yeux dans les yeux.

— Veux-tu être ma femme pour la vie, Daisy Donahue ?

— Oui, je le veux.

Ils s'embrassèrent de nouveau. La même passion les unissait. Ils savaient désormais que ce serait pour la vie.

* * *

Quand Ethan demanda solennellement la main de Daisy à son père, devant toute la famille réunie, tous applaudirent, même Joshua.

TITRE ORIGINAL : THE BILLIONAIRE'S HOUSEKEEPER MISTRESS

Traduction française : MONIQUE DE FONTENAY

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

Azur® est une marque déposée par Harlequin

© 2010, Emma Darcy.

© 2015, Traduction française : Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-3689-5

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

EMMA DARCY

En proie au désir

Ethan Cartwright. Un nom qui représente tout ce que Daisy déteste. Non seulement cet homme arrogant et sans scrupules est réputé pour avoir bâti sa richesse au détriment des petites gens, mais en plus elle hait ses manières de séducteur impénitent, si sûr qu'aucune femme ne peut lui résister. Aussi, quand il lui propose de travailler pour lui, le premier réflexe de Daisy est-il de refuser. Mais très vite, hélas, elle doit se rendre à l'évidence : elle a besoin de cet argent pour aider ses parents menacés de perdre leur maison. La mort dans l'âme, elle se résout donc à travailler au côté de cet homme magnétique – en se faisant la promesse de résister au trouble brûlant qu'il éveille en elle...

Azur

HARLEQUIN

SUSAN STEPHENS

Retour à Venise



SUSAN STEPHENS

Retour à Venise

Azur

 HARLEQUIN

Prologue

Huit ans plus tôt

Nell Foster sentit la panique s'insinuer en elle. Il fallait faire quelque chose, vite ! Mais l'embarcation glissait sur les eaux calmes du canal, et le gondolier ne pouvait pas accélérer l'allure.

— Je vous en prie, dit-elle en levant vers lui des yeux embués de larmes. *Andiamo...*

L'homme hocha poliment la tête. Nell aurait pu jurer qu'il ne parlait pas un mot d'anglais. Mais il avait forcément compris la gravité de la situation ! Elle jeta encore un regard anxieux sur le visage de sa fille endormie, et le sang se mit à pulser frénétiquement dans ses veines.

Oh, Seigneur, elle ne devait pas céder à l'affolement ; il fallait qu'elle reprenne ses esprits.

Fermant les yeux un instant, elle s'efforça de recouvrer un semblant de calme. Tout irait bien, oui, tout irait bien. Molly n'avait *jamais* été malade.

D'ici à quelques minutes, elles iraient consulter un pédiatre, et...

Quand elle rouvrit les yeux, la gondole était à l'arrêt. Ils venaient d'accoster un petit embarcadère, et son cœur se mit à battre violemment : Molly avait disparu. Où était-elle ? Et qu'avait fait le gondolier ?

— Ma fille !

Le cri strident de la jeune femme déchira l'atmosphère paisible de cette matinée ensoleillée, et quelques passants s'arrêtèrent pour observer la scène. A bout de nerfs, Nell leur lança un regard noir et scruta fiévreusement la rive.

Au bord du canal, un homme grand et brun tenait Molly dans ses bras. En abordant le quai, le gondolier lui avait tendu la fillette assoupie.

Nell serra les poings. Quelle inconséquence ! Il aurait dû l'inviter à descendre la première, afin qu'elle attrape elle-même sa fille, une fois parvenue sur la terre ferme.

Au lieu de quoi, il avait confié Molly à un parfait étranger !

— Avez-vous perdu l'esprit ? demanda Nell en foudroyant le gondolier du regard, avant de lui tendre une liasse de billets et de se précipiter hors du bateau.

L'inconnu s'était accroupi et tenait toujours l'enfant dans ses bras quand Nell se rua vers lui.

— Rendez-moi ma fille ! ordonna-t-elle d'une voix où la rage le disputait à la peur.

Autour d'eux, quelques badauds intrigués restaient en arrêt, portant tour à tour leur attention sur la jeune femme et sur l'inconnu.

Elle savait que son comportement était à la limite de l'hystérie. Des tremblements la secouaient à intervalles réguliers, et quelques gouttes de sueur perlaient à son front. A la vérité, elle ne se maîtrisait plus. Mais tandis que cette gondole avait progressé à la vitesse d'une limace, elle s'était fait un sang d'encre, à contempler le petit visage immobile de Molly... A peine quelques minutes après leur départ

pour une longue promenade sur les canaux vénitiens, l'enfant avait en effet brusquement sombré dans un profond sommeil, et Nell n'avait pu la réveiller. C'était à n'y rien comprendre. Molly ne souffrait d'aucune maladie chronique...

Et maintenant, son bébé était dans les bras de cet inconnu !

— Non, répondit-il enfin.

Sa voix était profonde et grave, mais empreinte d'une fermeté sans appel.

Nell en demeura bouche bée.

Il avait sorti une petite lampe de sa poche et examinait les yeux de l'enfant en soulevant délicatement ses paupières.

Vêtu d'un pantalon clair et d'une chemise blanche, l'homme avait des cheveux noirs qui retombaient en mèches rebelles sur son grand front. En d'autres circonstances, Nell aurait peut-être admiré la finesse de ses traits, l'élégance de sa silhouette et la pureté de ses yeux bruns. Mais en cet instant, elle ne savait qu'une chose : cet inconnu tenait sa fille dans ses bras et refusait de la lui rendre.

Affolée, elle s'agenouilla près de lui et tendit une main vers Molly.

— N'approchez pas, reprit-il. Vous me faites de l'ombre, et je ne vois rien...

— Comment osez-vous m'empêcher de m'approcher d'elle ? cria-t-elle d'une voix suraiguë. C'est ma fille, que vous tenez, *signor*, et...

Il releva le menton et plongea son regard imperturbable dans le sien. Ses yeux finement ourlés, d'un brun chatoyant, exprimaient une froideur hostile.

— Vous êtes en train de faire une crise de nerfs, observa-t-il. Et il faut bien que j'examine l'enfant.

Nell sentit son cœur battre à coups redoublés. Il fallait qu'elle garde le contrôle de la situation. Et cet homme semblait ne rien vouloir entendre !

— Je suis médecin, poursuivit-il, sans cesser d'ausculter Molly. Je suis le *dottore* Luca Barbaro.

Elle lui lança un regard méfiant.

— C'est la raison pour laquelle le gondolier a accosté devant chez moi, ajouta-t-il.

Elle hocha la tête d'un air absent, les yeux rivés sur Molly.

L'homme prenait le pouls de celle-ci et finit par se relever, tout en la gardant délicatement serrée contre lui.

Durant une fraction de seconde, Nell se sentit vaguement rassurée. Cet homme parlait un anglais parfait, et il parviendrait très vite à réveiller Molly, puisqu'il était médecin.

— Il faut appeler une ambulance, conclut-il d'un ton déterminé.

— Une... une ambulance ? répéta-t-elle d'une voix blanche.

Il lui semblait que son cœur cessait de battre. C'était un cauchemar... Blême, elle porta une main à son front et s'efforça d'ignorer le violent vertige qui la gagnait. Elle ne devait pas s'évanouir, elle devait rester forte...

Déjà, l'homme sortait un téléphone portable de sa poche et échangeait quelques informations en italien avec son interlocuteur.

Nell s'appuya contre un mur. Oh, Seigneur, pourquoi avait-elle eu l'idée stupide d'emmener Molly en vacances à Venise ? Sa fille avait à peine dix-huit mois... Dans cette ville, était-il seulement possible de gagner un hôpital rapidement ? La peur s'empara d'elle tandis que les questions défilaient dans son esprit. Si cet homme était médecin, ainsi qu'il le prétendait, pourquoi ne lui disait-il pas ce dont Molly souffrait ? La nécessité d'appeler une ambulance n'était-elle pas alarmante ? Était-ce la raison pour laquelle il préférait se taire ? Parce que Molly était... en danger ?

— Venez, approchez, reprit-il plus doucement en désignant à la jeune femme un banc de pierre devant l'embarcadère le plus proche. Nous allons nous installer ici en attendant l'ambulance.

— Vous croyez qu'elle viendra vite ? s'enquit-elle avec angoisse.

— Oui. Maintenant, voulez-vous me dire votre nom ?

— Nell Foster, répliqua-t-elle d'un ton agacé. Pourquoi une ambulance ? De quoi ma fille souffre-t-elle ? Vous le savez, n'est-ce pas ?

Il hocha négativement la tête, sans mot dire.

Oh, elle allait perdre la raison, si cet homme refusait de lui révéler la vérité !

— Vous *devez* me dire ce qui se passe ! s'écria-t-elle d'un ton suppliant. Je suis sa mère !

— Oui, répliqua-t-il en fronçant les sourcils. Et vous êtes en état de choc. Vous devriez tenter de vous calmer. Je ne peux pas vous dire de quoi souffre l'enfant, pour le moment. Sans examen complémentaire, je préfère réserver mon diagnostic. Mais vous avez eu de la chance.

Les poings serrés, Nell dévisageait cet Italien qui semblait concentrer tous les défauts qu'elle haïssait. Non seulement il abusait de sa position de médecin et s'adressait à elle comme à une idiote, mais il faisait passer son orgueil et la sûreté de ses diagnostics avant la légitime inquiétude d'une mère ! Et il osait lui dire qu'elle avait « de la chance » ? C'était un comble !

— De la *chance* ? répéta-t-elle entre ses dents, en le toisant d'un regard assassin.

— Oui. Luigi, le gondolier, ignorait que je suis rarement à mon cabinet, le samedi matin. Mais il a bien fait de venir tout de même, non ?

Luca Barbaro baissa encore les yeux sur la fillette et s'efforça d'ignorer le soupir rageur de la jeune femme.

Il avait pensé profiter de cette matinée de congé pour flâner sur les plages du Lido. Mais les patients étaient toujours prioritaires. Dès qu'il s'agissait de la santé d'un être humain, sa vie privée et ses loisirs étaient relégués au second plan.

En revanche, il aurait préféré éviter de subir les gesticulations hystériques de cette jeune femme. Une part de lui-même pouvait comprendre qu'une mère soit terrorisée et à bout de nerfs ; mais le médecin qui dominait en lui était exaspéré.

Les cris et les questions incessantes de cette femme parasitaient son travail. Il avait besoin de calme, pour examiner la petite. D'ailleurs, à son avis, l'entourage des malades représentait toujours le même obstacle à une pratique sereine de la médecine. S'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait ordonné à cette touriste anglaise de rentrer dans sa chambre d'hôtel et de le laisser tranquille pendant qu'il s'occupait de la fillette.

Hélas, il lui était impossible d'appeler une infirmière et d'exiger qu'on le débarrasse de cette mère trop bruyante.

— Que faites-vous ? implora-t-elle, comme il examinait chacun des doigts de l'enfant.

— Je vérifie son niveau d'oxygénation, expliqua-t-il sèchement.

— Uniquement en regardant ses doigts ?

— Ses ongles, précisa-t-il. Lorsqu'ils sont roses, tout va bien, mais lorsqu'ils deviennent bleus, c'est souvent le signe de...

— Laissez-moi voir, coupa-t-elle en prenant fiévreusement les petites mains de Molly dans les siennes.

Aussitôt, Nell sentit une terrible angoisse l'étreindre, et elle se mordit la lèvre. Les ongles de sa fille avaient pris une teinte bleutée... Seigneur, quelle mauvaise mère elle faisait, pour n'avoir pas constaté ce changement plus tôt ! Oh, la pauvre Molly !

Son visage s'était décomposé et sa culpabilité était si visible que Luca intervint :

— Même une mère ne peut pas tout savoir...

Stupéfaite, Nell releva les yeux vers lui. Avait-il le don de lire dans les pensées ?

— Je ne pourrai pas vous aider si vous ne me dites pas de quoi elle souffre, reprit-elle.

— Quoi qu'il en soit, vous ne pouvez pas m'aider, lâcha-t-il avec suffisance.

— Voulez-vous dire qu'un enfant n'a pas besoin de sa mère quand il est malade ? demanda-t-elle vivement.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais...

— Alors rendez-la-moi, plaida-t-elle.

— Non. Cessez de me harceler et tâchez de vous détendre un peu, conseilla-t-il.

— De me *détendre* ? reprit-elle en lui décochant un regard ébahi.

Cet homme ne comprenait rien à rien. Visiblement, il avait une pierre à la place du cœur ! Il devait appartenir à cette race de médecins qui la révoltaient... et qui avait été responsable de son malheur, un an plus tôt. Elle détestait ce genre de praticiens, arrogants et méprisants à l'égard de l'entourage des patients.

Non sans amertume, elle se rappela le cauchemar qu'elle avait traversé, après l'accident de Jake.

Son mari avait été grièvement blessé sur une autoroute, non loin de Londres, après avoir violemment percuté un autre automobiliste. Le choc lui avait fait perdre beaucoup de sang. Plus tard, les secours étaient arrivés, et il avait été transporté dans un hôpital où Nell avait été tenue à l'écart de toute information durant deux jours. Jamais elle n'oublierait ces interminables heures d'angoisse. Tandis que son mari gisait sur une table d'opération, elle avait vainement supplié les médecins de lui donner quelques détails sur son état. Mais ces hommes s'étaient contentés de lui jeter un regard courroucé et de garder le silence, la laissant seule avec ses interrogations : Jake avait-il une chance de survivre ? Y aurait-il des séquelles ? Devrait-il séjourner longtemps à l'hôpital, après son rétablissement ?

Hélas, Jake ne s'était pas rétabli. Il était mort d'un arrêt cardiaque, après son opération. Et Nell avait appris que l'ambulancier urgentiste avait commis une grave faute en ne procédant pas immédiatement à une transfusion, sur la route de l'hôpital. Plus tard, par solidarité, les médecins avaient refusé de lui donner la moindre explication. Ils avaient même tenté de couvrir leur collègue.

Ecœurée, la jeune femme avait porté plainte contre l'hôpital. Elle avait ensuite fondé son association...

Mais pour l'heure, sa fille souffrait d'un mal inconnu, et le médecin italien qui lui faisait face refusait de lui donner la plus petite indication, tout en la priant de se *détendre* !

— Quel est le nom de la patiente ? reprit-il, cherchant visiblement à apaiser sa compagne.

La « patiente » ! Nell réprima un mouvement de colère. Molly n'était pas une idée abstraite, mais une enfant, une petite fille, son bébé, ce qu'elle avait de plus précieux en ce bas monde ! Mais cet homme préférait la voir comme une pièce interchangeable, une *patiente* sans identité qui en précédait une autre, puis une autre...

— Molly Foster. Elle a tout juste dix-huit mois. Je m'appelle Nell Foster.

— Molly Foster, répéta-t-il à voix basse. C'est un bien joli nom. C'est ta première visite à Venise, Molly ?

Il contemplait le visage inanimé de la fillette, et Nell sentit la détresse l'envahir. Oh, comme elle aurait voulu que Molly puisse répondre !

— Oui, murmura-t-elle pour sa fille. C'est... C'est son premier voyage en Italie.

Son souffle était court, et elle articulait avec peine.

— Nell, essayez de prendre quelques longues inspirations, suggéra Luca d'un ton détaché.

Comment osait-il l'appeler par son prénom ? La jeune femme s'efforça de ne pas exploser et suivit son conseil.

— Racontez-moi dans quelles circonstances vous avez découvert l'état de l'enfant, enchaîna-t-il.

— Eh bien, nous avons pris notre petit déjeuner sur une terrasse de la place Saint-Marc, et elle allait très bien, expliqua Nell en rassemblant ses souvenirs. Elle a bu un verre de jus d'orange et mangé une tartine de confiture. Puis, nous sommes montées dans cette gondole. Molly s'est endormie, et soudain... J'ai voulu la réveiller, mais c'était impossible !

Au souvenir de cet instant, elle frémit et baissa encore les yeux sur les ongles bleus de sa fille, serrée contre la poitrine du médecin. Pourtant, sur la place Saint-Marc inondée de soleil, Molly avait

semblé pétulante, en pleine santé. Elle avait ri en regardant les nuées de pigeons, et englouti son petit déjeuner avec bonne humeur...

— Hum. Je vois, dit-il d'un ton supérieur qui ajouta à son agacement. Des allergies ?

— Non, aucune.

— A-t-elle subi des opérations particulières ?

— Non. Ma fille n'a jamais été malade.

— *Je vois*, répéta-t-il. Mais ce matin, quand elle s'est réveillée, vous êtes certaine de n'avoir rien remarqué d'anormal ?

Nell inspira longuement. A l'évidence, il sous-entendait qu'elle aurait dû observer un changement chez Molly. Sans doute avait-il raison. La culpabilité la tenaillait... Mais ce médecin n'avait aucune leçon à lui donner. Pour qui se prenait-il ?

— Je viens de vous dire qu'elle se portait à merveille, ce matin, répliqua-t-elle.

— Vous en êtes sûre, Nell ?

— Oui, j'en suis sûre, s'énerma-t-elle. Maintenant, voulez-vous avoir l'obligeance de m'expliquer ce dont ma fille peut souffrir ? Je suppose que vous avez au moins une idée, et qu'il y a plusieurs interprétations possibles à son malaise...

Une sirène annonçant l'arrivée de l'ambulance les interrompit.

— Je regrette, lâcha-t-il en se relevant pour se diriger plus près de l'eau. Mais je ne peux rien dire tant que je n'aurai pas confirmation de mon diagnostic par des examens plus approfondis.

La vedette ralentit en parvenant devant les marches de l'embarcadère. Le mot *ambulanza* était peint en lettres orange sur sa coque. Bientôt, deux infirmiers en sortirent, portant une civière.

— Soyez prudente en montant à bord, l'avertit le médecin.

Paniquée, Nell le regarda se précipiter à bord de la vedette et déposer délicatement Molly sur la civière. Les deux hommes installèrent ensuite l'enfant sur un lit, à l'avant de la cabine, dans une zone médicalisée. Le médecin leur donnait des ordres en italien, et elle se hâta de prendre sa place dans la cabine, sans cesser de fixer Molly.

Alors que l'*ambulanza* repartait à vive allure, elle contempla le médecin qui s'activait autour de sa fille, visiblement très à l'aise dans cet univers. Il posa un masque sur le visage de Molly. De l'oxygène, sans doute.

Ses gestes précis et délicats la rassurèrent, et elle sentit le froid glacial qui avait envahi son âme s'éloigner un peu.

Apparemment, il cherchait à la réveiller à l'aide de sels... Il vérifia les réflexes musculaires de l'enfant, écouta son cœur, reprit son pouls, auscultait ses poumons et, pour la centième fois, vérifia ses ongles et jaugea le blanc de ses yeux à l'aide d'une lampe...

— Vous ne voulez toujours pas me dire ce qu'elle a ? demanda nerveusement Nell.

— Non, répondit-il froidement. Il est trop tôt.

Elle allait se lever pour s'approcher de sa fille, quand il leva une main pour l'en empêcher.

— Ne bougez pas ! s'écria-t-il avec autorité.

Etonnée, Nell resta assise et leva vers lui un regard mi-interrogateur, mi-furieux.

— Avez-vous seulement idée de la vitesse à laquelle nous filons ? expliqua-t-il. La police et les ambulances enfreignent souvent les limitations légales pour gagner au plus vite le *canal grande* et la lagune. Mais c'est dangereux pour les passagers. Tenez-vous bien, et ne bougez pas durant le trajet.

Sans répondre, la jeune femme prit soin d'attacher sa ceinture et regarda le docteur intuber sa fille, avec l'aide d'un infirmier. Oh, Seigneur, que lui faisaient-ils ?

Elle sentit la terreur l'accabler. Toute son énergie était en train de disparaître, tandis que sa fille était reliée à un distributeur d'oxygène, à un goutte-à-goutte, à un respirateur artificiel...

Durant quelques instants, elle avait espéré que Molly n'était pas dans le coma. Ce seul mot avait de quoi faire perdre la raison à toute mère d'un enfant si jeune...

Pourquoi ? Que s'était-il passé ? Désespérée, Nell fouilla sa mémoire pour se rappeler un incident survenu le matin, ou la veille, ou encore durant les semaines précédentes... Mais Molly avait toujours été en pleine santé.

Voir sa fille reliée à tant de tubes rappelait encore à Nell les dernières visions qu'elle avait eues de son mari, Jake.

Et cette révélation terrible, quelques heures après sa mort...

Nell était entrée dans la chambre d'hôpital où reposait le corps de Jake, pour lui dire adieu. Elle ne s'était pas attendue à y trouver une autre femme, en larmes. Une très jeune fille aux cheveux noirs, dont elle n'oublierait jamais le regard perplexe et rougi par le chagrin.

Oh, par le passé, elle avait soupçonné que l'homme qui partageait sa vie lui était infidèle : quand elle était tombée enceinte, il n'avait manifesté qu'un désintérêt profond à son égard. Mais au début, Jake l'avait fascinée. Ils s'étaient follement aimés. Et à dix-huit ans, Nell avait voulu croire qu'elle serait heureuse avec cet homme extravagant. Aussi avait-elle accepté de l'épouser, en ignorant délibérément la vraie nature de Jake. Très vite, sa forte personnalité, son goût pour l'aventure et pour le danger avaient conduit leur couple à l'échec. Jake était parti quand elle avait atteint le quatrième mois de grossesse...

Peut-être la jeune femme que Nell avait croisée ce jour-là n'était-elle qu'une maîtresse parmi d'autres.

Le temps avait passé, et Nell s'était entièrement consacrée à l'éducation de Molly. Lorsqu'elle avait découvert que Jake avait souscrit une assurance vie et qu'elle disposait désormais d'une somme confortable pour vivre sans travailler et élever son enfant, elle avait voulu se lancer dans une activité caritative. L'expérience terrible qu'elle avait traversée et le comportement hautain des médecins l'avaient incitée à fonder une association destinée à aider les personnes hospitalisées et leur entourage à mieux comprendre le milieu de la santé. Sans hésiter, elle avait investi la totalité des dommages et intérêts que lui avait versés l'hôpital dans ce projet qui commençait à prendre de l'ampleur, au Royaume-Uni.

C'était pourquoi il lui était insupportable de subir une nouvelle fois ce sentiment d'impuissance et d'abandon, face à un médecin borné qui refusait de lui dire à quels démons sa fille était livrée.

Comme Luca Barbaro ajoutait un médicament au goutte-à-goutte, elle leva vers lui un regard suppliant.

— Pouvez-vous me dire ce que vous lui administrez ? demanda-t-elle.

— Des antibiotiques. Et un fluide de réhydratation. Simple précaution, dit-il d'un ton détaché.

Elle fronça les sourcils.

— Vous prétendez ne pas savoir ce dont elle souffre et vous la gavez de drogues ?

— C'est indispensable, rétorqua-t-il.

— Je crois qu'il est temps que vous m'expliquiez ce qui se passe, insista-t-elle.

Il soupira.

— Je ne le sais pas. Mais quand elle s'est endormie, son système respiratoire a cessé de fonctionner. C'est pourquoi il convenait en priorité de la réhydrater et de la réoxygéner.

— Elle respire ?

— Oui, rassurez-vous.

— Mais elle n'a pas repris conscience, observa-t-elle. Va-t-elle sortir bientôt de ce coma ? Car il s'agit bien d'un coma, n'est-ce pas ?

Il lui lança un regard noir.

— Nous en saurons davantage en arrivant à l'hôpital. Il faut attendre, maintenant...

Très vite, Luca Barbaro se retourna vers l'écran d'un appareil indiquant la progression du niveau d'oxygène. Malgré le harcèlement de Mlle Foster, il n'avait pas l'intention de déroger à la règle qu'il

s'était fixée : ne jamais délivrer un diagnostic sans avoir préalablement veillé à toutes les vérifications.

Le comportement de cette jeune mère le mettait hors de lui. Parfois, l'entourage d'un patient pouvait aider le médecin à établir un traitement, en lui donnant de précieux renseignements. Mais il avait observé que dans la majorité des cas, lorsqu'un proche d'un malade lui posait des soucis, il s'agissait d'une mère.

Pourtant, il devait reconnaître qu'il aurait manifesté une panique semblable à celle de Mlle Foster s'il s'était trouvé dans sa situation. Car la petite était au plus mal. Et selon toute vraisemblance, il s'agissait de sa première crise de ce type.

Discrètement, il jeta un coup d'œil vers cette étrange jeune femme. Ses longs cheveux blonds retombaient en désordre sur ses épaules. Visiblement, elle ne faisait pas grand cas de son apparence. Elle portait un pantalon très large, taillé dans une épaisse toile de coton kaki, qui n'avait rien de féminin. Or, Luca Barbaro appréciait la féminité : les tailleurs, les robes décolletées, les talons aiguilles et les bas... Il ne s'expliquait pas l'intérêt qu'il portait à cette Nell Foster, qui l'hypnotisait depuis qu'il l'avait aperçue, sur la gondole de Luigi. Bien qu'elle ne fût pas maquillée, elle avait un visage aux traits fins, remarquablement dessinés. Ses sourcils formaient deux lignes harmonieuses, au-dessus de ces grands yeux noirs aux cils interminables. Ses lèvres pulpeuses laissaient deviner un sourire irrésistible, et il avait entraperçu la ligne de ses seins, dans le décolleté de son T-shirt beige...

Alors qu'elle lui lançait un regard courroucé, il se reprocha d'accorder de son temps à cette femme. Visiblement, elle haïssait les médecins. Elle mettait en doute le bien-fondé de chacun de ses gestes et n'avait pas l'intention de le laisser soigner cette enfant sans intervenir à chaque instant.

Néanmoins, s'il devait admettre que son attitude était irritante, il ne pouvait non plus nier l'attrait qu'elle exerçait sur lui. Jusqu'alors, il n'avait jamais regardé une femme tandis qu'il soignait quelqu'un.

Mais cela n'avait pas d'importance. D'ordinaire, il le savait, il plaisait aux femmes. Or, celle-ci ne semblait guère sensible à son charme. Et même s'il en avait très envie, il ne goûterait jamais à la saveur de ses lèvres sur les siennes.

* * *

L'*ambulanza* avait quitté la lagune et filait vers l'hôpital de Mestre. Accrochée à son siège, Nell observait le Dr Barbaro et songeait qu'il aurait été parfait dans le rôle du médecin séduisant toutes les infirmières dans un quelconque feuilleton télévisé. Mais elle préférait savoir sa fille entre les mains du meilleur des pédiatres de Venise plutôt que sous la surveillance de ce dandy arrogant qui lui administrait toutes sortes de drogues.

Oh, si seulement Molly pouvait reprendre conscience !

Les yeux rivés sur le visage de la petite, elle croisait les doigts, priant pour voir soudain s'illuminer ses grands yeux bruns...

Mais Molly *dormait* profondément.

Perdue dans ses pensées, Nell ne s'aperçut pas que la vedette venait d'accoster.

— Je la prends avec moi, déclara Luca en faisant glisser le lit à roulettes sur la passerelle. Elle sera en sûreté.

Nell le dévisagea avec inquiétude et courut à sa suite.

— Comment cela ? Je viens avec vous, je ne la laisserai pas seule !

— C'est impossible, répliqua Luca. Vous ne vous rendez pas compte de la vitesse à laquelle nous avons navigué ! En tant que Vénitien, j'ai l'habitude, mais il vous faudra certainement quelques minutes avant de tenir sur vos pieds. Restez ici. L'un des ambulanciers vous aidera à débarquer.

Nell protestait et s'apprêtait à suivre Luca quand elle sentit un violent vertige la gagner. Incapable de marcher, elle dut s'appuyer au bastingage. Dans le tournoiement du sol et du ciel, elle vit sa fille partir avec Luca vers l'entrée des urgences.

Malgré elle, elle battit des cils ; elle aurait voulu ne pas perdre Molly des yeux, mais elle découvrit soudain devant elle l'hôpital écrasé de soleil et les allées, vides.

Luca Barbaro avait disparu.

Puis, pendant ce qui lui parut un siècle, les deux hommes de l'ambulance amarrèrent la vedette et vinrent enfin l'aider à débarquer.

Molly, il fallait qu'elle rejoigne Molly ! Titubant légèrement, elle accéléra le pas pour se diriger vers l'accueil.

— *Piano, piano, signora*, insista l'ambulancier qui la soutenait.

En parvenant devant un gardien, Nell songea que Luca n'avait pas menti. Elle remercia l'ambulancier, qui repartit en courant vers son bateau, devant lequel attendait déjà un autre malade prêt à être embarqué.

— Je suis avec le Dr Barbaro, expliqua-t-elle, comme l'homme lui barrait le passage. Il vient d'emmener ma fille.

Le gardien demeura immobile.

— Il faut que vous me laissiez entrer, reprit-elle, gagnée par la panique. *Per favore...*

Le visage fermé, l'homme lui récita alors un discours qu'elle ne comprit pas. Désespérée, elle leva les mains.

— Je... Je ne parle pas italien, mais *per piacere*, laissez-moi entrer...

— *In primo luogo, signora, dove fare questo...*

— Comment ? Que dois-je faire ?

Alarmée, elle revit dans un éclair le visage de sa fille sous le masque à oxygène, les tuyaux qui la reliaient à de trop nombreux appareils, et elle songea que son pire cauchemar était en train de se réaliser : Molly était loin d'elle, gravement malade, et elle ne pouvait la rejoindre...

— Je vous en prie, reprit-elle comme des larmes roulaient sur ses joues, *mia figlia*, ma fille !

A cet instant, une infirmière s'approcha du gardien et dévisagea Nell avec curiosité.

— *La piccola ragazzina ?* demanda-t-elle.

— *Si !* s'écria Nell, le cœur battant.

L'infirmière lui sourit et murmura quelques mots au gardien avant d'entraîner la jeune femme dans les couloirs de l'hôpital.

— Venez par ici, *signora*, reprit-elle en la précédant dans un dédale blanc où flottait une odeur d'éther.

Malgré la nausée qui la gagnait, Nell sentit enfin sa tension tomber légèrement. Cette infirmière avait immédiatement compris son désarroi. Contrairement à Luca Barbaro, elle ne parlait pas un anglais irréprochable, mais elle avait senti le premier besoin vital d'une mère qui devait à tout prix être conduite au plus vite auprès de sa fille.

Ce sentiment rassurant s'estompa très vite, alors que les relents d'antiseptiques et les blouses blanches, communs à tous les établissements hospitaliers du monde, lui rappelaient les derniers moments de Jake. Quelque chose se bloquait dans sa gorge, à mesure qu'elle approchait de Molly. Était-ce la peur ? La peur de découvrir son enfant encore inconsciente, malgré les équipements médicaux, le respirateur artificiel et le goutte-à-goutte ? La peur de faire *encore* face à la mort d'un être cher dans un hôpital ?

Pour la première fois depuis que Molly avait perdu conscience, Nell songea qu'elle ne rentrerait peut-être jamais chez elle, en Angleterre. Car s'il arrivait quelque chose à sa fille, elle ne lui survivrait pas.

Mais non, c'était impossible, se répéta-t-elle en tremblant, sentant son cœur prêt à implorer.

L'infirmière ouvrit une porte et sourit encore à Nell avant de l'inviter à entrer dans la chambre.

Molly était allongée sur un lit.

Rien n'avait changé.

Elle était toujours reliée à nombre d'appareils et de bombonnes, et Luca Barbaro se tenait près d'elle, les yeux braqués sur l'écran qui signalait d'un bip régulier l'état de son encéphalogramme.

— Comment va-t-elle ? demanda Nell en s'approchant du lit.

C'était à peine si elle reconnaissait le petit visage de Molly, sous ces masques et ces tubes.

Luca tourna vers elle un visage inquiet.

— Vous... Vous ne pouvez rien faire d'autre ? demanda-t-elle, tandis que les larmes lui montaient aux yeux.

Il secoua la tête en signe d'impuissance, et Nell essuya discrètement ses larmes avant d'aller s'agenouiller au chevet de sa fille, pour prendre sa main dans la sienne.

Alors, le miracle qu'elle avait tant espéré se produisit.

— Ma... Maman, articula péniblement Molly en levant une main à son cou.

1.

Nell soupira. Elle était assise sur une estrade et attendait le moment de faire son discours. Toutes ses protestations avaient été inutiles : en tant que présidente de l'APPM (Association des patients et des personnels médicaux), elle n'avait eu d'autre choix que de venir en personne pour convaincre l'Italie d'accueillir de nouvelles antennes. Venise avait été désignée comme ville pilote, et elle se retrouvait donc ici, dans la cité lacustre qui lui avait légué de si pénibles souvenirs... Si tout se déroulait comme prévu, son séjour s'étalerait sur une quinzaine de jours.

Mais ce n'était pas fait, et le pire était encore à venir, se rappela-t-elle en s'efforçant de réprimer son trac. Car si les autorités locales et le ministère de la Santé avaient vivement encouragé l'APPM à s'établir ici, le directeur de l'hôpital semblait s'opposer au projet. Son influence n'était pas négligeable, et sans son accord, la direction générale et administrative de l'établissement s'opposerait à l'implantation définitive de l'APPM à Venise — et compromettrait sa présence dans le reste de l'Italie, par voie de conséquence. Or, quand elle avait eu connaissance de l'identité de cet homme, Nell avait cru défaillir...

Pendant un court instant, elle avait follement espéré qu'il s'agissait d'une coïncidence. Mais l'hôpital de Venise ne comptait qu'un Dr Barbaro.

Luca Barbaro.

Celui-là même qui avait traversé avec elle le cauchemar de Molly, huit ans plus tôt.

Heureusement, ce tragique épisode n'avait pas laissé de traces : la crise d'asthme aiguë dont la fillette avait été victime était restée sans suite. L'attaque avait cependant été si violente que Luca Barbaro avait longuement hésité à valider ce diagnostic. Dès son retour en Angleterre, la jeune femme avait consulté un spécialiste recommandé par Luca, qui avait définitivement guéri Molly : elle avait suivi un traitement préventif durant deux ans, et ses voies respiratoires étaient désormais parfaitement saines. Néanmoins, Nell n'avait jamais oublié qu'elle devait le salut de sa fille à ce médecin vénitien.

Dans la grande salle de conférences de l'hôpital, le public attendait. Nell lança un clin d'œil complice à Molly, assise au premier rang. L'enfant lui sourit, et elle sentit son cœur bondir de joie.

Tant de choses avaient changé, depuis ce désastreux séjour à Venise ! Molly fêterait bientôt son dixième anniversaire. Elle aimait beaucoup voyager, et en dehors de la période scolaire, Nell n'hésitait pas à l'emmener dans chacun de ses déplacements. Chaque fois, elles partaient accompagnées de Marianna, la nourrice de Molly. Nell avait recruté cette femme d'âge mûr quelques années plus tôt, quand l'association avait pris tant d'ampleur qu'elle avait dû y consacrer un plein-temps. Marianna habitait avec elles, et cette tranquille existence à trois comblait Nell.

Grâce aux investissements boursiers qu'elle avait réalisés après le décès de Jake, elle avait été en mesure d'assurer à sa fille un train de vie confortable tout en parvenant à donner à l'association une

dimension internationale. Elle était fière de cette réussite et ne regrettait pas d'avoir renoncé à sa vie amoureuse pour se consacrer à Molly et à l'APPM.

Depuis la déception que lui avait causé son mariage raté, elle n'avait jamais passé une nuit entre les bras d'un homme. Et l'idée de revoir le Dr Barbaro la mettait mal à l'aise. Elle savait qu'elle le reconnaîtrait au premier coup d'œil : son visage était resté gravé dans sa mémoire, ainsi que sa voix grave, son allure athlétique et élégante, et ce regard d'un noir profond...

En se remémorant ces instants d'angoisse sur la gondole et à l'hôpital, elle songea qu'elle avait alors manifesté un peu trop d'agressivité à l'égard de cet homme. Mais la panique l'avait privée de tout sang-froid.

Par chance, le Dr Barbaro avait eu les bons réflexes. Sans lui, Molly aurait été trop longtemps privée d'oxygène, et le pire aurait pu arriver.

Emue, la jeune femme regarda encore sa fille qui, près de Marianna, attendait sagement le moment de l'applaudir. Tous les soirs, quand Nell rentrait du bureau, Molly se jetait dans ses bras. La fillette était si pleine de vie et d'enthousiasme qu'il était difficile de croire qu'elle avait frôlé la mort.

Ce bonheur quotidien, Nell le devait au Dr Barbaro. Pourtant, elle doutait d'avoir l'occasion de le remercier. La lettre qu'il avait adressée au comité directeur de l'association l'avait stupéfaite : point par point, il y exposait sa réticence à voir naître une antenne de l'APPM dans son hôpital. La fermeté de ce courrier l'avait troublée, et elle s'était même demandé si elle n'avait pas imaginé le dernier regard qu'elle avait échangé avec lui, huit ans plus tôt.

C'était à la sortie du département de pédiatrie. Molly était prête à prendre l'avion, et Nell s'était retournée vers lui avec un petit sourire confus. Elle avait alors senti un étrange frisson la parcourir, tandis qu'il plongeait son regard intense dans le sien...

Ce souvenir l'avait poursuivie jusque dans ses rêves, durant des années.

Mais tout cela était si loin, se dit-elle en croisant les jambes et en refermant la veste de son tailleur beige. N'avait-elle pas elle-même beaucoup changé ? Elle se souvenait de la manière dont elle s'habillait, à l'époque... Lorsque l'APPM avait ouvert sa quatrième antenne en Ecosse, elle avait compris que la présidente d'une association se devait de faire un effort vestimentaire. Et à la vérité, elle préférait désormais considérer dans son miroir le reflet d'une jeune femme aux cheveux impeccablement coupés et aux tailleurs sages plutôt que celui de la sauvageonne qu'elle avait été à vingt ans.

Enfin, l'adjoint au maire de Venise chargé des affaires médicales et sociales se tourna vers elle et l'invita à prendre le micro. Une interprète était déjà assise devant une petite table, prête à traduire le discours de Nell.

Un peu nerveuse, elle s'approcha et sourit à l'assemblée.

La salle était située au rez-de-chaussée, et l'éclairage laissait à désirer. En plissant les yeux, elle crut discerner une silhouette familière, dans l'encadrement de la porte du fond. Son cœur se mit à battre un peu plus vite. C'était lui ! Elle ne voyait pas son visage, mais elle en était sûre.

Aussitôt, elle tenta de reprendre son calme et sourit au public, en présentant l'association et ses objectifs. Tout en récitant ce discours déjà tenu deux fois dans l'année, elle songea qu'elle s'était laissé duper par son imagination. La silhouette ne bougeait pas et demeurait invisible. Comment aurait-elle pu reconnaître Luca Barbaro ? De plus, elle n'allait pas laisser cet homme gâcher ce grand moment. En un sens, c'était un peu sa revanche : chaque fois qu'elle prononçait cette allocution, elle se rappelait ce que ressentait toute personne confrontée à la maladie d'un proche et que le personnel soignant tenait à l'écart. Tout le travail de l'APPM visait à corriger ce dysfonctionnement et à permettre le dialogue. Des volontaires étaient formés aux soins d'urgence et accueillaient les familles des patients à leur arrivée à l'hôpital. Ils restauraient alors la communication entre les médecins, les infirmières et les parents. Les hôpitaux britanniques qui avaient accepté la présence de l'APPM dans leurs locaux témoignaient régulièrement de leur satisfaction. Le travail des volontaires, parmi lesquels figuraient désormais des

membres retraités du corps médical, facilitait la thérapie des patients et rétablissait des relations cordiales entre tous.

Naturellement, un homme tel que le Dr Luca Barbaro ne pouvait accorder le moindre intérêt à cette entreprise : pour lui, un patient serait toujours une notion abstraite, et Nell savait mieux que personne qu'il se souciait peu de l'angoisse de son entourage.

Durant plus d'un quart d'heure, elle exposa calmement son projet. Tout semblait se passer au mieux. Après le discours, un dialogue s'engagea avec le public.

Soudain, une voix s'éleva pour l'interroger :

— Veillerez-vous personnellement à l'aboutissement de ce projet ici ?

Nell frémit, et tous les muscles de son corps se raidirent. Ce très léger accent italien, ce timbre profond... Il n'y avait aucune erreur possible. C'était lui.

— Oui, acquiesça-t-elle sans parvenir à trouver son interlocuteur dans le public.

La gorge sèche, elle déglutit avec peine et, pendant quelques secondes, fut incapable de reprendre son discours. Mais après avoir inspiré une longue goulée d'air, elle enchaîna :

— Je resterai en effet à Venise pendant toute la durée de la période d'essai, comme je le fais toujours au lancement d'une nouvelle antenne.

Pendant que l'interprète traduisait, elle fouilla la salle du regard. En vain.

— Donc, reprit la voix, vous allez travailler ici, dans cet hôpital, pour superviser votre équipe ?

Nell fronça les sourcils. Pourquoi ne parvenait-elle pas à le localiser ?

— Non, répondit-elle, je ne m'imposerai pas ici en permanence, mais je serai joignable à tout moment. En fait, mon travail consiste à...

— A passer vos nerfs sur le personnel soignant et à lui dire le mépris dans lequel vous le tenez ? coupa-t-il.

Nell se sentit pâlir. A l'exception des quelques personnes qui parlaient anglais dans la salle, l'assistance attendait la traduction et demeurait impassible.

Après tout, la diplomatie et la souplesse étaient des vertus incontournables, pour la présidente d'une association telle que la sienne. Elle décida de prendre un air détendu et amical.

— Voyons, dit-elle en souriant, vous faites fausse route, monsieur. La collaboration avec le personnel soignant est notre priorité, au contraire, et...

— Vraiment ? demanda-t-il d'un ton goguenard, l'interrompant une nouvelle fois.

Et soudain, elle le vit.

Luca Barbaro venait de faire quelques pas derrière les rangées de sièges, au centre de la pièce, et se tenait à quelques mètres d'elle.

L'interprète vint alors se pencher à l'oreille de Nell et murmura :

— C'est le *signor* Barbaro, l'un des plus éminents pédiatres de Venise, et le directeur médical de l'hôpital.

La jeune femme fit signe qu'elle avait compris et se retourna vers son interlocuteur.

— *Signor* Barbaro, reprit-elle, je crains que vous n'ayez mal compris notre projet. Notre seul objectif est de permettre aux patients de se rétablir au plus vite en assurant un meilleur dialogue entre les médecins et leur famille. Je tiens à votre disposition un dossier complet de lettres faisant état de la satisfaction des comités directeurs d'une douzaine d'hôpitaux britanniques. Tous nos volontaires se félicitent de l'atmosphère cordiale et chaleureuse qu'ils contribuent à instaurer, et vous pourrez les rencontrer quand vous le souhaiterez. Je vous assure que vous n'avez rien à craindre et que votre établissement gagnera à abriter une antenne de notre association...

Déjà, Nelle sentait l'assistance se désintéresser quelque peu de ce dialogue dont elle était exclue.

— Très bien, conclut-il. J'aurai un entretien avec vos collaborateurs, ainsi que vous le suggérez. Et ensuite, je reviendrai vous parler, à *vous*.

Le public applaudit, et Nell poussa un profond soupir en descendant les marches de l'estrade pour se précipiter dans le petit vestiaire où elle avait déposé ses affaires.

Elle avait espéré qu'il serait parti, mais il n'en était rien. Stupéfaite, elle constata qu'il était venu l'attendre. Il eut même l'audace de lui tendre la main.

— Bon retour à Venise, dit-il.

— Merci, répondit-elle à mi-voix en acceptant sa poignée de main, et en évitant soigneusement de croiser son regard.

Elle sentait son cœur tambouriner dans sa poitrine, et elle chercha à se donner une contenance en rangeant ses papiers dans son porte-documents.

— Alors, reprit-il avec nonchalance, qu'est-ce qui vous ramène ici ? Vous croyez que Venise ne survivrait sans vos services ?

La mâchoire serrée, elle s'efforça de conserver un ton poli.

— Vous savez, je n'ai jamais reçu que des témoignages de satisfaction concernant le travail de nos volontaires, commença-t-elle.

Mais il y avait trop à dire pour convaincre cet homme buté, songea-t-elle aussitôt. Le moment était mal choisi pour entamer une démonstration.

— Nous pourrions peut-être envisager de revenir sur ce sujet lors d'un entretien ? proposa-t-elle.

— Peut-être, lâcha-t-il évasivement en plantant ses yeux noirs dans les siens.

Avec effort, elle parvint à ne rien montrer de son trouble. Le passage du temps avait été profitable à Luca Barbaro. Son sourire était plus cruel, mais aussi plus sensuel que jamais. Ses lèvres finement ourlées n'avaient rien perdu de leur pouvoir de fascination. Tout, dans ce visage émacié, évoquait la perfection : la peau lisse et légèrement ambrée, la fossette sur le menton déterminé, les pommettes hautes, ces sourcils noirs, qui mettaient en valeur ces grands yeux de félin et rappelaient la teinte profonde de sa chevelure soyeuse...

— Et avec quel argent avez-vous réussi à monter cette association ? reprit-il. Puis-je savoir qui la finance ?

Nell maudit aussitôt le trouble qui l'avait gagnée, durant une fraction de seconde. Quel goujat ! De quoi se mêlait-il ?

— Depuis un an, l'APPM bénéficie d'une aide européenne, répondit-elle sèchement. Mais l'association a toujours pu compter sur les donations de particuliers. Ceci dit, nos volontaires ne sont pas payés, et je ne suis moi-même pas salariée. L'aide que nous fournissons est humaine, et nous n'avons pas besoin de recueillir d'autres fonds que ceux nécessaires à la formation théorique de nos équipes.

— Ah ? Mais si vous n'êtes pas salariée, comment gagnez-vous votre...

— Cette réunion n'était pas destinée à vous éclairer sur mes ressources financières personnelles, coupa-t-elle avec aigreur. Puis-je vous rappeler que je ne suis pas ici en tant que touriste, mais pour soutenir des gens qui souhaitent contribuer au rétablissement rapide des malades, grâce à votre aide et à la mienne.

— Hum... Mais il me semble que je parviens très bien à *contribuer au rétablissement des malades* sans vous, observa-t-il, railleur.

Nell venait d'ouvrir la porte qui donnait sur la salle de conférences. Elle allait répliquer, mais sursauta en voyant sa fille accourir vers elle, suivie de Marianna.

— Maman ! s'écria Molly. Pourquoi as-tu été si longue à sortir d'ici ? Bravo ! Tu as été super ! Et vous aussi, monsieur.

Visiblement stupéfait, Luca dévisagea la petite. Reprenant ses esprits, il lui sourit et demanda :

— Tu te souviens de moi, Molly ?

— Oui, bien sûr, répondit-elle en lui décochant un regard ébahi. Vous venez d'interpeller maman, pendant son discours.

Luca échangea un coup d'œil discret avec Nell. Visiblement, le traumatisme enfantin n'avait pas laissé de trace dans la conscience de la fillette.

— Oui, admit-il sur le ton de la confiance, en s'approchant d'elle. J'admets que ce n'était pas très poli de ma part.

Molly haussa les épaules.

— J'ai trouvé que c'était intéressant, observa-t-elle.

Nell sentit peser sur elle le regard lourd de sous-entendus de Luca.

Depuis longtemps, elle avait raconté à Molly l'incident de Venise. Elle tenait à ce que sa fille connaisse son propre passé et, ne fût-ce que par prudence, à ce qu'elle se rappelle qu'elle avait autrefois souffert d'un asthme violent.

— Chérie, expliqua-t-elle, quand tu as été malade, à Venise, il y a huit ans, c'est le docteur Barbaro qui t'a soignée.

La fillette se tourna vers le médecin et le fixa avec un intérêt nouveau.

— Vraiment ?

— Oui, dit Luca en souriant. Alors nous sommes amis ?

— Ça, oui, alors ! s'exclama-t-elle en lui adressant un sourire épanoui.

Nell se sentit soudain mal à l'aise, face à cette complicité inattendue.

— Bien, reprit Luca en adoptant un ton plus professionnel. Nell, je crois que nous devrions vraiment avoir un entretien au sujet de votre projet. Si vous n'êtes pas déjà occupée, ce soir, peut-être pourrions-nous aller dîner et en parler ?

2.

Nell leva vers lui un regard perplexe.

Etait-il en train de se moquer d'elle ? Etait-ce une nouvelle manœuvre pour la décontenancer devant Marianna et sa fille ?

Quoi qu'il en fût, s'il s'imaginait pouvoir transformer son emploi du temps en terrain de jeu pour son propre plaisir, elle allait le détromper sur-le-champ !

Sortant son calepin de son sac à main, elle fronça les sourcils.

— Si vous avez votre agenda sur vous, nous pouvons fixer un rendez-vous, suggéra-t-elle.

— Hum... Je suis débordé. Mais nous tâcherons de trouver un moment demain, en fin de matinée, d'accord ? En attendant, nous pouvons commencer à en parler ce soir. De manière plus informelle, et dans un cadre agréable.

— Je ne peux pas dîner avec vous ce soir, lâcha-t-elle avec fermeté, en se raidissant.

— Pourquoi pas ? insista-t-il en lui lançant un regard indéchiffrable.

Son sourire était celui d'un prédateur, observa-t-elle.

— Tu peux y aller, maman, intervint Molly. Marianna m'a dit qu'elle allait m'emmener à la piscine de l'hôtel.

— Et nous dînerons tôt, ajouta la vieille dame avec un sourire complice à l'attention de la fillette. Ne t'inquiète pas pour nous, Nell.

Intérieurement, la jeune femme se décomposait. Pourquoi Molly et Marianna lui jouaient-elles ce mauvais tour ?

— Je crois que nous avons pris un mauvais départ, reprit Luca. Permettez-moi de me rattraper en vous invitant dans une bonne *trattoria* ?

— Mais... Vous êtes sérieux ? demanda-t-elle, ne sachant que répondre.

Il haussa les épaules.

— Bien sûr, pourquoi ne le serais-je pas ? Je croyais que vous vouliez me parler plus précisément de votre projet...

Comme la jeune femme semblait considérer la proposition, Luca retint son souffle. Il n'avait plus qu'à espérer qu'elle ferait passer son professionnalisme avant sa fierté.

Il admirait sa détermination d'aujourd'hui, qui n'était pas moins intense que celle qu'elle avait manifestée huit ans plus tôt, sur la vedette qui emmenait Molly à l'hôpital.

Dès qu'il l'avait vue sur cette estrade, aujourd'hui, il avait été de nouveau frappé par sa beauté.

Malgré le temps, il n'avait pas oublié son visage finement dessiné, ces yeux aux longs cils, et ces sourcils de star hollywoodienne... En revanche, la métamorphose vestimentaire l'avait stupéfait. Enfin,

elle était devenue une femme ! Ce tailleur soulignait admirablement le galbe de ses longues jambes et mettait en valeur sa taille fine.

En avançant dans la salle, il avait réprimé le désir de bondir vers elle et de glisser ses doigts dans ses cheveux d'or, si lumineux, qui tombaient autrefois sur ses épaules et qui étaient maintenant coupés plus court, en carré.

Nell Foster avait hanté ses rêves durant des années. Au cours de ses aventures avec d'autres femmes, il avait souvent revu ce visage fascinant. Et ce soir, il voulait dîner avec elle, en tête à tête.

Pourquoi cette idée le poursuivait-elle depuis qu'il l'avait aperçue sur l'estrade ? Peut-être parce qu'elle l'intriguait et qu'il aurait voulu en savoir le plus long possible sur Nell Foster, avant d'explorer son intimité...

— Pourquoi souriez-vous de cette manière ? lui demanda-t-elle en lui jetant un regard suspicieux. Vous êtes si sûr que je vais accepter de dîner avec vous ?

Il afficha une expression sarcastique.

— Si vous acceptez, je n'aurai vraiment aucune raison de me réjouir ! lâcha-t-il.

Elle ne put réprimer un sourire.

Aussitôt, il se sentit envahi par une bouffée de triomphe. Bon sang, le sourire de cette femme était si grisant ! Il avait tant attendu ce moment...

Dès qu'il avait su que Nell viendrait faire ce discours, il avait bouleversé son emploi du temps pour être en mesure d'y assister. C'était plus fort que lui. Elle éveillait quelque chose au plus profond de lui-même... Le désir le plus primaire, sans doute. Il fallait qu'il sente sa peau nue contre la sienne.

Une sorte de tension régnait entre eux dès qu'ils se trouvaient en présence l'un de l'autre. Aussi n'avait-il pu s'empêcher de l'interpeller, un peu plus tôt. Cela n'avait rien à voir avec son association caritative.

Si la jeune femme était venue seule, il aurait poursuivi avec elle ce dialogue en forme de duel, jusqu'à ce qu'elle tombe dans ses bras. Mais il devait renoncer au plan A.

En découvrant Nell si investie dans son projet associatif, en voyant son visage s'illuminer chaque fois qu'elle posait les yeux sur sa fille, il avait préféré opter pour une formule plus subtile. Un dîner dans un restaurant romantique serait une parfaite entrée en matière.

— Dans ce cas, j'accepte, déclara-t-elle.

— Comment ? demanda-t-il d'une voix absente.

Plongé dans ses réflexions, il avait perdu le fil de la conversation et ne savait plus à quoi elle faisait référence.

— Le dîner, lui rappela-t-elle. Maintenant que je sais que cette perspective vous enthousiasme autant que moi, j'accepte. De toute façon, vous méritez une pénitence pour vous être comporté comme vous l'avez fait durant mon allocution.

Une *pénitence*, pensa-t-il, voyant défiler toutes sortes d'images érotiques où la jeune femme, à ses genoux, le suppliait de la caresser...

— Parfait, souffla-t-il, tandis que Molly et Marianna échangeaient un sourire malicieux.

— Je vous appellerai depuis le restaurant pour m'assurer que tout va bien, dit Nell en lançant à sa fille un regard inquiet.

— Maman ! protesta Molly. Tu n'as aucune raison de t'inquiéter...

— Venez, dit Luca en invitant les trois femmes à le suivre, allons ensemble à l'embarcadère. Nous allons prendre une vedette taxi, et nous déposerons Molly et mademoiselle Marianna devant leur hôtel avant d'aller dîner.

Luca Barbaro était décidément un homme charismatique, songea Nell en levant discrètement les yeux vers son compagnon.

Le soleil se couchait, faisant scintiller l'eau des canaux. Malgré son aversion pour Venise, Nell devait admettre qu'il était très agréable de déambuler dans ce labyrinthe de ruelles pour aller dîner avec cet homme élégant, dont le regard brûlant la troublait davantage qu'elle ne l'aurait voulu.

Quelques minutes plus tôt, ils avaient débarqué sur la place Saint-Marc, laissant Marianna et Molly regagner l'hôtel.

— Suivez-moi, Nell, dit-il en indiquant un charmant restaurant à demi caché derrière un mur couvert de lierre et de rosiers grimpants.

— C'est ravissant, observa-t-elle en le suivant à l'intérieur pour gagner aussitôt une terrasse déserte.

Des tables en fer forgé et de grands fauteuils agrémentaient le petit espace de verdure décoré de bougies et de plantes en pots, à ciel ouvert.

— Vous avez bon goût, *signor* Barbaro, reprit-elle tandis qu'il lui tenait une chaise pour l'inviter à s'installer.

— Je vous en prie, pas tant de formalités, répliqua-t-il en s'asseyant face à elle. J'aimerais que vous m'appeliez Luca, s'il vous plaît.

— D'accord, Luca, dit-elle en souriant et en ouvrant le menu.

— Vous permettez ? fit-il en lui prenant immédiatement la carte des mains. Avec votre autorisation, je vais choisir pour vous. C'est une vieille tradition vénitienne.

— C'est entendu. A condition que vous ne me fassiez pas avaler un plat pourvu de tentacules ou baignant dans l'encre.

— Je vais voir ce que je peux faire, souffla-t-il en lui décochant un regard mystérieux.

Aussitôt, Nell se demanda si elle n'avait pas accepté son invitation un peu trop vite. D'étranges ondes vibraient dans son ventre, lui rappelant qu'elle était une femme et que ces longues années de célibat n'avaient pas définitivement éteint ses désirs. Au contraire, un feu plus vif semblait prêt à la consumer, si elle ne reprenait pas très vite le contrôle de la situation. Mais en la circonstance, ce n'était pas une mince affaire : il y avait ce ciel bleu zébré des lignes roses du couchant et cette ravissante terrasse éclairée par des lumignons multicolores. Elle devait donc faire abstraction de ce décor excessivement romantique. Et se concentrer sur... Sur quoi ? Sur son hôte ? Dès que Luca posait sur elle ce regard indéchiffrable, chaque fois qu'il souriait avec cette sensualité insoutenable, elle se sentait défaillir. Après ce soir, si elle parvenait à le convaincre d'autoriser l'association à travailler dans son hôpital, elle ne le verrait plus, se dit-elle pour se donner du courage. Mais cette résolution ne lui causa aucun plaisir. Après tout, pourquoi ne reverrait-elle pas Luca durant son séjour à Venise ? Loin de la contrarier, cette perspective faisait naître en elle une inexplicable excitation...

Allons, tout cela était ridicule, se dit-elle. Irrésistible ou pas, Luca Barbaro *devait* rester pour elle le directeur de l'hôpital de Venise. Elle était ici pour affaires ! De toute façon, elle n'aurait guère le loisir d'accorder plus de temps à cet énigmatique personnage.

Elle haussa les sourcils, comme le serveur s'approchait d'eux : Luca indiquait en italien ce qu'il avait choisi. Il parlait si vite qu'elle ne parvenait pas à saisir un traître mot, et craignit encore qu'il ne lui réserve une mauvaise surprise. Mais quel genre de « mauvaise surprise » ? Sa hâte pouvait laisser penser qu'il avait demandé deux plats du jour et deux cafés... Peut-être ne tenait-il guère à subir trop longtemps sa compagnie ? Dans ce cas, elle aurait dû s'en féliciter. Mais il n'en était rien.

— Qu'avez-vous commandé ? s'enquit-elle d'une voix où perçait l'inquiétude.

— Le chef nous propose un excellent poisson, ce soir, répondit-il. Je lui fais confiance.

— Mais il ne s'agit pas de pieuvre ou d'anguille, n'est-ce pas ?

Luca s'esclaffa et la toisa d'un regard moqueur.

— Vous n’êtes pas très aventureuse, Nell, observa-t-il.

— Bien sûr que si ! Cela m’arrive ! rétorqua-t-elle, sur la défensive.

— Ah ? Vous avez beaucoup d’aventures, dans d’autres domaines ?

Son intonation glaciale et la lueur de curiosité qui brillait dans son regard la firent frissonner.

— Je n’aime pas les mollusques, répondit-elle pour couper court à cet interrogatoire qui prenait un tour dangereux.

— C’est bien ce que je disais, reprit-il. Vous devriez apprendre à donner un peu de piment à la vie, à relever chaque jour un nouveau défi.

— C’est ce que je fais, rétorqua-t-elle d’une voix où perçait l’agacement. Mais c’est mon jour de repos.

— Je n’aurais jamais pensé qu’il existait de tels jours dans le calendrier de Nell Foster, répliqua-t-il.

— Aujourd’hui est pourtant un jour sans mollusques, conclut-elle, espérant mettre un terme à ce match qui, à son goût, ressemblait un peu trop à un flirt.

— Hum... Il reste encore tout l’océan à explorer...

— A moins que nous n’ayons fait le tour de l’aquarium, coupa-t-elle.

A son grand soulagement, le serveur vint à cet instant déposer devant eux une grande assiette d’*antipasti*, interrompant une joute verbale dans laquelle elle regrettait de s’être engagée.

Luca lui servit des asperges à la crème, du céleri à l’huile d’olive, des artichauts à l’ail et au persil, et de délicieuses tomates confites sur un lit de basilic et de mozzarella.

— Je serai incapable de toucher au plat de résistance, après cela, dit-elle en savourant la délicatesse des asperges finement braisées.

— *Mangiando, mangiando, viene l’appetito*, murmura-t-il en lui coulant un long regard.

— Je vous demande pardon ?

— C’est un dicton que me disait ma grand-mère quand j’étais petit, expliqua-t-il. Cela signifie : « L’appétit vient en mangeant. »

La fourchette en l’air, elle le fixait avec perplexité. A en juger par l’intonation de sa voix et à la lueur qu’elle venait de discerner dans ses yeux, elle aurait pu jurer qu’il venait d’évoquer bien autre chose que le contenu de leurs assiettes. Mais elle s’abstint de tout commentaire et reprit vite une bouchée de tomates.

— Cela vous plaît, Nell ? demanda-t-il. Vous êtes séduite ?

A la vérité, elle sentait son malaise croître de minute en minute. Il fallait qu’elle mette fin à ce petit jeu et qu’elle montre à Luca que la porte de son intimité lui était fermée.

— Oui, c’est délicieux, répondit-elle d’un ton détaché.

Le serveur leur apporta alors un melon accompagné de jambon italien, et la jeune femme profita de cette interruption pour orienter la conversation vers un sujet moins tendancieux. Il y avait au moins une personne qu’ils connaissaient tous les deux... Durant un long moment, elle lui parla du traitement qu’avait suivi Molly à son retour de Venise et lui exposa sa complète guérison.

— Je suis très heureux de l’entendre, déclara Luca d’un ton sincère. Certains enfants ont de la chance, dans ce genre de cas, mais d’autres ne se remettent pas si facilement d’une telle crise d’asthme.

— Vos conseils m’ont été très précieux, dit-elle. J’ai tenu le journal de santé de Molly quotidiennement, pour constater ses progrès.

— Et vous l’avez abandonné ?

— Non, je le remplis toujours chaque soir.

— Vous avez pris cette mission à cœur, observa-t-il. Vous avez eu raison. Un jour, si vous me le permettez, j’aimerais voir ce journal.

Nell sourit et dévora de bel appétit la raie au beurre noir que le chef venait de lui présenter. Finalement, elle appréciait ce moment. Non seulement les plats étaient exquis, mais entretenir la conversation avec Luca se révélait plus facile qu'elle ne l'avait pensé.

Avec habileté, elle revint à l'association et définit longuement les missions qui lui étaient imparties. A de nombreuses reprises, elle avait fait face à des médecins peu désireux de voir s'implanter une antenne d'APPM dans leur établissement hospitalier, et avait su emporter leur conviction. Insistant sur les résultats probants que ses équipes avaient obtenus et sur les témoignages de satisfaction qu'elle découvrait chaque jour sur son bureau, elle vit l'instant où Luca allait donner son accord.

— J'y réfléchirai encore un peu, lâcha-t-il enfin. Peut-être que ça faciliterait mon travail, ainsi que celui de mes confrères. Toutefois, je ne vous donnerai mon accord que lorsque j'aurai soigneusement examiné le dossier.

Il appela encore le serveur pour commander le dessert et servit à sa compagne un autre verre de vin *frizzante*. Elle semblait avoir apprécié ce dîner, observa Luca. Mais il avait dû combattre ses instincts et renoncer à la méthode un peu abrupte qu'il avait d'abord adoptée... Décidément, Nell Foster avait besoin d'être longuement apprivoisée, à l'instar d'une lionne ou d'une tigresse.

Tout en admirant ses longs doigts fins, alors qu'elle portait son verre à ses lèvres, il se promit pourtant de connaître la sauvagerie dont il la devinait capable dans un lit...

Car il la désirait. Et en cet instant, plus que jamais.

* * *

Pour gagner la confiance de Nell, Luca évoqua l'histoire de la *osteria* où ils dînaient.

— Mon arrière-grand-père a ouvert ce restaurant à la fin du XIX^e siècle. Il n'appartient plus à ma famille, mais j'y suis toujours très bien reçu. Le premier nom de l'établissement était *Ai Tosi*, qui signifie « le coin des garçons ». C'était un hommage à mon grand-père et à mon grand-oncle, Rico et Giuseppe...

Il poursuivit son récit, constatant que la jeune femme le fixait avec attention, buvant chacune de ses paroles.

— Le vin que nous avons consommé durant le repas était autrefois transporté à dos de mulets dans la campagne environnante. Puis, il était acheminé sur la lagune grâce à des pirogues. Mais je voudrais vous faire goûter un alcool exceptionnel. C'est une liqueur très parfumée. L'hiver, elle est servie avec des marrons chauds.

— Oh, je crois que j'ai bien assez bu pour ce soir, protesta-t-elle, et...

— J'insiste : c'est une spécialité de l'établissement. Vous ne pouvez pas quitter Venise sans avoir goûté à cette merveille.

Elle sembla hésiter, mais finit par acquiescer d'un signe de tête.

— D'accord. A vous entendre, il s'agit d'une liqueur vraiment *irrésistible*... Merci, vous me gênez trop.

« Pas assez à mon goût », songea-t-il en appelant le serveur d'un geste.

Un instant plus tard, ils trinquaient une nouvelle fois, et Nell sentit un léger vertige la gagner tandis qu'elle découvrait le goût sucré et réconfortant de cette boisson aux subtils arômes de café et d'orange.

Luca cherchait-il à l'enivrer ? Dans ce cas, il risquait d'avoir une mauvaise surprise. Nell avait certes bu deux verres de vin au cours du repas, mais malgré cette liqueur aussi délicieuse que puissante, elle gardait les idées claires. Même si elle se sentait enveloppée d'une délicieuse chaleur et d'une immense satisfaction. Luca ne lui avait-il pas laissé entendre qu'il était prêt à donner son aval à son projet ? Allons, il ne fallait pas qu'elle se berce de faux espoirs... Il n'avait pas donné son accord définitif. Mais le progrès était indéniable.

Elle trempa encore ses lèvres dans son verre et releva les yeux vers lui. *Irrésistible*... C'était ainsi

qu'elle avait qualifié la liqueur. Mais l'adjectif avait certainement été inventé pour Luca Barbaro lui-même, songea-t-elle en admirant discrètement son visage parfait.

Néanmoins, elle devait rentrer à l'hôtel. Un *espresso* conclurait à la perfection ce dîner de rêve, pensa-t-elle.

— Je vous propose de prendre le café ailleurs, suggéra-t-il.

Elle haussa les sourcils : était-il devin ? Ou cette situation lui était-elle si familière qu'il anticipait chaque désir de ses invitées d'un soir ?

— Où cela ? demanda-t-elle.

Il soupira.

— Permettez-moi de rendre cette soirée très spéciale. Vous avez conservé un souvenir épouvantable de Venise, Nell...

— Oui, admit-elle, mais si l'on considère les circonstances...

Il leva une main pour l'interrompre.

— En effet, c'est bien légitime. Mais ce soir, j'aimerais vous faire changer d'avis. Pour que vous tombiez enfin sous le charme.

Elle soutint son regard. Il n'y avait rien d'autre dans ses yeux qu'une chaleur réconfortante, et le désir évident de lui faire plaisir. Ce n'était pas le moment de tout gâcher par un refus arbitraire... D'autant plus que la soirée était très agréable.

— D'accord, conclut-elle.

Mais au plus profond d'elle-même, elle craignait de regretter sous peu cette décision.

3.

La lune et le ciel étoilé éclairaient les ondes opaques de la lagune d'un halo d'argent. Une brise nocturne rafraîchissait agréablement l'atmosphère, et Nell se laissa aller à fermer les yeux et à humer l'air chargé d'embruns.

Mais alors qu'ils longeaient un canal, elle aperçut un embarcadère et sentit ses doutes l'assaillir de plus belle.

— Nous n'allons pas faire une promenade en gondole, n'est-ce pas ?

— Oh non, pas en gondole, confirma Luca en souriant et en s'approchant d'un appontement où étaient amarrées de nombreuses vedettes appartenant à des particuliers. Mais vous savez, Nell, contempler Venise illuminée depuis la lagune est un spectacle exceptionnel. Même les Vénitiens ne s'en lassent jamais...

Il s'arrêta devant un yacht miniature de type Trawler et le désigna d'un geste qui se voulait à la fois éloquent et modeste.

Aussitôt, elle comprit qu'il lui désignait son propre bateau.

— Je suis impressionnée, dit-elle à mi-voix en admirant la longue coque blanche.

La brise soufflait plus fort, et elle se recroquevilla sur elle-même en croisant les bras, pour se réchauffer.

— Mais où comptez-vous m'emmener ? s'enquit-elle, inquiète.

— Oh, nous n'irons pas très loin, rassurez-vous. Nous ferons le tour de la lagune, pour que vous puissiez enfin changer d'avis sur Venise.

Elle s'esclaffa.

— Vous tenez vraiment à vous donner tout ce mal ?

— Oui, affirma-t-il, j'y tiens.

Il sembla hésiter et chercher un argument décisif.

— Je suis très fier de ma ville, ajouta-t-il.

Tandis qu'il déroulait la passerelle et y posait un pied, elle se retourna une dernière fois pour regarder la jetée. Devait-elle monter à bord de ce bateau de luxe avec un homme qu'elle jugeait irrésistible et qui venait de lui faire vivre une délicieuse soirée ? Pouvait-elle refuser ce plaisir au directeur de l'hôpital et risquer un incident diplomatique qui réduirait à néant plusieurs mois de travail ?

Elle laissa échapper un long soupir. Il était difficile de se priver d'une promenade au clair de lune dans la plus belle cité du monde. Luca avait raison : il lui offrait une chance unique de se réconcilier avec Venise et de se sentir enfin en paix durant tout le reste de son séjour.

Acceptant la main qu'il lui tendait galamment, elle monta sur le bateau et s'engouffra bien vite dans la cabine.

Là, elle demeura un instant le souffle coupé, tandis qu'il se dirigeait vers un magnifique poste de pilotage de bois de palissandre. Des lampes éclairaient cet intérieur d'une lumière pâle et bleutée.

C'était somptueux. Deux banquettes revêtues de velours bleu nuit invitaient à la détente, et elle s'enfonça confortablement dans l'une d'elles, sans cesser de balayer la pièce d'un regard admiratif.

Elle n'avait plus froid, et sentait un frisson d'excitation la gagner. C'était la première fois qu'elle découvrait le cockpit d'un Trawler. Déjà, elle savait qu'elle préférerait ce bateau aux gondoles et aux vedettes qui lui avaient laissé un souvenir amer lors de son dernier séjour.

Luca mit le moteur en marche et demeura un long moment devant le poste de pilotage, avant que le bateau ne gagne le large de la lagune. Il enclencha alors le pilotage automatique et invita la jeune femme à monter sur le pont pour contempler la vue.

Les antiques palais de la place Saint-Marc et le dôme de la basilique Santa-Maria resplendissaient dans la nuit. La ville entière semblait flotter, et il s'en dégageait une fierté et une splendeur émouvantes. Nell s'enfonça dans le fauteuil que Luca avait déplié pour elle.

— C'est... C'est magnifique, balbutia-t-elle.

— C'est vrai, cela vous plaît ? Dans ce cas, je vais jeter l'ancre et revenir avec le café, dit-il avant de disparaître dans la cabine.

Un instant plus tard, il tendit une tasse à Nell, et elle ferma les yeux pour inspirer plus profondément les arômes incomparables de l'*espresso* italien.

— J'ai équipé le bateau d'une authentique machine miniature, expliqua Luca en s'asseyant près d'elle. C'est un grand torrificateur qui me l'a offerte, il y a quelques années. Elle fait un excellent café, vous ne trouvez pas ?

— Si, murmura-t-elle. J'adore l'*espresso*...

Pendant quelques minutes, captivée par la vue, elle demeura silencieuse.

— Vous venez souvent ici ? demanda-t-elle enfin.

Il sourit.

— Uniquement quand je me trouve face à un problème difficile.

Amusée, elle lui lança un regard où brillait une lueur de provocation.

— Etes-vous en train de suggérer que je suis un problème, cher docteur ?

Il partit d'un rire franc.

— Je l'affirme ! s'exclama-t-il. Vous êtes le cas le plus complexe qu'il m'ait été donné d'observer, Nell Foster.

Elle se mordit la lèvre et sentit un nouveau frisson la parcourir. Elle était si bien, ici, si merveilleusement bien... Qu'était-elle en train de faire ? Elle laissait Luca Barbaro flirter outrageusement avec elle... Alors qu'elle aurait dû se concentrer sur l'avenir de l'APPM à Venise. Mais était-ce sa faute, si son hôte se montrait si charmant ? Elle n'aurait jamais imaginé qu'ils s'entendraient si bien. Elle adorait les histoires qu'il lui racontait, concernant Venise ou sa famille. L'intérêt qu'il avait manifesté pour l'état de santé de Molly comme pour son travail au sein de l'association l'avait touchée.

Puis, il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas vécu un moment comme celui-ci auprès d'un homme ! Et à vrai dire, elle n'avait jamais soupçonné que cela lui manquait. A la vérité, au plus profond de son être, elle espérait encore connaître la passion. Oui, elle voulait croire qu'elle pouvait encore sentir ce frisson exquis... Après tout, elle n'avait que vingt-huit ans !

Quand Luca était retourné dans la cabine pour immobiliser le Trawler et préparer le café, elle n'avait pas pu s'empêcher de se retourner pour admirer chacun de ses mouvements. Déjà, huit ans plus tôt, elle avait remarqué la précision et l'élégance de ses gestes.

Bah, il n'y avait aucun mal à regarder un homme...

— Le serveur savait-il que vous alliez m'emmener sur votre bateau ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

Il se tourna vers elle en haussant les sourcils, visiblement surpris par sa question.

— Quelle drôle d'idée ! Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Je ne sais pas... Mais alors, ce n'est pas votre habitude ?

Elle savait qu'il comprenait très bien ce qu'elle voulait dire. Invitait-il souvent des jeunes femmes à dîner dans cette *osteria* avant de leur proposer de prendre un café sur son bateau ?

Il haussa les épaules.

— C'est important ? demanda-t-il.

— Non, pas du tout, répondit-elle vivement.

Un peu trop vivement, sans doute, pensa-t-elle en se mordant la lèvre. Mais en vérité, oui, c'était important, elle aurait donné un empire pour savoir ce qu'il en était.

Il fit deux pas vers elle et leva sa tasse, comme pour porter un toast, avant de la faire délicatement tinter contre la sienne.

— A nous, dit-il.

— A notre collaboration, corrigea-t-elle en levant vers lui un sourire gêné.

— Je tiens à examiner encore de nombreux points, avant de donner mon aval à ce projet, lui rappela-t-il.

— Je me tiens à votre disposition pour répondre à toutes vos questions.

— Vraiment ? A *toutes* mes questions ?

— Oui, souffla-t-elle en détournant les yeux, préférant ignorer son regard et l'inflexion érotique de sa voix.

Quel homme dangereux, songea-t-elle encore. Et il avait raison : la vue sur Venise était magique, depuis le pont du bateau. La nuit était si claire que les constellations étaient visibles à l'œil nu.

Tout semblait organisé pour que...

Non, elle parviendrait à résister au trouble qui menaçait de l'envahir.

Mais comme le silence venait de tomber entre eux, elle se sentit un peu plus mal à l'aise. Une tension presque palpable s'installait. Ils étaient si proches l'un de l'autre, dans le décor le plus romantique qu'elle eût jamais vu... Jamais elle n'aurait dû accepter cette invitation ! Elle ne maîtrisait plus rien, et...

Avant qu'elle n'ait eu le temps de l'en empêcher, il leva une main vers son front et enroula son doigt dans une mèche de ses cheveux. Puis, il s'approcha d'elle et murmura :

— J'aimais vos cheveux longs. Cela vous allait très bien.

De toutes ses forces, Nell ignora le courant électrique qui la traversait. Au moment où elle sentit le contact de son doigt sur sa peau, son cœur se mit à cogner violemment dans sa poitrine. Mais une seconde plus tard, Luca s'éloigna, et elle se demanda si elle ne s'était pas méprise sur son geste.

Il venait de reprendre sa place dans son fauteuil et contemplait la mer, comme si rien n'avait jamais eu lieu. Avait-elle projeté son propre désir dans un mouvement innocent de sa part ? Ou jouait-il avec ses nerfs... Elle avait l'impression que chaque fibre de son corps savait qu'ils étaient loin de tout, seuls au monde, à contempler la lagune illuminée par le clair de lune, en cette nuit presque chaude... Afin de retrouver un peu de calme, elle s'assit à son tour, ferma les yeux et inspira longuement la brise marine.

Luca était si près d'elle. Elle aurait presque pu sentir la chaleur de son corps...

Soudain, quelque chose vint caresser sa cuisse. Le contact était si léger, si doux, qu'il en était à peine perceptible. Les yeux fermés, Nell pensa qu'un pan de sa veste avait peut-être glissé... Mais le mouvement était précis. Et lorsqu'elle reconnut la pression d'une main masculine, elle laissa échapper un petit cri étouffé.

— Chut, ordonna-t-il d'une voix suave. Ne dis rien, *cara*...

Elle renversa la tête en arrière et savoura la caresse de ces doigts qui arpentaient ses cuisses, soulevaient sa jupe et cherchaient sa peau.

Au plus profond d'elle-même, une voix lui criait de se réveiller et de partir, de ne pas s'abandonner au désir... Mais son corps en était incapable. La main de Luca l'enivrait, et elle sentait une fièvre délicieuse s'insinuer dans ses veines. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait connu ce plaisir... Trop longtemps. L'un des hommes les plus séduisants de Venise avait envie d'elle, et elle ne pouvait plus nier l'attrait qu'il exerçait sur elle depuis leur première rencontre.

Elle savait qu'il la voulait, et elle le voulait aussi. Avec la légèreté d'un papillon, la main de Luca s'insinuait entre ses cuisses, et elle sentit bientôt sa peau contre la sienne, juste au-dessus des bas. Instinctivement, elle se pencha vers lui, et sentit bientôt les lèvres de Luca courir dans son cou, tandis que ses mains arpentaient fiévreusement son corps. Ses caresses étaient la plus délicieuse des tortures, et il dessina le contour de ses seins avant de se heurter à sa veste.

— Je veux que tu te débarrasses de cette armure, dit-il d'une voix rauque en invitant la jeune femme à se lever. Viens...

Les doigts entrelacés aux siens, elle le suivit jusque dans la cabine.

* * *

Tout en conduisant Nell vers une banquette, Luca glissa encore sa main dans sa chevelure soyeuse.

Un instant plus tôt, sur le pont, il avait senti un désir brutal le submerger. Et il avait besoin de la voir nue, maintenant, tout de suite... Le silence pesait dans la cabine, qui n'était plus éclairée que par le miroitement de l'eau et le clair de lune. Mais Luca apercevait un feu dans le regard de sa compagne. Debout devant elle, sans dire un mot, retenant son souffle, il déboutonna lentement sa veste et la fit tomber à terre. Il avait décidé de faire durer ce moment le plus longtemps possible. Il voulait qu'elle le désire, et il voulait lire ce désir dans le fond de ses prunelles comme sur sa peau.

Elle était si sensuelle, si féminine...

Lorsqu'il avait découvert qu'elle portait des bas sous la jupe de son tailleur, son excitation en avait encore été augmentée. Durant huit ans, il avait imaginé une Nell semblable à celle qu'il avait rencontrée près de la place Saint-Marc : une jeune fille en baskets et pantalons larges, coiffée comme une hippie et totalement dénuée de coquetterie. Elle avait pourtant hanté ses désirs, et retrouver celle qui avait nourri tant de fantasmes dans une tenue aussi sage que sexy avait de quoi lui faire perdre la raison.

Plongeant son regard dans le sien, il l'attira brusquement contre lui et l'embrassa avec une passion avide, dévastatrice. Mais au moment où elle répondait avec la même ferveur à son étreinte, il s'écarta doucement et se mit à défaire les boutons de son chemisier, la laissant haletante.

Nell sentait tous ses sens en émoi. Jamais un feu n'avait ainsi brûlé en elle. Non sans surprise, elle découvrait sa propre sensualité et laissait tout son corps onduler au rythme des caresses de Luca. Son désir montait en ondes violentes, et elle gémit lorsqu'elle sentit ses lèvres chaudes et encore humides de leur baiser se presser sur son cou pour y laisser une traînée brûlante.

Tremblant de tous ses membres, elle plongea les doigts dans son épaisse chevelure brune tandis qu'il s'agenouillait devant elle pour embrasser son ventre, caresser ses cuisses et chercher la fermeture éclair de sa jupe. C'était comme si le temps s'était arrêté. Déjà, elle chancelait, et elle aurait voulu sentir le poids du corps de Luca sur le sien...

Mais s'obstinant à lui prodiguer la plus languide, la plus insoutenable des tortures, il alternait des caresses à peine esquissées du bout des doigts avec des pressions plus intenses de ses lèvres sur sa peau.

Enfin, le murmure du zip de la jupe rompit le silence et Luca regarda le vêtement tomber sur les chevilles de Nell avant de la contempler longuement.

Elle était si belle qu'il parvenait à peine à le croire. Ses seins ronds et pleins étaient moulés dans un soutien-gorge de dentelle crème, assorti à sa culotte. Il effleura ses interminables jambes et savoura le contact de cette peau infiniment douce, de ces cuisses fermes, de ces hanches voluptueuses. Puis, il posa

encore sa bouche sur le haut de ses bas avant de les tirer doucement pour les faire glisser sur ses mollets, et les lui retirer. En s'agenouillant devant elle pour prendre ses chevilles et les caresser, il releva les yeux.

Nell sentit son sang bouillonner dans ses veines. Elle poussa un petit cri quand il se releva, la souleva dans ses bras et la fit basculer sur une banquette. Elle était presque nue, et ne parvenait pas à détacher son regard de ces grands yeux noirs qui se posaient sur elle, brillants de désir.

— Toi aussi, murmura-t-elle, déshabille-toi.

— Attends, dit-il en se penchant sur elle, affamé, pour s'emparer de sa bouche et l'embrasser avec fougue.

Elle aimait le contact de ces lèvres charnues, elle aimait sentir sa langue s'insinuer dans sa bouche pour s'enrouler autour de la sienne. Son baiser avait un goût de liqueur d'orange et de café italien... et une intensité insoupçonnée. Chaque fois qu'il la serrait contre lui, elle se sentait ivre, flottant sur un nuage.

Les effluves de son parfum viril la grisait.

Il défit l'agrafe de son soutien-gorge, et elle retint un cri au moment où il posa les mains sur ses seins. Sa caresse était si légère qu'elle ressemblait à une brise... Mais bientôt, il dessina le contour de ses mamelons, et elle se cambra quand il prit ses tétons dressés entre ses lèvres.

Laissant échapper un soupir de plaisir, elle s'abandonna aux vagues de sensations qui la submergeaient et enfonça ses ongles dans sa nuque.

Un instant plus tard, il s'écarta d'elle.

— Non, supplia-t-elle d'une voix faible, reviens...

— Une minute, *cara*, souffla-t-il en se débarrassant de ses vêtements pour ne garder que son caleçon.

Puis, il s'allongea près de la jeune femme sur la profonde banquette.

Nell avança une main tremblante vers ce torse large et musclé, dont les pectoraux étaient recouverts d'un fin duvet noir. Elle y glissa les doigts et ferma les yeux pour découvrir la douceur de cette peau dont le parfum l'étourdissait.

Tandis que Luca caressait ses cuisses entrouvertes, elle sentit son membre durci se presser contre son ventre. Une onde de désir plus fulgurante la traversa tout entière, et elle ouvrit encore les cuisses, s'abandonnant aux mouvements experts de son compagnon.

— Je t'en prie, balbutia-t-elle, j'ai envie de toi... Viens...

— Pas encore, répondit-il avec fermeté.

C'était comme si tout son corps était en feu, songea-t-elle à travers le plaisir qui la consumait. Et comme si cet homme avait toujours intimement connu ses désirs. Cette alternance de douceur et de force la faisait chavirer. Jamais elle n'avait rencontré ça dans les bras d'un homme. Luca devait être doté d'un sixième sens, pour anticiper ainsi chacune de ses attentes...

Comme il se pressait contre elle, elle caressa encore son sexe dressé à travers l'étoffe du caleçon, de plus en plus langoureusement.

Luca aurait pu caresser la jeune femme durant des heures sans céder à ses suppliques. Il tenait à prendre le temps de découvrir son corps, de le regarder, de l'effleurer, de le caresser, de le sentir se tordre sous ses mains... Mais le désir montait en lui, plus violent que jamais. Et les caresses de Nell allaient lui faire perdre la raison.

— Oh, Luca, je t'en supplie, répéta-t-elle.

D'un geste habile et sec, il retira son caleçon. Puis, se retournant vers elle, il l'attira violemment à lui, la fit rouler sur le sol et l'embrassa avec ferveur, tout en collant son corps au sien, pour lui faire sentir l'intensité de son désir.

Enfin, ils s'immobilisèrent. Allongée sur le dos, Nell leva les yeux vers Luca. Ils échangèrent un long regard, tout en reprenant leur respiration.

Elle savait qu'ils étaient esclaves du même désir. Et qu'ils devaient l'explorer jusqu'au bout, quoi qu'il advienne.

Luca prit les poignets de la jeune femme dans ses mains et les serra, comme pour l'empêcher de bouger. Elle gémit, mais lorsqu'elle le sentit la pénétrer, elle poussa un cri qu'il couvrit aussitôt d'un baiser.

Sur un rythme languissant, il esquaissa en elle un mouvement de va-et-vient, et elle crut que son corps allait se dissoudre en un million de particules.

Mais ce n'était que le début. Luca savait comment maintenir leur désir à l'unisson, et elle l'enserra de ses cuisses quand il accéléra le mouvement, faisant jaillir un feu d'artifice d'émotions de leurs corps enfiévrés.

Plusieurs fois, il imprima un mouvement plus lent à leur étreinte, avant que Nell ne le supplie d'un regard. Alors, ses coups de reins se firent fiévreux, profonds, et elle se laissa couler avec lui dans une spirale où des vagues de plaisir de plus en plus violentes les assaillirent. A la seconde où elle fut emportée dans l'ivresse de l'extase, Nell songea qu'elle était perdue.

4.

L'aube était venue quand Luca ouvrit les yeux pour découvrir le corps nu de Nell blotti contre le sien. Après leur étreinte, il était allé chercher une couverture et avait croché les deux banquettes l'une à l'autre, pour qu'elles forment un lit. Ils étaient si confortablement installés qu'il avait dormi d'une traite. Et il était maintenant assailli de doutes.

Faire l'amour avec Nell avait été pour lui une révélation. Non seulement sa beauté dépassait tous les fantasmes qu'il avait nourris, mais la sensualité de la jeune femme semblait infinie. La manière dont elle s'était abandonnée à lui l'avait troublé...

Mais cette nuit exceptionnelle ne devait pas lui faire oublier qui ils étaient. Nell et lui vivaient dans des pays différents. Surtout, Luca ne voulait pas s'engager avec une femme. Il tenait à sa liberté.

En levant ses mains vers son front, il songea qu'il s'était laissé déborder par son désir. Mais il avait commis une erreur. Jamais il n'aurait dû séduire Nell Foster.

— Luca ? Quelque chose ne va pas ? demanda la jeune femme d'une voix ensommeillée, en se redressant légèrement.

— Nous devrions partir, dit-il d'un ton las. Je dois me lever très tôt, demain matin, et il faut que je passe à mon appartement.

Nell frissonna. La voix de Luca était froide. Toute passion l'avait quittée.

— Mais tu peux rester ici, après tout, poursuivit-il. Il y a une petite salle de bains, à côté, et...

— Non, je te remercie, répondit-elle en se levant et en se hâtant de rassembler ses vêtements.

Soudain, elle n'avait qu'une envie : quitter ce bateau au plus vite. Ce bateau, et... cet homme qui lui parlait comme à une étrangère.

La nausée la gagnait, tandis qu'elle se rhabillait et regardait Luca l'imiter. Pouvait-elle avoir partagé un tel degré d'intimité avec un homme qui parvenait à peine à poser les yeux sur elle ? Il aurait pris ses jambes à son cou s'il l'avait pu ! Pourtant, elle savait qu'ils avaient ressenti ce même feu, cette passion, et que l'intensité de leur étreinte n'était pas commune...

Il se dirigea vers le poste de pilotage et lui demanda l'adresse exacte de son hôtel.

Froidement, elle la lui donna, et se tourna vers un hublot pour contempler la ville dans la lumière de l'aurore. C'était étrange : le Trawler de Luca paraissait immense. Pourtant, il se faufilait sans peine dans les canaux les plus étroits...

La veille, elle lui aurait demandé de lui expliquer ce phénomène. Peut-être les fabricants italiens proposaient-ils à une clientèle huppée des modèles sur mesure, facilement manœuvrables dans le dédale étrié de Venise. Mais le visage fermé de Luca ne l'incitait guère à amorcer une conversation, même sur un sujet aussi neutre.

Jusqu'à ce que le Trawler s'arrête devant l'embarcadère de l'hôtel, Nell ne fit pas un mouvement. Un air glacé soufflait au tréfonds de son être.

— Merci, dit-elle en sortant de la cabine après lui, alors qu'il déroulait la passerelle.

Il l'aida à poser un pied sur le sol ferme, et lorsqu'elle releva les yeux vers lui, elle ne sut ce qu'elle devait ajouter.

— Eh bien... Merci pour ce délicieux dîner, conclut-elle, après avoir pris une profonde inspiration.

— Je suis heureux que tu l'aies apprécié, répondit-il, visiblement sincère. A tout à l'heure, pour notre entretien.

Nell avait déjà tourné les talons quand le sens de ces mots la frappa.

Elle se retourna, mais Luca était déjà loin. L'entretien... Ils avaient envisagé un entretien au sujet de l'association, certes, mais ils n'avaient pas pris rendez-vous.

— A quelle heure ? cria-t-elle.

Le Trawler disparut dans la brume matinale, et elle entendit plusieurs fois l'écho de sa propre voix, avant que le silence ne retombe.

* * *

Comment avait-elle pu être assez naïve pour accorder sa confiance à Luca ? Pourquoi était-elle si facilement tombée dans ses bras ? Nell ne se pardonnait pas sa faiblesse. Car il s'agissait bien de faiblesse. Comme une adolescente, elle avait admiré Venise au clair de lune sur le pont d'un bateau de luxe pour sombrer dans le piège d'un séducteur patenté qui n'avait pour elle que mépris.

Elle baissa les yeux sur sa montre. Il était 11 heures.

— Personne n'a cherché à me joindre, ce matin ? demanda-t-elle en s'efforçant de ne rien montrer des émotions qui l'agitaient.

— Non, personne, répondit Marianna.

— Tu en es certaine ? insista Nell.

— Mais oui, maman, puisqu'on te le dit ! intervint Molly. Pourquoi ?

Nell sourit à sa fille et prit soin de ne pas croiser son regard vif et perspicace. Elle avait l'impression que son humiliation s'inscrivait en lettres lumineuses sur son visage, et souhaitait plus que tout éviter que Molly ne s'en aperçoive.

— Rien de spécial, répondit-elle de son ton le plus détaché. Mais j'attends une suite favorable à ce qui s'est passé hier soir.

— Tu veux dire à ton dîner avec Luca ? demanda la petite fille.

— A mon *entretien* avec Luca *Barbaro*, corrigea Nell.

Elle aurait voulu mieux contenir sa colère. Mais son orgueil était blessé. Alors que durant huit ans, elle n'avait jamais eu de petit ami, elle s'était tout simplement abandonnée à un inconnu qui avait profité d'elle. Elle n'avait été que son amusement d'une nuit. Seigneur, pourquoi avait-elle été si sotte ?

— Moi, je l'aime bien, insista Molly. D'abord, c'est lui qui m'a guérie, et puis je le trouve drôle. Sans lui, ta conférence aurait été un peu embêtante, hier. Et il est assez beau, non ?

— Peut-être. Que voudrais-tu faire aujourd'hui, Molly ? demanda Nell en espérant couper court aux commentaires de sa fille.

Au même instant, la sonnerie du téléphone retentit, et Marianna alla décrocher.

Nell sentit tous ses muscles se tendre.

— Luca Barbaro pour toi, murmura la vieille dame en lui tendant le combiné sans fil.

— Merci, dit Nell en s'éloignant vers sa chambre avant de pousser la porte derrière elle.

Puis, elle prit une longue inspiration et s'apprêta à affronter son interlocuteur.

— Oui ?

— Nous avons rendez-vous ce matin, lâcha Luca d'une voix exaspérée.

— Je ne crois pas, répondit-elle. Tu avais dit que tu trouverais peut-être un moment, mais nous n'étions pas convenus d'une heure. Tu ne voulais pas que je fasse le déplacement jusqu'à l'hôpital et que j'y reste toute la matinée sans être sûre que tu pourrais me consacrer un instant ?

— Je t'avais dit en *fin* de matinée, à 11 heures ! reprit-il.

— Non, insista-t-elle. Tu n'avais pas donné d'heure.

Elle l'entendit pousser un long soupir.

— Bien. Dans ce cas, je suis navré de ce malentendu. Mais j'ai un emploi du temps chargé, et il se trouve que je pouvais t'accorder cet entretien maintenant. Peux-tu être à l'hôpital dans une demi-heure ?

— Très bien. Je serai là, dit Nell avant d'appuyer sur une touche pour interrompre la communication.

Elle s'assit sur son lit, posa le combiné près d'elle et le contempla un long moment.

Ce n'était certainement pas le genre de coup de fil qu'elle avait espéré de Luca Barbaro. Mais elle pouvait au moins se féliciter d'avoir gardé son calme.

Il fallait qu'elle se calme. Elle allait demander à la réception de lui appeler une vedette. Et devant Luca, elle incarnerait la professionnelle qu'elle était en toutes circonstances. Après tout, mieux valait en finir au plus tôt avec cet entretien. Elle ne demandait pas mieux que de voir Luca Barbaro dans une demi-heure... et pour la dernière fois de sa vie.

* * *

En s'asseyant face à lui, Nell ne put refouler les images de leurs étreintes. Elle voyait Luca poser une main sur sa cuisse, remonter lentement sa jupe, la pousser sur la banquette de la cabine...

Soudain, elle se rappela qu'il avait commencé par la caresser, avant de l'embrasser. Sur le moment, elle n'y avait pas prêté attention, mais désormais le détail la frappait et lui semblait très éloquent. N'était-ce pas toujours ainsi qu'agissaient les hommes qui voulaient s'offrir une étreinte sans lendemain avec une femme qu'ils connaissaient à peine ? Et n'avait-elle pas foncé droit dans le panneau, sans même s'en rendre compte ?

— Tu veux un verre d'eau ? Je te trouve très pâle, observa-t-il.

— Oui, merci, acquiesça-t-elle. La chaleur me paraît particulièrement lourde, aujourd'hui.

Il se leva pour traverser le bureau. Alors qu'il passait près d'elle pour atteindre une fontaine d'eau minérale, elle sentit un pan de sa veste l'effleurer.

Et ce mouvement augmenta son irritation. Que croyait-il faire, en lui exhibant ainsi sa silhouette élégante et en s'arrêtant à quelques centimètres d'elle ?

Détournant les yeux, elle sortit une chemise de son porte-documents et la posa sur son bureau tandis qu'il lui tendait le verre d'eau.

— Je crois que tu trouveras dans ce dossier les réponses à toutes tes questions, lâcha-t-elle.

— Je préférerais que tu m'en parles d'abord, rétorqua-t-il. Ensuite, je jetterai un coup d'œil aux brochures préparées par ton service marketing.

Elle le considéra avec perplexité avant de partir d'un rire incrédule.

— Un service marketing ? Notre association n'est constituée que par des équipes de bénévoles et par un petit bureau administratif. J'ai moi-même rédigé ce dossier, qui comprend également les courriers de satisfaction signés par les directeurs médicaux d'une douzaine des plus grands établissements britanniques.

Luca s'enfonça dans son fauteuil et soupira.

— Non, vraiment... J'aimerais que tu m'en dises quelques mots toi-même.

Nell s'efforça de ne pas perdre son calme. Mais son malaise augmentait à chaque seconde. Elle n'aimait pas se trouver dans le bureau de Luca : chez lui, à sa merci... Car elle ne connaissait aucun moyen de s'immuniser contre son charme. De toutes ses forces, elle aurait voulu demeurer insensible au timbre de sa voix chaude et virile, et refouler l'élan de désir qui l'étreignait chaque fois qu'elle croisait son regard intense et noir.

Plus encore que dans la matinée, elle sentait l'humiliation la miner. L'attitude détachée qu'il adoptait était offensante. Avait-il déjà oublié ce qu'ils avaient partagé quelques heures plus tôt ? Ou la longue habitude des rencontres d'une nuit avait-elle permis à Luca Barbaro de se transformer en machine, dès qu'il était face à une femme qui s'était offerte à lui ?

— Alors ? insista-t-il. Je t'écoute. Tu veux commencer ?

Sans se décontenancer, Nell fit aussitôt la liste des raisons pour lesquelles l'hôpital de Venise avait intérêt à accueillir une antenne de l'APPM.

Luca sembla écouter attentivement durant quelques minutes avant de l'interrompre :

— Si je comprends bien, nous sommes les cobayes de ton projet pilote ?

Nell serra les dents.

— Je crois que le plus simple serait que tu laisses nos équipes travailler pendant une journée. Tu aurais un aperçu plus concret de nos prestations. Et ensuite, si tu es convaincu, nous pourrions lancer un vrai test d'une durée de dix à quinze jours. Je pourrais organiser cela pour lundi prochain. Qu'en penses-tu ?

Luca fronça les sourcils et la fixa longuement.

L'attitude de Nell le mettait en rage. Visiblement, elle ne pensait qu'à son satané projet. Rien d'autre n'avait de valeur à ses yeux. Peut-être même s'était-elle donnée à lui dans le seul espoir d'obtenir son consentement. Quoi qu'il en fût, il n'avait pas l'intention de lui octroyer si facilement cette satisfaction. Elle voulait revenir à l'hôpital le lundi suivant avec son équipe ? Soit cinq jours plus tard ? Mais que se passerait-il, durant ce laps de temps ? Il serait incapable de se concentrer sur son travail, c'était évident.

— J'en pense que..., commença-t-il.

— Oui ?

— J'ai besoin d'en savoir davantage à ton sujet, déclara-t-il tranquillement.

— *A mon sujet ?* Qu'est-ce que cela signifie ? Je t'ai déjà dit tout ce que tu as besoin de savoir sur mes compétences. Seul le projet doit retenir notre attention.

En fixant la jeune femme, Luca ne pouvait s'empêcher de se sentir blessé. La nuit qu'ils avaient passée ne semblait pas lui avoir laissé un souvenir impérissable. S'était-il leurré, en s'imaginant qu'elle avait éprouvé du plaisir dans ses bras ?

— Donc, selon toi, je dois autoriser un groupe de gens formés par Dieu sait qui, à exercer des soins d'urgence dans mon hôpital ? Uniquement en me basant sur ta bonne foi ?

— Non, pas sur ma bonne foi. Sur tout ce que tu sais déjà de l'AMPP, et sur un dossier très sérieux.

— Hum, fit-il en hochant la tête d'un air dubitatif. Le lire me prendra du temps. Et ensuite, j'aurai encore bon nombre de questions à te poser...

— J'y répondrai, coupa-t-elle.

— Et si je ne suis pas convaincu par cette journée d'essai, tu as conscience que le test ne se poursuivra pas durant dix jours. Ce sera terminé, et l'affaire sera classée.

— Oui, le message est très clair, rétorqua-t-elle sèchement. Mais en contrepartie, si la journée de lundi s'avère concluante, tu nous laisseras poursuivre l'opération.

— Hum. Bien sûr. Mais *si* c'était le cas, j'aurais sans doute beaucoup de questions à te poser, et nous devrions suivre l'évolution du test étape par étape. Tu devras travailler, ici, à l'hôpital.

— Je supervise *toujours* ces opérations, jusqu'à ce qu'elles soient menées à terme, répliqua Nell avec hauteur. Sois sans crainte, je t'accorderai tout le temps nécessaire.

« Parfait », songea-t-il. C'était exactement ce qu'il voulait : du temps. Et il allait profiter du cadeau qu'elle venait de lui faire dès maintenant...

— Ne t'emballe pas, conclut-il, un drôle de sourire au coin des lèvres. Je n'ai pas encore dit oui.

5.

Nell observait Luca sans comprendre où il voulait en venir. Son comportement était pour le moins curieux, et avait de quoi l'inquiéter. Il ne manifestait guère d'enthousiasme à l'égard de l'association et cherchait manifestement à élever toutes les objections possibles. Mais elle parviendrait à le convaincre de laisser son équipe effectuer cette journée d'essai.

Cette mauvaise volonté attisait sa colère. Pourquoi s'entêtait-il à lui compliquer les choses ? N'avait-il pas obtenu ce qu'il voulait, la nuit précédente ?

Elle aurait voulu le détester, mais cela lui était impossible. Même en cet instant, alors que Luca Barbaro se conduisait en parfait goujat, en médecin fier de lui qui abusait de son statut de directeur, elle sentait le désir monter en elle.

Le bureau était vaste et silencieux. Il faisait frais, même si la brise chaude de la lagune soufflait par la fenêtre entrouverte...

Luca avait presque complètement tiré un épais rideau blanc qui tamisait agréablement la lumière et plongeait l'espace dans une semi-pénombre.

Comme chaque fois qu'ils étaient en présence l'un de l'autre, elle sentit la tension électrique qui émanait de leurs deux corps. Elle savait qu'il avait envie d'elle... Lorsque son regard croisait le sien, elle y reconnaissait alors cette lueur qui lui avait tourné les sens, la nuit précédente.

Prenant une longue inspiration, elle porta une main à son front et sentit qu'une goutte de sueur y perlait.

— Tu as chaud, Nell ? demanda-t-il en se levant.

— Non, dit-elle en se levant également.

Il fallait qu'elle s'en aille, se répétait-elle. En reprenant son porte-documents, elle sortit encore un dossier contenant le programme prévisionnel d'une journée d'essai de l'équipe et le lui tendit.

— Tiens, dit-elle. Lis cela, et tu auras une idée du déroulement de la journée de lundi.

— Merci, dit-il dans un souffle en lui offrant son bras, comme s'il voulait la raccompagner jusqu'à la porte. Je te promets d'y accorder toute mon attention. Mais pas tout de suite...

Déjà, elle cherchait à se libérer de son étreinte, mais il l'avait fermement attirée vers lui et enserrait maintenant ses épaules. Les bras bloqués, elle ne pouvait le repousser, et il la précipita dos au mur avant de se pencher sur elle. Ses lèvres à moins d'un millimètre de son visage, il murmura d'une voix rauque :

— Ne dis pas non. Je sais que tu en as envie. Tu n'y peux rien, et moi non plus...

Elle tournait la tête, cherchant à échapper à ce parfum musqué qui montait en volutes enivrantes. Elle aurait voulu ne plus sentir son souffle sur son visage, ni ces bras forts qui l'emprisonnaient. Mais Luca Barbaro la possédait. La force de son désir avait l'étrange pouvoir d'attiser le sien. Il avait raison : elle avait envie de lui, et elle n'y pouvait rien...

Elle laissa encore échapper un cri de surprise étouffé lorsqu'il la plaqua plus étroitement contre le mur pour retrousser sa jupe. Alors, fiévreusement, elle chercha à tâtons la fermeture de son pantalon avant de défaire le zip d'une main tremblante et de sentir son sexe dressé.

D'un mouvement brusque, il descendit la culotte de la jeune femme. Puis, il la fit tomber jusqu'à ses chevilles. Tandis que leurs souffles se mêlaient, il posa les mains sur le front brûlant de Nell.

— Tu en as envie, toi aussi, tu en as envie, murmura-t-il. Dis-le, dis-le-moi...

Il caressa langoureusement ses cuisses et la souleva à quelques centimètres du sol.

— Oui, j'en ai envie, murmura-t-elle avant de pousser un cri.

Il venait de s'enfoncer en elle, vigoureusement. Aussitôt, elle sentit tout son corps se consumer. Comme il allait et venait en elle, elle se mit à gémir faiblement.

— Je veux que tu me dises ce que tu attends de moi, Nell, chuchota-t-il à son oreille, tout en caressant ses cheveux. Parce que je veux te donner le meilleur, tu comprends ?

— Oui, oui, balbutia-t-elle en s'abandonnant aux éclairs de plaisir qui la parcouraient, qui lui faisaient tourner la tête à en perdre la raison. Je veux... Je te veux, Luca. Encore...

— Encore ? demanda-t-il en s'enfonçant davantage en elle, tandis qu'elle l'entourait de ses cuisses.

— Oh, oui, oui, encore...

Jamais elle n'avait connu un tel plaisir. Elle adorait que Luca lui murmure ainsi à l'oreille en italien et en anglais les plus secrets de ses désirs. Luca l'initiait à une volupté dont elle ne se serait jamais crue capable.

Sa volonté était réduite à néant, comme toutes ses résolutions.

Elle voulait encore glisser ses doigts dans sa chevelure, le sentir effleurer ses seins et l'attirer plus près de lui, encore plus près...

Soudain, il plongea son regard dans le sien, et elle crut y lire une sorte de peur, comme si l'intensité de cette étreinte générait en lui une émotion aussi violente que celle qui l'étreignait. Elle s'abandonnait aux vibrations de son corps, ondulait sur son rythme, renversait la tête en arrière et gémissait.

— Oui, oh, Luca, maintenant...

Alors, il serra ses mains dans les siennes. La fièvre les embrasait. Leurs doigts s'entrelacèrent tandis qu'ils gagnaient le sommet de la volupté, dans un même cri.

Emportée par un vertige éblouissant, Nell sentit son corps se détendre entièrement et, à bout de souffle, laissa tomber sa tête sur son épaule.

Un instant plus tard, ils s'écartèrent lentement l'un de l'autre, et elle tomba le long du mur pour s'accroupir et passer une main dans sa chevelure décoiffée.

Avec une hâte visible, Luca remit son pantalon et traversa la pièce pour se poster devant la fenêtre.

— Nous nous verrons donc tout à l'heure, lâcha-t-il avec hauteur, sans même lui accorder un regard.

D'une main tremblante, elle ramassa sa culotte et se rajusta, parvenant avec peine à croire ce qu'elle venait d'entendre. Comment cet homme pouvait-il se montrer si grossier, après, après... ? Après qu'elle lui eût donné tout ce qu'il attendait d'elle, se rappela-t-elle avec amertume. Déjà, la colère et l'humiliation sourdaient en elle. Une insupportable nausée avait fait place au sentiment de plénitude qu'elle avait éprouvé durant une fraction de seconde. Pas davantage. Luca Barbaro s'y entendait, pour changer en enfer un moment de pur plaisir, et *presto* !

Si seulement elle avait eu la force de le repousser ! Si seulement elle avait été capable de maîtriser son désir !

Pourtant, elle ne contiendrait pas la rage qui s'infiltrait maintenant dans ses veines. Pas cette fois. C'en était trop.

Elle lissa les plis de sa jupe avant de serrer les poings et de s'approcher de lui, furieuse.

— Espèce de salaud, siffla-t-elle entre ses dents, d'une voix tremblante.

— Quoi ? demanda-t-il en se retournant vivement vers elle. Tu es folle ? Qu'est-ce qui te prend ?

— Tu es fier de toi, sans doute ? cria-t-elle, à bout de nerfs. Dire que j'ai été assez idiote pour tomber dans ton piège !

— Mon *piège* ? Tu es une adulte, me semble-t-il. Tu étais consentante, non ?

— Oui, mais...

— Alors de quoi te plains-tu ? coupa-t-il, cinglant.

Ce ton glacial lui faisait perdre tous ses moyens, et elle sentit des larmes de rage lui brûler les yeux.

— Tu... Tu veux savoir pourquoi je te déteste ? balbutia-t-elle. Parce qu'à cause de toi, je me dégoûte moi-même !

Luca demeurait impassible. Mais intérieurement, il fulminait. Pourtant, il n'était pas seulement animé par la colère. A la vérité, il était troublé par cette scène. Il risquait de craquer à son tour, si elle poursuivait ce discours. Or, il s'était toujours targué de son exceptionnelle capacité à masquer ses émotions.

— Puis-je savoir pourquoi ? demanda-t-il.

— Comment qualifierais-tu le fait d'avoir une relation sexuelle contre un mur ? A moins que tu n'appelles ça « faire l'amour » ? hurla-t-elle, les poings serrés.

Il soupira.

— Quel est ton problème, Nell ?

Stupéfaite, la jeune femme le contempla, bouche bée, avant d'esquisser un rire sarcastique.

— C'est toi, qui as un problème, Luca ! N'inverse pas la situation, s'il te plaît ! Tu ne sais pas ce qu'est une émotion, et encore moins un sentiment ! Tu traites tes semblables comme des objets. Tu les utilises pour satisfaire tes besoins, et ensuite, tu les oublies, comme s'ils n'avaient jamais existé.

— Non, coupa-t-il avec fermeté, s'efforçant de ne rien montrer de son trouble. Tu mélanges tout. Je suis un homme. Un homme qui a des désirs et qui aime le jeu de la séduction, c'est vrai, mais aussi une personne responsable, et...

— Et un médecin arrogant et glacial, conclut-elle d'un ton méprisant, en le toisant d'un regard noir. Un médecin sans cœur.

— Nous y voilà ! Cette éternelle rancœur à l'égard des médecins ! Enfin, Nell, puis-je savoir d'où vient ta haine du corps médical ?

— Tu fais erreur, Luca, répondit-elle en le fixant, les bras croisés. Je ne hais pas *tous* les médecins. J'ai seulement appris à me méfier de ce qu'ils disent, et surtout de ce qu'ils ne disent pas.

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? Explique-toi !

Il lisait une détermination farouche dans le regard de la jeune femme.

— Tu veux vraiment connaître toute l'histoire ?

Il approuva d'un signe de tête.

— Eh bien, sache que mon mari, le père de Molly, est mort il y a neuf ans à la suite d'une erreur de diagnostic et de l'incompétence d'un secouriste, enchaîna-t-elle. La mort de Jake a ensuite été soigneusement couverte par tous les médecins de l'hôpital, qui tenaient à se serrer les coudes. Pendant que Jake était emmené dans une salle d'opération, personne ne voulait me dire ce dont il souffrait. Tu sais maintenant pourquoi j'ai tenu à monter cette association. A l'hôpital, tout le monde m'a menti. Durant les heures les plus éprouvantes de mon existence, je n'ai pu compter sur le soutien d'aucun membre du personnel soignant. Il m'a fallu beaucoup de temps pour m'en remettre, et pour prendre la décision de porter l'affaire devant les tribunaux. Mais je ne l'ai pas regretté. La justice m'a donné raison, et plus tard, grâce aux dommages et intérêts que j'ai perçus, j'ai fondé l'APPM...

— D'accord. Mais je ne vois pas le rapport avec moi, et...

— Ah ça, non, en effet : tu ne vois rien du tout ! poursuivit-elle en lui décochant un regard noir. Sauf que pour toi, les *patients* ne sont que des enveloppes de chair sans âme et sans identité. Il y a huit ans, quand Molly a traversé cette terrible crise, ton comportement a été le même que celui des médecins que

j'avais connus à la mort de Jake. Tu étais glacial, inaccessible, imbu de toi-même. Tu refusais de me dire ce qui arrivait à ma fille. As-tu seulement conscience des conséquences de ce comportement ? Au lieu de calmer mon inquiétude et de m'aider à veiller sur Molly, tu as contribué à me plonger dans un état de panique. J'étais désespérée, affolée : ma fille était dans le coma, et je ne savais ni comment elle y avait sombré, ni pourquoi ! Il aurait pourtant été simple de m'expliquer que son système respiratoire s'était bloqué, et que...

— Non, ce n'était pas si simple ! s'énerva-t-il. Tes réactions étaient imprévisibles, tu ne te dominais pas ! Tu aurais pu reprendre Molly et l'étouffer en l'embrassant, ou perdre du temps à chercher un autre médecin, que sais-je... Je regrette, mais il fallait que quelqu'un intervienne avec *froideur*, comme tu dis. Mon seul souci était de veiller sur la patiente.

— *La patiente ?* répéta-t-elle en le dévisageant avec une surprise mêlée de dégoût. Tu as revu Molly hier, et tu la considères encore comme une *patiente* ? Un numéro parmi des centaines ? Un élément anonyme de tes statistiques ? Luca, tu as vraiment un problème, tu sais !

— Je n'ai aucun problème, se défendit-il. Et tu n'as pas le droit de me comparer aux incompetents qui étaient en charge de ton mari !

— Pourquoi pas ? Suis-je face au seul être humain qui ne commet jamais d'erreur, en aucune circonstance, parce qu'il porte un badge de *médecin* ? C'est ça, *signor* Luca Barbaro ? Tu es membre du club très fermé des docteurs qui savent tout et qui ne se trompent jamais ?

— Exactement ! éclata-t-il. Je n'ai jamais commis d'erreur de diagnostic !

Elle hocha la tête en souriant, s'approcha de lui et murmura d'un ton ravi :

— A lundi, dans ce cas.

Eberlué, il la fixa avant de balbutier :

— Je... Je ne crois pas avoir donné mon accord pour cette journée d'essai.

— Je crois au contraire que tu viens de le faire, opposa-t-elle d'une voix ferme. Car un médecin aussi perfectionniste que toi ne laisserait jamais interférer ses sentiments dans l'exercice de son travail, n'est-ce pas ?

Il balança la tête en arrière et la gratifia d'un large sourire.

— Bien joué, Nell. C'est entendu, nous ferons cet essai. Sois certaine que je fais toujours passer l'intérêt de l'hôpital avant le mien. Et c'est pourquoi j'examinerai attentivement ce dossier, comme les résultats du test. Mais dis-toi bien que la journée de lundi ne garantit pas la suite des événements.

— Je ne l'oublierai pas. Mais puisque tu es si rigoureux, je compte bien que tu examines les résultats à la loupe avant de t'opposer à la poursuite de l'opération, rétorqua-t-elle.

Il lui lança alors un regard indéchiffrable avant de s'avancer vers la porte pour la lui ouvrir.

— Alors, à lundi, conclut-il. Ou avant...

Nell ignore ce commentaire et haussa les épaules avec mépris avant de quitter le bureau.

« Oh non, certainement pas avant ! » se promit-elle en faisant claquer ses escarpins dans le long couloir qui menait à l'ascenseur.

Cette fois, elle était bien décidée à ne plus céder au charme de Luca Barbaro. Même si quelque chose la troublait : au plus fort de sa colère, elle s'était épanchée comme elle ne l'avait jamais fait, pas même avec Marianna... Elle avait révélé sa souffrance et sa vulnérabilité à un homme qu'elle croyait incapable de ressentir la moindre émotion. Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?

6.

Nell sourit en s'enfonçant dans le siège de la vedette qui traversait la lagune. Comme la plupart des villes au climat chaud, Venise commençait à s'animer à la nuit tombée. Et Nell avait voulu offrir une aventure à Molly et à Marianna. Une soirée qu'elles n'oublieraient pas. Et puis, Molly avait besoin de s'amuser un peu. Aussi Nell avait-elle demandé au concierge de l'hôtel de lui trouver une idée de sortie. Il lui avait parlé d'une grande soirée organisée par la ville sur l'une des petites îles, en plein air. Il s'agissait de la traditionnelle commémoration de la grande peste qui avait ravagé la cité lacustre au XVI^e siècle. Enchantée, Nell avait tout de suite pensé que c'était une excellente façon d'intéresser Molly à l'histoire locale, tout en la divertissant. Elle était allée acheter trois masques dans une boutique de carnaval. Ils étaient un peu austères, avec leur couleur crème et ce long nez busqué, mais leur forme très allongée rappelait leur premier usage : empêcher la contagion et contenir des herbes aux vertus soi-disant miraculeuses, qui devaient être inhalées en permanence, dans l'atmosphère nauséabonde de la ville en quarantaine.

— C'est nul, avait dit Molly en regardant sa mère revêtir un masque. Tu as l'air affreuse, avec ça.

— Bon... Nous ne les mettrons qu'en arrivant à la soirée, dans ce cas, avait suggéré Nell.

Mais dans la vedette qui les amenait sur un îlot derrière Murano, Molly s'amusait surtout à faire des grimaces ou des saluts de la main aux enfants qui voyageaient sur les *vaporetti*. Jetant un coup d'œil aux passagers, Nell se sentit gagnée par le doute. Avait-elle bien compris ce que lui avait dit le concierge ? Il avait parlé de soirée, pas de bal masqué. Pourtant, les gens qu'elle voyait sur les ponts des bateaux étaient entièrement costumés, et aucun d'eux ne portait le fameux masque... Une femme en robe Renaissance rouge sang tenait un chat orné de strass, et trois jeunes garçons en redingote de velours et chemise à jabot riaient, leur masque de porcelaine à la main.

Enfin, la vedette les déposa sur le petit port, et Nell prit la main de Molly.

Toute une foule de gens vêtus de costumes multicolores se pressaient déjà vers le centre de la ville, et la jeune femme comprit que l'événement avait plus d'ampleur que ce qu'elle avait imaginé.

— Viens, chérie. Reste bien près de moi et ne te perds pas.

— Il y a vraiment beaucoup de monde, observa Marianna en jetant un coup d'œil inquiet à son ensemble en lin blanc.

— Oui, je dois admettre que je ne m'y attendais pas, reconnut Nell. Allons, suivons-les.

Elles parvinrent rapidement devant la place principale, où trônait une fontaine monumentale. Des hôtels particuliers de style Liberty étaient décorés de fleurs, de couronnes, de ballons, et des bannières anciennes flottaient au vent. Dans les rues, des amuseurs publics vendaient des fanions aux enfants, tandis que des clowns et des trapézistes montés sur des monocycles arrêtaient les badauds. Quelques groupes de musiciens jouaient, et elles furent toutes trois accueillies par un joyeux vacarme.

La tension environnante avait quelque chose d'étourdissant, et Nell se félicita d'avoir choisi cette sortie, même si elle n'en avait pas mesuré l'importance.

Soudain, elles sursautèrent ensemble. Une explosion venait de retentir, et lorsqu'elles se retournèrent vers le port, elles aperçurent une fusée jaune dans le ciel. Le feu d'artifice venait de commencer. Des cris de joie et un mouvement de foule les pressèrent les unes contre les autres, et Molly se pressa contre une jambe de sa mère avant de gémir :

— Je ne vois rien !

— Je vais te porter, répondit aussitôt Nell.

Elle savait pourtant qu'elle ne pourrait pas garder Molly longtemps dans ses bras. A dix ans, la fillette était devenue trop lourde. Et il n'était pas question de demander à Marianna de la relayer : elle n'avait que cinquante-huit ans, mais elle souffrait de problèmes de dos.

Avec effort, Nell hissa sa fille sur son dos. Au moins, Molly allait passer un bon moment.

Des étoiles vertes et rouges illuminaient le ciel encore clair et zébré d'un dernier rayon de soleil.

— Alors, c'est beau, non ? demanda Nell avec enthousiasme.

— Ouais, c'est super ! s'exclama Molly en battant des mains.

Nell se sentit gagnée par son excitation et échangea un clin d'œil complice avec Marianna. En observant la foule, elle se sentit heureuse d'être en Italie. Nulle part ailleurs dans le monde elle n'avait rencontré ces bruyantes manifestations de joie, cet art de la fête, cette exubérance et ce glamour... Nombre de femmes étaient maquillées de manière très sophistiquée, et Nell admirait les teintes vives ou pastel de ces perruques poudrées, qui ressemblaient parfois à un gâteau. Le parfum des gaufres et des crêpes préparées par des marchands ambulants venait caresser leurs narines. Beaucoup de gens s'étaient installés sur des bancs, devant le port, et offraient leur visage au ciel encore chaud, comme si le soleil pouvait leur faire don d'une dernière caresse avant de disparaître. Un peu plus loin, dans les rues, des gens dansaient : des hommes vêtus d'une cape, des femmes déguisées en bohémiennes ou en duchesses, des enfants en maillot de bain. Le rythme de l'accordéon et des violons était communicatif, et même ensorcelant.

Mais presque tous étaient costumés avec soin et raffinement, et Nell regretta encore de ne pas s'être mieux renseignée.

Comme si elle lisait dans ses pensées, Molly jeta un coup d'œil autour d'elle, retira son masque et lâcha :

— J'aurais bien aimé avoir un déguisement, moi aussi.

Le brouhaha était tel que Nell l'entendait à peine, et elle la redéposa à terre avant d'ôter elle-même son masque et de se pencher vers elle.

— Oui, je comprends...

— Peut-être l'année prochaine ? reprit la fillette.

Nell considéra un instant cette idée, quoiqu'elle ne lui inspirât guère de plaisir. Elle s'apprêtait à répondre qu'elles pourraient partir toutes les trois assister au carnaval de Rio quand la fillette poussa un cri joyeux et se mit à sautiller.

— Ah ! C'est toi ! Je suis contente de te voir.

Avant même de se retourner, Nell sut de qui il s'agissait. Pourtant, lorsqu'elle découvrit une haute silhouette couverte d'une longue cape noire attachée à l'aide d'un ruban de satin rouge et vêtue de noir de pied en cap, elle se demanda comment sa fille avait pu reconnaître Luca.

Car il portait un masque également noir qui lui mangeait entièrement le visage.

Nell se sentit même saisie d'un doute :

— Luca ?

Il secoua la tête, comme pour protester.

— Nous sommes tous anonymes, ici, milady.

— Mais je sais que c'est toi, Luca ! affirma Molly.

Nell approuva d'un signe de tête et lança un clin d'œil à sa fille, lui indiquant qu'elle ne s'était pas trompée. Puis, elle fixa les lèvres de Luca, seule partie visible de son visage.

— A Venise, nous portons des masques pour que chacun se trouve à armes égales, reprit-il. Et les hommes savent veiller au respect des traditions : permettez-moi d'offrir mes humbles services à trois gentes dames.

Galamment, il s'inclina devant Marianna, et Nell resta bouche bée quand il attrapa Molly pour l'installer sur ses épaules.

Puis, d'un geste, il les invita à le suivre.

Un instant, elle hésita et demeura interdite.

— Alors, je vous guide ? insista-t-il.

Stupéfaite par son apparition inattendue, Nell ne sut que répondre et songea qu'elle était ici avant tout pour faire plaisir à Molly. En même temps, elle se sentait toujours écartelée entre des désirs contradictoires : celui de gifler ce grossier personnage qui non seulement s'était comporté comme un mufle mais l'avait aussi profondément blessée, et celui de mener à bien le projet qui justifiait sa présence à Venise.

Molly lui jetait un regard suppliant. Peut-être était-il préférable d'accepter cette offre.

— Bon. D'accord. Mais où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Où la musique nous mènera, suggéra-t-il d'un ample mouvement du bras.

— Oh, oui ! s'écria Molly.

Suivie de Marianna, Nell leur emboîta le pas et parvint bientôt à la hauteur de Luca. Elle apercevait une lueur intense dans son regard et se promit de rester sur ses gardes. Sous ce masque noir, ses lèvres semblaient sourire avec plus de cruauté que jamais.

— Oh ! *Bellissima* ! s'exclama une femme d'âge mûr vêtue d'une longue robe verte et d'une étole assortie, en s'approchant d'eux. Quelle enfant superbe !

Comme Luca, elle avait le visage entièrement caché par un masque. Mais le sien était incrusté de pierreries et de petites plumes.

— Voulez-vous que je prenne une photo de vous tous ? proposa-t-elle.

Nell aperçut alors l'appareil accroché au cou de cette élégante vieille dame.

— Non merci, ne vous donnez pas cette peine, répondit-elle en lui souriant poliment.

L'idée de laisser derrière elle un cliché la représentant auprès de Luca n'était pas pour la tenter.

— Je crois que tu ne peux pas refuser, intervint Marianna en se penchant à son oreille. Ce serait assez mal élevé.

— Ça me ferait plaisir, insista la femme. Et vous êtes charmants !

— Oui, prenez une photo, indiqua Luca.

Nell soupira mais se força à afficher un sourire en attendant le « clic ».

— *Grazie*, dit Luca.

— Merci, murmura Nell.

— *Prego*, répondit la femme en s'éloignant.

Nell tendit alors un bras vers Molly, comme pour prier Luca de la déposer à terre.

— Descends, chérie, dit-elle d'une voix ferme. Le *signor* Barbaro est sans doute ici avec des amis, et nous allons...

— *Signor* Barbaro ? coupa Luca. Qui est ce *signor* Barbaro ?

Il se retourna vivement vers Molly et ajouta :

— Tu le connais, toi ?

Molly s'esclaffa, visiblement ravie d'être invitée dans cette conspiration.

— Non !

— Comme je vous l'ai indiqué, mesdames, reprit-il, je suis entièrement à votre service.

— Une minute, répliqua Nell comme ils venaient de se frayer un chemin dans la foule pour parvenir devant la fontaine.

Elle prit sa fille par la main et dévisagea Luca d'un œil sévère.

— Nous retournons à l'hôtel, maintenant, annonça-t-elle. Il est déjà très tard, et Molly devrait être couchée depuis longtemps.

— Mais... maman ! geignit Molly en levant vers elle un regard suppliant.

— Voyons, vous ne pouvez pas faire ça ! s'exclama Luca. Vous avez bien vu que les artificiers ont tiré quelques fusées, mais le feu d'artifice principal a lieu à minuit ! Vous ne voulez pas qu'elle le voie ?

— Je regrette, mais c'est impossible, observa-t-elle. A la fin de la fête, tous ces gens voudront rentrer chez eux et il sera impossible de trouver un taxi, la station sera prise d'assaut.

— Aucune importance, je vous raccompagnerai avec mon bateau, répondit-il.

— Oh oui ! Oh oui ! s'enthousiasma Molly en sautillant.

— Il n'en est pas question !

Nell leva le menton et lui lança un regard noir. L'expression impassible du masque de Luca ajoutait à son énervement.

— Pourquoi ? demanda-t-il d'un ton tranquille.

— Parce que, parce que...

— Parce que maman ne veut pas vous embêter, je crois, intervint Molly.

— Cela ne m'importune pas du tout. Il sera facile de quitter le port et de gagner l'hôtel après la fin du feu d'artifice, et le trajet pendra moins de dix minutes...

Tandis que Luca discutait avec sa fille, Nell tentait de voir clair dans ses plans. Elle jeta un coup d'œil discret à Marianna. Gênée, celle-ci ne disait rien et s'était bien gardée d'intervenir. Nell se doutait qu'elle savait... Marianna n'était pas née de la dernière pluie, et lui lançait un regard lourd de sens chaque fois qu'elles étaient en présence de Luca.

Mais la question n'était pas là. Le problème n'était pas que Nell se sente ou non à son aise en présence de cet homme. Elle était venue ici pour distraire Molly. Pouvait-elle la priver de la soirée amusante qu'elle lui avait promise ?

— ... mais pas ceux-ci, dit Luca.

— Pardon ? demanda Nell. Je n'ai pas suivi la conversation. Qu'étiez-vous en train de dire ?

— J'expliquai à Molly que vos masques sont faits pour des hommes. Le vendeur du magasin aurait dû vous le dire. Me permettez-vous de remédier à ce petit problème ?

— Je t'avais bien dit qu'ils étaient nuls, renchérit Molly en se tournant vers elle.

— Hum. Je pensais qu'ils auraient le mérite de t'enseigner quelque chose d'important sur l'histoire de Venise et de la peste qui a ravagé toute l'Europe à cette époque...

— Et vous n'aviez pas tort, observa Luca. Mais je pense qu'il existe un moyen tout aussi efficace et plus *joli* d'apprendre à Molly quelques histoires typiquement vénitiennes.

— Ah ? Lequel ? s'enquit la fillette avec intérêt.

— Je pensais te raconter l'histoire d'Arlequin et de Colombine, par exemple, suggéra-t-il.

— Oh oui ! S'il te plaît ! s'écria Molly avant de se retourner vers sa mère et de lui lancer un regard suppliant. Oh, s'il te plaît, maman, dis oui !

Nell sentit le coup de coude que lui lançait Marianna et comprit ce qu'elle cherchait à lui dire. Elle ne pouvait décidément refuser ce plaisir à sa fille.

— D'accord, soupira-t-elle enfin. Nous allons rester un peu. Jusqu'à ce que tu aies entendu cette histoire...

7.

Luca s'était surpris lui-même, au moment où il avait rencontré les trois femmes. Bizarrement, il tenait beaucoup à participer à cette aventure et à leur servir de guide. Mais il ne se l'expliquait pas.

Simplement, quand il avait vu Nell et sa fille, il avait été touché. Emu, peut-être ? Non... C'était seulement parce que la fillette avait été sa patiente, et qu'il était heureux de la voir. Elle était si jolie, si vive ! Avec ses longs cheveux blonds et ses grands yeux noisette, elle ressemblait trait pour trait à sa mère.

C'était sans doute pourquoi il n'avait pas renoncé à convaincre Nell de le laisser les accompagner dans leur périple. Et cela expliquait aussi son insistance à offrir un nouveau masque à la gouvernante de Molly et un déguisement complet à la fillette.

— Non, non, nous ne pouvons pas accepter, opposa Marianna alors qu'ils se trouvaient dans une boutique, et que Luca lui présentait un ravissant chat de velours pourpre orné de broderies turquoise et de perles.

— Moi, ça me ferait plaisir, dit Molly en tournoyant dans une robe bleue à cerceau et au corsage lacé.

— Et pourquoi ne pourriez-vous pas accepter ? demanda Luca.

— Oui, pourquoi ? répéta Molly.

Nell fronça les sourcils. Luca insistait depuis plus de dix minutes pour payer cette robe à Molly... et ce somptueux masque à Marianna. Heureusement, il n'avait pas eu l'audace de lui suggérer d'en choisir un elle-même.

— Parce que.

— Outre que cette raison ne me convainc pas, ironisa-t-il, j'aimerais que vous permettiez à un Vénitien de s'enorgueillir de sa ville et de ses traditions. Laissez-moi vous initier à l'art du déguisement. Ce n'est rien...

Il se tourna vers Marianna.

— Vous, milady, vous vous contenterez de porter un masque différent de celui avec lequel vous êtes venue, rien de plus ! Quant à Molly, elle est ravie d'être une authentique Italienne, ce soir.

— *Si !* approuva l'enfant en souriant.

Nell aurait voulu empêcher Luca de savourer ce triomphe. Cette situation lui déplaisait profondément. Et ce n'était pas la première fois que le *signor* Barbaro invoquait les beautés de Venise pour la contraindre à baisser les armes et à le laisser mener la danse.

Mais Molly courait d'un miroir à un autre dans le magasin...

Elle était encore en train de réfléchir, quand elle vit Luca ranger son portefeuille dans sa poche et quitter la boutique avec Molly. Décidément, cet homme n'écoutait que son bon vouloir !

Levant les yeux au ciel et s'efforçant de faire bonne figure, elle suivit Marianna.

— Je dois reconnaître que ça te va très bien, dit-elle en échangeant un sourire amusé avec elle.

— N'est-ce pas ? renchérit la vieille dame. C'est un très joli masque, mais je me sens un peu gênée...

— Il ne faut pas, assura Nell. Et puis, cela fera un charmant souvenir...

— C'est sûr. Et toi, même sans masque, tu n'en manqueras pas non plus !

Nell lui lança un regard suspicieux.

— Que veux-tu dire ?

— Oh, rien, murmura-t-elle.

Avec un sourire énigmatique, Marianna accéléra le pas pour rejoindre Luca et Molly, qui avaient gagné l'autre côté de la place pour acheter des gaufres.

Bientôt, un groupe de violonistes se rassembla près de la fontaine et se mit à jouer une tarentelle. Des dizaines de personnes formèrent alors une immense ronde et se mirent à danser et à chanter en italien.

— Venez, ordonna Luca en prenant la main de Molly dans la sienne et en invitant les deux femmes à le suivre.

Nell sourit en regardant sa fille rejoindre les danseurs et prit soin de s'insérer dans la partie opposée de la ronde, pour ne pas sentir Luca près d'elle.

Visiblement enchantée, Marianna participait également à cette sarabande endiablée. Les danses se poursuivirent pendant plus d'une heure que Nell vit à peine passer, tant elle s'amusait.

Enfin, à bout de souffle, ils s'échappèrent du groupe.

Luca leur indiqua alors une buvette où ils se rafraîchirent. Molly but deux pleins verres de citronnade et Nell se félicita de la voir si réjouie, les joues rosies par le plaisir et la fatigue.

Ils cherchèrent ensuite à se faufiler parmi la foule pour atteindre la plage et se trouver aux meilleures loges : il était minuit et le feu d'artifice commençait.

Nell remit son masque et serra sa fille contre elle, en s'efforçant d'ignorer la présence de Luca, qui se tenait un peu trop près d'elle. Elle pouvait sentir son parfum et la chaleur qui se dégageait de son corps...

— Je ne sais pas comment tu as fait pour avaler une gaufre malgré ton masque, observa-t-elle à mi-voix, en espérant rompre le malaise qui s'instaurait.

— C'est tout le contraire, milady, répondit-il. Avec un masque, *tout* devient possible. D'ailleurs, le plus humble des paysans peut danser avec la plus grande des dames de la cour.

— Ou un médecin avec trois Anglaises, compléta-t-elle.

Elle baissa les yeux sur le masque de Molly qu'elle tenait entre les mains. Depuis la danse, la fillette l'avait retiré. Il s'agissait du visage de Colombine. Cette histoire l'avait enchantée, se rappela-t-elle. Bien davantage que le récit de la peste, ce qui n'avait rien d'étonnant... En revanche, Luca Barbaro l'avait surprise en montrant ce savoir-faire avec une enfant de dix ans. Elle n'aurait jamais imaginé qu'il fût capable de raconter une histoire. Et puis, Molly avait appris autre chose sur le folklore vénitien.

Emerveillée, elle leva les yeux vers le ciel constellé de fleurs, d'étoiles, de rosaces et d'éclairs multicolores dont les reflets dansaient sur les ondes noires.

Quand la dernière salve sonore retentit et que les particules lumineuses s'effacèrent de la voûte pour retomber dans la lagune, Marianna se retourna vers elle.

— Si tu veux bien, je vais ramener Molly à l'hôtel. Elle semble à bout de forces, et moi-même, je commence à sentir la fatigue. Mais il n'y a pas de raison pour que tu ne restes pas encore un peu ici, Nell.

La jeune femme se mordit la lèvre. Marianna lui jouait un sale tour. Et que pouvait-elle répondre ?

— Mais, euh... Vous ne trouverez pas de taxis, à l'heure qu'il est !

— L'embarcadère est à deux pas, opposa Marianna. Et je vois des dizaines de vedettes qui attendent. Je t'assure qu'il vaut mieux que je raccompagne Molly tout de suite.

— Très bien, lâcha Nell, vaincue.

— Allons-y, suggéra Luca en invitant les trois femmes à longer la plage.

Sur l'embarcadère, il héla une vedette et échangea quelques mots en italien avec le batelier avant de lui tendre une liasse de billets.

— Vous pouvez monter, dit-il ensuite à Marianna. J'ai toute confiance en ce chauffeur, il vous ramènera à bon port sans faire de détours.

Nell regarda Molly et Marianna monter à bord et leur fit un petit signe d'au revoir avant de se retourner vers Luca.

— Tu n'avais pas à faire cela, protesta-t-elle. Je pouvais très bien payer pour ce taxi, et...

— Je le sais, coupa-t-il. Mais certaines coutumes sont toujours en vigueur, à Venise, un soir de bal costumé. Durant le carnaval, un homme doit jouer son rôle de protecteur auprès des femmes qu'il accompagne. Je vous en prie, milady, permettez-moi d'honorer mon rôle et d'être un parfait gentleman.

— Je ne demande pas mieux, répondit-elle en lui décochant un regard moqueur.

Elle leva une dernière fois le bras en direction de la vedette qui s'éloignait avant d'ajouter :

— Eh bien, *sire*, où comptez-vous m'emmener ?

Les lèvres de Luca s'incurvèrent pour former un sourire diabolique, et Nell sentit un frisson lui parcourir la nuque.

— Je crois qu'il faut vous habiller, très chère, répondit-il.

* * *

Devant le grand miroir de l'arrière-boutique, Nell laissa échapper un cri étouffé. L'ami de Luca qui tenait ce magasin de location de costumes était en train de lacer sa longue robe pourpre, et le corset était si serré qu'elle pouvait à peine respirer. Mais elle était stupéfaite par son propre reflet, par sa taille de guêpe et sa poitrine pigeonnante... Le résultat était fascinant.

— J'espère que je ne vous fais pas mal, *signora*, s'excusa l'homme en tirant encore sur les rubans de satin, mais ces robes doivent être portées ainsi. Pour mettre en valeur les courbes de la silhouette féminine.

Nell se contenta d'approuver d'un hochement de tête et admira encore son allure.

La robe était luxueuse. Le bustier à manches gigot était profondément décolleté et brodé de dentelle et les jupons froufroutaient sous l'épais velours aux reflets moirés. Nell avait confié ses vêtements au loueur, qui lui avait également fourni une paire d'escarpins assortis à la robe et deux petits peignes sertis de strass et de pierres rouges pour remonter ses cheveux. Grâce à l'habile coup de main de l'épouse du vendeur, elle contemplait son visage encadré de boucles blondes virevoltant sur ses épaules.

Un chat noir très simple, orné d'une discrète fleur de lys rouge complétait cette tenue de rêve.

— Je vais aussi vous donner un éventail, dit le vendeur en vérifiant que la jupe tombait bien, avant de disparaître de l'autre côté de la boutique.

Toute à sa contemplation, Nell n'entendit pas le rideau s'ouvrir doucement derrière elle.

— Vous êtes... merveilleuse, *signora*, dit la voix profonde et chaude de Luca.

Se retournant vivement, elle porta une main à ses lèvres et se souvint qu'elle devait très vite enfiler son masque.

— Vraiment, monseigneur ? demanda-t-elle en souriant, pour ne pas trahir sa gêne.

Mais, à la vérité, elle s'était sentie fondre en reconnaissant sa voix, et ce compliment lui avait fait monter le rouge aux joues.

Son cœur battait un peu plus vite, comme il la contemplait avec insistance, détaillant ses hanches, s'attardant sur ses seins et sur sa bouche artistiquement peinte... Le regard de Luca était la plus intense des caresses.

— Oui, milady... Etes-vous prête à poursuivre cette aventure ?

— Certainement, mon ami, dit Nell en prenant l'éventail que lui tendait le vendeur en souriant.

Nell avait d'abord hésité à entrer dans le jeu de Luca. Mais elle appréciait que son compagnon devienne enfin galant, et elle était maintenant prête à tenir pleinement son rôle de grande dame courtisée.

* * *

— Vous avez beaucoup d'amis, *signor*, observa-t-elle en conservant le ton un peu ampoulé qu'elle avait adopté dans la boutique. On dirait que vous connaissez tout le monde, ici...

— Oui, les Vénitiens ont le sens de la fraternité, répondit-il en l'entraînant à l'écart de la foule qui se pressait encore sur la place principale de la ville pour s'arrêter devant les clowns et les cracheurs de feu.

— Où m'emmenez-vous ?

— Dans un lieu conforme aux dames de votre rang, répondit-il en empruntant une ruelle presque déserte.

La sérénade de l'orchestre leur parvenait faiblement, apportant une note poétique à cette nuit extraordinaire.

Luca poussa la grande porte en chêne d'un *palazzo* et invita la jeune femme à le précéder. Intriguée, Nell pénétra dans une petite cour qui menait à une terrasse intérieure fleurie, à ciel ouvert, et ornée de nombreuses statues anciennes. Aussitôt, Nell fut charmée par le sol pavé et les petites chaises de fer forgé.

— Est-ce un lieu public ? demanda-t-elle.

Ils étaient seuls mais, à travers la lucarne d'une porte de l'un des bâtiments, une lumière brillait.

— Non, dit-il en l'invitant d'un geste à s'asseoir. Il s'agit de la terrasse d'un hôtel. En principe, elle est réservée aux clients de l'établissement, mais...

— Mais vous avez un ami ici, compléta-t-elle en souriant.

— C'est exact, admit-il en souriant à son tour et en prenant place face à elle.

Un instant plus tard, un homme en livrée vint leur demander s'ils souhaitaient prendre un rafraîchissement, et Luca commanda deux coupes de champagne.

Dans le lointain, les violons jouaient un air mélancolique, et Nell leva les yeux vers la nuit étoilée avant de contempler une magnifique statue de Diane chasserresse et de reporter son attention sur son compagnon.

Il était difficile de décrypter les regards de Luca, qui portait toujours ce masque. Mais dans l'intensité de ces yeux noirs, Nell crut discerner une lueur chaude, protectrice et rassurante.

— Connaissez-vous cet air ? demanda-t-il soudain. Je crois qu'il s'agit d'une valse de Chopin. Et j'adore la musique romantique, pas vous, milady ?

— Si...

— M'accorderez-vous cette danse ?

Il venait de se lever et s'agenouillait déjà devant elle. Nell sentit un léger vertige la gagner mais sourit aussitôt.

— Volontiers, très cher.

Il lui prit la main et l'entraîna au centre de la terrasse. Nell savoura le frisson qui la parcourait tandis qu'il enserrait sa taille et la faisait lentement virevolter entre les rosiers et les statues. La nuit était chaude, et la brise qui s'élevait depuis la mer semblait un souffle sensuel. Elle renversa la tête en arrière pour ne plus sentir ce parfum qui l'enivrait, et chercher celui des fleurs et des embruns.

Luca était un merveilleux danseur. Et dans cette robe de princesse, elle se sentait infiniment désirable... et heureuse. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas vécu un moment aussi parfait, songea-t-

elle en se laissant porter par le rythme de la valse.

Cette nuit était tout simplement magique.

Quand le morceau prit fin, Luca porta la main de la jeune femme à ses lèvres pour l'effleurer d'un baiser.

— Merci, milady, murmura-t-il. Danser avec vous est un honneur, pour l'humble Vénitien que je suis.

Elle haussa le sourcil et le gratifia d'un sourire moqueur.

— *L'humble Vénitien* ne refusera pas sa coupe de champagne, j'espère ?

Il ne répondit pas, mais Nell reconnut dans ses yeux la lueur d'amusement qu'elle y avait discerné plusieurs fois au cours de la soirée.

C'était si étonnant, d'assister à la métamorphose de l'odieux Dr Barbaro ! Il était maintenant devenu un parfait gentleman, prêt à satisfaire ses moindres désirs... Mais non, se dit-elle très vite.

Oh, non ! Elle était en train de tomber dans son guet-apens. Toute cette mise en scène n'était probablement destinée qu'à l'aveugler, et elle serait la dernière des idiots si elle se laissait encore berner par les méthodes hypocrites de ce séducteur. Ne lui rejouait-il pas la comédie de leur première nuit, lorsqu'il l'avait invitée dans un charmant restaurant avant de lui faire admirer le clair de lune sur la lagune ? Cette fois, il avait mis les bouchées doubles, en couvrant d'abord Molly d'attentions, puis en utilisant tous les artifices du carnaval pour qu'elle dépose les armes sans même s'en rendre compte...

Mais Nell avait un doute. Même si elle était déterminée à demeurer sur ses gardes, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle faisait peut-être erreur. Car ce soir, Luca n'avait pas encore esquissé un geste déplacé, ni prononcé une parole équivoque.

Et en cet instant, il était assis à distance raisonnable, près d'un guéridon de marbre, face à elle. Il se contentait de lever sa coupe et de lui sourire.

— A votre séjour à Venise, milady, dit-il en faisant tinter son verre contre le sien.

— *Grazie*, répondit-elle en levant son verre, prête à goûter au champagne.

— Non ! s'écria-t-il en l'arrêtant d'un geste.

— Non ?

— Pas comme ceci, expliqua-t-il en lui faisant signe de se lever et de glisser son bras droit dans le sien. Au carnaval, vous buvez dans ma coupe et moi dans la vôtre.

Elle hésita une seconde, mais finit par acquiescer.

— Très bien, dit-elle en se penchant pour boire une gorgée de champagne, laissant les bulles lui chatouiller agréablement le palais.

Leurs regards étaient arrimés l'un à l'autre, et elle sentit encore une bouffée de chaleur monter en elle.

Ils restèrent ainsi debout, face à face, sans bouger, durant un instant qui lui parut une éternité. Puis, Luca se rassit, et elle l'imita.

Le champagne lui montait étrangement à la tête. Elle entendit alors la brise bourdonner, et la rumeur de la foule lui parvint plus fortement, comme amplifiée.

Portant une main à son front, elle battit des cils et s'efforça de surmonter son trouble.

— Vous êtes souffrante, milady ? s'enquit Luca d'une voix inquiète. Vous êtes pâle, tout à coup...

— Non, je vais bien, assura-t-elle d'une voix faible. Mais quelle heure est-il ?

Il baissa les yeux sur sa montre.

— 3 heures du matin, répondit-il.

Elle soupira.

— Si tu n'y vois pas d'inconvénient, Luca, j'aimerais rentrer à l'hôtel. Je crois que je suis fatiguée. Je me suis levée très tôt, ce matin, et...

— Je comprends. Venez, ma chère, je vous reconduis tout de suite.

Sur le pont du Trawler, Nell prenait l'air frais. Offrant son visage à la brise, elle se sentait pourtant toujours aussi épuisée. Même si elle était soulagée que Luca ne lui ait pas demandé de la rejoindre dans le cockpit. Elle tenait le chat de velours noir qu'il avait tenu à ce qu'elle conserve, après qu'elle ait rendu son sublime costume. Dans le halo de la lune, elle le contemplait. Il était si joli...

Cette soirée extraordinaire était finie. C'était un peu comme si le prince raccompagnait Cendrillon jusque chez elle, songea-t-elle soudain, amusée. Mais elle n'était pas une princesse de conte de fées ; et surtout, Luca n'était pas son prince. Il avait sans doute parfaitement joué son rôle de chevalier servant, ce soir, mais cela s'arrêtait là.

Pourquoi se sentait-elle gagnée par une drôle de mélancolie ? Elle entendait encore les violons jouer cette valse...

— Vous êtes devant chez vous, milady, annonça Luca en posant une main sur son épaule.

Surprise par cette interruption, elle sursauta et lâcha le masque qui tomba dans le canal.

— Mon masque ! s'écria-t-elle, affolée.

— Ce n'est rien, dit-il doucement. Le carnaval est fini. Oubliez cet objet.

— Mais...

— Chut, dit-il en posant un doigt sur ses lèvres et en lui jetant un long regard.

Puis, lentement, il retira son masque et le jeta dans l'eau.

— Pourquoi as-tu fait ça ? Il était sublime, ce masque, et...

— Et il est l'heure de laisser tomber les masques, murmura-t-il en l'attirant vers lui. Laisse-moi savourer cet instant. A Venise, un homme n'est pas autorisé à toucher une femme qu'il escorte à un bal masqué. Le savais-tu ?

— Non, dit-elle en plongeant son regard dans le sien, fascinée par sa douceur et son intensité.

— Et même après, pour que la magie perdure, il ne doit pas renoncer à ses manières galantes.

— Ah, souffla-t-elle. C'est dommage...

— Non. C'est une très belle tradition, ajouta-t-il en se penchant sur sa bouche pour l'embrasser avec une infinie délicatesse.

Surprise, elle ferma les yeux, et il resserra alors son étreinte. Grisée par la saveur de ses lèvres chaudes, elle se laissa happer par la tiédeur de son souffle et sentit son cœur battre à coups redoublés.

Elle releva les yeux vers lui et lui sourit avant qu'il ne l'embrasse encore, dans un élan fougueux, cette fois.

Puis, il s'écarta lentement et baisa sa main avant de dérouler la passerelle et de l'aider à la franchir.

Parvenue sur le sol ferme, Nell se retourna vers lui.

— Bonne nuit, milady, murmura-t-il.

Elle regarda son bateau s'éloigner et resta de longues minutes sur l'embarcadère, tandis que la brise du petit matin soulevait ses cheveux.

8.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, Molly semblait encore un peu fatiguée par sa sortie de la veille. Mais elle était d'humeur joyeuse et évoquait les meilleurs moments de la fête, tout en buvant un grand verre de jus d'orange. Chaque fois qu'elle mentionnait le nom de Luca, son visage s'illuminait.

Nell s'efforçait de sourire et d'ignorer les regards en coin de Marianna, tandis que sa fille exhibait le masque de Colombine dont elle était si fière. Agacée, Nell se reprochait de n'avoir pas elle-même pensé à raconter cette charmante fable à Molly. Les masques qu'elle avait dénichés lui paraissaient maintenant affreux. Et à l'âge de sa fille, elle aurait adoré porter une robe de marquise et un joli visage de cire aux couleurs vives.

Sa contrariété avait d'autres motifs. Elle devait admettre qu'elle avait elle-même passé une soirée inoubliable, et l'attitude toute nouvelle de Luca, si elle l'avait séduite la veille, la plongeait maintenant dans la perplexité. Pourquoi s'était-il comporté ainsi ? En cherchant d'abord à s'attirer les bonnes grâces de Molly et de Marianna, avant de jouer le parfait gentleman ? Nell cherchait vainement à s'expliquer ce changement aussi brusque que mystérieux.

Elles s'étaient levées si tard qu'elles étaient les dernières à être attablées dans la grande salle de l'hôtel. Nell baissa les yeux sur sa montre et soupira. Elle avait prié Marianna de prendre une journée de liberté, et se demandait comment Molly et elles pourraient occuper leur samedi.

Elle posait sa tasse de thé quand son portable sonna. Vivement, elle ramassa son sac et décrocha le combiné.

— Allô... Luca ?

Aussitôt, Molly ouvrit de grands yeux et fixa sa mère avec attention.

— Merci encore pour hier soir, dit Nell. Molly est enchantée de son masque, comme Marianna...

— Ah, fit Luca d'une voix assombrie. Justement, je t'appelais pour te présenter mes excuses.

— Pardon ?

— Oui, je regrette d'avoir dit devant Molly que les masques que tu avais choisis ne convenaient pas. Je n'aurais pas dû émettre de jugement négatif sur...

— Tu veux bien dire à Luca que je le remercie, pour le masque ? intervint Molly.

— Et moi aussi, ajouta Marianna.

— D'accord, dit Nell.

— Nell, tu es toujours là ? s'impatienta Luca.

— Oui, excuse-moi. Encore une fois, elles sont toutes les deux enchantées et te remercient chaudement.

— Et tu ne m'en veux pas ?

— De quoi ?

— Eh bien, d'avoir gâché ta leçon sur la peste en racontant l'histoire de Colombine et d'Arlequin, lui rappela-t-il.

— Non, pas du tout, répondit-elle en riant.

Décidément, Luca se comportait étrangement.

— Bon. Mais ce n'était pas la seule raison de mon appel. Ma sœur est partie en voyage pour quelques jours avec son mari, et elle nous a laissé ses enfants. J'ai pensé que Molly serait peut-être heureuse de passer la journée avec eux.

Interloquée, Nell fronça les sourcils. Quelle étrange idée... Et qui était ce « nous » ? Quoi qu'il en fût, elle n'allait pas laisser Luca la mettre encore dans une situation impossible.

— Je regrette, mais Molly ne parle pas italien, observa-t-elle.

— Aucune importance, répliqua Luca. Les enfants ont leur propre langage. Ils joueront certainement à des jeux vidéo, ou à cache-cache... Vous ne voulez pas venir, toutes les trois ?

— C'est que... J'ai dit à Marianna de prendre son après-midi.

— Oh, ce n'est pas un problème. Ma mère sera là, et elle veillera sur les enfants.

— Ta mère ? répéta Nell, stupéfaite.

Il voulait qu'elle rencontre sa mère ? Avait-il perdu l'esprit ? Elle ne pouvait pas imaginer de situation plus embarrassante. Et plus absurde !

— Alors, qu'en dis-tu ? reprit-il d'une voix pleine d'espoir.

Nell soupira. Encore une fois, Luca avait très bien manœuvré : Molly serait ravie de jouer avec des enfants de son âge, et elle n'avait rien de mieux à lui proposer pour la journée.

— C'est entendu. Nous venons.

* * *

Molly leva les yeux sur la grande façade de pierre.

— C'est vraiment la maison de Luca ? demanda-t-elle, visiblement impressionnée.

— Euh, oui, je crois, dit Nell en vérifiant l'adresse qu'elle avait notée dans son calepin.

Mais le *palazzo* qui se dressait devant elles aurait tout aussi bien pu être un musée, ou la résidence d'un prince.

— Je l'adore ! s'exclama l'enfant.

— Oui, c'est superbe, admit Nell en appuyant sur le bouton d'une sonnette en fonte, représentant un lion vénitien la gueule ouverte.

C'était exactement le genre de détail qui lui faisait tant admirer Venise... Car elle regardait désormais la ville d'un œil bien différent. Et le mauvais souvenir qu'elle en avait gardé avait disparu, elle devait le reconnaître. Sans doute un peu grâce à Luca.

Un vieil homme vint leur ouvrir la porte et leur fit aussitôt monter un escalier en pierre recouvert d'un épais tapis vermillon.

Parvenues à l'étage, elles franchirent un hall monumental : les plafonds avaient cinq mètres de hauteur, et un lustre à pampilles soulignait la majesté des lieux. Les sols étaient de marbre, et les murs recouverts d'authentiques fresques partiellement rénovées. Peut-être s'agissait-il de l'un de ces anciens couvents où les moines peignaient des scènes religieuses, durant la Renaissance italienne ? Ebahie, Nell appréciait aussi la fraîcheur de ces murs de pierre et l'odeur de terre un peu humide qu'ils exhalaient.

Le nez en l'air, Molly considérait avec la même fascination que sa mère la magnificence des lieux.

— *Buon giorno !* s'exclama une voix derrière elles.

Elles se retournèrent d'un seul mouvement pour se retrouver face à une femme d'une soixantaine d'années. Elle était d'une beauté remarquable : ses cheveux bruns étaient coupés court, et son visage avait conservé toute sa jeunesse, malgré les quelques rides qui marquaient le coin de ses yeux. Sans doute

cette impression était-elle due à la pétulance de son regard noir, dans lequel Nell reconnut immédiatement celui de Luca.

— *Grazie*, Paolo, ajouta-t-elle à l'intention du majordome qui venait de débarrasser Nell et Molly de leurs vestes. Vous pouvez me laisser prendre soin de mes invitées, maintenant.

Puis, elle se retourna vers Nell et lui sourit.

— Je suis si heureuse que vous ayez accepté de venir ! Quant à mes petits-enfants, ils seront ravis de faire la connaissance d'une nouvelle amie.

— Je suis également enchantée de faire votre connaissance, dit Nell en serrant vivement la main de son hôtesse.

Mais la mère de Luca fixait Molly avec insistance.

— *Bellissima, bellissima* ! murmura-t-elle.

Nell fronça alors les sourcils : elle reconnaissait cette voix...

— Mais... Vous êtes la femme que nous avons rencontrée hier soir, observa-t-elle avec surprise. C'est vous, qui avez pris une photo de nous !

— C'est exact, Nell... Je peux vous appeler Nell ?

— Bien sûr.

— Si vous saviez combien j'étais impatiente de vous recevoir ! Je sais tout ! Luca m'a tout raconté !

Nell se sentit blêmir, mais afficha son sourire le plus poli. « Tout » ?

— Ah ? Mais, euh... Vraiment ?

— Et je veux devenir une volontaire dans votre équipe de Venise, enchaîna-t-elle. Vous voulez bien ?

— Naturellement, murmura Nell, éberluée.

— Vous savez, je ne cesse de répéter à mon fils que votre idée est excellente. Son hôpital n'a qu'à gagner de ce projet...

— *Mi scusi, contessa Barbaro*, intervint Paolo en revenant vers elle. *Li bambini*...

— *Si*, Paolo. Dites aux enfants que je les rejoins dans un instant avec Molly. Ils sont si impatients !

— Vous... Vous êtes une comtesse ? Une vraie ? demanda Molly à mi-voix.

Nell lui donna un petit coup de coude. Elle n'avait pas besoin de se retourner pour savoir que Luca se trouvait derrière elles. Elle sentait cette puissante tension électrique qui la gagnait chaque fois qu'ils étaient en présence l'un de l'autre.

— Ah, *bello*, tu es là ! s'écria la comtesse.

— Luca ! dit Molly en se précipitant vers lui.

Il embrassa chaleureusement la fillette et accueillit Nell avec une poignée de main plus formelle.

— J'espère que nous aurons le temps de parler toutes les deux un peu plus tard, Nell, dit la comtesse en prenant la main de Molly. Je laisse à Luca le soin de vous faire visiter la maison pendant que je m'occupe des enfants.

Nell acquiesça en silence et regarda sa fille s'éloigner avec la vieille dame.

— Pourquoi ma mère veut-elle parler avec toi ? demanda Luca en fronçant les sourcils.

— Elle veut devenir une volontaire, si le projet est accepté.

— Je vois, maugréa-t-il. C'est une conspiration.

Mais remise de sa première surprise, Nell ne pouvait cacher son enthousiasme.

— Bien. Allons visiter les lieux, dit Luca en soupirant et en invitant la jeune femme à le suivre vers un escalier à double révolution.

Nell n'était pas certaine d'avoir envie de déambuler dans ce palais somptueux en compagnie d'un homme qui lui inspirait des sentiments aussi forts. Car malgré elle, son cœur s'était mis à battre la chamade, et elle se sentait parcourue d'un étrange frisson, tandis qu'elle observait la silhouette élégante de Luca sur la première marche.

L'escalier était à lui seul un monument. Il semblait s'élever vers des hauteurs infinies, sous un plafond de pierre voûté, orné de croisillons. Sa rampe de fonte noire égrenait une dentelle de motifs floraux, et les marches de marbre blanc étaient d'une largeur impressionnante.

— Je suis sans voix, chuchota-t-elle, éblouie.

— Oh, c'est loin d'être terminé, répondit Luca. Le palais est immense et appartient à ma famille depuis des générations. J'ai effectué moi-même tous les gros travaux, mais je dois encore faire venir le marbrier pour qu'il restaure quelques marches de cet escalier. Et puis, les aménagements sont sans fin, sans parler de la décoration. Nous n'en sommes pas là.

— C'est vrai ? Tu as mis toi-même la main à la pâte ? s'étonna Nell.

— Ce palais est un privilège, répondit-il. Je pense que c'est une cause qui mérite d'être défendue. Et restaurer cette maison avec des matériaux d'origine est indispensable. Quand je travaille ici, je suis ramené à mon passé et à celui de tous les Vénitiens. Je me dois d'honorer les ancêtres qui m'ont légué une telle merveille.

— Je suppose que ça requiert beaucoup d'énergie et d'abnégation, commenta Nell en jetant un coup d'œil curieux à la série de portraits alignés sur un mur.

— Quelques défunts membres de ma famille, précisa Luca en suivant son regard.

— Oui. Tu leur ressembles, dit-elle en désignant un homme chauve affublé d'un très gros nez.

Luca s'esclaffa.

— Au moins, je les connais ! Mais toi, qui sait si tu n'as pas un ancêtre médecin... Tu imagines ?

— Oh oui, repartit-elle en riant. Si j'en trouve un dans mon arbre généalogique, je t'enverrai sa biographie.

Luca rit encore, et Nell se demanda ce qui lui arrivait... Ce qui *leur* arrivait. En dépit de tout ce qui les séparait, malgré leur terrible dispute à l'hôpital, étaient-ils en train d'apprendre à s'apprécier ?

Elle tâcha de se concentrer sur le récit qu'il faisait de la fondation de la demeure. Elle adorait l'écouter évoquer les légendes familiales, comme lorsqu'il lui avait retracé l'histoire du restaurant où ils avaient dîné, le premier soir.

Sa voix... Elle aimait cette voix chaude, cet accent italien illuminant de soleil son anglais parfait. Une part d'elle-même en éprouvait la sensualité débordante. Pourquoi sentait-elle cette chaleur l'envahir, dès qu'elle était près de lui ? Et pourquoi avait-elle l'impression qu'elle découvrait le vrai Luca, celui qui savait restaurer un palais, dénicher la plus charmante et tranquille des terrasses sur une île envahie par la foule, et danser la valse au milieu de la nuit avant de lui baiser la main ?

— Pour le moment, poursuivit-il, cette maison est encore en cours de travaux. Ce n'est pas vraiment un lieu à vivre, sauf pour les quelques pièces que j'ai terminées.

— Même inachevé, c'est magnifique, dit Nell.

— Nous nous sommes réfugiés au dernier étage, qui est presque achevé. Ce sont les chambres. Veux-tu y jeter un coup d'œil ?

— Volontiers, dit Nell.

En fait, elle avait très envie de découvrir où vivait Luca.

Il ouvrit une porte derrière laquelle se trouvait un autre escalier. Plus modeste, et de bois de chêne ; mais il sentait bon la cire, et les murs blancs révélèrent une restauration sobre et récente.

— Nous entrons dans une partie de l'édifice autrefois occupée par les domestiques, indiqua-t-il en la précédant dans l'escalier. Mais nous avons choisi de nous installer ici, à cause de la vue et parce que l'isolation est parfaite.

Emerveillée, la jeune femme pénétra dans un très long corridor lambrissé. Le plafond était moins haut, mais agrémenté de caissons de style byzantin.

Sur la droite, elle vit une série de portes en chêne soigneusement décapées et vernies.

— Nous sommes au grenier, si j'ose dire, expliqua-t-il. Voici la chambre de mes neveux.

Il poussa une porte, et Nell découvrit une très grande pièce meublée de deux lits bateau en noyer et d'une commode. Un grand tapis beige, jonché de jouets, couvrait le parquet.

— Il y a ensuite celle de ma mère, la nursery, les salles de bains... et ma chambre.

Donnant sur un immense balcon, la pièce, baignée de soleil, était sobrement meublée d'un immense bureau, d'un lit et d'étagères croulant sous les livres de médecine.

Sans même réfléchir, Nell se dirigea droit vers le balcon et baissa les yeux sur le canal, en contrebas, avant d'admirer la vue sur une petite église.

— Oh, Luca !... C'est si beau ! s'exclama-t-elle en se retournant vers lui.

A cet instant, elle réalisa qu'elle était entrée dans la pièce sans y avoir été invitée. Confuse, elle porta une main à ses lèvres.

— Je... Je n'aurais pas dû, balbutia-t-elle. Excuse-moi.

— Mais non, dit-il en souriant, je voulais te la montrer. Et je suis heureux qu'elle te plaise.

Il la rejoignit et s'accoua à la rambarde, tout près d'elle. Soudain, Nell sentit la main de Luca s'aventurer sur son avant-bras. Elle frémit, mais se tourna vers lui et murmura :

— Non, Luca.

— Non ?

— Tu sais bien que ce ne serait pas raisonnable. Nous allons travailler ensemble, et je voudrais que nous soyons...

Elle semblait hésiter.

— Amis ? suggéra-t-il.

Elle approuva silencieusement d'un signe de tête, et le vit aussitôt détourner son regard.

Un instant après, il lui décrivit tous les monuments qu'ils pouvaient contempler depuis leur situation. Elle n'en fut pas surprise. Il n'y avait aucun signe de déception dans l'expression de son visage. Comme à l'accoutumée, il demeurait impassible. Mais cette fois, elle comprit que cela ne signifiait pas qu'il ne ressentait rien.

A l'évidence, il était blessé, et préférerait n'en rien montrer.

* * *

Nell se félicitait d'avoir su résister à Luca. Mais il ne lui était pas moins difficile qu'auparavant de se tenir à distance. Il lui avait fait visiter le reste du palais avant de rejoindre les enfants, et elle était secrètement soulagée de se retrouver seule avec la comtesse, dans le jardin.

Confortablement installées dans des chaises longues, elles offraient toutes deux leur visage au soleil et savouraient un jus de citron pressé.

La chaleur invitait à la sieste, et Nell se laissait bercer par la torpeur qui l'enveloppait peu à peu.

— Ce sont les moments les plus merveilleux de la vie, vous ne trouvez pas ? demanda la comtesse.

Nell sourit et se tourna vers la vieille dame.

— Lesquels ? Le milieu de l'après-midi ?

— Non, je parle de l'instant où l'on glisse vers le sommeil et où les plus belles images s'imposent à notre esprit, Nell.

La jeune femme ne répondit pas. La comtesse avait-elle deviné la nature de sa relation avec Luca ?

Au loin, près d'un magnolia en fleurs, les enfants jouaient à cache-cache. Luca ne s'était pas trompé, en affirmant qu'ils trouveraient leur propre langage.

— Les moments volés au quotidien, reprit la comtesse. Quand on se sent en paix avec soi-même, et que l'on est prêt à savourer tous les plaisirs... Ne me dites pas que vous n'aimeriez pas vous trouver ailleurs, en ce moment, Nell.

L'image de la chambre de Luca s'imposa aussitôt à l'esprit de la jeune femme.

— Je ne vous connais pas très bien, mais j'ai le sentiment que vous devriez penser à vous plus souvent. Vous vous reposez rarement, n'est-ce pas ?

Nell ne savait que dire.

— C'est possible, admit-elle en souriant à son hôtesse d'un air gêné.

— Dans ce cas, vous ne refuserez pas de dîner avec nous ce soir ?

Nell en demeura bouche bée. La comtesse venait de l'attirer habilement dans un piège.

— C'est très gentil à vous, mais je ne peux accepter, répliqua-t-elle avec fermeté. Je voudrais préparer la journée de demain. Et puis, Molly a l'habitude de se coucher tôt...

— Vous pourriez la laisser passer la nuit ici, suggéra la comtesse. Il y a largement la place, et mes petits-enfants seront enchantés. Et puis, vous pouvez vous-même partir tôt : vous aurez le temps de réviser un peu vos notes en rentrant chez vous. De toute façon, je suis sûre que vous connaissez par cœur le déroulement de cette opération.

Nell se mordit la lèvre. Cette femme avait réponse à tout. Luca avait de qui tenir ! Refuser l'hospitalité d'une comtesse italienne était sans doute impossible : ici, c'eût été compris comme une offense. Il fallait se rendre à l'évidence : elle était coincée.

— C'est entendu, répondit-elle.

* * *

Dans la grande salle à manger du palais, Nell s'amusait de voir sa fille si bien s'entendre avec Maria et Tomas.

Les enfants avaient passé toute la journée dehors. Mais avant le dîner, Luca avait fait une partie de Doom Merchant avec Molly. Visiblement, il partageait son goût pour les jeux vidéo, et la fillette avait répété à Nell près de cent fois qu'elle n'avait jamais eu un partenaire aussi rapide, pas même parmi ses meilleurs amis d'école.

La jeune femme s'efforçait de ne pas s'inquiéter de cette complicité grandissante et de se concentrer sur sa mission. Au cours du repas, elle avait eu tout le temps d'exposer à la comtesse les détails de son projet, et elle avait insisté sur l'importance du rôle qu'y tiendrait Luca.

Si elle parvenait à convaincre la mère, songeait-elle, peut-être emporterait-elle l'adhésion du fils.

Pour une fois, Luca s'était abstenu de lever toutes sortes d'objections. Mais il était évident que cette opération était le cadet de ses soucis, en ce moment. Il ne cessait de fixer Nell, et la jeune femme revivait la scène qui avait eu lieu dans sa chambre, un peu plus tôt.

Le changement radical de Luca l'incitait à le regarder autrement. En définitive, c'était un homme admirable. Il veillait à préserver l'héritage de sa famille et avait su tisser un lien privilégié avec sa fille en très peu de temps. Mais comment pouvait-elle lui accorder sa confiance ? Après ce qu'elle avait vécu avec Jake, elle ne pouvait se représenter heureuse avec un homme.

Et quoi qu'il en fût, il n'était pas question qu'elle partage sa vie avec Luca. Ils devaient apprendre à entretenir un lien d'amitié, voilà tout. Mais le flux d'émotions qui la submergeait chaque fois qu'elle rencontrait son regard lui laissait deviner la difficulté de ce nouveau challenge.

— Alors, tu es d'accord avec ce projet, *bello* ? demanda la comtesse. Tu laisseras les volontaires de Nell travailler quinze jours avant de donner un avis définitif ?

Il soupira, et se tourna vers Nell.

— Je ne vois pas comment je pourrais refuser. Ma mère a raison, il est inutile de se baser sur un test d'une journée. Mieux vaut partir du principe que ton équipe travaillera durant deux semaines à l'hôpital... Si tu en es d'accord. Car nous devons travailler ensemble pour superviser tout ça. Qu'en dis-tu ? s'enquit-il.

La jeune femme sentit son cœur se serrer dans sa poitrine. Elle ne savait si elle devait se réjouir de cette collaboration. La perspective de passer des journées entières en compagnie de Luca tout en sachant qu'ils n'échangeraient plus jamais un baiser ne la réjouissait guère. Mais après tout, elle était venue à Venise pour l'AMPP. Pas pour se jeter dans les bras de Luca Barbaro.

— Volontiers, répondit-elle en affichant un sourire déterminé.

— Je lève mon verre à la réussite de ce projet ! déclara la comtesse en portant un toast.

Nell et Luca l'imitèrent, et le dîner se poursuivit dans la bonne humeur.

Vers 23 heures, après avoir pris le café sur la terrasse en compagnie de ses hôtes, la jeune femme considéra qu'il était temps de rentrer.

— Tu es sûre de vouloir passer la nuit ici ? demanda-t-elle à Molly, qui dessinait en compagnie de Maria et de Tomas.

— *Si, si !* s'exclama la fillette, qui prenait visiblement plaisir à parler quelques mots d'italien. Oh, s'il te plaît, maman, je peux ? Les vacances seront bientôt finies, et je devrai retourner à l'école...

— Et j'ai promis à Molly de faire avec elle une partie de Doom Merchant demain matin, renchérit Luca. Je tuerai quelques monstres avant d'arriver à l'hôpital...

— Mais cette fois, tu ne me laisseras pas gagner uniquement pour me faire plaisir ! opposa la fillette.

— Promis, répondit-il en lui adressant un clin d'œil.

— Alors, maman, tu es d'accord ?

— Oui, dit Nell. Marianna viendra te chercher en milieu de matinée. Mais pour ma part, je vais appeler un taxi et rentrer tout de suite...

— Vous n'y pensez pas ! intervint la comtesse. Luca va vous raccompagner.

Nell leva une main, prête à protester.

— Ma mère a raison, ajouta Luca. Tu perdrais inutilement du temps, et le Trawler est amarré au ponton, juste en bas. Viens, je te ramène.

Nell se vit dans l'obligation d'accepter cette offre et remercia chaleureusement la comtesse de son accueil avant d'embrasser sa fille et de prendre congé.

En montant sur le bateau, elle se sentit troublée par la soirée qu'elle venait de passer. Elle venait d'obtenir tout ce dont elle avait rêvé : quinze jours de test pour son équipe et la collaboration de Luca.

Mais elle n'ignorait pas ce que cela signifiait. Comment ferait-elle pour oublier le désir qui montait en elle chaque fois qu'elle se trouvait en présence de lui ?

Dans le cockpit, Luca avait mis le moteur en marche et manœuvrait l'embarcation dans le labyrinthe des canaux.

— Nell, malgré tout ce qui s'est passé entre nous, je crois que nous pouvons être amis, dit-il soudain en se tournant vers elle. Nous n'avons pas le choix, si nous voulons que cette collaboration se déroule au mieux.

Une nouvelle fois, la jeune femme put constater que Luca avait le don de lire dans ses pensées. Mais elle n'en éprouvait aucun plaisir.

— *Bene*, dit-elle simplement.

— *Complimenti !* Tu fais des progrès, observa-t-il en souriant.

— Tu te moques de moi ?

— Pas du tout. As-tu déjà pensé que tu saurais très vite parler notre langue, si tu décidais de rester à Venise ?

Elle lui lança un regard suspicieux et préféra garder le silence. Que voulait-il dire ? Pourquoi s'installerait-elle ici ? Peut-être faisait-il allusion au fait que si l'APPM s'implantait à Venise, elle devrait faire en sorte de conquérir le reste de l'Italie. Ce qui impliquait d'autres voyages dans ce pays.

— Sais-tu que tu as fait forte impression, aujourd'hui ? reprit-il.

— Ah ?

— Il y avait longtemps que je n'avais pas vu ma mère s'enthousiasmer de cette manière pour un projet. Je crois qu'elle sera une volontaire particulièrement... active.

— Je suis très heureuse d'avoir fait sa connaissance, admit Nell. C'est une femme remarquable. Il y a longtemps que vous vivez ensemble ?

— Non. Je ne réside pas toujours au *palazzo*, expliqua-t-il. J'ai aussi un appartement un peu plus près de l'hôpital. Durant des années, je n'en ai pas bougé. Mais depuis que les problèmes de succession sont enfin réglés, j'ai décidé de m'occuper de cette maison et j'y passe le plus clair de mon temps. Voistu, quand mon père est mort, ma famille a dû faire face à des dettes importantes. Le palais était hypothéqué. Je venais de terminer mes études de médecine, et je me suis soudain trouvé plongé dans les papiers, les querelles de notaires et d'avocats... Mais je voulais que ma mère reste dans cette maison. Il m'a fallu beaucoup de temps pour lever cette hypothèque et assainir nos finances. Désormais, la maison est bien à nous, et nous pouvons enfin lui rendre sa splendeur.

— Je comprends, murmura-t-elle. Et tu peux être fier de toi : ce palais est magnifique, et il fait aussi le bonheur de ta mère.

Nell se sentait bouleversée. Jamais Luca ne lui avait ainsi parlé de sa vie personnelle. C'était la première fois qu'il s'épanchait auprès d'elle.

Elle se souvint du jeune homme arrogant qui avait sauvé sa fille huit ans plus tôt. Et elle imagina ce qu'il avait dû ressentir, en faisant face au deuil de son père et à tant de responsabilités. Plus que jamais, elle avait envie de s'approcher de lui et de sentir contre elle la chaleur de son corps...

Cette chaleur profonde qu'elle avait trop souvent mise en doute. Luca avait érigé une telle forteresse autour de lui qu'elle avait failli ne pas voir qui il était réellement.

L'émotion l'étreignait encore, mais elle sentit un frisson glacé la parcourir. Car si elle ne s'était jamais sentie aussi proche de Luca, il n'avait jamais été plus dangereux...

En se retournant vers le canal, elle sentit son cœur se serrer. Devant elle se trouvait son passé. Une *calle* qu'elle n'avait jamais pensé revoir ; une *calle* banale, sans distinction. Mais entre mille, elle aurait reconnu ce banc et cet embarcadère.

— Tu n'as pas oublié cet endroit, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Non, souffla-t-elle.

C'était le quai où ils s'étaient rencontrés, huit ans plus tôt. C'était ici que sa fille avait été si malade... Et que Luca l'avait sauvée.

— Seul l'avenir doit nous occuper, Nell, reprit-il. Nous ne devons pas nous retourner, mais regarder droit devant nous.

La jeune femme soupira.

Visiblement, Luca était prêt à embrasser *son* futur. Et à sortir bientôt du sien.

9.

Durant toute la matinée Nell étudia attentivement le règlement de l'hôpital pour préparer l'arrivée de son équipe. Chaque établissement avait ses propres règles, et elle tenait à donner à chacun des volontaires une liste exhaustive des normes à respecter, ainsi qu'un plan précis de chaque bâtiment.

Au moment où elle allait sortir acheter un sandwich, Luca apparut devant elle, dans le hall.

— Je voudrais que tu viennes déjeuner avec moi, proposa-t-il. C'est possible ?

La jeune femme jeta un coup d'œil angoissé à sa montre et hésita.

— Je ne sais pas si j'aurai beaucoup de temps...

— Il y a une petite cafétéria plus agréable que celle de l'hôpital, à deux pas d'ici. Ils nous serviront très vite, précisa-t-il. Ils ont l'habitude...

— Bon, allons-y, dit-elle en lui emboîtant le pas.

Un instant plus tard, ils étaient installés dehors, sur une terrasse ensoleillée, et Nell fut heureuse de profiter de ce bol d'air.

Luca lui jetait un regard étrange, par-dessus son menu. Mais elle avait l'esprit occupé par bien d'autres questions, et tentait de revoir mentalement la liste de tout ce qu'elle avait encore à étudier avant le début du test.

Mal à l'aise, Luca observait la jeune femme et sentait la tension l'envahir peu à peu. Depuis la scène qui avait eu lieu dans son bureau, il avait beaucoup réfléchi. Nell lui avait reproché de ne voir en ses patients que des morceaux de chair sans identité, et de n'accorder aucune attention à leur entourage. L'accusation l'avait profondément déstabilisé. Il avait toujours pensé être un bon praticien, parce qu'il faisait passer son métier avant le reste, y compris avant sa vie privée. Mais il avait dû admettre qu'il y avait un fond de vérité dans les propos de Nell. C'était la raison pour laquelle il avait décidé d'autoriser l'AMMP à mener son opération d'essai durant quinze jours.

Mais le discours de la jeune femme avait eu sur lui d'autres effets. Luca s'était toujours flatté de ne pas montrer ses émotions. Jusqu'à sa seconde rencontre avec Nell, cette attitude lui avait toujours permis de conserver sa liberté et de ne pas s'attacher à ses maîtresses d'une nuit. Mais il avait dû constater que ce comportement avait ses limites, dès lors qu'il était lui-même fragilisé par un sentiment qui grandissait en lui. Il aimait Nell, il le savait. Déjà, huit ans plus tôt, elle lui avait laissé un souvenir impérissable, et il avait souvent rêvé d'elle. Bêtement, il avait attribué la force de ce fantasme à son seul désir. Mais lorsque Nell lui avait laissé entendre qu'elle ne voulait plus le voir, lorsqu'il avait compris qu'il l'avait blessée et humiliée, le jour où ils avaient fait l'amour dans son bureau, il avait longuement réfléchi.

Non, il ne voulait pas perdre Nell. Même s'il savait qu'elle avait sa vie en Angleterre...

Il avait peu de chances de la convaincre de rester. En revanche, il entendait lui prouver qu'il était un gentleman, et qu'il était capable de faire la cour à celle qui, sans le savoir, avait pris son cœur.

Elle était si nerveuse, en cet instant... C'était aussi la mission qu'il s'était assignée : aider Nell à se détendre, et lui faire découvrir les splendeurs de sa ville. Jusqu'à Nell, Venise avait été son seul amour.

— Comment fais-tu ? demanda-t-il en l'observant avec admiration.

— Comment je fais quoi ?

— Tu as l'air si fraîche, alors que tout le monde souffre de la chaleur. Les gens ont le visage rouge et le front luisant, mais tu sembles parfaitement à ton aise.

Elle s'esclaffa.

— C'est drôle, que tu dises ça.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est exactement ce que je pense de toi. Que tu es toujours d'une élégance remarquable, et que tu ne sembles pas sensible à la lourdeur du climat.

Puis, elle haussa les épaules.

— Je sais simplement m'habiller en fonction du temps qu'il fait, voilà tout.

Luca baissa alors les yeux sur la longue robe gris clair qu'elle portait. La couleur rappelait le caractère formel d'un tailleur, mais le tissu léger tombait avec fluidité sur sa poitrine pour souligner la finesse de sa taille. Comme toujours, Nell était vêtue d'une manière à la fois stricte et naturelle. Et elle était d'une beauté renversante.

Tandis que le serveur venait prendre leur commande, il admira encore son visage fin, ses longs cils noirs et ses cheveux blonds. Mais Nell n'était pas seulement la femme la plus séduisante qu'il ait rencontrée. Elle était aussi surprenante. Sa vulnérabilité était perceptible et faisait en grande partie le charme de sa personnalité, mais Luca appréciait aussi son franc-parler, son ardeur, sa fougue. Nell Foster défiait toutes les analyses, songea-t-il soudain. Et elle incarnait la partenaire idéale dans tous les domaines...

— Je crois que tout se passe bien, jusqu'ici, observa-t-elle.

— Oui, répondit-il distraitement.

Elle songeait encore à l'opération. Son esprit était accaparé par cette affaire. Mais Luca ne parvenait pas à se concentrer sur l'AMPP, pour le moment. La situation n'était-elle pas ironique ? Il était installé devant cette ravissante jeune femme, une femme avec laquelle il avait déjà fait l'amour, mais c'était précisément la nature de leur relation passée qui compromettrait leur avenir.

La distance entre eux avait été augmentée par leur intimité... Mais il briserait cette logique. Il parviendrait à se rendre aimable aux yeux de Nell. Il lui était insupportable qu'elle voit en lui une machine sans cœur manipulant les femmes pour satisfaire son bon plaisir.

Le serveur venait de déposer leurs plats, et la jeune femme se mit à manger sa salade avec un appétit visible.

— Quand nous serons rodés, nous monopoliserons moins ton temps, reprit-elle. Et c'est l'affaire d'un jour ou deux, ne t'inquiète pas.

— Je ne m'inquiète pas, Nell, répondit-il doucement. Si j'ai accepté de laisser l'équipe travailler, c'est parce que j'ai fait le choix de m'y investir. C'est toujours ainsi que je gère mes affaires.

— Ah ? Tu veux dire dans le domaine médical ?

— Non, dans tous les domaines. Je crois à l'engagement. Quand mon père est mort et que ma famille m'a confié les rênes de la gestion du patrimoine, je m'y suis impliqué complètement. Pourtant, je n'avais que vingt-cinq ans.

— C'était à peu près à l'époque où nous nous sommes connus, n'est-ce pas ?

— Oui, admit-il après avoir effectué un rapide calcul mental. Veux-tu que je demande un pichet de vin ou préfères-tu boire de l'eau ?

— De l'eau, s'il te plaît. Je veux garder les idées claires pour le reste de la journée, dit-elle avant de baisser les yeux sur sa montre et de laisser échapper une exclamation. Oh, Seigneur, il est déjà si

tard ? Je regrette, Luca, mais je dois te laisser. L'équipe doit m'attendre dans le hall. A plus tard !
Et sans même attendre sa réponse, elle partit en courant.
Luca la regarda disparaître. Sa déception était encore plus intense que ce qu'il aurait pu prévoir.

* * *

Il y avait maintenant une semaine qu'ils travaillaient côte à côte. Luca se félicitait du succès de l'initiative de Nell. Tout se passait très bien. Quant à sa mère, elle était enchantée de sa nouvelle activité !

Mais il était soulagé que Nell ait accepté de venir prendre le thé au *palazzo*, avec Molly et Marianna. Les journées à l'hôpital signifiaient aussi pour lui de longues heures de frustration : il regardait Nell s'agiter en tous sens et n'avait pas passé un moment en tête à tête avec elle depuis longtemps. Les rares fois où ils s'étaient retrouvés seuls, ils n'avaient abordé que des problèmes de logistique, ou le cas particulier d'un malade.

Il venait de terminer une partie de *Doom Merchant* avec Molly et se sentait prêt à passer à l'action. Nell était dans le jardin, avec sa mère. Elles étaient reposées, comme lui : c'était le moment idéal.

— *Buona sera*, dit-il en prenant un siège près de la jeune femme, sous la tonnelle.

Malgré lui, il souriait, et il comprit rapidement que les deux femmes se demandaient ce qu'il avait en tête.

— J'ai eu une idée, commença-t-il.

— Vraiment, *bello* ? railla sa mère, comme si elle savait exactement de quoi il retournait.

— Oui. Nous avons tous très bien travaillé, cette semaine, précisa-t-il. Et j'ai envie de changer d'air. Je voudrais aller faire un tour au chalet, pendant le week-end. Il fait trop chaud, ici. Nous devrions tous nous y rendre.

Nell le dévisagea avec surprise.

— C'est une très bonne idée, *bello*, intervint la comtesse. Il fait très frais, dans la montagne.

— Je regrette, mais je ne pourrai pas vous accompagner, déclara Nell. Je dois rester ici. Demain, l'opération continue.

— Justement, poursuivit Luca, qui avait déjà pensé à toutes les objections qu'elle pourrait lui soumettre. C'est l'occasion rêvée de voir comment ton équipe se débrouille sans toi. Tu ne vas pas toujours rester derrière eux, je suppose ?

— Non, mais...

— De toute façon, je resterai ici, ajouta soudain la comtesse. Et je veillerai à ce que tout se passe bien, Nell. Ne vous inquiétez pas, je connais très bien l'hôpital.

— Oui c'est vrai, mais je ne vais pas vous priver de ce petit voyage...

— Oh non, pas du tout ! répliqua la comtesse. Je serai ravie, au contraire.

— Tu n'auras pas trop chaud, mère ? s'enquit Luca.

— Bien sûr que non ! L'hôpital est climatisé et les murs de la maison sont si frais que je me sens parfaitement à mon aise à l'intérieur. Et puis, ici, je n'ai rien à faire : Marianna veille sur les enfants.

— Mais les enfants viendraient avec nous, non ? demanda Nell d'un ton suspicieux.

— Vous n'allez pas me priver de leur compagnie ? plaïda la comtesse d'un ton faussement implorant. Je vous en prie, Nell, ils sont si bien, ici...

Nell allait protester quand la comtesse poursuivit d'un ton soudain enjoué :

— Pourquoi n'iriez-vous pas au chalet tous les deux ?

Nell secoua vivement la tête.

Luca se sentit blessé. Que devait-il faire pour gagner sa confiance ? Croyait-elle qu'il voulait l'emmener en week-end uniquement pour se jeter sauvagement sur elle ? Pour qui le prenait-elle ?

— Il s'agit d'un chalet dans la montagne, Nell, précisa-t-il. Un couple de domestiques vit sur place. Tu n'as rien à craindre : je n'ai pas transformé cette maison de famille en harem personnel.

— Luca ! s'exclama la comtesse, visiblement choquée.

Puis, elle se tourna vers Nell.

— Sérieusement, Nell, les enfants ne souffrent pas comme nous de la chaleur. Ils s'entendent à merveille et ils ont leurs jouets, leurs jeux vidéo... Pourquoi ne pas les laisser s'amuser tranquillement ici ?

— Et partir ensemble profiter du calme de la montagne ? enchaîna Luca en fixant Nell.

La comtesse lança alors à son fils un long regard, qui signifiait qu'elle se demandait comment l'un de ses fils avait pu mettre autant de temps à en venir au fait et à comprendre où était son bonheur.

Puis, elle reprit une expression enthousiaste en se tournant vers Nell.

Mais la jeune femme n'était pas dupe. Elle connaissait maintenant les procédés de la vieille dame.

— Je trouve que c'est un merveilleux projet ! reprit celle-ci. D'ailleurs, je vous ai déjà dit que vous devriez prendre un peu le temps de vous reposer et de penser à vous, Nell.

Nell réfléchissait. Après tout, l'air de la montagne lui ferait peut-être du bien.

— De toute façon, nous ne resterions sur place qu'une nuit, précisa Luca. Et dès dimanche après-midi, nous serions de retour ici.

— Vous serez en pleine forme pour reprendre le travail lundi, renchérit la comtesse.

Nell réprima difficilement le sourire qui lui montait aux lèvres. Elle appréciait le caractère libre et plein d'énergie de cette vieille dame qui ne ménageait pas ses efforts, dès qu'elle arrivait à l'hôpital. De manière plus générale, elle admirait cette femme qui avait élevé quatre enfants et qui avait su traverser une période pénible, quand elle avait perdu son mari et une partie de ses biens, sans se départir de cette joie malicieuse qui faisait son charme.

Mais quelle diablesse elle était !

Nell se savait déjà vaincue. Elle pouvait avancer tous les « mais » possibles : la comtesse trouverait immanquablement la parade, avec un « pourquoi pas ? » faussement naïf suivi d'un arsenal d'arguments.

— Vous savez ce que dira Molly, n'est-ce pas ? ajouta la vieille dame.

Oh oui, Nell le savait ! Molly se plaignait souvent de ne pas avoir assez de liberté. Elle entraît déjà dans la pré-adolescence, et avait besoin de son jardin secret et de ses camarades de jeu.

— Vous serez vite de retour, reprit la comtesse.

— C'est un court week-end, ajouta Luca.

— Et nous ne serons pas seuls ? insista Nell.

— Seuls ? bien sûr que non ! s'écria la comtesse. Les domestiques seront là. Vous ne pensez pas que je vous exposerai aux rumeurs !

Elle roulait des yeux en dévisageant la jeune femme, mais Nell soupçonnait que les « rumeurs » étaient le cadet de ses soucis.

— Veuillez m'excuser un instant, dit Nell.

Les enfants criaient de joie et Molly l'appelait pour lui montrer quelque chose ; elle se leva et traversa le jardin, laissant Luca seul face à sa mère.

— Je vais faire un tour aussi, dit-il en se levant à son tour.

— Il y a trop de femmes ici pour ton goût, *bello* ? demanda malicieusement la comtesse.

Comme Molly courait vers lui, il sourit avec chaleur.

— J'aurai toujours du temps à consacrer à celle-ci, répondit-il en se dirigeant vers la fillette.

Il l'attrapa et la fit voler dans les airs. Molly éclata de rire.

Nell était juste derrière sa fille, et elle sentit un pincement au cœur devant cette scène.

Elle venait de prendre sa décision.

10.

Quand Luca avait parlé d'un chalet, Nell avait imaginé une de ces petites maisons suisses perdues dans la campagne, pourvues au maximum de trois ou quatre chambres.

Mais ce qu'elle avait sous les yeux ressemblait encore au palais d'un haut dignitaire italien de la Renaissance. Le bâtiment lambrissé de bois comptait deux étages. La bibliothèque à elle seule était plus grande que son appartement de Londres, et une magnifique véranda donnait sur les montagnes, offrant au visiteur une vue imprenable sur la vallée.

Dès leur arrivée, Luca avait présenté Nell au couple de domestiques. Ils parlaient parfaitement l'anglais et l'avaient accueillie avec naturel, sans affectation. Nell avait ensuite senti un intense soulagement la gagner : sa chambre se situait à l'opposé de celle de Luca, au premier étage.

Mais l'attitude de son compagnon l'avait plongée dans la perplexité, lorsqu'il lui avait annoncé qu'il partait se promener et qu'il la retrouverait au dîner. Il ne l'avait pas même invitée à l'accompagner.

Regrettait-il déjà de l'avoir fait venir ici ? Seule dans sa chambre, gagnée par une légère angoisse, elle sortit les vêtements de son sac de voyage pour les ranger dans une commode.

Elle passa mentalement en revue tous les motifs qui pouvaient expliquer la distance de Luca. Peut-être était-elle mal habillée, aujourd'hui, se dit-elle en baissant les yeux sur son jean et sa chemise rayée. Luca avait-il honte d'elle ? Ou bien ne la voyait-il plus ? Agacée, elle se répéta qu'elle ne devait pas s'en inquiéter. Après tout, ils avaient décidé d'entretenir des relations cordiales pour que le projet soit mené à bien, à l'hôpital. Mais même une femme qui ne tient pas particulièrement à séduire un homme ne peut tolérer d'être invisible à ses yeux !

Lasse de ces questions sans réponse, elle décida de faire une sieste, puisqu'ils étaient venus ici pour se reposer. Il serait toujours temps de vérifier que Luca n'avait pas changé de comportement à l'heure du dîner.

Nel sentit son cœur battre plus vite, quand elle retrouva Luca dans la grande salle à manger. Il portait un jean et un T-shirt noir mais, même dans cette tenue très simple, il émanait de lui une sophistication qui la séduisait au plus haut point. Et puis, son torse était moulé dans le coton, et elle se rappelait la douceur de sa peau, comme la fermeté de ses pectoraux parfaitement dessinés...

A l'évidence, il venait de prendre une douche. Ses cheveux noirs étaient encore mouillés, et au moment où il tira une chaise pour l'inviter à s'asseoir, elle sentit le parfum de sa peau mêlé à celui du gel douche, délicatement musqué. Il était pieds nus et, pour une raison qu'elle ne parvint pas à définir, Nell trouva que ce détail ajoutait encore à la sensualité de son allure.

Isabella, la cuisinière et gouvernante du chalet, vint leur servir un plat de truites accompagnées de légumes, et Nell ferma les yeux en découvrant le goût savoureux de ce plat simple et authentique.

Néanmoins, son compagnon ne paraissait pas plus disposé que dans l'après-midi à amorcer une conversation. Il avait conservé sa posture de sphinx, et malgré les efforts de Nell, ce fut à peine s'ils échangèrent quelques phrases au cours du repas :

— Tu as fait une bonne promenade ?

— Oui, c'était agréable.

— Je pourrai venir avec toi, demain ?

— Si tu veux.

— Tu connais bien la région ? Que faut-il voir, par ici ?

— Il y a un guide très bien fait, dans la bibliothèque...

Aussi Nell ne fut-elle nullement surprise lorsque Luca déclara qu'il montait se coucher, dès qu'ils eurent pris le café.

— Excuse-moi, dit-il. Je crois que c'est l'air de la montagne. Je me sens fatigué.

Elle sourit, s'efforçant de ne rien montrer de sa déception. Une part d'elle-même espérait encore que Luca viendrait lui rendre visite dans sa chambre, au cours de la nuit...

* * *

Le lendemain matin, au petit déjeuner, le visage de Nell accusait les marques d'une mauvaise nuit.

La veille au soir, la jeune femme avait tout fait pour ne plus penser à l'attitude inexplicable de Luca. Suivant les indications d'Isabella, elle était allée dans la grande salle de sport du sous-sol et avait fait de la gym pendant plus d'une heure. Après quoi, elle avait profité du sauna, et était remontée dans sa chambre. Elle n'avait pu s'empêcher de laisser la porte entrebâillée. Après tout, il eût été mal élevé de s'enfermer à double tour. Et puis, Luca aurait peut-être envie de lui souhaiter une bonne nuit, en hôte attentif ?

Elle avait enfilé sa plus jolie nuisette et s'était glissée entre les draps de son grand lit. Durant des heures, elle avait fixé la porte. Parfois, un craquement lui avait laissé espérer la venue de Luca. Mais non... Très tard, elle avait fini par trouver le sommeil.

Il avait dû dormir profondément. En revanche, Nell se sentait nerveusement épuisée.

— Bien dormi ? demanda-t-il en arrivant dans la salle à manger.

Elle leva les yeux vers lui, et il la fixa avec étonnement.

— On dirait que non, enchaîna-t-il aussitôt.

— Ce doit être *l'air de la montagne*, répondit-elle sèchement. Il ne me fait pas le même effet qu'à toi. Apparemment, tu as passé une très bonne nuit, mais moi...

Elle s'interrompit, regrettant déjà ses paroles.

— Oui ? s'enquit Luca en haussant les sourcils.

— Oh, de toute façon, je dors toujours mal quand c'est la première fois, dans un lit que je ne connais pas.

— Vraiment ? railla-t-il, peu convaincu par cette explication. Eh bien, allons nous promener. Tu prendras l'air, et je ne connais rien de tel que la fatigue physique pour faciliter le sommeil. Plus tard, tu reviendras faire la sieste.

Nell approuva d'un signe de tête et, dès qu'ils eurent terminé leur petit déjeuner, suivit Luca à l'extérieur.

Ils empruntèrent un chemin escarpé qui serpentait à travers la montagne. Durant une demi-heure, ils marchèrent sans échanger une parole, avant que Luca ne s'arrête devant un panorama somptueux et ne le désigne à la jeune femme d'un ample geste du bras.

— Regarde comme c'est beau ! Et l'altitude ! s'écria-t-il. Gonfle tes poumons, Nell. Je t'assure que, ce soir, tu dormiras comme un ange.

— Quel paysage somptueux ! répondit-elle en embrassant du regard la vallée verdoyante et les toits de tuiles d'un petit village, en contrebas. Je suis ravie d'être ici !

Elle était sincère. Même si elle ne s'expliquait pas l'étrange attitude de Luca, elle se sentait soudain grisée par ce ciel clair et cette brise douce. Il faisait beaucoup moins chaud qu'à Venise, mais le soleil était à son zénith et chauffait l'atmosphère. C'était une belle journée d'été.

Ils poursuivirent longuement leur promenade et parvinrent dans une prairie immense où paissaient quelques chèvres.

Visiblement épuisé, Luca s'assit et posa son sac à dos.

— Dinde ou jambon ? demanda-t-il à Nell en sortant des sandwiches et des bouteilles d'eau.

— Dinde, répondit-elle.

Ils dévorèrent leur pique-nique de bel appétit et restèrent ensuite un long moment allongés dans l'herbe.

Dans sa robe de lin légère, Nell savourait la caresse du soleil sur sa peau. Une douce chaleur s'insinuait en elle. Luca était si près d'elle... Elle entendait sa respiration régulière et sentait son parfum caresser ses narines. Mais il demeurait aussi immobile que silencieux, et elle eut brusquement envie de comprendre ce qui se passait. Son petit jeu avait assez duré.

— Luca ? interrogea-t-elle.

— Mmm ?

— Je peux te poser une question ?

— Je t'écoute.

— Eh bien, euh... Je te trouve un peu étrange, depuis notre arrivée. Tu me parles à peine.

— Que veux-tu que je te dise ?

— Je ne sais pas, mais...

Il se redressa légèrement et s'appuya sur son coude pour la dévisager.

— Nell, c'est *toi* qui as voulu que nous gardions nos distances. Tu crois que j'ai oublié tout ce que tu m'as dit, dans mon bureau ? J'ai essayé de te prouver que je n'étais pas une brute. Mais même quand je t'ai proposé ce séjour au chalet, ta première réaction a été de demander si nous serions seuls. Tu n'as aucune confiance en moi. Comment veux-tu que je réagisse ?

Stupéfaite, la jeune femme se redressa à son tour.

Le visage de Luca se trouvait à quelques centimètres du sien. Elle contempla ses grands yeux noirs et y lut une profonde tristesse. L'avait-elle blessé à ce point, ce jour-là ?

— Je regrette, dit-elle doucement. J'ai été dure. Mais...

— Mais depuis, tu es toujours incapable de me faire confiance, coupa-t-il. Pire : tu te méfies de moi. Qui t'a fait ça, Nell ? Quel homme t'a fait tout ce mal ? Ne nie pas, s'il te plaît. Il faut bien que quelqu'un t'ait gravement trahie, pour que tu sois toujours sur la défensive, auprès d'un homme. C'était Jake ?

Nell se mit à trembler de tout son corps. Comment avait-il fait ? Comment avait-il deviné le mal qui la rongait depuis la mort de Jake ? Bouleversée, elle demeura un instant sans voix. Jusqu'à aujourd'hui, elle n'avait jamais compris à quel point elle avait autorisé sa vulnérabilité à croître en elle, durant une dizaine d'années. Luca avait raison. Si elle avait renoncé à toute vie amoureuse, c'était parce qu'elle était terrifiée. Peut-être avait-elle atteint un point de non-retour : jamais elle ne pourrait s'engager, parce qu'elle ne pouvait pas croire qu'un homme respecterait lui-même son engagement.

Luca était un séducteur. Avant elle, combien de femmes s'étaient-elles allongées sur la banquette du Trawler ? Combien de femmes avait-il reçues dans son bureau ?

Elle avait aimé Jake. Elle lui avait accordé toute sa foi, et lorsqu'elle avait été sur le point de lui donner un enfant, il l'avait remise au placard, comme un vulgaire jouet, pour aller s'amuser ailleurs. Auprès de jeunes filles aussi innocentes et naïves qu'elle l'avait été elle-même...

Mais cette naïveté, elle l'avait perdue.

— Oui, admit-elle en baissant les yeux. Tu as raison. Mon mari me trompait. Il aimait séduire, et quand je suis tombée enceinte, il s'est complètement désintéressé de moi. Ce n'est peut-être pas un mal que Molly n'ait pas connu son père : je ne suis pas sûre qu'il aurait accepté de faire le minimum, pour elle...

— Ton mari était un lâche. Mais crois-tu que tous les hommes lui ressemblent ?

Nell plongea son regard dans celui de Luca. Qu'était-il en train de lui dire ? Était-ce une proposition ? Ou bien lui reprochait-il seulement de ne pas savoir baisser les armes, quand elle était près de lui ? Voulait-il la convaincre de poursuivre leur relation charnelle, le temps de son séjour à Venise ?

Soudain, elle reconnut dans ces yeux noirs la dureté qu'elle y avait d'abord lue, huit ans plus tôt... La confusion montait en elle, et elle fondit en larmes.

Secouée de sanglots, elle se détourna de lui, mais il l'attira bientôt dans ses bras avec une infinie douceur.

Dans un élan désespéré, elle se blottit contre son large torse et savoura la chaleur de son corps contre le sien.

— Chut, *cara*... Ce n'est rien, murmura-t-il en lui caressant les cheveux et en effleurant son front de ses lèvres, pour y déposer une myriade de baisers.

Elle se recula un peu pour arrimer son regard embué de larmes au sien. Le sourire qu'il lui offrit alors fit courir un frisson sur ses bras. Il y avait une telle tendresse, dans son expression ! Et le Luca qu'elle contemplait était si différent de celui qu'elle avait cru connaître...

Nell laissa son cœur fondre. Une étrange ivresse la gagnait, et elle ne voulait pas la repousser. Non, elle allait s'y abandonner, au contraire, tandis que Luca embrassait doucement les paumes de ses mains et l'intérieur de ses poignets, sans cesser de la regarder.

— Embrasse-moi, dit-elle en lui souriant à son tour.

— Nell, je ne sais pas si je pourrai retenir mon désir, si je t'embrasse...

Elle entoura vivement son cou de ses bras et le précipita dans l'herbe pour tomber sur lui.

Ses lèvres affamées cherchèrent les siennes, et elle sentit que la passion la débordait. Luca répondait fiévreusement à son baiser, comme s'il était aussi bouleversé qu'elle. Ils partageaient l'intensité de cette étreinte, et elle sut que ce baiser l'emportait au-delà d'elle-même, dans un lieu inconnu qu'elle entendait explorer le plus longtemps possible.

* * *

Tendrement enlacés, Nell et Luca étaient allongés dans l'herbe et reprenaient lentement leur souffle. Leurs deux corps étaient nus l'un contre l'autre, encore brûlants.

Nell songea qu'elle n'avait jamais fait l'amour en pleine nature. Mais n'était-ce pas le lieu idéal ? Cette prairie déserte semblait leur appartenir. Ils étaient loin du monde, loin de tout.

Et d'une certaine manière, c'était aussi la première fois qu'elle avait fait l'amour avec Luca. Jamais elle n'aurait pensé qu'il était capable de tant de douceur. Il l'avait longuement caressée, explorant chaque parcelle de son corps, avant de lui ôter sa robe et de se déshabiller lui-même.

Puis, avec langueur et volupté, il avait entamé en elle un mouvement de va-et-vient qui les avait projetés tous deux dans un abîme d'extase, dont Nell était ressortie étourdie.

Elle ferma encore les yeux pour s'abandonner à sa rêverie. Sans doute venait-elle de vivre l'un des moments les plus émouvants de sa vie. Le soleil chauffait agréablement son corps, et elle se blottit plus étroitement contre Luca avant d'ouvrir les yeux. Un sourire aux lèvres, il la contemplait.

— Que regardes-tu ? demanda-t-elle en s'étirant.

— La plus belle femme que j'aie jamais vue, répondit-il à mi-voix.

Elle sentit le rouge lui monter aux joues et détourna le regard.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Elle déposa un baiser sur son front et murmura :

— Je voudrais rester encore un peu ici...

— Moi aussi, souffla-t-il.

— Ah ? Combien de temps ?

— Toujours, je crois.

Nell demeura pétrifiée quelques secondes. Le silence était pesant. Un papillon voletait joyeusement à ras du sol, et elle se concentra sur le chant d'une cigale. C'était étrange : elle n'en entendait qu'une. Mais le bourdonnement d'une abeille lui parvenait aussi...

— Nell ?

— Oui ?

— Tu ne réponds rien ?

— A quoi ?

Poussant un profond soupir, Luca se redressa et la dévisagea avec insistance.

— Pourquoi ne veux-tu pas être honnête avec moi ?

Nell sentit son cœur se serrer. Elle venait de vivre un moment magnifique — magique. Mais apparemment, Luca n'avait pas perçu qu'elle s'était entièrement abandonnée à lui.

— Pourquoi dis-tu ça ? Je suis honnête, protesta-t-elle.

— Non, rétorqua-t-il en se redressant et en enfilant son T-shirt. Je crois que tu me caches des choses, et...

— C'est absurde ! coupa-t-elle.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui t'empêche de dire que toi aussi, tu aimerais rester ici pour *toujours* ?

Nell se mordit la lèvre. Il venait de marquer un point.

— Alors ? reprit-il.

— Je, je...

— Je vais te dire ce qui t'en empêche, lâcha-t-il, une inflexion amère dans la voix. C'est Jake.

Elle baissa les yeux et réfléchit. Avait-elle envie de passer toute sa vie dans les bras de Luca ? Oui, bien sûr... Mais si elle le lui avouait, elle prenait le risque d'être abandonnée une seconde fois. Du jour au lendemain, Jake avait brisé son engagement. Et elle ne savait que trop bien pourquoi.

— Je ne peux pas faire peser cette responsabilité sur Molly, répondit-elle. Je ne veux pas que ma fille s'attache à un homme qui tiendrait le rôle de son père durant quelque temps avant de claquer la porte, un beau matin, et de disparaître de sa vie.

— Te rends-tu compte de ce que tu dis, Nell ? Tu crois donc qu'aucun homme n'est capable de respecter un engagement ?

— Non, mais...

Comment pouvait-elle lui dire ce qu'elle redoutait tant ? Au fond, si Jake l'avait quittée, c'était parce qu'il avait cessé de s'intéresser à elle. Elle n'était pas capable de combler un homme, voilà tout. Et Luca le découvrirait, comme Jake.

— Mais quoi ? Tu l'aimes encore ?

Elle aimait Luca de toutes ses forces. Elle ne pouvait plus le nier. Depuis la nuit du carnaval, elle sentait son cœur s'emballer chaque fois qu'il la regardait. Oh oui, elle aimait ce regard intense, ce feu et cette douceur alternées...

— Nell, tu aimes encore Jake, n'est-ce pas ?

Mais ce que Luca ressentait pour elle n'était pas de l'amour, se dit-elle. Il aurait voulu qu'elle reste sa maîtresse, et il était prêt à lui proposer une vie commune pour assouvir son désir. Exactement comme

Jake.

Soudain, Luca se leva et enfila son pantalon avec hâte, avant de ranger les vestiges du déjeuner dans son sac à dos.

— Que fais-tu ? demanda-t-elle en attrapant sa robe et en se rhabillant à son tour.

— Je crois qu'il est temps de rentrer au chalet, lâcha-t-il d'un ton glacial. J'ai envie de prendre une douche. Après quoi, nous pourrions préparer nos affaires.

— Quoi ?... Déjà ? balbutia-t-elle, stupéfaite.

— Nous n'avons aucune raison de rester plus longtemps ici. Et s'il ne tenait qu'à moi, nous rentrerions sur l'heure à Venise.

— Mais... Pourquoi ?

Il lui lança un regard vide.

— Je sais comment interpréter les silences de Nell Foster, répondit-il. Je commence à avoir l'habitude.

La laissant bouche bée, il traversa la prairie et reprit la route du chalet.

* * *

Le voyage de retour fut pénible.

Au volant de sa Mercedes, Luca serrait la mâchoire et fixait la route, sans se retourner vers Nell.

Ainsi, elle n'avait jamais cessé d'aimer Jake. C'était là un obstacle qu'il ne pourrait jamais franchir. Il pouvait comprendre que Nell ait ressenti le besoin de porter une armure pour se protéger d'une nouvelle blessure. Ce mariage raté, cette trahison, l'infidélité, le fait que sa fille ait été privée d'un père, cette mort dramatique... La jeune femme avait de bonnes raisons d'hésiter à accorder encore sa confiance à un homme. Luca s'était promis d'être patient. Nell en valait la peine, et il savait qu'il l'aimait comme un fou. Jamais il n'avait ressenti un sentiment si puissant, si dévastateur. Et lorsqu'ils avaient fait l'amour dans la prairie, il avait vécu un moment exceptionnel, hors du temps, qu'il n'oublierait jamais.

Mais il ne lutterait pas contre un fantôme. Aucun homme ne peut accepter de vivre avec une femme qui en aime un autre, conclut-il pour lui-même. Et pourtant, quelque chose se déchirait en lui, quand il songeait qu'il devait renoncer à Nell.

Comme ils approchaient de Venise, il alluma la radio, espérant chasser de son esprit l'image de Nell sous le soleil, radieuse et offerte à son étreinte.

Les nappes de violons qui venaient de s'élever dans l'habitacle rappelaient quelque chose à Nell. Cette valse lui était familière, songea-t-elle en se redressant sur son siège et en prenant soin de ne pas se tourner vers Luca. Dressant l'oreille, elle reconnut l'air sur lequel ils avaient dansé, dans la petite cour de l'hôtel...

D'un geste agacé, Luca appuya sur un bouton de l'autoradio pour changer de station.

Elle soupira. Il était impossible de briser ce malaise, désormais, songea-t-elle.

Luca était l'homme avec lequel elle aurait voulu partager sa vie. Et elle savait qu'elle ne cesserait pas de l'aimer, même si elle ne devait plus jamais le revoir.

Et il *fallait* qu'elle s'éloigne de lui, au plus vite. Avant que sa douleur ne devienne insupportable, et avant que Molly ne souffre à son tour. Hélas, la fillette s'était déjà attachée à Luca.

Un instant, Nell tourna les yeux vers lui. Elle voulait graver dans sa mémoire ce profil parfait.

A l'hôpital, l'opération était bien lancée. Il faudrait encore qu'elle mette au point quelques détails, dès le lendemain. Mais sa présence n'était plus indispensable.

Sa décision était prise : elle rentrerait à Londres dans deux jours. Mardi soir, accompagnée de Marianna et de Molly, elle s'envolerait vers l'Angleterre et dirait adieu à Venise.

Pour toujours.

11.

Le *palazzio* semblait incroyablement vide. Les neveux de Luca étaient toujours là, mais leurs rires et leurs jeux ne parvenaient pas à rendre le lieu moins déprimant.

Luca rencontrait parfois le regard de sa mère et parvenait mal à le soutenir : il savait ce qu'elle pensait.

Le départ de Nell avait été très pénible. Elle avait disparu sans crier gare, du jour au lendemain, sans même l'en avertir, et Luca s'était senti trahi. Abandonné.

Trois jours plus tôt, le mardi, il avait attendu vainement l'arrivée de la jeune femme à l'hôpital. Exaspéré, il avait fini par appeler son hôtel, et le réceptionniste lui avait annoncé que ses trois clientes étaient parties.

Comment avait-elle pu s'enfuir ainsi ? Car c'était bien ce dont il s'agissait : Nell s'était enfuie ! Elle l'avait même privé d'un au revoir à Molly, et il en souffrait.

Il ne parvenait pas à s'expliquer son geste. Si elle aimait encore Jake, de quoi avait-elle eu peur ? Durant trois nuits, il avait retourné cette question dans son esprit sans pouvoir y apporter de réponse.

Pouvait-il passer le reste de sa vie avec cette interrogation en épée de Damoclès ?

Si Nell Foster ne partageait pas les sentiments qu'il avait pour elle, elle lui devait au moins une explication, songea-t-il en baissant les yeux sur le jeu vidéo qu'il avait acheté le matin même.

— *Bello !* Téléphone, pour toi ! cria la comtesse depuis le petit salon.

Luca soupira et quitta la véranda à regret, avant de saisir le combiné que sa mère lui tendait.

Mais la voix qu'il entendit à l'autre bout du fil l'enveloppa aussitôt d'une chaleur reconfortante. Il sentit son cœur bondir de joie.

— Molly ? souffla-t-il.

* * *

Dans la cuisine de son appartement, Nell s'efforçait d'oublier les moments pénibles qu'elle venait de vivre. Elle préparait un poulet rôti et des pommes de terre sautées pour le déjeuner du dimanche.

Depuis l'instant où elle avait annoncé à Molly qu'elles rentraient en Angleterre, sa fille s'était enfoncée dans la mauvaise humeur. Et Marianna la gratifiait régulièrement d'un regard désapprouvateur... Elle se sentait très seule.

Bientôt, tout rentrerait dans l'ordre, se répétait-elle. Molly oublierait ces vacances à Venise. Et Luca. Comme elle. Mais malgré ses efforts, Nell ne parvenait à effacer de sa mémoire le regard noir et intense de l'homme qu'elle aimait passionnément.

La nuit, elle voyait défilier le film de leur séjour en montagne, et cette étreinte qui l'avait bouleversée à jamais.

Avait-elle commis une erreur ? Aurait-elle dû rester ? Mais si elle l'avait fait, elle aurait pris le risque de souffrir encore... Sans compter que Luca n'avait pas les mêmes sentiments pour elle !

Ouvrant le four, elle vérifia encore la cuisson du poulet. C'était le plat favori de Molly, et Nell voulait que sa fille retrouve enfin le sourire.

Soudain, elle entendit un brouhaha dans l'entrée. Quelqu'un venait d'ouvrir la porte.

— Molly ? Qui est-ce ? cria-t-elle.

Comme elle n'obtenait pas de réponse, elle sortit de la cuisine en soupirant. Visiblement, il n'y avait aucun visiteur sur le seuil. En revanche, Marianna et Molly avaient revêtu leurs manteaux et semblaient prêtes à sortir.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'étonna Nell. Le repas est presque prêt, voyons !

— Excuse-nous, dit Marianna, mais nous avons envie de sortir. Nous déjeunerons dehors.

— C'est une plaisanterie ? demanda Nell. Qu'est-ce qui vous prend ?

— Je t'en prie, ne leur en veux pas, intervint une voix masculine, derrière la porte.

Nell fronça les sourcils et lança un regard suspicieux à Molly. La fillette hésita, mais ouvrit la porte.

Pétrifiée, Nell écouta le martèlement de son cœur dans sa poitrine, sans parvenir à croire qu'elle ne rêvait pas : Luca était là, devant elle. Il lui souriait et la toisait, de son éternel regard sombre.

Dans son costume et son imperméable, il était d'une élégance à couper le souffle ; comme d'habitude...

— Ne sois pas fâchée contre Molly, reprit-il. Elle m'a téléphoné, il y a quelques jours, et m'a fait observer que nous n'avions pas terminé notre partie de Doom Merchant.

— Mais..., commença Nell en dévisageant sa fille avec surprise.

— Alors je lui ai proposé de la finir ici. Je ne doutais pas d'être accueilli chaleureusement, poursuivit-il d'un ton ironique, avant de se retourner vers Molly. Tiens, c'est pour toi.

En lui adressant un clin d'œil, il lui tendit un petit paquet qu'elle se mit à déchirer avec hâte.

— Molly ! protesta Nell.

— Ouah ! s'écria l'enfant en sautant au cou de Luca. Doom Merchant 8 ! Oh, merci ! Tu vas rester avec moi pour y jouer ?

— Oui, promit-il en riant et en l'embrassant à son tour. Mais je dois parler à ta mère, avant. Tu veux bien nous donner une heure ?

Nell se tourna vers Marianna, et la vieille dame hocha la tête avant d'inviter Molly à la suivre.

— Nous allons déjeuner dehors, dit-elle. A tout à l'heure !

Molly se retourna vers Luca. Son visage était illuminé de joie.

— A tout à l'heure, Luca ! s'écria-t-elle avant de fermer la porte derrière elle.

Mal à l'aise, Nell pria néanmoins son hôte de la suivre, et le conduisit dans le salon.

Il s'installa dans un canapé et invita la jeune femme à prendre place près de lui. Nell hésita une seconde, mais obtempéra.

— Tu te méfies toujours de moi ? demanda-t-il. Pourtant, tu es chez toi et en sécurité, non ?

— Pourquoi penses-tu que je me méfie de toi ? répliqua-t-elle en haussant les sourcils.

— Je ne sais pas, dit-il en soupirant. J'aimerais surtout comprendre pourquoi tu es partie ainsi... Tu aurais pu me dire au revoir, Nell.

— Je... je ne voulais pas..., balbutia-t-elle, visiblement gênée.

— Tu ne voulais pas quoi, Nell ? insista-t-il en prenant sa main dans la sienne.

Aussitôt, ce contact réveilla en elle le souvenir de tout ce qu'ils avaient partagé. Bouleversée, elle sentit qu'elle perdait la maîtrise de ses nerfs. Luca était venu ici, et ce n'était probablement pas uniquement pour jouer avec Molly ! L'émotion la débordait, et les pensées se bouscuaient dans son

esprit. Que voulait-il ? Lui reprocher son départ ? Elle n'en était pas très fière, et sentait à quel point il avait dû en souffrir. Mais après tout, elle pouvait se tromper, peut-être n'était-il ici que pour tenir sa promesse à Molly...

Oh, c'était trop ! Elle voulait sentir Luca contre elle, et ne plus subir la torture de ces questions sans fin.

Perdue, elle leva vers lui un regard baigné de larmes.

Il lui ouvrit les bras, et elle se blottit contre lui.

— Oh, Luca ! murmura-t-elle d'une voix altérée par l'émotion. Si tu savais comme tu m'as manqué !

— Toi aussi, tu m'as manqué, souffla-t-il. Tu n'as donc pas compris, Nell ? Tu ne sais pas que je t'aime ?

Elle s'écarta vivement de lui et le considéra avec surprise.

— C'est vrai ?

— Oui, reprit-il tout bas. Même si je sais que tu en aimes un autre.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu n'as jamais cessé d'aimer Jake, lâcha-t-il avec une tristesse évidente.

— Comment peux-tu croire une chose pareille ? rétorqua-t-elle. C'est ridicule... Il y a longtemps que Jake ne m'inspire plus aucun sentiment. Déjà, au moment de sa mort, je ne l'aimais plus.

— Mais alors, pourquoi es-tu partie aussi brusquement ?

— Parce que c'est toi que j'aime, Luca ! Mais je ne me sentais pas prête à être encore blessée.

— Je crois qu'il y a autre chose, Nell. Je t'en prie, dis-moi ce que c'est...

Elle poussa un profond soupir et se rapprocha de lui pour le regarder droit dans les yeux.

— Je suis la seule responsable de l'échec de mon mariage, Luca. Si j'étais restée la femme séduisante qu'il avait rencontrée, il ne serait pas parti. Vois-tu, je n'ai pas su retenir Jake.

Luca la contemplait, ébahi.

— Je n'en crois pas mes oreilles ! Si tu étais restée la femme séduisante qu'il avait rencontrée ? Tu es la femme la plus séduisante que j'aie jamais rencontrée Nell. Que tu sois en tailleur ou que tu portes l'affreux pantalon dans lequel je t'ai découverte, il y a huit ans. Sais-tu que je n'aime pas du tout ce genre de vêtements larges qui cachent la finesse du corps féminin ? Et sais-tu que cela ne m'a pas empêché de rêver de toi durant huit ans ? Et peux-tu comprendre que je ne cesserai *jamais* de te voir ainsi, c'est-à-dire comme la seule femme que je désire ? J'ai peine à croire que tu portes cette culpabilité depuis tout ce temps ! Uniquement parce que tu es tombée sur un homme lâche, qui n'accordait aucune valeur à l'engagement. Mais c'est fini, *cara*. Je veux te débarrasser de cette souffrance.

Incapable de proférer une parole, Nell sentit de nouveau les larmes lui monter aux yeux. Ses doutes tombaient les uns après les autres, comme par magie.

— Tu veux dire que toi-même tu serais incapable de quitter une femme que tu n'aimerais plus ? demanda-t-elle d'une voix tremblante, craignant déjà d'entendre la réponse.

Il poussa un profond soupir.

— Nell, si je n'ai jamais souhaité me marier, c'est parce que je n'avais jamais aimé une femme. Mais j'ai toujours considéré le mariage comme sacré. Jamais je n'ai ressenti ce que je ressens pour toi, et je n'aurais jamais imaginé avoir autant besoin de quelqu'un... Il faut que tu comprennes que je ne suis pas Jake. J'ai eu quelques maîtresses, je ne peux pas le nier, mais sans doute beaucoup moins que ce que tu t'es imaginé. Tu sais, depuis que je suis devenu médecin, j'ai consacré tout mon temps à l'hôpital, et le peu de loisirs que j'avais aux affaires de ma famille. Si seulement je n'avais pas été fou de jalousie, si seulement je ne m'étais pas mis dans la tête que tu aimais toujours Jake...

— Mais je ne l'aime pas ! répéta-t-elle avec force.

— Je viens de le comprendre, admit-il. Et j'en suis heureux. Je ne voudrais pas que, même après sa mort, cet homme gâche le reste de ton existence. Il n'était pas un modèle, Nell : seulement un homme

lâche...

— C'est moi, qui ai été lâche, répondit-elle en soupirant. Je regrette d'être partie comme je l'ai fait. Je te demande pardon, Luca.

Il lui sourit avant de la serrer contre lui.

— Tu es pardonnée, *cara*. Tout le monde connaît la peur. Et à ta place, n'importe quel être humain aurait hésité à mettre encore son cœur en danger. Mais cette fois, c'est différent. Je suis prêt à tout pour que tu m'accordes ta confiance. Je saurai être patient.

Nell ne put s'empêcher de rire, et essuya une larme qui lui roulait au coin des yeux.

— Tu me l'as déjà prouvé, dit-elle. Mais c'est un échange de bons procédés : moi aussi, je dois regagner ta confiance, après m'être enfuie comme je l'ai fait.

— Ce sera facile. Il suffit que tu ne me demandes pas de goûter ta cuisine. Je sens une drôle d'odeur...

— Oh ! s'écria-t-elle en se levant d'un bond. J'ai oublié le poulet !

— Aucune importance. Je t'emmène tout de suite déjeuner dehors, si tu veux.

— Pas question, protesta-t-elle en riant. Je sais bien que c'est la réputation de mon Yorkshire pudding qui t'a fait venir jusqu'ici.

— Quelle perspicacité ! Et tu crois pouvoir me convaincre d'apprécier la cuisine britannique ? répliqua-t-il d'un ton taquin.

Elle lui sourit et effleura ses lèvres d'un baiser.

— Je crois pouvoir te convaincre de me faire confiance... dans tous les domaines, conclut-elle.

* * *

— C'était délicieux, Nell, admit Luca en reposant sa serviette près de son assiette. Je dois avouer que tu m'as fait changer d'avis au sujet de la cuisine britannique, ce qui était loin d'être gagné d'avance !

— Merci, dit-elle en rougissant.

Elle avait remplacé le poulet par un rôti, et son pudding était parfaitement réussi.

— Moi aussi, je t'ai réservé une surprise, reprit-il en se levant et en allant chercher un dossier dans son porte-documents.

Intriguée, Nell prit l'épaisse chemise qu'il lui tendait et leva un regard vers lui.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Un début, j'espère, répondit-il. Tu sais, j'ai beaucoup réfléchi à ce que tu m'as dit, le jour où tu es venue dans mon bureau. Tu avais raison sur bien des points, Nell. Trop longtemps, je me suis comporté en scientifique, traitant froidement chaque information. Grâce à toi, j'apprends à accepter mes émotions et mes sentiments.

Emue, Nell sourit et ouvrit le dossier pour découvrir le titre d'un texte, sur la première page.

— « Guide destiné aux visiteurs de l'hôpital », lut-elle. « Comment aborder une hospitalisation d'urgence... Les numéros à connaître... Les signes qui doivent vous alerter sur l'état d'un patient... »

Emerveillée, elle releva les yeux vers Luca.

— C'est formidable ! Pourquoi ne m'en avais-tu jamais parlé ?

Il haussa les épaules.

— Parce qu'une part de moi-même refusait d'admettre que c'est là un travail indispensable. L'orgueil peut nous amener à commettre bien des erreurs...

Nell parcourait le dossier, visiblement conquise.

— Tu as pensé à tout ! observa-t-elle.

Mais déjà, Luca s'était levé pour regarder la pluie tomber, par la fenêtre.

— Molly et Marianna sont dehors par ce temps ? s'enquit-il.

— Non, dit Nell en attrapant son téléphone portable. Elles viennent de m'envoyer un texto : elles ont décidé d'aller au cinéma.

— Dans ce cas, nous pourrions aller faire une promenade, toi et moi ? suggéra-t-il.

— Sous la pluie ?

Il lui lança un regard moqueur.

— Je n'ignore pas qu'il pleut tout le temps, en Angleterre. J'ai emporté un imperméable. Tu en as un ?

— Bien sûr, mais...

— Il y a encore une chose dont je voudrais te parler. J'aime marcher près de toi. Tu n'es pas contre cette aventure, j'espère ?

Elle le toisa avec malice.

— Une aventure comme... un carnaval sous la pluie ?

— Exactement. Disons que c'est le défi que tu dois relever, aujourd'hui. Et tu noteras qu'il n'implique aucun mollusque.

— C'est vrai. Je crois que je ne peux pas refuser, admit-elle en allant chercher son imperméable.

Un moment plus tard, ils arpentaient les rues vides de Chelsea. Le dimanche, par ce temps, les passants se faisaient rares. Nell glissa son bras sous celui de Luca et sourit.

— Difficile de supporter cette pluie quand on vit sous le climat vénitien, n'est-ce pas ?

— Je me demandais justement si tu serais très malheureuse de quitter ce ciel gris, répondit-il.

— Voudrais-tu me faire croire que Venise n'est pas sous l'eau la moitié de l'année ?

— Non, admit-il en souriant. Mais au moins, on peut se jucher sur des plateformes pour ne pas avoir les pieds trempés.

Nell songea à leur premier dîner, et au bras de fer qu'ils avaient disputé. Elle s'était alors sentie très gênée, se rappelait-elle. Mais cette fois, elle savourait leur échange et chacun de leurs sous-entendus.

— Aurais-tu peur de te jeter à l'eau, Luca ? demanda-t-elle, en regardant les lèvres de son compagnon s'étirer en un sourire amusé.

— Je n'ai peur de rien, répondit-il. Et surtout pas d'un plongeon avec toi. Je te rappelle que nous avons un océan à explorer, tous les deux.

Ils échangèrent un regard en biais avant de partir d'un rire libérateur.

— Alors, de quoi voulais-tu me parler ? reprit enfin Nell, alors qu'ils traversaient un square.

— Tu le sais parfaitement, Nell, dit-il en s'arrêtant et en encadrant le visage de la jeune femme de ses deux mains. L'hôpital de Venise a besoin de toi. Ma mère a besoin de toi. Le *palazzo* a besoin de toi...

— Et toi, Luca ? Tu es sûr d'avoir besoin de moi ?

Il sourit avant de s'esclaffer :

— Jamais personne ne m'avait autant manqué !

— Voyons, je n'ai été absente que cinq jours ! protesta-t-elle.

— Tu vois bien ! renchérit-il. Nell... Je t'aime. Viens vivre avec moi, à Venise. Tu reviendras un ou deux jours par mois en Angleterre, pour ne pas perdre le contact avec l'administration de l'APPM. Mais tu sais que l'Italie a besoin de ton association. Je t'assure que tu ne manqueras pas de travail... D'ailleurs, tu pourras peut-être m'aider à restaurer le *palazzo*. Qu'en dis-tu ?

— Mais... Et Molly ?

Il la serra dans ses bras avant de l'embrasser.

— Molly sera parfaitement heureuse ! Elle pourra être scolarisée dans un collège international, et elle apprendra l'italien très vite !

— Hum... Si je comprends bien, tu as surtout besoin d'une bricoleuse et d'une partenaire pour Doom Merchant ?

Il lui lança un regard d'une infinie tendresse, et elle sentit son cœur battre plus vite, tandis qu'il murmurait :

— C'est un oui, Nell ? Tu veux m'épouser et venir vivre avec moi ?

— Plus que tout au monde, Luca, répondit-elle en fermant les yeux.

La pluie tombait à verse, mais cela n'avait aucune importance, songea-t-elle en embrassant l'homme qui la rendait déjà pleinement heureuse... L'homme de sa vie.

TITRE ORIGINAL : IN THE VENETIAN'S BED

Traduction française : BARNABE D'ALBES

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

Azur® est une marque déposée par Harlequin

© 2006, Susan Stephens.

© 2007, 2015, Traduction française : Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-3694-9

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

Ce roman a déjà été publié en novembre 2007

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

SUSAN STEPHENS

Retour à Venise

Venue à Venise pour mettre en place un partenariat entre l'hôpital de la ville et l'association qu'elle dirige, Nell découvre, stupéfaite, que le directeur de l'hôpital n'est autre que le Dr Luca Barbaro. L'homme qui a sauvé la vie de sa fille huit ans plus tôt. Si elle éprouve pour lui une immense reconnaissance, Nell n'a jamais oublié le mépris avec lequel l'avait alors traitée ce médecin froid et arrogant. Et, aujourd'hui encore, elle doit affronter l'hostilité de Luca à son projet... et le désir intense que cet homme fait naître en elle.

ROMAN RÉÉDITÉ



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :
Amour + suspense =
Black Rose.

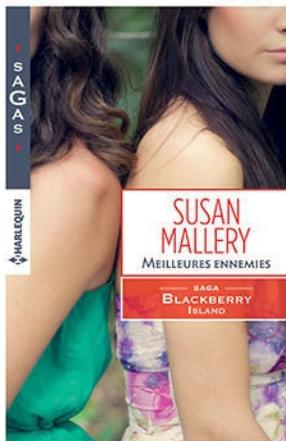


Les Historiques :
Réveillez la lady
qui est en vous !



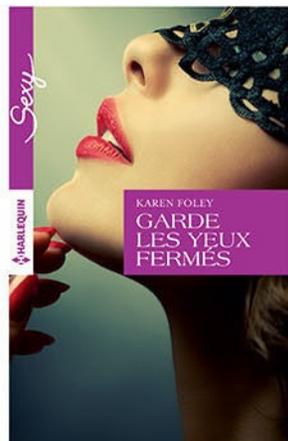
**Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !**

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy : Osez

la romance érotique !



Nocturne :
Succombez à
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



H HARLEQUIN



Azur

HARLEQUIN

EMMA DARCY
**En proie
au désir**

INÉDIT

A la merci du milliardaire russe, de Dani Collins - Azur N°3649

Devenir la maîtresse de l'homme qui a détruit sa vie ? Impossible. Et pourtant, sous le regard brûlant d'Aleksy Dmitriev, Claire sent un trouble puissant l'envahir...

INÉDIT

En proie au désir, d'Emma Darcy - Azur N°3650

Un homme d'affaires sans scrupules doublé d'un séducteur impénitent... Ethan Cartwright représente tout ce que Daisy déteste. Aussi est-elle déterminée à ne pas se laisser envoûter par le charme magnétique de son nouveau patron.